



HAL
open science

Gurū Gobind, Bacitra nāṭaka (Le drame merveilleux)

Denis Matringe

► **To cite this version:**

| Denis Matringe. Gurū Gobind, Bacitra nāṭaka (Le drame merveilleux). 2020. hal-03224526v2

HAL Id: hal-03224526

<https://hal.science/hal-03224526v2>

Preprint submitted on 8 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gurū Gobind

Bacitra nāṭaka

Le drame merveilleux

Introduction, translittération, traduction, notes et glossaire

par

Denis Matringe

INTRODUCTION

BACITRA NĀṬAKA

Auto-portrait indien d'un envoyé de Dieu, maître spirituel et chef de guerre¹

Le nord-est du Panjab – la grande plaine des affluents de rive gauche de l'Indus – est bordé par la chaîne des Siwaliks (Śivālika) qui forme un arc montagneux pré-himalayen de 1600 km de long et de 10 à 50 km de large s'étendant de l'Indus au Brahmapoutre avec des sommets hauts de 900 à 1200 mètres. Cette partie montagneuse du Panjab vit à partir des IX^e-X^e siècles, comme le Rajasthan ou encore le Bundekhand, fleurir des royaumes dominés par des Rājṣūṭ, clans de guerriers qui – les succès politiques et militaires aidant – se dotèrent de généalogies prestigieuses les rattachant aux deux grandes dynasties mythologiques lunaire et solaire de l'Inde ancienne. Avec les conquêtes turco-afghanes, ces royaumes du nord-est du Panjab furent souvent réduits à l'état de vassaux des sultans de Delhi (r. 1206-1526) puis des empereurs moghols (r. 1526-1858 ; 1526-1799 pour le Panjab).

Sous ces derniers, les souverains rājṣūṭ jouissaient d'une forme d'autonomie, régnant sur leur territoire et commandant leur armée au nom de l'empereur (Zingler ; Ramusack, 12-47). Dans le domaine culturel aussi, les Rājṣūṭ affirmaient leur identité, et de même que les empereurs et les nobles moghols patronnaient la littérature indo-

¹ Cette introduction est fondée sur Matringe 2013b. – Le système de translittération adopté est celui de l'alphabet international pour la translittération du sanskrit. Pour certains termes, titres et noms courants (*Ādi Granth*, *Dasam Granth*, Śāh, etc.) et pour les noms propres arabes et persans, les -a inhérent à tout signe syllabique non autrement déterminé ont été supprimés, conformément à l'usage.

persane et la peinture qui lui étaient associées, les Rājput couvraient de leurs largesses poètes et peintres (Goswamy). Les poètes de leurs cours traitaient surtout de thèmes de la mythologie hindoue, en sanskrit et, plus encore, en braj, comme est appelé le dialecte hindi occidental de la région de Mathura et Brindavan associé avec la dévotion à Kṛṣṇa – censé avoir vécu là ses enfances et sa première jeunesse – et qui s'épanouit à partir du XVI^e siècle comme l'une des grandes langues littéraires de l'Inde du Nord². Quant aux peintres des cours rājput, il était attendu d'eux qu'ils représentassent, dans des manuscrits ou des albums et sur les murs de forts, principalement des épisodes tirés des grands textes de la dévotion à Kṛṣṇa, à Rāma et à Devī³ : c'est ainsi que se développa, à côté de l'école de peinture rajasthaise, celle dite *pahārī* (« des montagnes »), dans des cités comme Kangra, Basohli ou Guler (Cleveland Beach).

Pour les Rājput, une manière d'affirmer leur identité culturelle dans le contexte de la domination moghole consistait à payer des artistes pour les portraiturer et – dans la droite ligne de la vieille tradition des chroniques royales des familles régnantes (*vaṃśavalī*) – des poètes pour écrire leur généalogie, glorifiant leur origine divine, leurs hauts faits de guerre et l'histoire de leur lignée et de leur royaume (Thapar 2010). Cette forme d'affirmation de soi atteignit un sommet au XVII^e siècle, une époque où les Rājput, encore chefs de guerre pour beaucoup d'entre eux, cherchaient dans leur quête de prestige à valoriser leur ethos aristocratique par le patronage (Bush 2011, Rinehart 2011).

Le *Bacitra nāṭaka* (Le drame merveilleux), dont le présent volume propose le texte en translittération et une traduction, est un cas particulier de poésie royale écrite dans les Siwaliks : un poème apparemment autobiographique attribué au dixième et dernier Gurū des sikhs (litt. « disciples »), Gobind, né en 1666 et Gurū de 1675 à sa

² Sur le pays braj, voir Entwistle 1987, et pour une synthèse sur l'une des sectes kṛṣṇaites de Brindavan, voir Clémentin-Ojha 2011 et 2018. Pour un aperçu de la langue et de la littérature braj, voir Thiel-Hotsmann 1983, 1-62 et Snell 1991, 3-60

³ Nous employons « Devī » plutôt que « la Déesse », car il convient de parler d'elle comme on parlerait de Dieu ; mais Déesse, comme on dit « Dieu » passerait mal, nous semble-t-il, en français.

mort en 1708⁴. Ce poème de mille huit cent seize vers est le deuxième – après une longue louange à Dieu – du second livre sacré des sikhs, le *Dasam Granth* (Livre du Dixième [Gurū])⁵. Bien que durant les vingt dernières années le *Dasam Granth* ait été utilisé par des historiens comme une source importante pour de nouvelles approches du sikhisme (ex. : Rinehart 2011 ; Singh [Pashauara] 2015), le *Bacitra Nāṭaka*, en dépit de son importance pour les sikhs, n'a guère fait l'objet que de deux études pour lui-même, l'une par l'universitaire étatsunienne Robin Rinehart, dans un livre éclairant consacré au *Dasam Granth*⁶, et l'autre par l'auteur de ces lignes qui reprend ici en le développant un article paru en 2013. Après avoir présenté la composition du poème et ses caractéristiques littéraires, nous nous concentrerons, dans cette introduction, sur la manière dont le *Bacitra nāṭaka* brosse le portrait d'un roi combattant pour le *dharma* et dont il propose un mythe d'origine de la lignée des Gurū des sikhs. Nous examinerons enfin comment, dans le *Bacitra Nāṭaka*, Gobind apparaît aussi comme un maître spirituel proposant une conception renouvelée de Dieu, de la vertu et du péché, certes sur la base de l'enseignement hérité de Nānak (1469-1539), le premier Gurū des sikhs, mais en se montrant conscient de l'affirmation identitaire des Rājput des Siwaliks.

*

⁴ Sur l'histoire des sikhs, voir Grewal, et pour une présentation de leur religion, McLeod 1997. Pour une synthèse en français, voir Matringe 2007. Pour la commodité du lecteur, un bref aperçu concernant les sikhs et leur histoire est donné dans l'appendice 1.

⁵ Toutes les éditions du *Dasam Granth*, comme celle de l'*Ādi Granth*, présentent une pagination standard de 1428 pages. La présente traduction est, quant à elle, fondée sur l'édition savante suivante, richement annotée : *Śabadāratha Dasama Grantha Sāhiba*, edited by Bhāi Raṅdhīr Singh, 3 vols., Patiala, Panjabi University, 1982-1988.

⁶ Rinehart 2011, 50-68. Rinehart remarque précisément que le *Bacitra nāṭaka* a beaucoup « en commun avec les genres indiens traditionnels de panégyriques de familles royales et de maîtres spirituels » (p. 67). Voir aussi, notamment, Deol 2001, 38-34, Murphy 2012, 102-103 et Dhavan 2012, 23-26 et 32-40.

1. Le *Bacitra Nāṭaka* comme texte

Généralités

Le *Dasam Granth*, tenu par les sikhs, comme il a été dit, pour leur second livre sacré – le premier et plus fondamental étant l'*Ādi Granth* (« Livre Premier ») – prit forme au début des années 1730 (Rinehart 2011, 36-49). Sa langue de base n'est pas la même que celle de l'*Ādi Granth*, compilé en 1604 par le cinquième Gurū, Arjan (1563-1606, Gurū à partir de 1581) à partir des hymnes de ses prédécesseurs, des siens propres et de compositions de poètes sant ainsi que de quelques poèmes soufis, Gurū Gobind y ayant finalement incorporé ceux de son père, Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664). Le premier livre sacré des sikhs est en effet écrit dans une langue littéraire appelée *sant-bhāṣā* (langue des sants), fondée sur une forme ancienne de *khaṛī bolī* (langue droite) – le hindi de la région de Delhi – avec des emprunts à des langues comme le vieux panjabi, le persan et le sanskrit (Shackle 1977, 1978a, b et c, 1984, 1995). Le *Dasam Granth*, pour sa part, est essentiellement écrit en braj, en raison du prestige évoqué plus haut de cette langue en Inde du Nord, avec quelques compositions en panjabi et une en persan. Son contenu consiste en trois types de textes. Les premiers sont des poèmes qui, selon nombre de savants sikhs, peuvent raisonnablement être attribués à Gurū Gobind (certains spécialistes pensant toutefois qu'ils sont plutôt l'œuvre de poètes travaillant sous sa direction). Même si nombre de dévots estiment que tout le *Dasam Granth* fut rédigé par Gurū Gobind, il existe un consensus académique pour considérer le reste de l'ouvrage comme un ensemble composite élaboré à partir de textes provenant de l'entourage du Gurū : il s'agit surtout d'une part de poèmes consacrés aux *avatāra* de Viṣṇu (Rāma et Kṛṣṇa notamment) et à Devī, et d'autre part de toutes sortes d'anecdotes rassemblées dans la plus longue section de l'ouvrage, le *Srī caritopakhyāna* (Vénérées histoires de vie) et dont la plupart sont consacrées aux mœurs féminines avec des conceptions difficiles à accepter pour les sikhs aujourd'hui, – d'où le rejet de ces textes par nombre d'entre eux⁷. Le livre comporte en outre des poèmes isolés, comme celui qui loue les armes, *Atha Srī Śasatara Nāma Mālā Purāṇa likhyate* (Et maintenant est écrit le Purāṇa en forme de

⁷ Voir Rinehart 2011, 45-47 sur la question de la paternité du *Dasam Granth*, et p. 113-149 sur les *Caritopakhyāna*, dont il existe une traduction en anglais (voir Bibliographie sous Bindra).

guirlande du nom des armes) ou le *Zafara-nāmā*, « Lettre de victoire » en persan adressée à Aurangzeb (r. 1658-1707) sur un ton de défi (Fenech 2012, 2013).

En raison de son contenu, le *Dasam Granth* fut examiné de près, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, par les réformistes sikhs regroupés dans la Singh Sabhā (assemblée des Singh), et plus précisément par les intellectuels du courant exclusiviste de ce mouvement, le Tat Khālsā (vrai Khālsā) : certains de ces derniers produisirent une version standard du *Dasam Granth* publiée en 1902 et comptant 1428 pages (Rinehart 2011, 45). Mais le débat continue et certaines éditions savantes du texte excluent le *Srī caritopakhyānan*, comme celle suivie pour la présente traduction du *Bacitra Nāṭaka* et mentionnée ci-dessus.

Ce dernier texte, écrit par un poète qui s'exprime à la première personne, fait partie des poèmes généralement attribués à Gurū Gobind (Rinehart 2004, 135-150 ; Deol, 32-33), et il est célèbre parmi les sikhs du fait qu'il présente une dimension autobiographique (nous reviendrons sur ce point). Quand il le composa, le Gurū, qui avait tout juste trente ans, régnait sur Anandpur (Ānandapura, « ville de la joie »), en bordure des Siwaliks, à deux kilomètres de la Satlej, l'un des grands affluents de rive gauche de l'Indus, et à quatre-vingt kilomètres aussi bien de Chandigarh au sud-est que de Ludhiana au sud-ouest⁸. Il était l'héritier d'une lignée spirituelle remontant à Gurū Nānak (1469-1539), personnage exceptionnel, tout à la fois mystique, remarquable poète et grand théologien de la dévotion théiste hindoue (*bhakti*, litt. « partage ») dite *nir-guṇī* dont les principaux tenants étaient les sants, dévots errants d'un Dieu sans attributs (*nir-guṇa*) tels qu'apparence, mythe, etc. (Schomer and McLeod 1987). Après Nānak et autour de ses successeurs à la tête de la « voie » (*panth*) de salut qu'il avait initiée, le sikhisme se développa graduellement en une

⁸ En 1665, Gurū Tegh Bahādur avait déplacé son quartier général de Kiratpur à « un endroit plus sûr, un terrain situé sur le tertre d'un ancien village en ruines, Makhawal, que le Gurū avait acheté au radjah rājput de Kahlu » (Singh [Gurmukh]) 1995-1998 et qu'il avait renommé Cakk Nanaki d'après le nom de sa mère (voir aussi Grewal 1999, 69-70). Comme nous le verrons à la fin de cette section de l'introduction, le *Bacitra Nāṭaka* ne fut en effet pas composé pendant le temps que le Gurū passa à Paonta (de 1685 à 1688), ville qu'il avait fondée sur la Yamuna dans l'actuel district de Sirmur en Himachal Pradesh, sur un terrain que lui avait offert le radjah Medinī Prakāś de Nahan et où, selon la tradition sikhe, lui et cinquante-deux poètes qu'il patronnait à sa cour auraient assemblé l'essentiel de ce qui allait devenir le *Dasam Granth* (voir, par exemple, Singh [Gaṇḍā] 1979).

religion autonome avec son livre sacré, l'*Ādi Granth*, ses lieux de pèlerinage, son calendrier liturgique et son rite unique de chant en commun des hymnes des Gurū. Au cours du XVII^e siècle, le Panth avait été massivement rejoint par des Jatt, membres d'une caste d'agriculteurs dominante dans la plupart des villages du Panjab, qui avaient retenu des traditions martiales de leur passé de pasteurs nomades et qui étaient souvent en conflit avec les autorités mogholes au sujet de l'impôt sur les revenus de la terre (McLeod 1975, 1-19 ; Alam 1986, 139-145 ; Singh (Chetan) 1991, 144 et *passim*).

Avec le transfert définitif du siège de leur pouvoir spirituel et temporel dans les Siwaliks par Gurū Tegh Bahādur, les sikhs se retrouvèrent en outre exposés au culte de Devī, qui y était largement répandu (McLeod 1975, 13-14) : cela est sensible dans le *Bacitra Nāṭaka* comme dans tout le *Dasam Granth*.

Forme et contenu

Le *Bacitra Nāṭaka* est le premier texte littéraire comportant une narration d'exploits guerriers accomplis par Gurū Gobind et ses sikhs, et à ce titre, il a pu être considéré comme le premier de la tradition dite des *Gura Bilāsai* (Plaisirs du Gurū), ces récits hagiographiques des XVIII^e-XIX^e siècles consacrés aux exploits des Gurū combattants que furent Gurū Gobind et, avant lui, le sixième Gurū, Hargobind (1595-1644, Gurū à partir de 1606), dépeints comme accomplissant leur destin de combat héroïque contre les forces du mal, identifiées avec le pouvoir moghol. Le premier exemple achevé du genre, consacré à Gurū Gobind, est la *Srī Gura Sobhā* (Vénérée radiance du Gurū) de Saināpati, l'un des poètes de la cour de Gurū Gobind, dont la composition fut achevée peu après la mort du Gurū en 1708⁹.

Le *Bacitra Nāṭaka* ne relève toutefois qu'en partie de cette tradition à l'origine de laquelle il se trouve, car son contenu ne se limite pas aux combats du Gurū. Le poème est divisé en quatorze chants (*dhiāi*, litt. « méditation ») de longueur inégale, organisés en quatre sections. La première de celles-ci (chant I, 402 vers), une longue introduction, est une longue louange à Dieu, glorifié notamment à travers toute une série de qualificatifs négatifs du genre « infini », « sans faute », etc., et à grand renfort de pseudo-sanskrit, notamment avec des mots (parfois des *tatsama* ou semi-*tatsama*)

⁹ Sur les *Gura Bilāsa*, outre Sainapati 2014, voir notamment Hans 1988 et Murphy 2007

ayant une finale en *-am* qui évoque l'accusatif masculin et neutre de la déclinaison thématique du sanskrit et qui se rencontrent en cours de vers et, surtout, à la rime¹⁰ : il s'agit avec ce procédé bien attesté dans l'*Ādi Granth* et remarquablement étudié par le grand savant britannique Christopher Shackle (1978c) de donner par moment un tour archaïsant à la langue braj du *Bacitra Nāṭaka* et par-là même de conférer un supplément de prestige à ce texte en y faisant entendre des échos du sanskrit des brahmanes¹¹. Voici un exemple de cette pratique (I.6)¹² :

ajeyaṃ abheyaṃ anāmaṃ aṭhāmaṃ ||
mahā joga jogaṃ mahā kāma kāmaṃ ||

Il est invincible, sans crainte, sans nom, sans lieu.

Il est le suprême yogi, le suprême objet d'amour.

La deuxième section (chants II à VII, 696 vers) retrace la généalogie de Gurū Gobind depuis la création du monde dans son âge actuel et les temps des premiers rois, en

¹⁰ En linguistique indianiste, on désigne avec les grammairiens sanskrits par le terme *tatsama* (litt. « semblable à cela ») les mots empruntés tels-quels au sanskrit par les langues néo-indo-aryennes comme le panjabi, le hindi, etc.

¹¹ Shackle (1978, 310) cite à ce sujet l'un des auteurs de la grande édition commentée de l'*Ādi Granth* (bibliographie sous *Ādi Granth*) qui voit l'origine de cette pratique linguistique dans les monastères des *sādhū* et des *sant* à l'époque de Nānak. Pour un cas parallèle, voir van Buitenen 1966, montrant que des formes védiques se rencontrent dans le sanskrit du *Bhāgavata Purāṇa* écrit en Inde du Sud au IX^e-X^e siècle non seulement par souci d'archaïsme, mais aussi pour affirmer l'orthodoxie du texte dans une tradition védique avec laquelle il n'a en théorie rien à voir. Il se trouve que *mutatis mutandis*, les sanskritismes du *Bacitra Nāṭaka* présentent bien la même dualité : non seulement la recherche du prestige, mais aussi l'enracinement thématique du poème dans une certaine tradition brahmanique (voir Rinehart 2011, 54-58, 66), qu'il s'agisse du cadre cosmogonique des âges du monde, de l'insistance sur la promotion du dharma, du rôle des *avatāra* (voir Glossaire, s. v.) ou de la présentation par Gurū Gobind de ses ancêtres comme exerçant les responsabilités classiques des *kṣatriya* dans le cadre existentiel des âges de la vie des deux-fois-nés (voir Glossaire, s. v. DVIJA), – même si ladite tradition est à certains égards profondément remise en cause par la théologie de Gurū Gobind.

¹² Dans la présente Introduction, je ne reprends pas les notes afférentes au texte de la Traduction. – Dans les références au texte du *Bacitra Nāṭaka*, le premier ou seul chiffre renvoie au chant, l'éventuel deuxième à la strophe dans le chant, et l'éventuel troisième au vers dans la strophe.

deux parties. La première (chants II à V, 440 vers) aboutit à l'histoire des Gurū sikhs qui ont précédé Gobind et la seconde (chants VI et VII, 256 vers) relate la venue au monde de Gobind sur ordre de Dieu, la mission dont il fut chargé, et son enfance. La troisième section (chants VIII à XIII, 674 vers), commence avec l'accession de Gurū Gobind à la royauté temporelle et spirituelle et raconte ensuite trois guerres auxquelles participa le Gurū en 1688, en 1691 et de 1694 à 1696, sur lesquelles nous aurons à revenir. Comme le *Bacitra Nāṭaka* ne fait pas la moindre allusion au Khālsā, la fraternité militante créée par Gurū Gobind, il a selon toute vraisemblance été écrit avant sa création, dont la date officielle de Baisākhī 1699 fait débat, les principales sources sikhes sur le sujet proposant des années s'échelonnant entre 1689 et 1699¹³. La dernière section (chant XIV, 44 vers) est une prière de conclusion au tout-puissant Kāla.

La langue du poème est le braj qui, nous l'avons vu, s'était en raison de son prestige comme parler de la région des enfances de Kṛṣṇa et comme langue de l'abondante poésie consacrée à sa légende, imposé comme langue littéraire de choix dans une grande partie de l'Inde du Nord, jusque dans les royaumes rājput des Siwaliks.

Le braj du *Bacitra Nāṭaka* présente d'autres caractéristiques, qui se retrouvent un peu partout dans le *Dasam Granth*. D'une part, le contraste est sensible dans le texte entre d'un côté une grande variation prosodique, puisque treize types de mètres sont employés¹⁴, et une grande richesse lexicale, et d'un autre côté, une syntaxe rudimentaire, donnant souvent l'impression de suite de mots sans lien évident les uns avec les autres, un recours minimal à la subordination et une pratique massive de l'asyndète.

D'autre part, le texte présente un nombre limité d'emprunts lexicaux au panjabi ainsi qu'au persan. Les emprunts au panjabi s'expliquent bien sûr par le contexte géographique et, pour partie, linguistique qui était celui de la cour de Gurū Gobind ; il s'en rencontre çà-et-là, souvent en relation avec le thème dominant de la guerre, comme *lujh-* ('combattre', 11.16.4, braj *jujh-*), *hattha* ('main', 11.27.2, braj *hātha*), *kuṭṭa* ('coup', 11.32.4, braj *kuṭāṅ*), *tach-* ('couper', 11.47.4, braj *kāṭ-*), *tur-* ('partir', 10.8.1, braj

¹³ Voir Fenech and McLeod, « Khalsa date », in Fenech and McLeod 2014, emplacements Kindle 3028-3041.

¹⁴ Sur les mètres employés dans le *Bacitra Nāṭaka*, voir l'appendice 2 de la présente introduction.

jā-), *dā* (particule possessive, 14.9.2, braj *ko*). Quant aux emprunts au persan (qu'il s'agisse de mots persans ou de mots arabes ou turcs passés en persan), le braj de Gurū Gobind, comparativement au panjabi, à la sant-bhāṣā ou, bien sûr, à l'ourdou, n'en présente que fort peu, relevant surtout des champs sémantiques militaire et religieux, comme *jarig* ('guerre', 3.40.2, 3.41.4), *naḥīr* ('trompe', écrit *naphīra*, 11.47.1), *sardār* (écrit *sirdāra*, 'chef', 12.1.2), *naqqāra* ('timbale', écrit *nagārā*, 12.5.4), *teḡ* ('épée, écrit *tega*, 12.7.3), *aḥadī* ('unité de cavalerie impériale' (voir Glossaire, s. v.), écrit *ahadīā*, 13.4.3), *mu'zī* ('nocif', écrit *mūjī*, 13.3.3), *śahr* ('ville', 13.19.3, écrit *saharī*), *bihīst* ('paradis', écrit *bhisata*, 11.52.3), *ḥūr* ('hourī', écrit *hūrī*, 3.12.1).

Le texte dans son ensemble trahit la familiarité de l'auteur d'une part avec la poésie épique et héroïque comme avec les Purāṇa et les hymnes de dévotion, et d'autre part avec le maniement expert de la prosodie typique des littératures poétiques de la première modernité en Inde du Nord : il s'y rencontre, par exemple, nous l'avons vu, treize types de mètres.

Il est également notable que Gurū Gobind recoure volontiers, à l'appui de sa construction poétique, à divers procédés littéraires destinés à donner plus de vie et d'intensité à son poème, qu'il s'agisse, dans le vers et les strophes, d'allitérations (ex. : 1.2.1, 11.48.1) ou d'inversions avec le verbe placé en tête dans des strophes à métrique brève (ex. 11.33-42) rendant bien, par exemple, le côté vif et haletant des combats, ou, à un niveau d'ensemble, à ce que Gérard Genette (2007, 1-7) appelle respectivement d'une part le sommaire – une partie de l'histoire événementielle étant résumée dans le récit, ce qui procure un effet d'accélération, comme dans l'histoire des Gurū de Nānak à Tegh Bahādur (chant V), et d'autre par l'ellipse – une partie de l'histoire événementielle étant passée sous silence dans le récit, ainsi par exemple en 9.1.1 : « Il s'écoula ainsi beaucoup de temps » (*bahuta kāla iha bhāṃti bitāyo*).

Dans la troisième partie, celle qui est consacrée aux guerres, le ton est épique, même si les guerres n'ont rien à voir en gigantisme de mobilisation avec celle du *Mahābhārata*. Mais comme dans le grand poème sanskrit, trompes, trompettes, timbales et tambours accompagnent les combats de leur musique martiale, et le poète évoque volontiers les corps percés de flèches, décapités ou démembrés qui jonchent le sol du champ de bataille. Ces batailles mettent certes aux prises des armées entières, levées par des radjahs rājput ou des officiels moghols, mais, comme dans le *Mahābhārata* et dans tout poème épique à vrai dire, l'attention se resserre

régulièrement sur des combats singuliers, comme dans les deux strophes suivantes consacrées à la bataille de Nādaun :

*cale Nāṃgalū Pāṃgalū ve daṛolaṃ |
Jasavāre Gulere cale bāṃdha ṭolaṃ |
tahāṃ eka bājiyo mahāṃbīra Diālaṃ
rakhī lāja jaunai sabai Bijhaṛavālaṃ | 9.16 |*

*tavaṃ kīṭa tau lau tuphaṅgaṃ sambhāro |
hridai eka rāvanta ke takki māro |
giriyo jhūmi bhūme karayo juddha suddhaṃ |
taū māru bolayo mahāṃ māni krudhaṃ | 9.17 |*

9.16

Les Nāṃgalū et les Pāṃgalū s'avancèrent, ainsi que les Rājput Daṛol ;
S'avancèrent aussi des groupes de combattants de Jasvār et Guler.
C'est alors que surgit le grand héros Dayālu,
Qui sauva l'honneur de tous les guerriers de Bijhār.

9.17

Puis le ver que je suis devant Toi épaula son fusil,
Visa un prince au cœur et fit feu.
Celui-ci chancela et tomba à terre, lui qui avait si bien combattu,
Mais non sans continuer à crier avec rage et courage : « À mort! ».

Enfin, et cela contribue à donner une dimension quasi cosmique à des escarmouches militaires se déroulant dans les premiers contreforts de l'Himalaya, toutes sortes d'être célestes, de mauvais esprits, de déesses sanguinaires, de démons et de démons viennent manifester sur le champ de bataille même, par leurs danses déchaînées et leurs hurlements frénétiques, la joie de leur observation participante, comme dans la strophe suivante à propos de la bataille de Bhaṅgāṇī :

sabai svāma dharamaṃ su bīraṃ sambhāre /
ḍakī ḍākaṇī bhūta pretaṃ bakāre /
hasai bīra baitāla au suddha siddhaṃ /
cavī cāmuṇḍīyaṃ uḍī giddha bridhaṃ / 8.28 /

8.28

Tous les héros accomplissaient fidèlement leur *svadharma* ;

Les Dākiṇī hurlaient, les Bhūta et les Preta leur répondaient.

Les puissants Vetala et les Siddha parfaitement réalisés riaient.

Les Cāmuṇḍā terribles étaient dégoulinantes de sang et de grands vautours
tournoyaient dans les airs.

La *Bacitra Nāṭaka* ne peut donc être que l'œuvre d'un poète accompli. Cela n'exclut nullement la possibilité qu'il soit de la main de Gurū Gobind, présenté par la tradition sikhe comme ayant reçu une très solide éducation, notamment en matière de langues et de poésie. Si c'est bien Gurū Gobind qui a écrit ce poème, il s'avère le digne continuateur, sur le plan littéraire, de ses prédécesseurs à la tête du Panth, au nombre desquels son propre père, dont il est dit, nous l'avons vu, avoir inclus les compositions dans l'*Ādi Granth*. Si c'est un poète de son entourage, il ne fait pas de doute que le Gurū, dont il est parlé à la première personne alors qu'il est en pleine jeunesse et en pleine ascension, aura surveillé de près un travail qu'il avait probablement commandé. C'est pourquoi nous nous sommes sentis autorisés à choisir d'appeler Gurū Gobind l'auteur du *Bacitra nāṭaka*, qu'il ait tenu le calame ou qu'il ait contrôlé et validé l'écriture d'un poème, d'un « drame » rédigé à sa demande et le mettant éminemment en scène dans sa généalogie, sa mission divine, ses accomplissements guerriers et, nous le verrons, l'affirmation d'un profond renouveau de la théologie sikhe.

Il nous reste dès lors à nous demander, après d'autres (voir Rinehart 2011, 66-68), s'il est loisible de parler d'autobiographie à propos du *Bacitra Nāṭaka*. Un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » : ainsi Philippe Lejeune, qui en renouvela l'étude, définit-il l'autobiographie dans sa fameuse étude du « pacte autobiographique » aux termes duquel l'auteur, qui

s'engage à dire la vérité, est en droit d'attendre un jugement équitable de la part de son lecteur (Lejeune 1975, notamment p. 14-15¹⁵). Est-ce de cela qu'il s'agit avec le *Bacitra Nāṭaka* ? Assurément non, et il y aurait bien sûr un anachronisme et une forme d'abus culturel à vouloir l'affirmer. Dans son poème, Gurū Gobind n'est pas au centre des deux premières parties : il prie dans la première et fait l'histoire de sa lignée dans l'essentiel de la deuxième ; il est même personnellement assez peu présent dans son récit des guerres de la troisième partie. Et surtout, dans son poème, il ne révèle rien de sa personnalité ni ne cherche aucun 'pacte' avec son lecteur. Toutefois, pour ne pas faire œuvre autobiographique, Gurū Gobind n'en dresse pas moins – nous allons le voir maintenant – un portrait de lui-même, mais comme Gurū d'un genre nouveau et doté d'un statut quasi divin, et le grand historien Ganda Singh affirme avec raison que ce texte est, peut-être, le premier de ce type dans la littérature indienne produit par un non-musulman (Singh [Ganda] 1979, 117).

2. Un Gurū combattant et les particularités de sa généalogie

La mission de Gobind

Pieux dévot de Dieu dont il est l'envoyé – et peut-être le fils, nous y reviendrons – et roi juste combattant pour la préservation ou la restauration du dharma dans le Kaliyuga (le dernier et le plus dégénéré des quatre âges d'un cycle de l'univers), tel est le portrait de Gurū Gobind livré par le *Bacitra Nāṭaka*. Pareille image renvoie à une conception du sikh idéal qui s'est graduellement imposée depuis l'époque du sixième Gurū, Hargobind (1595-1644, Gurū à partir de 1581), et de ses combats contre les représentants du pouvoir moghol : celle du *sant-sipāhī*, du « saint-soldat », selon laquelle un sikh se doit, en pieux *sant*, d'adorer avec amour le Nom divin et de pratiquer service et humilité, tout en ayant les qualités martiales d'un soldat (*sipāhī*) prêt à combattre vaillamment et, s'il le faut, jusqu'à la mort pour la justice. Ce sikh idéal, Gurū Gobind tel qu'il se portraiture dans le *Bacitra Nāṭaka* en est précisément l'archétype.

Nous nous intéresserons tout d'abord au le roi combattant, dont le *Bacitra nāṭaka* parle en des termes rappelant les traités de dharma : selon ces derniers, le roi,

¹⁵ Pour un remarquable aperçu de l'histoire du genre, voir de Grève 2008.

considéré comme étant divinement sacré, se doit de maintenir le dharma et de protéger le royaume. Évoquant la mission dont Dieu l'a chargé, Gurū Gobind dit :

*hama iha kāja jagata mo āe |
dharama heta Guradevi paṭhāe |
jahāṃ tahāṃ tuma dharama bithāro |
dusaṭa dokhayani pakari pachāro | 6.42 |*

*yāhī kāja dharā hama janamaṃ |
samajha lehu sādhu sabha manamaṃ |
dharama calāvana santa ubārana |
dusaṭa sabhana ko mūla upārīna | 6.43 |*

6.42.

Je suis venu en ce monde avec un seul objectif,
C'est pour le dharma que le divin Guru m'a envoyé :
« Propage partout le dharma ;
Saisis et abats mauvais et pécheurs ! »

6.43.

Je suis né avec ce seul objectif,
Comprenez-le en votre esprit, ô Sādhu :
Faire progresser le dharma, assurer le salut des Sant
Et radicalement éliminer tous les mauvais.

Dans le *Bacitra nāṭaka*, cette élimination prend la forme de trois guerres, racontées aussi dans d'autres sources sikhes, dont le *Srī Gura Sura Sobhā* de Saināpati déjà mentionné. La première est la bataille de Bhangani (Bhaṅgāṇī, 1688 ; chant VIII) : Gurū Gobind, qui réside encore à Paonta, est attaqué par Fateh Śāh, radjah du Garhwal (r. 1684-1716) qui a pris ombrage de son pouvoir et de son prestige grandissants et qui est soutenu par d'autres radjahs des Siwaliks, et il le défait, – après quoi il fonde Anandpur. Dans la deuxième bataille, celle de Nadaun (Nādaun, 1691 ; chant IX), Gurū Gobind vient porter assistance à Bhīma Canda (r. 1665-1692), radjah

rājput de Kalhur (Kalhūr) attaqué par Alif Khān que le gouverneur moghol de Jammu (Jammū), Miyām Khān, a envoyé pour lui faire payer tribut, ainsi qu'à d'autres radjahs des collines (Grewal 1999, 73). L'armée d'Alif Khān est mise en déroute. La troisième guerre s'étend sur près de trois années (1694-1696). Au cours de l'hiver 1694, Dilāvar Khān, gouverneur moghol de Lahore, envoie des troupes sous le commandement de son fils pour faire payer tribut à Gurū Gobind, qui repousse les assaillants (chant X). Dilāvar Khān dépêche alors son général, Ḥusain, appelé Husainī dans le *Bacitra Nāṭaka*, pour venger l'affront subi. En chemin, Ḥusain attaque le radjah de Guler, appelé Gopāla dans le texte, qui a refusé de payer tribut. Huit envoyés de Gurū Gobind présents à Guler pour négocier un traité de paix avec le radjah prennent part aux combats, tandis que Ḥusain est soutenu par les radjahs de Kangra (Kaṅgrā) et Bilaspur (Bilāspur). La bataille a lieu le 20 février 1696 : Gopāla est vainqueur, Ḥusain est tué, son armée est mise en déroute, mais les huit envoyés de Gurū Gobind ont perdu la vie sur le champ de bataille (chant XI). Furieux de cette nouvelle défaite, Dilāvar Khān fait partir pour Anandpur un détachement de cavalerie commandé par le général rājput Jujhārā Siṅha. Ce dernier s'empare tout d'abord de la ville de Bhalan (Bhalān), mais il est attaqué par Gaja Siṅha Pammā, chef rājput Jasvār, et, bien qu'aidé par le radjah candela de Bilaspur, il est vaincu et meurt au combat (chant XII). L'empereur Aurangzeb ordonne finalement à son propre fils de partir pour le Panjab, mais étonnamment, il n'y a pas de guerre. En revanche, ceux des sikhs qui sont effrayés par la venue du prince et quittent le Gurū sont pourchassés par les Moghols, pris et humiliés, et leurs maisons sont détruites (chant XIII).

Le Gurū, pour sa part, ne prend donc personnellement part qu'aux deux premières batailles, se présentant constamment comme protégé et assisté par Dieu dans ses *dharma-yuddha* (« guerres pour le dharma »). Ainsi, dans la bataille de Bhangani, Hari Canda le vise avec son arc à trois reprises, sans lui causer de blessure sérieuse :

Harīcanda kope kamāṇaṃ sambhāraṃ |
prathama bājīyaṃ tāṇa bāṇaṃ prahāraṃ |
duṭīya tāka kai tīra mo ko calāyaṃ |
rakhio Daīva mai kāni chvai kai sidhāyaṃ | 8.29 |

*tratiya bāṇa mārayo su peṭī majhāraṃ |
bidhiaṃ cilakataṃ duāla pāraṃ padhāraṃ |
cubhī ciñca caramaṃ kachū ghāi na āyaṃ |
Kalaṃ kevala jāna dāsaṃ bacāyaṃ | 8.30 |*

8.29

Hari Canda, son arc à la main, était en rage.
Il tira une première flèche qui atteignit mon cheval arabe.
Il en tira une deuxième en me visant ;
Grâce à Dieu, celle-ci ne fit qu'effleurer mon oreille.

8.30

Sa troisième flèche traversa mon habit
Et se ficha dans l'attache de ma ceinture.
Sa pointe toucha ma peau, mais sans me blesser.
Kāla l'Un sauva la vie de son serviteur¹⁶.

À la bataille de Nadaun, où le Gurū se montre en toute humilité utilisant un fusil puis un arc, c'est Dieu qui met fin à la guerre, permettant que les assaillants soient repoussés jusque dans la rivière (IX, 18-20) :

*tajiyo tupakaṃ bāna pānaṃ saṃbhāre |
catūra bānayaṃ lai su sabbiyaṃ prahāre |
triyo bāṇa lai bāma pāṇaṃ calāe |
lage yā lage nā kachū jāni pāe | 9.18 |*

*su taü laü Daīva juddha kīno ujhāraṃ |
tinai khedakai bāri ke bīca dāraṃ |
parī māra buṅgaṃ chuṭī bāṇa golī |
mano sūra baiṭhe bhalī khela holī | 9.19 |*

¹⁶ Sur Kāla comme nom de Dieu, voir ci-dessous la sous-partie « Dieu » de la troisième partie de cette introduction.

*gire bīra bhūmaṃ saraṃ saṅga pelaṃ |
raṅge sroṇa basatraṃ mano phāga khelaṃ |
līyo jīti bairī kīā āni ḍeraṃ |
taū jāi pāraṃ rahe bāri keraṃ | 9.20 |*

9.18

Puis je laissai mon fusil, empoignai mon arc,
Pris quatre flèches et les tirai toutes,
Dont trois avec la main gauche,
Sans savoir si elles atteignirent ou non quelqu'un.

9.19

C'est alors que Dieu mettant fin à la guerre,
Les ennemis furent pourchassés jusque dans la rivière¹⁷.
Flèches et balles fusaient depuis les collines
Comme si les guerriers s'amusaient bien à lancer les poudres colorées de Holī.

9.20

Des héros percés de flèches ou de lances gisaient à terre,
Leurs habits teintés comme si on leur avait lancé de la poudre rouge.
Ayant triomphé de l'ennemi, on s'en revint au camp
Tandis que les vaincus restaient de l'autre côté de la rivière.

Et quand Dilāvar Khān envoie son fils à la tête de nombreux Khān contre lui,
Gurū Gobind déclare, après qu'il a vaincu sans avoir été blessé :

*Baravā gāuṃ ujāra kai kare mukāma Bhalān |
Prabhabala hamai na chui sakai bhājata bhae nidāna | 10.9 |*

¹⁷ La Beas, en l'occurrence.

10.9

Ils dévastèrent le village de Baravā et firent halte à Bhalān.

La puissance du Seigneur les empêcha de porter la main sur moi et ils finirent par s'enfuir.

Enfin, concernant les guerres relatées par le Gurū, deux points méritent d'être brièvement soulignés. Le premier tient au fait que ces guerres sont toutes trois de nature défensives, ce qui s'accorde bien avec un fameux couplet persan du *Zafar-nāmā* :

co kār az hame ḥīle dar gozašt /
ḥalāl ast bordan be śamsīr dast | 22 |

Quand tous les moyens ont échoué,
Il est licite (ar. *ḥalāl*) de porter la main à l'épée.

Le second est en relation avec la question des émotions, très travaillée par les sciences sociales au cours des quarante dernières années¹⁸. Le *Bacitra Nāṭaka* offre en effet un exemple frappant du rôle des émotions dans l'histoire, à travers celui de la colère qui semble un trait distinctif du groupe social particulier que forment les guerriers sikhs et Rājput̄s s'affrontant dans les guerres narrées par Gurū Gobind et qui est, comme on a pu l'écrire (Elster 2019), avec la peur, l'une des deux émotions prototypiques. Sur la peur, nous reviendrons plus loin, à propos du péché dans le cadre du renouveau théologique opéré par Gurū Gobind. La colère, elle, est omniprésente dans les récits de bataille du *Bacitra Nāṭaka* et, comme l'écrit Gurū Gobind en 3.10.1-2 : « les héros ont pour ornement la colère / et combattent en oubliant la peur » (*sarokha sura sājiaṃ / bisāri saṅka bājiaṃ*, 3.10.1-2) ; « débordant de fureur, ils massacrent » (*maṅḍe rosa bāḍhe*, 3.6.4). Cette colère, dont le lexique est remarquablement varié dans le braj du *Bacitra Nāṭaka*, s'instille dans les armes même : « Épées et poignards, pleins de colère, assènent leurs coups » (*bahī kopa kātī kripāṅaṃ katārī*, 3.9.2) et elle est, parmi les guerriers et leurs chefs, jusqu'aux plus

¹⁸ Voir, pour un aperçu général, Greco and Stenner 2013.

puissants, dans ce contexte de guerres fréquentes entre radjahs des Siwaliks, l'émotion première, déclenchante, pour ainsi dire : en voici deux exemples concernant respectivement les sikhs de Gurū Gobind et l'empereur moghol de l'Hindoustan. Parlant du moment où lui parvient la nouvelle de l'attaque du fils de Dilāvar Khān contre Anandpur, Gurū Gobind écrit :

*jaba dala pāra nadī ke āyo |
āni Ālamai hamai jagāyo |
soru purā sabha hī nara jāge |
gahi gahi sasatra bīra risa pāge | 10.3 |*

10.3

Quand leur armée traversa la rivière¹⁹,

Ālam vint me réveiller.

Il se fit un grand bruit et tous les hommes se réveillèrent ;

Pleins de fureur, les héros prirent les armes.

De même, quand l'empereur moghol Aurangzeb apprend l'échec de l'expédition du général rājput Jujhārā Singhā dépêché contre Gurū Gobind par Dilāvar Khān, c'est la colère qui le pousse à envoyer son fils au Panjab : « Aurangzeb alors fut pris de colère en son cœur / Et il envoya son fils au Panjab » (*taba Auraṅga mana māhi risāvā / Maddra Desa ko pūta paṭhāvā*, 13.1.4). La colère se révèle ainsi être aussi une émotion politique²⁰.

Notons toutefois que la colère, qui s'atténue avec le temps, n'est pas la haine, qui persiste : des radjahs qui ont guerroyé l'un contre l'autre peuvent devenir des alliés,

¹⁹ La Sutlej, qui coule au sud d'Anandpur.

²⁰ Les exemples ne manquent pas du rôle politique de la colère dans l'histoire. L'un, particulièrement frappant, est relevé par Elster dans l'article susmentionné (Elster 2011, emplacements Kindle 2402-2425) : « Le besoin de réagir immédiatement à un affront peut nuire à l'agent. Quand l'armée de l'air britannique bombardait Berlin en septembre 1940, Hitler riposta par un bombardement de Londres, stratégiquement sans intérêt, au lieu de concentrer ses forces sur les terrains d'aviation britanniques. Un historien suggère que Churchill « jouait » avec Hitler, comptant sur « son obsession pour les apparences, son excitabilité et son tempérament qui le rendraient sans doute insensible à la valeur du bombardement des aéroports, peu gratifiant pour son ego » (Tress, 1982, p. 74) ».

et Gurū Gobind finit sa vie en prêtant main forte au fils et successeur d'Aurangzeb. Mais son surgissement récurrent pendant toute la troisième partie du poème, qui relate les guerres dans lesquelles directement ou indirectement Gurū Gobind se trouve engagé, en fait, en termes de théorie esthétique hindoue, l'une des deux émotions (*bhava*) dominante du texte, l'autre étant l'énergie (*utsāha*), – en l'occurrence l'énergie guerrière. Le correspondant de ces émotions en terme d'expérience induite (*rasa*, voir Glossaire, s. v.) chez l'auditeur du *Bacitra Nāṭaka* est pour la première le furieux (*raudra*) et pour la seconde l'héroïque (*vīra*)²¹. Il est frappant de constater, concernant la première, qu'elle est nommément mentionnée dans un vers du poème qui présente le héros Hari Singhā, l'un de ses adversaires de Gurū Gobind et de ses sikhs lors la bataille de Bhangana : « Il était en proie au *rasa* de la furie » (*rasaṃ ruddra rāce*, 8.14.1).

Un Gurū qui vient de loin

La nature défensive des guerres relatées dans le *Bacitra nāṭaka* donne à voir quelle image de lui comme roi et comme *śipāhī* voulait projeter Gurū Gobind : ces batailles sont la scène sur laquelle se joue la mission confiée par Dieu au Gurū lorsqu'il l'a envoyé sur terre. Dieu dit (VI, 29) :

mai apanā suta tohi nivājā |
panthu pracura karabe kaha sājā |
jāhi tahāṃ tai dharamu calāi |
kabudhi karana te loka haṭāi | 6.29 |

6.29.

« Je t'ai chéri toi seul comme Mon fils.

Je t'ai créé pour que tu propages *la Voie*.

Va là-bas, fais régner le dharma,

Détourne les gens de la fausse conscience ! »

²¹ Pour un aperçu général concernant le concept d'émotion dans la philosophie indienne classique, voir Tuske 2011, et pour une remarquable synthèse historique et une anthologie commentée sur la question du *rasa*, voir Pollock 2016.

C'est afin d'expliquer dans quelle lignée il est venu s'incarner pour tenir le rôle à lui assigné que Gurū Gobind retrace sa généalogie depuis l'origine du monde dans un style qui rappelle beaucoup celui de ces *vaṃśalī* évoquées plus haut ainsi que celui des autres narrations biographiques (*caritra*) typiquement nord-indiennes du *Dasam Granth* consacrées aux *avatāra* de Viṣṇu et à la Déesse, et, à travers elles, celui du *mahākavya* (lit. « grande poésie »), genre de bref poème épique caractérisé par ses figures de style élaborées (Fenech 2008, 150). Quel est, à ce propos, l'argumentation du Gurū ? Depuis que Dieu a créé le monde actuel, il a voulu que le dharma y règne. À cette fin, il y a envoyé les divinités, les Siddha, les Sādhu, les Ṛṣi, Gorakha Nātha, Rāmānanda ou encore Muḥammad, que Gurū Gobind appelle Mahāṃdīn (« grande religion »)²². Mais chacun d'entre eux n'avait souci que de soi et de son pouvoir, et a donc échoué dans sa tâche. Quant à Gurū Gobind, il est en méditation sur le mont Hema Kuṅṭha quand il accepte la mission que Dieu lui confie :

thādha bhayo mai jori kari bacana kahā sira nayāi |
pantha calai taba jagata mai jaba tuma karahu sahāi | 6.30 |

6.30.

Debout, les mains jointes et la tête baissée, je dis :

« La Voie ne se développera dans le monde qu'avec Ton aide ».

C'est ainsi qu'il part prêcher la vertu salvatrice de la méditation sur le Nom, l'inutilité des Écritures hindoues telles que les *Purāṇa* et du Coran, affirmant n'être qu'un homme, mais chargé d'une mission divine²³ :

iha kārani Prabha mohi paṭhāyo |
taba mai jagati janamu dhari āyo |
jima tina kahī inai tima kahi hoṃ |
aūra kisu te baira na gahi hoṃ | 6.31 |
je ham ko Paramesura ucari hai |
te sabha naraki kuṅṭha mahi pari hai |

²² Sauf pour Muḥammad, voir Glossaire, s. v.

²³ Sur les *Purāṇa*, voir Glossaire, s. v.

*mo ko dāsu tavana kā jāno |
yā mai bhedu na rañca pachāno | 6.32 |*

*mai ho Parama Purakha ko dāsā |
dekhani āyo jagata tamāsā |
jo Prabha jagati kahā so kahi ho |
mrīta loka te moni na rahi ho | 6.33 |*

6.31.

Telle est la raison pour laquelle le Seigneur m'a envoyé,
Et je suis alors venu naître en ce monde.
C'est ce qu'Il m'a dit que je répète
Et je n'ai de haine pour personne.

6.32.

Ceux qui m'appelleront Souverain Suprême
Tomberont dans les abysses de l'enfer²⁴.
Sachez que je suis Son serviteur
Et reconnaissez qu'il n'y a là pas le moindre mystère.

6.33.

Je suis le serviteur de l'Être Suprême ;
Je suis venu pour voir le spectacle du monde.
Je répète de-par le monde ce qu'a dit le Seigneur ;
Je ne puis rester silencieux en ce séjour de la mort.

Gurū Gobind se situe également dans la lignée des Gurū sikhs, la dotant par-là d'un mythe d'origine (chants II à VII), qui s'est avéré durable, relié à l'histoire de Lava et Kuśa, les fils de Sītā et de Rāma, lui-même roi de la lignée solaire car descendant de Sūrya (le Soleil)²⁵. Kuśa fonda Kasūra et Lava Lavapuri, aujourd'hui respectivement

²⁴ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

²⁵ Remarquons au passage que Gurū Gobind fait implicitement sienne l'étymologie du nom de sa caste, les Khatrī, qui est celle de tous les Gurū sikhs : tandis que les Khatrī forment en fait une des plus

Qasur (Qaṣūr) et Lahore (Lāhaur) dans le Panjab pakistanais. Mais un descendant de Kuśa, Kālaketu, chasse de Lavapuri Kālarāi, un descendant de Lava. Kālarāi va alors s'établir à Sanaudh et y épouse la fille du roi. Le couple a un fils nommé Soḍhī Rāi, dont les descendants sont appelés les Soḍhī. Soḍhī Rāi parvient à vaincre les descendants de Kuśa et à reprendre Lahore. Ceux des vaincus qui survivent se rendent alors à Kaśī (Bénarès) pour y étudier les Veda et finissent par être appelés les Bedī (litt. « versés dans les Veda ») : rappelons ici que Gurū Nānak est précisément un Khatrī de la sous-caste des Bedī et que tous les Gurū sikhs à partir de Gurū Rām Dās (1534-1581, Gurū à partir de 1574) sont, eux, des Khatrī de la sous-caste des Soḍhī. Un roi soḍhī de Lahore invite un jour les Bedī à revenir dans la ville, et il est si impressionné par leur savoir védique qu'il renonce au trône en faveur d'un Bedī qui a admirablement récité le Veda, Amrita Rāi : lui et d'autres Soḍhī partent alors pour la forêt (*bani gae*, 5.8). Toutefois, avant leur départ, le nouveau roi bedī leur fait cette prédiction :

*jaba Nānaka kala mai hama āni kahāi hai |
jo jagata pūja kari tohi parama padu pāi hai | 4.7.3-4|*

« Quand, apparu en l'âge de fer, je serai appelé Nānak,
Je vous ferai vénérer par le monde entier et vous ferai atteindre stade
suprême. »

Tandis que les Soḍhī sont en exil, les Bedī règnent sur le Madra Deś, comme est appelé le Panjab dans le texte²⁶. Mais le monde va mal, des conflits éclatent et la royauté échappe aux Bedī, qui ne sont plus maîtres que d'une vingtaine de villages. C'est alors que naît parmi eux Nānak. Devenu Gurū, il rassemble des disciples, propage le dharma et met les quêteurs spirituels sur le chemin de la vérité et du salut. Ensuite, dit Gurū Gobind, Gurū Nānak prend la forme de Gurū Aṅgad (Khatrī de la sous-caste des Trehaṅ) puis de Gurū Amar Dās (Khatrī de la sous-caste des Bhallā),

importantes caste de commerçants du Panjab, Gurū Gobind voit en eux d'authentiques *kṣatriya* (sur les Khatrī, voir Rose, 1911-1914, II, 501-526).

²⁶ Rappelons ici que Panjāb est l'appellation d'origine persane de la région : '(le pays des) cinq (*panj*) rivières (*āb*, litt. 'eau')'.

avant de s'incarner en Rām Dās, Khatrī de la sous-caste des Soḍhī : la prédiction d'Amrita Rāi est ainsi réalisée, et toutes les incarnations successives de Gurū Nānak, jusqu'à Gurū Gobind inclus, sont des Soḍhī²⁷.

On ne peut s'empêcher, à lire ce mythe d'origine, d'être frappé par son caractère hindou. Cela vient non seulement d'une généalogie qui fait des Gurū sikhs des descendants directs de Rāma et Sītā, et partant des Rājput de la dynastie solaire, mais aussi de l'accent mis sur la caste, alors que dans leurs poèmes de l'*Ādi Granth*, les cinq premiers Gurū voyaient cette dernière comme une aberration due à la *mayā*, – sur le seul plan sotériologique toutefois, car tous les Gurū sikhs se marièrent dûment dans leur caste.

Gurū Gobind, quant à lui, apparaît dans le mythe tout à la fois comme un descendant de Rāma, lui-même *avatāra* de Viṣṇu, une réincarnation de Nānak et un envoyé de Dieu dépêché en ce monde pour rétablir le dharma. Mais à la différence de Rāma, par exemple, il n'est pas un *avatāra* ; il existe déjà quand Dieu lui confie sa mission en lui disant – nous l'avons vu – qu'il l'a chéri, et lui seul, comme son fils, et ce « comme » qui reflète l'ambiguïté de l'attribut du complément d'objet dans le texte braj (*mai apanā suta tohi nivājā*, 6.29.1) est à entendre comme exprimant non une comparaison mais une qualité : « Je t'ai chéri toi seul en tant que tu es mon fils », ce qu'indique clairement le passage suivant du chant XIV :

Sarabākāla hai pitā apārā |

Debi Kālikā māta hamārā | 14.5.1-2 |

L'infini et tout-puissant Kāla est mon père

Et la déesse Kālī ma mère.

Cet extraordinaire feuilleté généalogique inséré dans un texte aussi complexe et poétiquement travaillé que le *Bacitra Nāṭaka* est un exemple frappant et unique en

²⁷ Le cinquième Gurū, Arjan, est fils de Gurū Rām Dās, – le sixième, Gurū Hargobind, est fils de Gurū Arjan, – le septième, Gurū Har Rāi, est le petit-fils de Gurū Hargobind, – le huitième, Gurū Harkīśan, est fils de Gurū Har Rāi, – le neuvième, Tegh Bahādur, père de Gurū Gobind, est fils de Gurū Hargobind (pour leurs dates de vie et de règne, voir le tableau de l'appendice, et pour ces relations de parenté, le tableau généalogique de l'appendice 4).

son genre d'un « usage politique du passé » (Hartog et Revel 2001) mêlant, instrumentalisant, plusieurs plans (mythologique avec une généalogie remontant à Rāma, *avatāra* de Viṣṇu, religieux avec le mythe d'origine des Gurū sikhs, et divin avec la mission confiée par Kāl à Gurū Gobind) en vue d'une puissante affirmation d'autorité de la part d'un jeune Gurū à la tête tout à la fois d'une communauté sikhe socialement diversifiée très présente un peu partout dans le Panjab et d'un royaume tenant sa place dans le paysage des principautés hindoues des Siwaliks. En l'absence de toute indication quant à la destination du *Bacitar Nāṭaka*, on ne peut qu'imaginer sa lecture par des bardes à la cour du Gurū à Anandpur et l'effet saisissant que celle-ci devait produire sur l'élite sikhe rassemblée autour de son seigneur et maître dans le *darbār*, dont l'atmosphère a été remarquablement restituée par Louis Fenech (Fenech 2008)²⁸.

Sur le plan humain, Gurū Gobind, en même temps qu'un *sipāhī* par son héritage royal et par la royauté combattante qu'il exerce, est aussi un *sant* qui loue le Seigneur comme le faisait en son temps Nānak. Mais quelle vision ce *sant-sipāhī* a-t-il de Dieu ? Un examen de cette question va révéler de notables écarts par rapport à la théologie de Nānak, comme nous venons déjà de le voir avec la double naissance de Gurū Gobind, fils de Kāla et Kālī et venant naître sur terre de Gurū Tegh Bahādur et de Mātā Gujarī.

3. Gurū Gobind et le renouvellement théologique : Dieu, le péché, le salut

Dieu

Comme il est rappelé dans l'aperçu sur les sikhs de l'appendice 1, à partir de la remarquable exégèse de McLeod 1976, « au cœur de l'enseignement de Nānak se trouve la foi en un Dieu unique, révélé par sa création : le 'Vrai Maître' (*sati-gurū*). Ce Dieu est tout-puissant (*samāraṭhu*), infini (*aparū*), éternel (*akālu*), sans forme ni attributs (*niraṅkāru*, *niraguṇu*), inconnaissable et ineffable (*agāhu*, *akathu*), omniprésent (*bharapūr*). À la fois extérieur à l'homme et présent en lui, il peut lui manifester sa grâce (*karamu*, *nadari*) et le fait ainsi accéder à la Vérité (*saccu*). Sans cette grâce, l'homme poursuit sa quête du salut sous la conduite de mauvais maîtres, en se livrant à des pratiques qui, tels le yoga ou l'ascétisme, le lient encore davantage

²⁸ Sur le *darbār*, voir Glossaire, s. v.

à la roue de la transmigration. Si Dieu lui accorde sa grâce (*nadari, karamu*), un être humain peut se défaire de son illusion (*māyā*) concernant la voie du salut et parvenir à la délivrance (*mukati*) en écoutant en son cœur la voix du Seigneur – appelée *guru* (maître) par Nānak – murmurer le mot (*sabadu*). Ce dernier lui révèle l'ordre divin (*hukamu*), qui est tout à la fois le principe de l'harmonie universelle et l'indication d'un salut possible. Pour entendre cet ordre, l'homme doit purifier sa propre essence spirituelle (*manu*), car son moi (*hauma*) est prisonnier de la vie matérielle et de ses fautes. Aussi Nānak lui propose-t-il une discipline (*sañjamu*), qui n'a de valeur que dans un parfait amour de Dieu. Celle-ci consiste principalement en la remémoration (*simaraṇa*) et la répétition (*japu*) du nom divin (*nāmu*). L'homme peut ainsi obéir à l'ordre et s'élever graduellement à travers cinq royaumes mystiques (*khaṇḍu*). Le dernier est celui de la Vérité, et lorsque l'homme y accède, son essence régénérée se fond en Dieu dans une suprême béatitude (*sahaju*) ».

Le Dieu que chante Gurū Gobind dans le *Bacitra nātaka* est encore à plusieurs égards celui de Nānak, un Dieu créateur qui sauve de la transmigration ceux qui méditent avec amour sur Son nom. Comme le dit le Gurū lorsqu'il présente sa mission :

*jo nija Prabha mo so kahā so kahiho jaga māhi |
jo tiha Prabha ko dhiāi hai anti suraga ko jāhi | 6.59 |*

*Hari Hari jana duī eka hai biba bicāra kachu nāhi |
jala te upaji taraṅga jiuṃ jala hī bikhai samāhi | 6.60 |*

6.59.

Ce que toujours le Seigneur m'a dit, c'est cela que vais répétant par le monde.
Celui qui médite sur le Seigneur à la fin va au paradis

6.60.

Hari et Ses dévots ne font qu'un (considère qu'il n'y a aucune différence entre eux),
Comme la vague s'élève au-dessus de la surface avant de se fondre dans l'eau.

Mais l'image est plus complexe que celle qui se révèle dans l'*Ādi Granth*. Ainsi, tandis que Gurū Nānak appelle Dieu Satiguru (« le vrai Maître »), Hari, Rāma et parfois Rabb (« Seigneur », en arabe) ou même Allāh, Gurū Gobind l'appelle de préférence Kāla, qui signifie indissolublement 'Temps' et 'Mort' (sanskrit *kāla*), et que nous avons donc choisi de laisser tel quel dans notre traduction. Ce n'est là toutefois une innovation qu'en contexte sikh. Dans l'univers plus large de l'hindouisme en effet, cette désignation apparaît à date bien plus ancienne en contexte tant viṣṇuïte que Śivaïte. Ainsi, d'une part, dans la *Bhagavad-gītā*, ce 'Chant du Bienheureux' inséré dans la grande épopée du *Mahābhārata* (c. III^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle ap. J.-C.), Kṛṣṇa se révélant comme le Dieu suprême au héros Arjuna dont il est le cocher a ces mots : « *kālo 'smi lokakṣayaḥ pravrddho* » (je suis le Temps qui va, broyant les mondes²⁹). D'autre part, le composé Mahākāla, « Grand Kāla », est une désignation fréquente de Śiva à la fois d'une part comme destructeur de l'univers à la fin d'un cycle cosmique – et partant comme Seigneur de la mort, et d'autre part dans son rôle sotériologique comme vainqueur du temps et de la mort : c'est par exemple le nom dont est appelé Śiva par le grand poète sanskrit Kālidāsa (4^e-5^e siècle) dans son *Meghadūta* (« Nuage messenger ») quand il évoque le Dieu et son temple des environs d'Ujjain (Kalidāsa 1938, 13).

Kāla comme Dieu suprême pour Gobind est le créateur des autres dieux, qu'il peut détruire :

kite Krisana se kīṭa koṭe banāe |
kite Rāma se meṭi dāre upāe |
Mahāṃdīna kete prithī mājhi hūe |
samai āpanī āpanī anti mūe | 1.27 |

jīte aūlīā ambīā hoi bīte |
titayo Kāla jītā na te Kāla jīte |
jīte Rāma se Krisana hui Bisanu āe |
titayo Kāla khāpio na te Kāla ghāe | 1.28 |

jīte Indra se Candra se hota āe |

²⁹ Traduction d'Émile Senart et Michel Hulin (*Bhagavad-Gītā* 2010, 91).

*titayo Kāla khāpā na te Kāli ghāe |
jīte aūlīā ambīā gaūsa hvai haiṃ |
sabhai Kāla ke anta dārhāṃ talai haiṃ | 1.29 |*

*jīte mānadhātādi rājā suhāe |
sabhai bāṃdhi kai Kāla jelai calāe |
jinai nāma tā ko ucāro ubāre |
binā sāma tā kī lakhe koṭi māre | 1.30 |*

1.27.

Ici, Il a créé d'innombrables vers pareils à Kṛṣṇa ;
Là, Il en a anéanti puis recréé d'autres semblables à Rāma.
Combien de Muḥammad il a existé sur terre !
Chacun, pour finir, est mort à son heure.

1.28.

Autant il est venu de saints et de prophètes musulmans,
Kāla les a vaincus, et eux n'ont pu vaincre Kāla.
Autant il est venu d'incarnations de Viṣṇu comme Rāma et Kṛṣṇa,
Kāla les a détruites, et elles n'ont pu abattre Kāla.

1.29.

Autant il est venu de dieux comme Indra et Candra,
Kāla les a détruits, et ils n'ont pu abattre Kāla.
Autant il y a eu de prophètes et de saints musulmans de toutes sortes,
Tous ont fini broyés par Kāla.

1.30.

Autant il a resplendi de rois comme Māndhātṛ,
Kāla les a tous attrapés dans son filet.
Seuls ceux qui répètent Son nom sont sauvés ;
Sans Son refuge, on en a vu des centaines de millions être tués.

Il est susceptible de prendre n'importe quelle forme :

aneka rūpa sohīyaṃ /
bisekha deva mohīyaṃ /
adeva deva devalaṃ /
kripā nidhāna kevalaṃ / 1.49 /

1.49.

Sa beauté prend d'innombrables formes ;
Elle fascine particulièrement les dieux.
Il est le temple des démons et des dieux,
Il n'est qu'un trésor de grâce.

Il peut même apparaître avec les attributs de l'un des dieux qu'il a créés, comme ci-dessous avec certains de ceux de Viṣṇu :

suṇe gadda saddaṃ /
anantaṃ bihaddaṃ /
ghaṭā jāṇu siāmaṃ /
dutaṃ abhirāmaṃ / 1.43 /

catura bāha cāraṃ /
kariṭaṃ sudhāraṃ /
gadā saṅkha cakkrāṃ /
dīpai krūra bakkrāṃ / 1.44 /

1.43.

Quand on entend l'appel de Son Verbe,
On se sent infini, illimité.
D'un noir nuage de mousson, sache-le,
Il a la prodigieuse beauté

1.44.

Il a quatre bras magnifiques,
Sa couronne est une splendeur.
La massue, la conque et le disque
Luisent comme de terribles éclairs.

Cette innovation majeure dans l'idée du divin rend possible d'adorer Dieu, comme dans d'autres textes du *Dasam Granth*, en chantant les hauts faits de Rāma ou de Kṛṣṇa, ou en louant Devī. Dans le *Bacitra nāṭaka* même se rencontrent des glorifications décrivant Dieu et ses attributs d'une manière tout à fait étrangère à la *bhakti* strictement *nir-guṇī* de Gurū Nānak. Parfois, Gurū Gobind s'adresse à lui comme s'il était Kṛṣṇa :

ghaṭā sāvaṇaṃ jāṇa sayāmaṃ suhāyaṃ |
maṇī nīla nagiyaṃ lakha sīsa niāyaṃ |
mahāṃ sundara sayāmaṃ mahāṃ abhirāmaṃ |
mahāṃ rūpa rūpaṃ mahāṃ kāma kāmaṃ | 1.59 |

1.59.

Tu as la sombre beauté des nuages de sāvaṇa,
Et la voyant, la montagne aux gemmes bleues incline la tête.
Ta grande beauté sombre est fascinante :
Tu es suprêmement charmant et suprême objet d'amour.

Mais les références les plus frappantes à la culture religieuse des Siwaliks concernent Devī et l'épée qui la symbolise :

su ādi anti ekayaṃ |
dhare sarūpa anekiyaṃ |
kripāṇa pāṇa rājaī |
biloka pāpa bhājaī | 1.50 |

*alaṃkṛita su dehayam /
tano mano ki mohiyam /
kamāṇa bāṇa dhārahī /
aneka satra ṭārahī / 1.51 /*

*ghamaki ghuṅgharam suram /
navam nanāda nūparam /
prajuāla bijjulam julam /
pavitra parama niramalam / 1.52 /*

1.50.

Il a toujours été et sera toujours unique,
Même s'Il revêt les apparences les plus diverses.
L'épée luit à Sa main,
Et la voyant, le péché s'enfuit.

1.51.

Son corps est couvert d'ornements
Qui fascinent le corps et l'esprit.
Il a une flèche à Son arc
Dont la vue met en déroute d'innombrables ennemis.

1.52.

Les grelots tintent
Ainsi que les nouveaux bracelets de cheville à clochettes.
Il est étincelant comme l'éclair
Et comme lui de la plus absolue pureté.

Le poème s'ouvre, au demeurant, sur un vers disant : « Je Te rends hommage, Épée vénérée qui me fais le cœur content » (*namaskāra srī Khaṛaga ko karom su hitu citu lāi*, 1.1.1), et plus loin, quand Gobind évoque sa situation avant son envoi par Dieu dans le monde pour rétablir le dharma, il se représente en méditation sur le mont Hema

Kuṅṭa, « engagé dans une ascèse extrême, / adorant le grand Kāla et Kālī » (6.2.3-4), – ses parents divins selon 14.5.1-2.

Il convient de rappeler aussi que Gurū Gobind est généralement tenu pour l'auteur de deux longs poèmes du *Dasam Granth* consacrés à Devī et fondés sur le *Devī-māhātmya* (« Célébration de Devī »), dans lequel la Déesse apparaît dans toute sa majesté d'absolu féminin inconditionné créateur et maître de l'univers, monde des dieux compris³⁰. Le premier de ces poèmes est le *Caṇḍī caritra* (« Histoire de Caṇḍī »), que Gurū Gobind présente comme rendu possible par sa vision de ses vies antérieures, et il fait immédiatement suite au *Bacitra nāṭaka* dont la dernière strophe annonce la composition : le poème se clôt ainsi comme il s'était ouvert, avec Devī³¹ :

pahile Caṇḍī caritra baṇāyo |
nakha sikha te krama bhākha sunāyo |
chora kathā taba prathama sunāi |
aba cāhata phiri karo baḍāi | 14.11 |

14.11

Les hauts faits de Caṇḍī ont déjà été rapportés
Et relatés des ongles des pieds à la mèche du sommet du crâne.
Laisant de côté ces anciennes narrations,
Je veux à mon tour maintenant chanter la grandeur de la Déesse.

Dans le *Bacitra nāṭaka* se rencontre même une succession de cinq strophes (1.87-91) dans lesquelles Gobind loue son Dieu comme portant les armes glorifiées dans un autre texte du *Dasam Granth*, le *Śasatra nāma mālā* (Guirlande des noms des armes) : épée, poignard, flèche, fusil, massue, lance, disque, canon, etc.³². Ces armes ne restent pas inertes et Gurū Gobind représente souvent son Dieu comme destructeur : non seulement il annihile d'innombrables démons, mais aussi, nous l'avons vu, des dieux (des Indra, des Rāma, des Kṛṣṇa), des sages et des prophètes,

³⁰ Sur le *Devī Māhātmya*, voir le Glossaire, s. v..

³¹ *Caṇḍī*, « féroce, cruelle, violente, impétueuses, furieuse », est le nom donné à Devī (voir Glossaire, s. v.) quand elle tue le démon-buffle Mahiṣāsura.

³² *Dasam Granth*, pages 717-808 des éditions standard.

sans oublier les humains, puissants ou humbles, sauvant seulement ceux qui prennent refuge en lui.

Péché et salut

À propos du changement théologique qui se manifeste dans le *Bacitra nāṭaka*, un dernier point mérite d'être souligné : il concerne précisément la conception du péché et du salut. Pour les sikhs de l'époque des neufs premiers Gurū, aux XVI^e et XVII^e siècles, quand le sikhisme était une voie de salut en cours de formation, tous les péchés étaient considérés comme enracinés dans l'ego, ses mauvais élans, ses désirs compulsifs, ses passions aveugles, et ils ne pouvaient être expiés que par la méditation sur Dieu et son nom et par la recherche de l'union avec lui.

Pour apprécier le changement qui se produit avec Gurū Gobind, il convient de retourner à la période suivant la fin de la première guerre relatée dans le *Bacitra nāṭaka*, puis à la dernière partie de la troisième³³.

Une déclaration du Gurū, quand il s'établit à Anandpur après sa victoire à la bataille de Bhangani, révèle qu'être prêt à prendre part au *dharma-yuddha* est une vertu attendue de ceux qui espèrent obtenir la protection (*pratipāra*) du Gurū (VIII, 36-37) :

juddha jīta āe jabai ṭikai na tina pura pāṃva |
Kālahūra mai bāṃdhiyo āni Ananda Pura gāṃva | 8.36 |

je je nara tahha na bhire dīne nagara nikāra |
je tiha ṭhāūra bhale bhire tinai karī pratipāra | 8.37 |

8.36

Après avoir remporté cette bataille, je ne restai pas dans cette ville³⁴ ;

J'allai dans le pays de Kalhur et fondai le village d'Anandpur.

³³ Je reprends ci-dessous un argument développé dans Matringe 2012.

³⁴ À savoir Paonta.

8.37

Ceux qui n'avaient pas accompli leur devoir dans cette guerre furent bannis de la ville ;

Mais ceux qui y avaient bien tenu leur place, je les comblai.

Il est remarquable que dans ces deux couplets, le ton soit celui d'un roi qui a le pouvoir politique de changer le visage de la cité-État sur laquelle il règne, de décider qui a le droit d'y habiter et qui ne l'a pas. Le roi-Gurū, qui protège les *sant*, affirme son autorité royale à travers son administration de la justice au nom du code qu'il a lui-même établi, affirmant qu'il fera exécuter les malfaisants (VIII.38) :

bahata divasa iha bhāṃti bitāe /
santa ubāri dusaṭa sabha ghāe /
ṭāṃga ṭāṃga kari hane nidānā /
kūkara jimī tina taje prānā / 8.38 /

8.38

Bien des jours passèrent ainsi :

Les Sant atteignaient la délivrance, tous les mauvais étaient mis à mort :

Ils finissaient pendus,

Rendant leur dernier souffle comme des chiens.

Le courage déployé dans le *dharma-yuddha* et stimulé par la colère dont nous avons vu l'importance dans le poème est désormais valorisé comme une haute vertu. Dans le même mouvement, la peur, qui a en commun avec la colère d'être une émotion primaire et qui saisit dans le poème tout un groupe antithétique à celui des guerriers en colère prêts à tuer et à mourir au combat, est, elle, condamnée comme un grave péché, ainsi que le montre l'épisode final de la troisième guerre racontée dans le poème. Rappelons les faits relatés par Gurū Gobind. Après l'échec des trois tentatives infructueuses de Dilāvar Khān qui envoie son fils contre le Gurū, puis Husain, qui attaque Guler, et enfin Jujhār Singh, qui ne parvient pas à Anandpur, l'empereur Aurangzeb décide d'envoyer un de ses fils au Panjab. Plusieurs sikhs, pris de peur,

quittent alors Anandpur pour des lieux censément plus sûrs, sans la permission du Gurū :

*utai paṭhio uni Siṅgha Jujhārā |
tiha Bhalāna te khedi nikārā |
ita Gaja Siṅgha Pammā dala jorā |
dhāi pare tina upar bhorā | 12.2 |*

*utai Jujhāra Siṅgha bhayo āḍā |
jima ranakhambha bhūmirani gāḍā |
gāḍā calai na hāḍā cali hai |
sāmuhi sela samara mo jhali hai | 12.3 |*

12.2

Jujhārā Siṅgha, qui s'en vit confier le commandement,
Ravagea Bhālan.
Mais Gaja Siṅgh Pammā à la tête d'une armée
Fondit sur lui au petit jour.

12.3

Jujhārā Siṅgha se tenait prêt, droit
Comme la hampe d'un drapeau de guerre fiché dans le champ de bataille,
– Et encore peut-on déplacer un drapeau, mais pas un Rājput Hāḍā
Qui supporte d'être atteint de face par une lance au combat.

Mais comme pour leur infliger un châtement d'origine divine, loin d'attaquer les sikhs, les officiers du prince pourchassent les fuyards, les attrapent puis leur rasent le crâne, urinent sur eux, leur frappent le front avec des chaussures et des briques, leur attachent au cou une musette de cheval et détruisent leurs maisons et les pillent. Le Gurū écrit :

*Gura paga te je bemukha sidhāre |
īhām ūhām tina ke mukha kāre | 13.7 |*

13.7.3-4

Ceux qui se détournent de leur Guru et s'en vont,
Dans ce monde et dans l'autre leur visage est noirci

Inversement, tous ceux qui sont connus pour être des disciples du Gurū sont épargnés, et ils demeurent sans péché ni souffrance (XIII.14) :

*je je Gura caranana rata hvai hai |
tina ko kasaṭi na dekhana pai hai |
riddhi siddhi tina ke griha māhī |
pāpa tāpa chvai sakai na chāhī | 13.14 |*

13.14

Ceux qui sont dévoués aux pieds du Guru
Ne sont confrontés à aucun tourment.
Chez eux, *riddhi-siddhi*³⁵ !
Péché et maladie ne peuvent atteindre même leur ombre.

Avec ces épisodes se dessine un changement radical dans la conception sikhe de Dieu, de la vertu et du péché. C'est désormais un devoir religieux pour un sikh que de se battre avec bravoure aux côtés du Gurū pour contribuer à établir l'ordre juste du dharma, et en conséquence, la peur, la lâcheté et la dissimulation de l'identité sikhe deviennent des péchés majeurs, punis par Dieu dans ce monde et dans l'autre³⁶.

³⁵ Voir Glossaire, s. v. SIDDHI.

³⁶ Des textes sikhs ultérieurs démontrent (voir Matringe 2012) que désertir le champ de bataille ne peut être expié qu'en étant prêt à tomber en martyr au combat (sur le thème du martyr en contexte sikh, voir Fenech 2000).

Conclusion

Le *Bacitra nāṭaka* est ainsi un poème unique, avec ses quatre sections formant un tout grandiose et cohérent : le *sant* qui loue Dieu sur un mode nouveau dans la première partie du texte explique dans la deuxième que, comme héritier à la fois d'une dynastie royale remontant à Rāma et d'une lignée de maîtres spirituels apparue avec Gurū Nānak, il a été envoyé dans le monde par Dieu (dont ils se présente comme le fils) pour rétablir le dharma ; c'est ce qu'il se montre en train d'accomplir dans les trois *dharma-yuddha* narrés dans la troisième partie, avant de retourner à la louange de Dieu dans la dernière section³⁷. Ce poème intense et complexe unit les opposés et transcende les contradictions³⁸. Dieu est à la fois Kāla et toutes les formes qu'il peut prendre, et Gurū Gobind est en même temps un *kṣatriya* de la dynastie solaire, descendant de Rāma et valorisant sa caste et sa sous-caste, la réincarnation de Gurū Nānak et le fils de Kāla envoyé sur terre avec pour mission de rétablir le dharma³⁹.

Le *Bacitra nāṭaka* forme de cette manière comme la quintessence du *Dasam Granth*. Dans ce livre en effet, des passages typiques de la *nirguṇī bhakti* voisinent avec des éloges de Devī et de son épée ainsi qu'avec de longs poèmes narratifs consacrés aux hauts faits de Rāma et de Kṛṣṇa, le volume condensant en un tout original le sikhisme et cet hindouisme des Siwaliks formant l'environnement religieux dans lequel vivaient Gurū Gobind et ses sikhs.

Quelques mois ou années après l'écriture de ce poème, le Gurū, *sant* et *sipāhī*, allait spectaculairement manifester son autorité et son réformisme en créant le Khālsā. Quant à l'énergie condensée dans l'autoportrait spirituel et temporel qu'est à sa manière le *Bacitra nāṭaka*, elle forme la matrice des deux genres majeurs de la

³⁷ Rinehart (2011) montre qu'au-delà du *Bacitra nāṭaka*, c'est tout le *Dasam Granth* qui tisse ensemble le thème du leadership spirituel et temporel et celui du maintien du dharma.

³⁸ Sur la place du *Bacitra nāṭaka* parmi les premiers récits concernant Gurū Gobind, et sur la manière dont ces contradictions sont traitées dans la *Gura Sobhā* de Saināpati, voir Dhavan 2012, 32-44.

³⁹ Dans les conceptions brahmaniques, les *kṣatriya* forment le deuxième *varṇa* (litt. « couleur », d'où, ici, « classe), celle des rois et des guerriers (le premier est celui des *brahmaṇa* (brahmanes) et le troisième celui des *vaiśya* (producteurs). Ces trois classes sont celles des « deux fois nés », c'est-à-dire celle dont les membres masculins ont reçu l'initiation brahmanique et ont accès au Veda, ce qui n'est pas le cas des hommes du quatrième *varṇa*, les *śūdra*, dont la fonction traditionnelle est d'être au service des trois premières classes.

littérature sikhe du XVIII^e siècle après le *Dasam Granth* : les *Rahita-nāmā* ou « Manuels de code » (McLeod 1987 et 2003) qui détaillent le code censément révélé par le Gurū lors de la création du Khālsā, et, nous l'avons vu, les *Gura Bilāsa* ou « Plaisirs du Gurū », qui se concentrent sur ses exploits guerriers.

*

Texte et traduction

Comme indiqué ci-dessus, la présente traduction est faite à partir de la bonne édition du *Dasam Granth* par Raṇadhīr Singh, publiée sous le titre *Śabadāratha Dasama Granth Sāhiba* (Le saint *Dasam Granth* avec des explications lexicales) en trois volumes par l'université de Patiala entre 1973 et 1982⁴⁰. La ponctuation de type européen parfois ajoutée par les éditeurs n'a pas été retenue. De même, certains mots accolés, sans doute par erreur typographique, ont été séparés (notons que les manuscrits ne séparent pas les mots), dans certains verbes, la désinence notée séparément par les éditeurs a été réunie au radical et quelques coquilles ou lectures manifestement fautives ont été corrigées, les secondes d'après d'autres éditions (voir Bibliographie sous *Dasam Granth*).

La traduction suit les vers du texte originel, sans prétention à la poésie. Comme il n'y pas d'orthographe fixe dans le texte du *Dasam Granth*, les termes techniques et les noms propres, dont la forme peut varier à l'intérieur du *Bacitra Nāṭaka*, sont, par souci d'unification et d'identifications facile, donnés dans leur forme sanskrite, qui est celle sous laquelle ils se retrouvent dans le Glossaire. Par conséquent, tous les *a* brefs inhérents à la gurumukhi comme ils le sont à la devanagari, ont été préservés, y compris pour les noms propres (sauf pour les noms musulman, pour lesquels l'orthographe originelle a été rétablie), avec pour conséquence, par exemple, que Singh apparaît sous la forme Siṅgha ou le nom qui se prononce en hindi et en panjabi Gopāl sous la forme Gopāla.

Comme il a été dit plus haut, juxtaposition et asyndète caractérisent l'idiome poétique du *Bacitra Nāṭaka*, – traits qui n'ont pu, par souci de correction linguistique

⁴⁰ Dans la translittération, les pages du texte dans cette édition sont indiquées en chiffres gras surlignés en rouge.

et de lisibilité, être intégralement préservés en français. De même, comme souvent les poètes de la première modernité en Inde du Nord, et comme avant eux, ceux des époques médiévales et antique, Gurū Gobind affectionne les répétitions de mots, et même parfois de vers entiers, à l'identique ou presque : concernant les mots, toutes n'ont pu être conservées sous peine d'un alourdissement considérable de la traduction, le français littéraire étant rétif à cette pratique. Un autre effet de style auquel Gurū Gobind a fréquemment recours est un ordre des mots inhabituel : la plupart du temps, il n'a pas été possible d'en rendre compte dans la traduction.

Pour traduire le *Bacitra Nāṭaka*, le traducteur a eu constamment à portée de la main la traduction en prose panjabi très proche du texte de Virsā Singh et celle en prose anglaise et prenant de grandes libertés avec l'original de Jodh Singh et Dharam Singh (voir Bibliographie sous *Dasam Granth*).

Ce que nous avons appelé à l'instant les 'termes techniques' recouvre en fait le vocabulaire religieux, mythologique et philosophique. Plutôt que de les rendre par des traductions approchées toujours insatisfaisantes et ne pouvant donner une idée même approchée de ce qu'ils recouvrent dans l'univers sémantique et conceptuel dont ils relèvent, le choix a été fait de les laisser tels quels, sous leur forme sanskrite ainsi qu'il a été dit, et d'éclairer chacun par une notice dans le Glossaire.

Ce dernier est aussi un répertoire des noms propres, puisque tous ceux qui se rencontrent dans la traduction s'y trouvent, eux aussi accompagnés d'une notice, à l'exception de Muḥammad, nom du Prophète de l'islam, trop connu pour y figurer.

**TEXTE
ET
TRADUCTION**

54 BACITRA NĀṬAKA

*eka oṃkāra Satigura prasādi |
atha bicitra nāṭaka grantha likhayate |
srī mukhabāka pātasāhī 10 |*

TVAPRASĀDI KATHAYATE | DOHARĀ |

*namaskāra srī Khaṛaga ko karoṃ su hitu citu lāi |
pūrana karoṃ girantha ihu tuma muhi karahu sahāi |1.1|*

|

SRĪ KĀLA JĪ KĪ USATATI |

TRIBHAṄGĪ CHANDA |

*khaga khaṇḍa bihaṇḍaṃ khaladala khaṇḍaṃ ati raṇa bhaṇḍaṃ barabaṇḍaṃ |
bhujā daṇḍa akhaṇḍaṃ teja pracāṇḍaṃ joti amaṇḍaṃ bhānu prabhaṃ |*

Le drame merveilleux⁴¹

Dieu est un ! Rendons grâce au Vrai Guru !
Et maintenant, le livre du *Drame merveilleux* sort
De la bouche vénérée du Dixième Roi.

AVEC TA GRÂCE IL EST ÉCRIT | DOHARĀ |

1.1.

Je Te rends hommage, Épée vénérée qui me fait le cœur content⁴².
Je ne compléterai ce livre qu'avec Ton aide.

LOUANGE DU TRÈS SAINT ET VÉNÉRÉ KĀLA

I

LOUANGE DU TRÈS SAINT ET TRÈS VÉNÉRÉ KĀLA

TRIBHAṄĠĪ CHANDA BHAṄĠ

1.2.

L'épée coupe en morceaux, elle anéantit, elle coupe en morceaux l'armée des
méchants et elle orne et honore le champ de bataille ;

⁴¹ Nombre de notes, dans cette traduction, ainsi que plusieurs entrées du Glossaire présentent des conceptions de base de l'hindouisme. Pour les rédiger, nous avons eu constamment à portée de la main les mêmes manuels que pour le Glossaire, qui est aussi un répertoire des noms propres, et auquel on pourra se reporter pour tous ces derniers ainsi que pour tous les termes laissés en sanskrits pour les raisons indiquées dans l'Introduction (« Texte et traduction ») et apparaissant ou avec une majuscule (ex. Asura) ou en italiques (ex. *tantra*).

⁴² La louange de Kāla (comme il a été rappelé dans l'Introduction, c'est de ce mot signifiant à la fois « temps » et « mort » que Gurū Gobind appelle Dieu) est donc précédée d'un couplet d'hommage à l'épée, symbole de Devī (voir Introduction). Dès la strophe 1.2-3, toutefois, c'est à Gurū Gobind que cette arme se trouve associée, -- la strophe 1.11 précisant que Kāla peut prendre, entre autres formes, celle de Devī.

*sukha santāṃ karaṇaṃ duramati daraṇaṃ kilabikha haraṇaṃ asi saraṇaṃ /
jai jai jaga kāraṇa srisaṭi ubāraṇa mama pratipāraṇa jai tegaṃ | 1.2 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA |

*sadā eka jotayaṃ ajūnī sarūpaṃ /
mahāṃdeva devaṃ mahāṃ bhūpa bhūpa /
niraṅkāra nityaṃ nirūpaṃ nribāṇaṃ /
kalaṃkāraṇeyaṃ namo khaṛagaṇā | 1.3 |*

*niraṅkāra nribikāra nittayaṃ nirālaṃ /
na bridhaṃ bisekhaṃ na tarunaṃ na bālaṃ /
na raṅkaṃ na rāyaṃ na rūpaṃ na rekhaṃ /
na raṅgaṃ na rāgaṃ apāraṃ abhekhaṃ | 1.4 |*

*na rūpaṃ na rekhaṃ na raṅgaṃ na rāgaṃ /
na nāmaṃ na thāmaṃ mahāṃ joti jāgaṃ /
na dvaikhaṃ na bhekhaṃ niraṅkāraṅkāra nittayaṃ /
mahāṃ joga jogaṃ su paramaṃ pavitayaṃ | 1.5 |*

*ajeyaṃ abheyaṃ anāmaṃ aṭhāmaṃ /
mahā joga jogaṃ mahā kāma kāmaṃ /
alekhaṃ abhekhaṃ anīlaṃ anādaṃ /
pareyaṃ pavitraṃ sadā nribakhādaṃ | 1.6 |*

Elle est l'incassable et tranchant prolongement du bras, terrifiant est son éclat, elle a l'extraordinaire brillance du soleil.

Elle fait le bonheur des Sant, elle cause l'effroi parmi les mauvais, elle enlève les péchés, elle est le refuge ;

Vive le Créateur du monde, le Sauveur de l'univers ! Il est mon Protecteur. Vive l'Épée !

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.3.

Toujours l'Un est lumière, Lui qui est non né et resplendissant ;

Il est le Dieu d'entre les grands dieux, le Roi d'entre les grands rois.

Il est sans forme, éternel, incomparable et sans apparence ;

Il est la cause de tout ce qui existe ; hommage à Celui qui brandit l'épée !

1.4.

Il est sans forme, sans défaut, éternel, libre ;

Il n'est pas distinctement adulte ni jeune ni enfant.

Il n'est ni un pauvre ni un roi, il est sans attribut et sans signe ;

Il est sans couleur, sans passion, sans au-delà et sans apparence.

1.5.

Il est sans forme, sans signe, sans couleur, sans passion ;

Il est sans nom, sans lieu ; Il est une grande lumière d'éveil.

Il est sans haine, sans apparence, sans forme, éternel ;

Il est le suprême yogi, l'Être absolument pur.

1.6.

Il est invincible, sans crainte, sans nom, sans lieu ;

Il est le suprême yogi, le suprême objet d'amour.

Il est indescriptible, sans apparence, sans couleur, sans commencement ;

Il est au-delà, immaculé, toujours sans controverse.

*suādaṃ anādaṃ anīlaṃ anantaṃ |
advaikhaṃ abhekhaṃ mahesaṃ mahantaṃ |
na rokhaṃ na sokhaṃ na drohaṃ na mohamaṃ |
na kāmaṃ na krodhaṃ ajonī ajohaṃ | 1.7 |*

*pareyaṃ pavitraṃ punītaṃ purāṇaṃ |
ajeyaṃ abheyaṃ bhavikhyaṃ bhavānaṃ |
na rogaṃ na sogamaṃ su nitayaṃ navīnaṃ |
ajāyaṃ sahāyaṃ paramaṃ prabīnaṃ | 1.8 |*

54 *su bhūtaṃ bhavikhyaṃ bhavānaṃ bhaveyaṃ |
namo nribikāraṃ namo nrījureyaṃ |
namo deva devaṃ namo rāja rājaṃ |
nirālambaṃ nitayaṃ su rājādhirājaṃ | 1.9 |*

*alekhaṃ abhekhaṃ abhūtaṃ advaikhaṃ |
na rāgaṃ na raṅgaṃ na rūpaṃ na rekhaṃ |
mahāṃ deva devaṃ mahāṃ joga jogamaṃ |
mahāṃ kāma kāmaṃ mahāṃ bhoga bhogamaṃ | 1.10 |*

*kahūṃ rājasamaṃ tāmasamaṃ sātakeyaṃ |
kahūṃ nāri ko rūpa dhāre nareyaṃ |
kahūṃ devīyamaṃ devataṃ daīta rūpamaṃ |
kahūṃ rūpamaṃ aneka dhāre anūpamaṃ | 1.11 |*

1.7.

Il est le commencement de tout, sans commencement, sans couleur, sans fin ;

Il est sans haine, sans apparence, le Seigneur suprême, l'Être supérieur.

Il est sans ire, sans chagrin, sans tromperie, sans attachement ;

Il est sans désir, sans colère, invisible.

1.8.

Il est au-delà, pur, immaculé, ancien ;

Il est invincible, sans crainte, à venir, présent.

Il est sans maladie, sans chagrin, éternellement nouveau ;

Il est non né, Il soutient, Il est extrêmement habile.

1.9.

Il existait dans le passé, existera dans le futur, existe dans le présent ;

Hommage à l'Invariable sans décrépitude !

Hommage au dieu des dieux, au roi des rois !

Il est sans soutien, éternel, Lui le plus grand des rois.

1.10.

Il est innombrable, sans apparence, sans corporéité, sans haine ;

Il est sans passion, sans couleur, sans forme, sans signe distinctif.

Il est le dieu suprême, le suprême yogi ;

Il est le suprême objet d'amour, la suprême source de plaisir.

1.11.

Il est tour à tour *sattva*, *rajas* et *tamas*⁴³ ;

Il revêt l'apparence tantôt d'une femme, tantôt d'un homme.

Il prend la forme tantôt de Devī, tantôt d'un dieu et tantôt un démon ;

Il prend tour à tour toutes sortes de formes incomparables.

⁴³ Sur ces termes, voir Glossaire, s. v. GUṆA.

*kahūṃ phūla hvai kai bhale rāja phūle |
kahūṃ bhavara hvai kai bhalī bhāṃṭi bhūle |
kahūṃ pavana hvai kai bahe begi aise |
kahe mo na āvai kathoṃ tāhi kaise | 1.12 |*

*kahūṃ nāda hvai kai bhalī bhāṃṭi bāje |
kahūṃ pāradhī hvai dhare bāna rāje |
kahūṃ mriga hvai kai bhalī bhāṃṭi mohe |
kahūṃ Kāmakī jiuṃ dhare rūpa mohe | 1.13 |*

*nahīṃ jāni jāi kachū rūpa rekhaṃ |
kahāṃ bāsa tā ko phirai kaūna bhekhaṃ |
kahā nāma tā ko kahā kai kahāvai |
kahā mai bakhāno kahe mo na āve | 1.14 |*

*na tā ko koī tāta mātāṃ na bhāyaṃ |
na putraṃ na pautraṃ na dāyā na dāyaṃ |
na nehaṃ na gehaṃ na saināṃ na sāthaṃ |
mahāṃ rāja rājaṃ mahāṃ nātha nāthaṃ | 1.15 |*

*paramaṃ purānaṃ pavitraṃ pareyaṃ |
anādaṃ anīlaṃ asaṃbhaṃ ajeyaṃ |
abhedāṃ achedaṃ pavitraṃ pramāthaṃ |
mahāṃ dīna dīnaṃ mahāṃ nātha nāthaṃ | 1.16 |*

1.12.

Tantôt, étant fleur, Il est parfaitement épanoui ;
Tantôt, étant abeille, Il volette de belle façon
Tantôt, étant vent, Il souffle si vite !
Les mots ne me viennent pas ; comment dire tout cela ?

1.13.

Tantôt, étant instrument de musique, Il résonne de belle façon ;
Tantôt, étant chasseur, Il ajuste sa flèche et triomphe.
Tantôt, étant biche, Il charme de belle façon ;
Tantôt, telle Kāmakī, Il resplendit de beauté.

1.14.

Nul ne peut en rien comprendre Sa forme ni Ses signes ;
Où se tient-Il, quelle apparence revêt-Il ?
Quel est Son nom ? Comment L'appeler ?
Que dire ? Aucun mot ne me vient.

1.15.

Il n'a ni père ni mère ni frère ;
Il n'a ni fils ni petit-fils, ni nourrice ni soutien.
Il est sans attachement, sans foyer, sans armée, sans compagnon ;
Il est le roi des rois, le Seigneur suprême.

1.16.

Il est suprême, ancien, pur, au-delà ;
Il est sans commencement, sans couleur, non né, invincible.
Il est un, indestructible, pur, supérieur.
Il est le plus humble d'entre les humbles, le plus grand maître d'entre les maîtres⁴⁴.

⁴⁴ Notons ici qu'on rencontre à quatre reprises dans des hymnes de Gurū Nānak dans l'*Ādi Granth* l'expression *dīnā-nāthu*, « Seigneur ou Protecteur des pauvres » comme appellation de Dieu ; Gurū Gobind scinde ici cette expression.

*adāgaṃ adaggaṃ alekhaṃ abhekhaṃ /
anantaṃ anīlaṃ arūpaṃ advaikhaṃ /
mahāṃ teja tejaṃ mahāṃ jvāla jvālaṃ /
mahāṃ tantra mantraṃ mahāṃ kāla kālaṃ / 1.17 /*

*karaṃ bāma cāpayaṃ kripāṇaṃ karālaṃ /
mahāṃ teja tejaṃ birājai bisālaṃ /
mahāṃ dāṛha dāṛhaṃ su sohaṃ apāraṃ /
jinai carabīyaṃ jīva jaggayaṃ hajāraṃ / 1.18 /*

*ḍamā ḍamma ḍaūrū sitāseta chattraṃ /
hāhā hūha hāsaṃ jhamā jhamma attraṃ /
mahāṃ ghora sabadaṃ baje saṅkha aisam /
pralai kāla ke kāla kī jvāla jaisam / 1.19 /*

RASĀVALA CHANDA /

*ghaṇaṃ ghaṇṭa bājaṃ /
dhuṇaṃ megha lājaṃ /
bhayo sadda evaṃ /
haṛhaya nīradhevaṃ / 1.20 /*

1.17.

Il est sans tache, sans tromperie, innombrable, sans apparence ;
Il est sans limites, sans couleur, sans forme, sans haine.
Il est la suprême effulgence, le feu suprême ;
Il est le suprême *tantra*, le suprême *mantra*, le suprême Kāla d'entre les Kāla⁴⁵.

1.18.

Dans une main il tient un arc et dans l'autre un terrible poignard ;
Il est la suprême effulgence et resplendit incomparablement.
Il est le broyeur d'entre les broyeurs, Lui dont la beauté est infinie
Et qui a anéanti des mondes par milliers.

1.19.

« *Ḍamā ḍamma !* », c'est Son tambour ; noir et blanc est Son parasol⁴⁶.
« *Hāhā hūha !* », c'est Son rire ; ô l'éclat de Ses armes !
Sa conque tonne puissamment⁴⁷,
Comme l'éclair de l'anéantissement absolu.

RASĀVALA CHANDA

1.20.

Le battant fait sonner la cloche ;
Les nuages sont saisis de honte
Tant ce son est puissant !
C'est comme si l'océan était balayé.

⁴⁵ Sur la désignation par Kāla de Kṛṣṇa et Śiva, voir ci-dessus le sous-chapitre « Dieu » de la troisième partie de l'introduction.

⁴⁶ Le parasol (skr. *chattra*) est l'un des sept attributs traditionnels du roi, les autres étant la roue symbole du pouvoir, un majestueux éléphant, un excellent cheval, une pierre précieuse faisant se réaliser les vœux, une femme idéale, un majordome et un général commandant en chef de ses armées (il aussi l'emblème de plusieurs divinités, dont Varuṇa, dieu royal d'origine védique régnant sur l'ordre cosmique et éthique [*ṛta*]).

⁴⁷ La conque (skr. *śaṅkha*) est l'une des cinq armes de Viṣṇu, les autres étant la masse (*gadā*), l'épée (*khadga*), le disque de feu (*cakra*), et l'arc (*sāraṅga*).

*ghuraṃ ghuṅghareyaṃ |
dhunaṃ nevareyaṃ |
mahāṃ nāda nādaṃ |
suraṃ nirabikhādaṃ | 1.21 |*

*siraṃ māla rājaṃ |
lakhe Ruddra lājaṃ |
subhe cāra chitraṃ |
paramaṃ pavitraṃ | 1.22 |*

*mahāṃ garaja garajaṃ |
suṇe dūta larajaṃ |
sravaṃ sraṇa sohaṃ |
mahāṃ māna mohamaṃ | 1.23 |*

1.21.

Les grelots de chevilles tintent,
Les bracelets de chevilles résonnent :
C'est une suprême musique,
Un chant que rien n'arrête.

1.22.

Son collier de têtes resplendit ;
Quand il Le voit, Rudra est pris de honte⁴⁸.
Son apparence est de toute beauté,
Suprême est Sa pureté.

1.23.

Un grand tonnerre retentit ;
Quand il l'entend, le messager en tremble⁴⁹.
Le sang qui dégoutte de Son collier est rutilant
Et fascine jusqu'aux plus orgueilleux⁵⁰.

⁴⁸ Dans ses formes sauvages et terrifiantes comme Rudra (voir Glossaire), Śiva est souvent représenté portant un collier de crânes humains (*muṇḍamālā*). Certaines peintures pahari les représentent, lui, son épouse Parvatī ainsi que leurs enfants Kārttikeya et Ganeṣa, occupés à confectionner de tels colliers. Comme l'atteste la strophe suivante, le collier de Kāla est fait non de crânes mais de têtes fraîchement coupées et encore dégoulinantes de sang, comme ceux des dix Mahāvidyā, un groupe de dix transformations ou manifestations de Devī dans le tantrisme *śakta*, où la Déesse est le pouvoir créateur suprême (*śakti*) et / ou l'absolu théologique (Kinsley 1997).

⁴⁹ Il s'agit ici du messager (skr. *dūta*) de Yama, nommé *Yama-dūta* (Messager de Yama), qui guide le mort vers le trône du dieu afin que ce dernier décide de sa destinée. Même cet être terrifiant prend peur en entendant le tonnerre déchaîné par Kāla.

⁵⁰ Sur ce sang, voir la note précédente.

55 BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*srije setajaṃ jerajaṃ utabhujevaṃ |
race aṇḍaje khaṇḍa brahmaṇḍa evaṃ |
disā bidisāyaṃ jimī āsamāṇaṃ |
catura Beda kathayaṃ Kurāṇaṃ Purāṇaṃ | 1.24 |*

*race raina divasaṃ thape sūra candraṃ |
ṭhaṭe daīva dāno race bīra bindraṃ |
karī loha kalamaṃ likhayo lekha māthaṃ |
sabai jera kīne balī Kāla hāthaṃ | 1.25 |*

*kaī meṭi dāre usāre banāe |
upāre gaṛe pheri upāe |
kriā Kāla ju kī kinū na pachānī |
ghanayo pai bihai hai ghanayo pai bihānī |1. 26 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.24.

Il a émis les êtres nés de la vapeur, ceux nés d'une matrice, ceux nés de la terre⁵¹ ;
Il a créé les êtres nés des œufs, les climats, l'œuf de Brahma⁵²,
Les points cardinaux, les régions intermédiaires, la Terre et le ciel ;
Il a énoncé les quatre Veda, le Coran et les Purāṇa⁵³.

1.25.

Il a créé la nuit et le jour, Il a établi Sūrya et Candra ;
Il a produit les dieux et les démons, Il a créé tous les héros.
Il a fait la tablette et le calame, Il écrit notre destin sur notre front⁵⁴.
La main puissante de Kāla soumet tout un chacun.

1.26.

Nombreux sont ceux qu'il a anéantis et ceux qu'il a créés ;
Il détruit ceux qu'il a créés puis il les recrée.
Les actes de Kāla, nul ne peut les comprendre ;
De beaucoup d'êtres le temps passera, de beaucoup il a passé.

⁵¹ Allusion, dans ce vers et au début du suivant, aux quatre classes d'êtres vivants : la vermine née de la vapeur d'eau (litt. de la sueur), les animaux nés d'une matrice, les végétaux nés de la terre, et les oiseaux, les insectes et les reptiles nés des œufs (voir, par exemple Nānak, *saloka*, AG p. 467, donné en appendice 3 du présent ouvrage).

⁵² Sur les climats (*khaṇḍa*) l'œuf de Brahmā, voir Glossaire, s. v. BRAHMĀṆḌA.

⁵³ Sur le Veda et les Purāṇa, voir Glossaire, s. v.

⁵⁴ Avec la tablette et le calame, la première partie du vers évoque le Coran (LXXXV.21-22) qui dit de lui-même : « Ceci est, au contraire, un Coran glorieux / écrit sur une tablette gardée ! » (trad. d'après Denise Masson, Coran, 750). La seconde partie renvoie pour sa part à une conception hindoue énoncée, par exemple, dans le premier livre du *Hitopadeśa* (1.2.21) : *likhitamapi lalāṭe projjhituṃ kaḥ samarthah ?*, « Quel est l'être qui peut échapper à la destinée écrite sur son front ? » (trad. Édouard Lancereau [*Hitopadésa*, p. 22]).

*kite Krisana se kīṭa koṭe banāe |
kite Rāma se meṭi dāre upāe |
Mahāmdīna kete prithī mājhi hūe |
samai āpanī āpanī anti mūe | 1.27 |*

*jīte aūlīā ambīā hoi bīte |
titayo Kāla jītā na te Kāla jīte |
jīte Rāma se Krisana hui Bisanu āe |
titayo Kāla khāpio na te Kāla ghāe | 1.28 |*

*jīte Indra se Candra se hota āe |
titayo Kāla khāpā na te Kāli ghāe |
jīte aūlīā ambīā gaūsa hvai haiṃ |
sabhāi Kāla ke anta dārhāṃ talai haiṃ | 1.29 |*

*jīte mānadhātādi rājā suhāe |
sabhāi bāṃdhi kai Kāla jelai calāe |
jinai nāma tā ko ucāro ubāre |
binā sāma tā kī lakhe koṭi māre | 1.30 |*

1.27.

Ici, Il a créé d'innombrables vers pareils à Kṛṣṇa⁵⁵ ;
Là, Il en a anéanti puis recréé d'autres semblables à Rāma.
Combien de Muḥammad il a existé sur terre !
Chacun, pour finir, est mort à son heure.

1.28.

Autant il est venu de saints et de prophètes musulmans,
Kāla les a vaincus, et eux n'ont pu vaincre Kāla.
Autant il est venu d'incarnations de Viṣṇu comme Rāma et Kṛṣṇa,
Kāla les a détruites, et elles n'ont pu abattre Kāla.

1.29.

Autant il est venu de dieux comme Indra et Candra,
Kāla les a détruits, et ils n'ont pu abattre Kāla.
Autant il y a eu de prophètes et de saints musulmans de toutes sortes,
Tous ont fini broyés par Kāla.

1.30.

Autant il a resplendi de rois comme Māndhātṛ,
Kāla les a tous attrapés dans son filet.
Seuls ceux qui répètent Son nom sont sauvés ;
Sans Son refuge, on en a vu des centaines de millions être tués.

⁵⁵ Le mot 'ver' fonctionne ici comme méiose, dont on rappellera qu'il s'agit d'une figure de rhétorique consistant à diminuer l'importance d'un être grand ou éminent, qu'il soit ou non animé, dans le cadre d'une stratégie comparative en vue de faire ressortir l'importance infiniment supérieure d'un autre être visé explicitement ou non. Cet autre être est ici Dieu, et il en va de même quand en d'autres moments du poème Gurū Gobind se qualifie lui-même de 'ce ver-ci' (*ihu kīṭa*, 2.4.1) ou 'Ton ver' (*tavaṃ kīṭa*, 8.24.2, 9.17.2) : il faut entendre par-là 'le ver que je suis devant Toi'.

TVAPRASĀDI / RASĀVALA CHANDA /

camakkahi kripāṇaṃ /
abhūtaṃ bhayāṇaṃ /
dhuṇaṃ nevarāṇaṃ /
ghuraṃ ghunghrayāṇaṃ / 1.31 /

catura bāṃha cāraṃ /
nijūṭaṃ sudhāraṃ /
gadā pāṃsi sohaṃ / बंध
Jamaṃ māna mohaṃ / 1.32 /

subhaṃ jībha juālaṃ /
su dāṛhāṃ karālaṃ /
bajī bamba saṃkhaṃ /
uṭhe nāda baṅkhaṃ / 1.33 /

subhaṃ rūpa siāmaṃ /
mahāṃ sobha dhāmaṃ /
chabe cāru citraṃ /
pareaṃ pavitraṃ / 1.34 /

DE PAR TA GRÂCE – MÈTRE RASĀVALA CHANDA

1.31.

Son épée scintille,
Immatérielle, terrifiante ;
Ses clochettes tintent,
Ses grelots résonnent.

1.32.

Il a quatre beaux bras⁵⁶,
Et un chignon bien fait.
Il a une superbe massue
Qui fascine Yama.

1.33.

Sa langue étincelle comme le feu,
Ses molaires sont terrifiantes.
Son tambour et sa conque retentissent ;
Il s'en élève une rumeur d'océan.

1.34.

Belle est Sa forme sombre,
– Source d'un éclat sublime
Gracieuse et ravissante Son apparence,
Infiniment pure.

⁵⁶ Dans cette strophe et les deux suivantes, Kāla se voit attribuer des attributs de Devī (grelots, épée et langue étincelant comme le feu), de Śiva (chignon d'ascète, tambour et conque) et de Viṣṇu (conque et massue). Tous trois sont susceptibles de représentations les dépeignant dotés de quatre bras (voir plus dans le cas de Devī).

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA /

*siraṃ seta chatraṃ su subhraṃ birājaṃ /
lakhe chaila chāiā kare teja lājaṃ /
bisā lāla nainaṃ mahāmrāja sohaṃ /
ḍhiṅgaṃ ansumālaṃ hasaṃ koṭi krohaṃ / 1.35 /*

56 *kaḥuṃ rūpa dhāre mahārāja sohaṃ /
kaḥuṃ deva kanniāni ke māna mohaṃ /
kaḥuṃ bīra hvai ke dhare bāna pānaṃ /
kaḥuṃ bhūpa hvai kai bajāe nisānaṃ / 1.36 /*

RASĀVALA CHANDA /

*dhanura bāna dhāre /
chakke chaila bhāre /
lae khagga aise /
mahāmbīra jaise / 1.37 /*

*jure jaṅga joraṃ /
kare juddha ghoram /
kripā nidhi diālam /
sadāyaṃ kripālam / 1.38 /*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.35.

Au-dessus de Sa tête resplendit un magnifique parasol blanc⁵⁷ ;
Quand elle voit la belle ombre qu'il projette, la lumière se sent honteuse.
Grands et rouges, les yeux du Grand Roi sont magnifiques⁵⁸ ;
Devant eux, des millions de soleils sont pris de colère.

1.36.

Tantôt le Grand Roi manifeste Sa beauté rayonnante,
Tantôt Il charme le cœur des filles des dieux,
Tantôt, Se faisant héros, Il a un arc à la main,
Tantôt, Se faisant souverain, Il ordonne de battre le tambour.

RASĀVALA CHANDA

1.37.

Avec Son arc et Ses flèches,
Il rayonne de beauté.
Il brandit Son épée
Comme un grand héros.

1.38.

Il est vigoureusement engagé dans la guerre,
Il livre de terribles batailles.
Il est un trésor de pitié,
Toujours compatissant.

⁵⁷ Sur le parasol, voir 1.19.1 et note.

⁵⁸ Les yeux rouges sont un attribut fréquent des dieux hindous.

sadā eka rūpaṃ |
sabhāi loka bhūpaṃ |
ajeaṃ ajāyaṃ |
saraniyaṃ sahāyaṃ | 1.39 |

tapai khagga pānaṃ |
mahāṃ loka dānaṃ |
bhavikhyaṃ bhaveaṃ |
namo nirjuraṃ | 1.40 |

Madho māna muṇḍaṃ |
Sumbhaṃ ruṇḍa jhuṇḍaṃ |
siraṃ seta chattraṃ |
lasaṃ hātha attraṃ | 1.41 |

suṇe nāda bhārī |
trasai chatradhārī |
disā bastra rājaṃ |
suṇe dokha bhājaṃ | 1.42 |

suṇe gadda saddaṃ |
anantaṃ bihaddaṃ |
ghaṭā jāṇu siāmaṃ |
dutaṃ abhirāmaṃ | 1.43 |

1.39.

Il n'a jamais qu'une seule forme,
Lui qui est souverain du monde,
Invincible, non né,
Refuge et secours.

1.40.

L'épée luit dans Sa main ;
Pour les hommes, Il est le grand donateur.
Hommage à Celui qui n'est lié
Ni au futur ni au passé.

1.41.

Il détruisit la fierté de Madhu,
Il mit Śumbha en morceaux.
Au-dessus de Sa tête est déployé un blanc parasol⁵⁹,
Dans Sa main scintille une arme.

1.42.

Entendant Sa voix puissante,
Les rois ombragés d'un parasol prennent peur⁶⁰.
Vêtu des horizons, Il resplendit ;
L'entendant, les péchés s'enfuient.

1.43.

Quand on entend l'appel de Son Verbe,
On se sent infini, illimité.
D'un noir nuage de mousson, sache-le,⁶¹
Il a la prodigieuse beauté.

⁵⁹ Sur le parasol, voir 1.19.1 et note.

⁶⁰ Sur le parasol, voir 1.19.1 et note.

⁶¹ La couleur bleu-noir de leur corps et le fait d'avoir quatre bras (strophe suivante) sont des caractéristiques communes des représentations de Viṣṇu et Śiva.

*catura bāha cāraṃ |
karītaṃ sudhāraṃ |
gadā saṅkha cakkrāṃ |
dīpai krūra bakkraṃ | 1.44 |*

NARĀJA CHANDA |

*anūpa rūpa rājiaṃ |
nihāra kāma lājiaṃ |
aloka loka sobhiaṃ |
biloka loka lobhiaṃ | 1.45 |*

*camakki candra sīsiaṃ |
rahiyo lajāi Īsayāṃ |
su sobha Nāga bhūkhaṇṇaṃ |
aneka dusāṭa dūkhaṇaṃ | 1.46 |*

*kripāṇa pāṇa dhārīyaṃ |
karora pāpa ṭārīyaṃ |
gadā grisaṭa pāṇiyaṃ |
kamāṇa bāṇa tāṇiyaṃ | 1.47 |*

*sabada saṅkha bajjiaṃ |
ghaṇaṅki ghummara gājiaṃ |
sarani Nātha torīyaṃ |
ubāra lāja morīyaṃ | 1.48 |*

1.44.

Il a quatre bras magnifiques,
Sa couronne est une splendeur.
La massue, la conque et le disque
Luisent comme de terribles éclairs⁶².

NARĀJA CHANDA

1.45.

Sa beauté rayonne incomparablement,
Et la contemplant, Kāma est pris de honte ;
Son éclat illumine les mondes matériel et spirituel,
Et le voyant, les hommes sont fascinés.

1.46.

Son visage resplendit comme la lune,
À en faire honte au Seigneur Śiva.
Il porte les magnifiques bijoux des Nāga
Qui tourmentent les méchants en grand nombre.

1.47.

À la main Il a l'épée
Qui efface les péchés par millions.
Il tient une imposante massue
Et Son arc est bandé, avec une flèche.

1.48.

Le son de la conque a retenti :
C'est le tonnerre au milieu de nuages amoncelés.
Seigneur, Toi qui es mon refuge,
Protège mon honneur !

⁶² Cette strophe pourrait tout aussi s'appliquer à Viṣṇu, dont Kāla peut à son gré prendre la forme.

57 *aneka rūpa sohīyaṃ |*
bisekha deva mohīyaṃ |
adeva deva devalaṃ |
kripā nidhāna kevalaṃ | 1.49 |

su ādi anti ekayaṃ |
dhare sarūpa anekiyaṃ |
kripāṇa pāṇa rājaī |
biloka pāpa bhājaī | 1.50 |

alaṃkṛita su dehayāṃ |
tano mano ki mohiyaṃ |
kamāṇa bāṇa dhārahī |
aneka satra ṭārahī | 1.51 |

ghamaki ghuṅgharaṃ suraṃ |
navāṃ nanāda nūparaṃ |
prajuāla bijjulaṃ julāṃ |
pavitra parama niramalaṃ | 1.52 |

TVA PRASĀDI | TOṬAKA CHANDA

nava nevara nāda suraṃ nrimalaṃ |
mukha bijula juāla ghaṭaṃ prajulaṃ |
maradā kara matta mahā bhabhakaṃ |
bana mai mano bāgha bacā babakaṃ | 1.53 |

1.49.

Sa beauté prend d'innombrables formes ;
Elle fascine particulièrement les dieux.
Il est le temple des démons et des dieux,
Il n'est qu'un trésor de grâce.

1.50.

Il a toujours été et sera toujours unique,
Même s'Il revêt les apparences les plus diverses.
L'épée luit à Sa main,
Et la voyant, le péché s'enfuit.

1.51.

Son corps est couvert d'ornements
Qui fascinent le corps et l'esprit.
Il a une flèche à Son arc
Dont la vue met en déroute d'innombrables ennemis.

1.52.

Les grelots tintent
Ainsi que les nouveaux bracelets de cheville à clochettes.
Il est étincelant comme l'éclair
Et comme lui de la plus absolue pureté.

DE PAR TA GRÂCE / MÈTRE TOṬAKA

1.53.

Purs sont les tintements de Ses nouveaux bracelets de cheville !
Son visage, c'est la lumière de l'éclair qui resplendit dans les nuages noirs.
Une coupe de liqueur à la main, Il est ivre ; grande est Sa furie !
Il rugit comme un jeune tigre dans la forêt.

*bhava bhūta bhavikha bhavāna bhavaṃ |
kala kāraṇa ubāraṇa eka tuvaṃ |
sabha ṭhaura nirantara nita nayaṃ |
mrida maṅgala rūpa tuyāṃ subhayaṃ | 1.54 |*

*dirha dāra karāla dvai seta udhaṃ |
jiha bhājata dusaṭa biloka judhaṃ |
mada matta kripāṇa karāla dharaṃ |
jaya sadda surāsurayaṃ ucaraṃ | 1.55 |*

*nava kiṅkaṇa nevara nāda hūmaṃ |
cala cāla sabhā cala kampa bhūmaṃ |
ghaṇa ghuṅghara ghaṅṭaṇa ghora suraṃ |
cara cāra carācarayaṃ huharaṃ | 1.56 |*

*cala caudahūṃ cakkrana cakkra phiraṃ |
badhavaṃ ghaṭavaṃ harīaṃ subharaṃ |
jaga jīva jite jalayaṃ thalayaṃ |
asa ko ju tavāisiaṃ malayaṃ | 1.57 |*

58 *ghaṭa bhādava māsa kī jāna subhaṃ |
tana sāvare rāvaream hulasaṃ |
rada paṅgati dāminīaṃ damaṅkaṃ |
ghaṭa ghuṅghara ghaṅṭa suraṃ ghamakaṃ | 1.58 |*

1.54.

Tu existais, existes et existeras ;

Dans cet âge de fer, Tu es la cause première, le sauveur unique⁶³.

Tu es éternellement en tout lieu, toujours de manière nouvelle.

Tu resplendis dans Ta forme toute de douceur.

1.55.

Tu as deux énormes molaires blanches terrifiantes,

Et quand ils les voient, les méchants fuient le champ de bataille.

Ivre de vin, Tu brandis Ta terrible épée ;

Dieux et Asura n'ont de cesse de chanter Ta victoire.

1.56.

Quand retentit le son inouï de Tes ceintures de grelots et de Tes bracelets à clochettes,
La terre entière se met à bouger et à trembler.

Quand font entendre leur terrible tintement les grelots de Tes bracelets de cheville,
Tout qu'il y a de mobile et d'immobile s'agite et s'ébranle.

1.57.

Quand Ton disque tourbillonne dans les quatorze mondes,

L'excès devient manque, ce qui avait été détruit redevient florissant⁶⁴.

D'entre tous les êtres vivant sur terre et dans l'eau,

Lequel pourrait refuser Ton ordre ?

1.58.

De même que manifestent leur beauté les nuages du mois de bhādo⁶⁵,

Ton corps au teint sombre fait rayonner la joie.

Les rangées de Tes dents brillent comme l'éclair.

Tes grelots et Tes clochettes résonnent comme le tonnerre.

⁶³ *Kala*, du sanskrit *kali*, pour *kali-yuga* (âge de fer, litt. « âge du dé perdant ») : voir Glossaire sous KALI-YUGA.

⁶⁴ Sur les « quatorze mondes », voir Glossaire, s. v. BRĀHMĀṆḌA.

⁶⁵ Bhādo : voir Glossaire, s. v.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA |

ghaṭā sāvaṇaṃ jāṇa sayāmaṃ suhāyaṃ |
maṇī nīla nagiyaṃ lakha sīsa niāyaṃ |
mahāṃ sundara sayāmaṃ mahāṃ abhirāmaṃ |
mahāṃ rūpa rūpaṃ mahāṃ kāma kāmaṃ | 1.59 |

phirai cakra caudaha purīyaṃ madhiāṇaṃ |
īso kauna bīyaṃ phirai āisāṇaṃ |
kaho kuṇṭa kaunai bikhai bhāja bācai |
sabhaṃ sīsa ke saṅga Srī Kāla nācai | 1.60 |

kare koṭa koū dhare koṭi oṭaṃ |
bacaigo na kiūmhūṃ karai Kāla coṭaṃ |
likhaṃ jantra kete paṛhaṃ mantra koṭaṃ |
binā sarani tā ki nahīṃ ora oṭaṃ | 1.61 |

likhaṃ jantra thāke paṛhaṃ mantra hārai |
kare kāla ke anta lai kai bicāre |
kitio tantra sādhe ju janama bitāio |
bhae phokaṭaṃ kāja ekai na āio | 1.62 |

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.59.

Tu as la sombre beauté des nuages de *sāvaṇa*⁶⁶,
Et la voyant, la montagne aux gemmes bleues incline la tête.
Ta grande beauté sombre est fascinante :
Tu es suprêmement charmant et suprême objet d'amour.

1.60.

Ton disque tournoie dans les quatorze mondes⁶⁷ ;
Quelqu'un pourrait-il ne pas se soumettre à Ton ordre ?
Dites-moi, vers quel recoin pourrait-il s'enfuir pour se sauver ?
Śrī Kāla danse avec la tête de tout un chacun⁶⁸.

1.61.

Celui qui aurait construit des millions de forts pour y être à l'abri
N'en réchapperait pas, si Kāla le frappait.
Si tel autre dessinait des *yantra* et récitait des *mantra* par millions,
Sans prendre refuge en Lui, il ne saurait être à l'abri.

1.62.

Ceux qui dessinaient des *yantra* se sont lassés et ceux qui récitaient des *mantra* ont
été défaits⁶⁹,
Eux qui pratiquèrent la méditation jusqu'à leur mort.
Combien ont passé leur vie à accomplir des rites tantriques ?
Mais pas un seul de ces vains rites n'a servi à quoi que ce fût.

⁶⁶ *Sāvaṇa* : voir Glossaire, s. v.

⁶⁷ Sur les « quatorze mondes », voir Glossaire, s. v. BRĀHMĀṆḌA.

⁶⁸ Ce vers présente un condensé d'images śivaïtes : dans sa forme ascétique et terrifiante, Śiva porte un collier de crânes, et c'est sa danse cosmique qui met fin à l'univers au terme d'un cycle d'âges du monde (voir Glossaire, s. v. ŚIVA).

⁶⁹ *Yantra* et *mantra* : voir Glossaire, s. v.

kite nāsa mūnde bhae brahamacārī |
kite kaṇṭha kaṇṭhī jaṭā sīs dhārī |
kite cīra kānaṃ jugīsaṃ kahāyaṃ |
sabhe phokaṭaṃ dharama kāmaṃ na āyaṃ | 1.63 |

Madhu Kīṭabhaṃ rāchasesaṃ balīaṃ |
same āpanī Kāla teū dalīaṃ |
bhae Sumbha Naisumbha Sroṇantabījaṃ
teū Kāla kīne pureje purejaṃ | 1.64 |

balī Prithīaṃ Mānadhātā mahīpaṃ |
jinai rattha cakkraṃ kīe sāta dīpaṃ |
bhujāṃ Bhīma Bharathaṃ jagāṃ jīta daṇḍiyaṃ |
tinai anta ke anta ko Kāla khaṇḍiyaṃ | 1.65 |

jinai dīpa dīpaṃ duhāī phirāī |
bhujā daṇḍa dai choṇi chattraṃ chināī |
kare jaga koṭaṃ jasaṃ anika līte |
vahai bīra baṅke balī Kāla jīte | 1.66 |

1.63.

Certains, narines alternativement fermées, ont mené une existence de Brahmācārin⁷⁰,
D'autres se sont mis des colliers au cou et ont natté leurs cheveux,
D'autres encore se sont fait percer les oreilles et appeler maîtres yogis⁷¹,
Mais toutes ces vaines observances n'auront servi à rien.

1.64.

Madhu et Kaiṭabha comptaient parmi les plus grands et les plus puissants Rakṣasa ;
Mais leur heure venue, Kāla les anéantit.
Il y eut aussi Śumbha, Niśumbha et Sroṇantabīja,
Que Kāla réduisit en morceaux.

1.65.

Les puissants rois Pṛthu et Māndhātṛ
Dont les roues des chars ont délimité les sept continents⁷²
Et les souverains guerriers Bhīma et Bharata qui vainquirent le monde entier,
Kāla les a mis en pièces.

1.66.

Celui qui s'était affirmé sur tous les continents,
Celui qui à la force de ses bras avait ravi la terre aux *kṣatriya*⁷³,
Celui qui avait conquis la gloire en accomplissant d'innombrables sacrifices,
Tous ces imposants héros, le puissant Kāla les a vaincus.

⁷⁰ On trouve chez l'abbé Dubois (1766-1848), prêtre des Missions étrangères de Paris qui fut missionnaire en Inde, plusieurs descriptions des exercices de nature yogique qui consistent à fermer alternativement chaque narine ou à inspirer avec l'une et expirer avec l'autre, ainsi que des considérations sur leur signification et leur but (Dubois 1906, 245, 252-3, 258, 264-5, 532, 534-5).

⁷¹ Les vers 2 et 3 de cette stance font allusion au yogis śivaïtes appelés Nātha (voir Glossaire, s. v.).

⁷² Sur ces continents, voir Glossaire, s. v. BRAHMĀNDA.

⁷³ *Kṣatriya* : voir Glossaire, s. v.

*kaī koṭa līne jīnai duraga ḍhāhe |
kite sūrabīrāna ke saina gāhe |
kaī jaṅga kīne su sāke pavāre |
vahai dīna dekhai gire Kāla māre | 1.67 |*

*jīnai pātīsāhī karī koṭi juggiyam |
rasam ānaram bhalī bhāṃti bhugiyam |
vahai anta ko pāmva nāge padhāre |
gire dīna dekhe haṭhī Kāla māre | 1.68 |*

*jīnai khaṇḍām daṇḍadhāre apāram |
kare Candramā Sūra cere duāre |
jīnai Indra se jīta ke choḍi ḍāre |
vahai dīna dekhe gire Kāla māre | 1.69 |*

1.67.

Tous ceux qui avaient conquis et détruits des millions de forts,
Tous ceux qui avaient foulé aux pieds des armées de braves héros,
Tous ceux qui avaient guerroyé, accompli des exploits et livré des batailles,
On les a vus, ces malheureux, abattus et tués par Kāla.

1.68.

Ceux dont les empires avaient duré des millions d'années
Et qui avaient abondamment joui de tous les plaisirs,
Ils ont fini par marcher pieds nus
Et on a vu ces malheureux, abattus et tués par Kāla.

1.69.

Ceux qui avaient anéanti d'innombrables teneurs-de-bâton⁷⁴,
Qui avaient réduit Candra et Sūrya en esclavage à leur porte,
Qui avaient vaincu Indra et l'avaient mis à terre,
On a vu ces malheureux abattus et tués par Kāla.

⁷⁴ Ces 'teneurs-de-bâton' sont des rois. On peut évoquer ce à quoi renvoie le bâton dans un tel contexte à travers ce qu'en dit Louis Dumont dans un article fameux (Dumont 1962) où, analysant « La conception de la royauté dans l'Inde ancienne » – titre de l'article –, il traite, mais « dans une perspective globale et comparative », de « la sécularisation de la royauté » d'une part, et d'autre part de « l'idée de royauté contractuelle » et de « la théorie de l'*artha* » (373) entendu comme « intérêt à acquérir » (367). Se fondant sur des textes sanskrits de l'Inde dite classique, Dumont établit que « le roi a charge de protéger les gens et les choses et (...) exerce cette fonction avec l'aide du châtement, *daṇḍa*, au sens propre le bâton. Sans que la signification première soit jamais oubliée, le mot connote toutes sortes de choses : la punition, le pouvoir de punir, et même une sorte de pouvoir immanent de la justice ; dans ce dernier sens, *daṇḍa* est plus ou moins identique à *dharma* lui-même. Finalement, le mot évoque la notion de force légale ou légitime, on est tenté de dire du 'monopole de la force légitime' (...) » (364).

RASĀVALA CHANDA

jite Rāma hūe |
sabhai anti mūe |
jite Kisana hvai hai |
sabhai anti jai hai | 1.70 |

jite deva hosī |
sabhai anta jāśī |
jite Bodha hvai hai |
sabhai anti chai hai | 1.71 |

jite devarāyaṃ |
sabhai anta jāyaṃ |
jite daīta esaṃ |
titayo Kāla lesaṃ | 1.72 |

Narasiṅghāvatāraṃ |
vahe Kāla māraṃ |
baḍo ḍaṇḍadhārī |
haṇio Kāla bhārī | 1.73 |

dijaṃ Bāvaneyaṃ |
haṇiyo Kāla teyaṃ |
mahāṃ maccha muṇḍaṃ |
phadhio Kāla jhuṇḍaṃ | 1.74 |

RASĀVALA CHANDA

1.70.

Tous les Rāma qui existèrent
Finirent par mourir ;
Tous les Kṛṣṇa qui furent
À la fin décédèrent.

1.71.

Tous les dieux qui existeront
Finiront par disparaître.
Autant il y eut jamais de Buddha,
Autant finirent par être anéantis.

1.72.

Tout ce qu'il y eut de rois divins
À la fin s'en sont allés.
Autant il y aura jamais de Daitya,
Autant Kāla les emportera.

1.73.

L'*avatāra* Narasiṃha
Fut tué par Kāla.
Y eut-il un grand roi⁷⁵,
Il fut mis à mort par Kāla.

1.74.

Vāmana le deux-fois-né,
Kāla le tua.
L'énorme Matsya à la tête lisse,
Kāla le prit dans un filet.

⁷⁵ *Danḍadhārī*: voir note 28.

59 *jīte hoi bīte |*
tite Kāla jīte |
jīte sarani jai hai |
titio rākhi lai hai | 1.75 |

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

binā sarani tākī na aūrai upāyaṃ |
kahā deva daītaṃ kahā raṅka rāyaṃ |
kahāṃ pātisāhaṃ kahā umarāyaṃ |
binā sarani tā kī na koṭai upāyaṃ | 1.76 |

jīte jīva jantaṃ su duniāṃ upāyaṃ |
sabhai antikālaṃ balī Kāli ghāyaṃ |
binā sarani tākī nahīṃ aura oṭaṃ |
likhe jantra kete paṛe mantra koṭaṃ | 1.77 |

NARĀJA CHANDA

jīteki rāja raṅkayaṃ |
hane su Kāla baṅkayaṃ |
jīteki loka pālayaṃ |
nidāna Kāla dālayaṃ | 1.78 |

kripāl pāṇi je japai |
ananta thāṭa te thapai |
jīteki Kāla dhiāi hai |
jagatti jīta jāi hai | 1.79 |

1.75.

Tous les trépassés
Ont été vaincus par Kāla.
Mais ceux qui prennent refuge en Lui,
Il les prend sous Sa protection.

BHUJAṄGA PRAYĀT CHAND

1.76.

On ne saurait trouver d'autre refuge que Lui.
Pour un Dieu ou un Daitya, un pauvre hère ou un roi,
Un empereur ou des émirs,
Nul autre refuge que Lui !

1.77.

Tous les êtres vivants du monde par Lui créés,
Le puissant Kāla finit toujours par les tuer.
Il n'est nulle part d'autre refuge que Lui,
Autant de *yantra* qu'on ait dessinés et de *mantra* qu'on ait récités.

NARĀJA CHANDA

1.78.

Tout ce qu'il y eut de rois et de pauvres,
Kāla impitoyablement les a broyés.
Tous les Lokapāla,
Kāla les a pour finir écrasés.

1.79.

Quiconque répète le nom de Celui dont la main est miséricordieuse
S'établit dans une splendeur infinie.
Ceux qui méditent sur Kāla,
Ce sont eux qui conquièrent le monde.

bacitra cāru citrayaṃ |
paramayaṃ pavitrayaṃ |
aloka rūpa rājīyaṃ |
suṇe su pāpa bhājīyaṃ | 1.80 |

bisāla lāla locanaṃ |
bianta pāpa mocanaṃ |
camaka candra cārayaṃ |
aghī aneka tārayaṃ | 1.81 |

RASĀVALA CHANDA

jīte loka pālaṃ |
tīte zera Kāla |
jīte sūra candraṃ |
kaḥā Indra bindraṃ | 1.82 |

1.80.

Son apparence est merveilleusement belle,
Suprêmement pure.
Sa forme extraordinairement brillante,
Quand ils en entendent parler, les péchés s'enfuient.

1.81.

Ses immenses yeux rouges
Infiniment libèrent du péché⁷⁶.
Son éclat beau comme celui de la lune
Fait passer sur l'autre rive d'innombrables pécheurs⁷⁷.

RASĀVALA CHANDA

1.82.

Tous les Lokapāla
Sont soumis à Kāla,
De même tous les Sūrya et les Candra ;
Et où sont tous les Indra et autres ?

⁷⁶ Sur les yeux rouges, voir 1.35.3 et note.

⁷⁷ « Faire passer sur l'autre rive » est une métaphore commune dans l'univers de la *bhakti* pour évoquer le salut assuré par Dieu ou par un maître spirituel qui mène le dévot au-delà de cet océan de souffrance et d'illusion qu'est le monde du cycle de la naissance, de la mort et de la renaissance (c'est ainsi que Monika Thiel-Hortsmann a pu intituler sa remarquable anthologie de poésie de dévotion en braj du Rajasthan *Crossing the Ocean of Existence* [Thiel Hortsmann 1983]). On lit par exemple dans un hymne en *rāga* Sīrī (sanskrit Śrī) du troisième Gurū des sikhs, Amar Dās (1479-1574, Gurū à partir de 1552) : *Gura parasādī chuṭīai bikhu bhavajalu sabadi Gura taraṇā* (*Ādi Granth*, p. 33) [On est sauvé par la grâce du Gurū ; par la parole du Gurū, on traverse le poison qu'est l'océan de l'existence].

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*phirai caudahūṃ lokayaṃ Kāla cakraṃ |
sabhāi Nātha Nāthe bhramaṃ bhaūha bakkraṃ |
kahā Rāma Krisanaṃ kahā canda sūraṃ |
sabhāi hātha bāṃdhe khare Kāla hajūraṃ | 1.83 |*

SVAYĪ

*kāla hī pāi bhayo Bhagavāna su jāgata yā jaga jākī kalā hai |
kāla hī pāi bhayo Brahamā Siva Kāla hī pāi bhayo jugīā hai |
kāla hī pāi surāsura gandharba jaccha bhujāṅga disā bidisā hai |
aūra sukāla sabhāi basi Kāla ke eka hī Kāla akāla sadā hai | 1.84 | <ICI>*

BHUJAṄGA PRAYĀT CHANDA

*namo deva devaṃ namo kharāga dhāraṃ |
sadā eka rūpa sadā nirabikāraṃ |
namo rājasāṃ sātakaṃ tāmaseaṃ |
namo nirabikāraṃ namo nirajureaṃ | 1.85 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.83.

La roue de Kāla tourne dans les quatorze mondes⁷⁸.

La courbe de ses sourcils a passé une corde au nez des puissants⁷⁹.

Où sont Rāma et Kṛṣṇa, où Candra et Sūrya ?

Tous sont debout les mains jointes devant le Seigneur Kāla.

SVAIYĀ

1.84.

Inséré dans le temps, le Bienheureux⁸⁰ accéda à l'existence et de-par son art propre il
suscita le monde,

Insérés dans le temps vinrent aussi à l'existence Brahmā et Śiva le grand yogi,

Insérés dans le temps apparurent de même les dieux et les Asura, les Gandharva, les
Yakṣa et les Nāga, les directions et les points cardinaux⁸¹,

Et d'autres encore apparurent au moment voulu : tous étaient sous la domination de
Kāla, – Kāla qui est un et éternel.

BHUJAṄGA PRAYĀT CHANDA

1.85.

Hommage au Dieu d'entre les dieux, hommage à Celui qui tient l'épée,

Éternellement monomorphe, éternellement invariable !

Hommage à Celui qui est à la fois *rajas*, *sattva* et *tamas*⁸².

Hommage à l'Invariable, hommage à Celui qui est sans décrépitude !

⁷⁸ Sur les « quatorze mondes », voir Glossaire, s. v. BRĀHMĀṆḌA.

⁷⁹ L'image est celle de la corde qu'on passe au museau des bœufs en Inde pour les guider.

⁸⁰ Bhagavant, « le Bienheureux », est une désignation courante de Viṣṇu-Kṛṣṇa.

⁸¹ Les serpents (Nāga, voir Glossaire, s. v.) sont désignés ici par l'adjectif substantivé *bhujariga*, « qui avance de manière sinueuse ». – Les directions et les points cardinaux renvoient à leurs Régents, les LOKAPĀLA (voir Glossaire, s. v.).

⁸² Sur ces trois qualités constitutives de la matière, voir Glossaire, s. v. GUṆA.

RASĀVALA CHANDA

namo bāṇa pāṇaṃ |
namo nirabhayāṇaṃ |
namo deva devaṃ |
bhavāṇaṃ bhavaṃ | 1.86 |

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

namo khaga khaṇḍaṃ kripāṇa kaṭāraṃ |
sadā eka rūpaṃ sadā nirabikāraṃ |
namo bāṇa pāṇaṃ namo daṇḍa dhāriyaṃ |
jīnai caudahūṃ loka jotaṃ bithāriyaṃ | 1.87 |
namasakārayaṃ mora tīraṃ tupaṅgaṃ |
namo khaga adaggaṃ abhaiaṃ abhaṅgaṃ |
gadāyaṃ grisaṭaṃ namo saiḥathīaṃ |
jīnai tullīyaṃ bīra bīyo na bīaṃ | 1.88 |

RASĀVALA CHANDAA

namo cakra pāṇaṃ |
abhūtaṃ bhayāṇaṃ |
namo ugradārhaṃ |
mahāṃ grisaṭa gāraṃ | 1.89 |

RASĀVALA CHANDA

1.86.

Hommage à Celui qui a l'arc à la main !
Hommage à Celui qui est sans crainte !
Hommage au Dieu d'entre les dieux,
Qui est et qui sera !

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

1.87.

Hommage à l'épée, à l'épée à double tranchant, à la rapière, au poignard ;
Il est éternellement monomorphe, éternellement invariable !
Hommage à Celui qui a la flèche à la main ! Hommage à Celui qui tient le bâton
Et dont l'éclat rayonne dans les quatorze mondes⁸³.

1.88.

Je rends hommage à la flèche, au mousquet.
Hommage à l'épée sans tache, sans crainte, incassable,
À l'imposante massue, hommage à la lance,
Arme héroïque à laquelle nulle n'est égale ni comparable !

1.89.

Hommage à Celui qui a le disque à la main,
À l'Incorporel, au Terrifiant !
Hommage à l'Être aux dents acérées,
Énormes, imposantes et puissantes !

⁸³ Comme rappelé dans l'Introduction, les armes sont spécifiquement glorifiées dans un autre texte du *Dasam Granth*, le *Śastra nāma mālā* (Guirlande des noms des armes), p. 717-808 des éditions standard. – À travers l'épée qui symbolise Devī, Dieu est ici assimilé à Elle (voir l'Introduction), tandis que le bâton (*daṇḍa*) établit une analogie avec un roi (voir 1.69.1 et note). – Sur les « quatorze mondes », voir Glossaire, s. v. BRĀHMĀṆḌA.

*namo tīra topaṃ |
jinai satra ghopaṃ |
namo dhopa paṭṭaṃ |
jine dusaṭa daṭṭaṃ | 1.90 |*

*jite sasatra nāmaṃ |
namasakāra tāmaṃ |
jite asatra bhaiyaṃ |
namasakāra teyaṃ | 1.91 |*

SAVAIYĀ

*meru karo triṇa te muhi jāhi garība nivāja na dūsara to so |
bhūla chimo hamarī prabha āpana bhūlanahāra kahūṃ koṃ mo so |
seva karī tumarī tina ke sabha hī griha dekhīat draba bharo so |
yā kala me sabha Kāla kripāna ke bhārī bhujāna ko bhārī bharoso | 1.92 |*

1.90.

Hommage à la flèche et au canon

Qui détruisent les ennemis !

Hommage à l'épée droite et au fleuret

Qui punissent les mauvais.

1.91.

Hommage aux armes

Que je salue toutes !

Tout ce qu'il y a d'armes de jet,

Je les salue.

SVAYĀ

1.92.

Toi qui as fait un mont Meru du brin d'herbe que j'étais, il n'y a pas d'autre protecteur
des pauvres que Toi⁸⁴.

Pardonne-moi mes fautes, ô Seigneur, car qui plus que moi est susceptible d'en
commettre ?

Tous ceux qui Te servent, on voit leurs maisons pleines de richesses.

En cet âge de fer, il n'est de confiance qu'en Kāla, dont le bras puissant taient l'épée⁸⁵.

⁸⁴ L'épithète honorifique persane *ḡarīb-navāz* (protecteur des pauvres) est, dans le soufisme indien, celle par laquelle est couramment désigné le grand cheikh de la confrérie *ciṣṭī* Mu'īn al-Dīn Ḥasan Sijzī (1142–1236), qui introduisit cet ordre en Inde et s'établit à Ajmer dans le Rajasthan, où son tombeau est resté l'objet d'une vénération intense, même parmi les hindous et les sikhs.

⁸⁵ Sur l'âge de fer, voir Glossaire, s. v. KALI-YUGA.

*Sumbha Nisumbha se koṭa nisācara jāhi chineka bikhai hani ḍāre |
Dhūmaralocana Caṇḍa aū Muṇḍa se Māhikh se pal bīca nivāre |
Cāmara se raṇi Cicchura se Rakaticchana se jhaṭa dai jhahakāre |
aiso su sāhibu pāi kahā paravāha rahī iha dāsa tihāre | 1.93 |*

*Muṇḍahu se Madhu Kīṭabha se Mur se Agha se jini koṭi dale hai |
oṭi karī kabahūṃ na jinai raṇi coṭa parī paga dvai na ṭale hai |
sindhu bikhai je na būḍe nisācara pāvaka bāṇa bahe na jale hai |
te asi tori biloki aloka su lāja ko chāḍi kai bhāji cale hai | 1.94 |*

61 *Rāvāna se Mahirāvāna se ghaṭakānahu se pal bīca pachāre |
Bārada Nāda Akampana se jaga jaṅga jure jina siu Jama hāre |
Kumbha Akhumbha se jīta sabhai jagi sātahūṃ sindha hathiāra pakhāre |
je je hute akaṭe bikaṭe su kaṭe kari Kāla kripāna ke māre | 1.95 |*

1.93.

Toi qui as tué en un instant des millions de démons comme Śumbha et Niśumbha,
Qui as débarrassé le monde en un rien de temps des Dhūmaralocana, Caṇḍa, Muṇḍa
et autres Mahiṣa,
Qui as dans la bataille abattu d'un coup des Rakṣasa tels que Cāmara et Ciksura, ainsi
que d'autres, aux yeux injectés de sang.
Ayant trouvé un Seigneur et Maître tel que Toi, de qui d'autre Ton serviteur se
soucierait-il ?

1.94.

Toi qui as écrasé des Muṇḍa, des Madhu, des Kaiṭabha, des Mura et des Agha,
Et d'autres encore qui ne cherchaient aucun abri durant la bataille et qui même blessés
ne reculaient pas, fût-ce de deux pieds,
Ni ne pouvaient être noyés dans l'océan ou brûlés par des flèches enflammées,
À la seule vue de Ton extraordinaire épée, toute honte bue, ils ont pris la fuite.

1.95.

Il a défait des Rāvaṇa, des Mahirāvaṇa et des démons aux oreilles en forme de pot en
un instant⁸⁶ ;
Il a guerroyé dans le monde entier contre le démon tonitruant et Akampana – et contre
leurs pareils – qui avaient vaincu Yama⁸⁷.
Les Kumbha et les Akhumba qui, ayant vaincu le monde entier, lavaient leurs armes
dans les sept mers⁸⁸,
Tous ces démons invincibles et terrifiants, Kāla les a mis en pièces avec Son épée.

⁸⁶ Les démons aux oreilles en forme de pot sont une allusion à Kumbhakarṇa (voir le Glossaire, s. v.), dont le nom signifie, en sanskrit, 'aux oreilles (*karṇa*) en forme de pot (*ghaṭa*)'.

⁸⁷ Le démon tonitruant (litt. qui émet des rugissements [*nāda*] aussi puissants que le tonnerre dans un nuage [*bārada*] d'orage) est Meghanād (voir Glossaire, s. v.).

⁸⁸ Sur les sept mers, voir Glossaire, s. v. BRAHMĀNḌA.

*jo kahūṃ Kāla te bhāja ke bācīata to kiha kuṅṭa kaho bhaji jāiyai |
āge hūṃ Kāla dhare asi gājata chājata hai jihha te nasi āiyai |
aiso na kai gayo koī su dāva re jāhi upāva so ghāva bacaīai |
jāte na chuṭīai muṛa kahūṃ hasi tākī na kiu saraṇāgati jāiyai | 1.96 |*

*Krisana aū Bisanu jape tuhi koṭika Rāma Rahīma bhalī bidhi dhiāyo |
Brahama japio aru sambhu thapio tahi te tuhiko kinahūṃ na bacāyo |
koṭi karī tapasā dina koṭika kāhū kauḍī ko kāma kadhāyo |
kāma kā mantra kasīre ke kāma na Kāla ko ghāu kinahūṃ na bacāyo | 1.97 |*

*kāhe ko kūra kare tapasā ina kī koū kauḍī ke kāma na ai hai |
tohi bacāi sake kahu kaise kai āpana ghāva bacāi na ai hai |
kopa karāla kī pāvaka kuṅḍa mai āpi ṭaṅgio tima tohi ṭaṅgai hai |
ceta re ceta ajo jīa mai jaṛha Kāla kripā binu kāma na ai hai | 1.98 |*

1.96.

Si quelqu'un veut échapper à Kāla, dis-moi dans quelle direction il doit s'enfuir !

Où qu'aïlle un tel fugitif, Kāla paraît brandissant son épée, tonnant et resplendissant,
et Il le détruit.

Il ne s'est encore jamais trouvé quelqu'un pour échapper aux coups de Kāla.

Puisqu'il n'y a pas d'échappatoire, pourquoi ne pas aller joyeusement prendre refuge
auprès de Lui ?

1.97.

Tu as invoqué le nom de millions de Kṛṣṇa et de Viṣṇu, de Rāma et de Rahīm, et de
belle manière,

Tu as invoqué le nom de Brahmā et tu as consacré une image du Bienfaisant, mais
malgré cela personne n'a pu te sauver⁸⁹.

Tu as pratiqué des millions d'austérités des millions de jours durant, mais tu n'en as
pas retiré même un cauri.

Tu n'as gagné un demi-sou à réciter de puissants mantras : aucun n'a pu te sauver
des coups de Kāla.

1.98.

Pourquoi pratiques-tu de trompeuses austérités, quand elles ne peuvent même pas te
rapporter un cauri ?

Comment pourrait-il te sauver celui qui ne peut lui-même éviter les coups ?

Celui qui est suspendu à un crochet dans le feu de la colère t'y fera de même
suspendre à ton tour.

Réfléchis donc en ton cœur, idiot que tu es : sans la grâce de Kāla, rien n'a d'utilité.

⁸⁹ Épithète propitiatoire de Śiva.

*tāhi pachānata hai na mahā pasu jā ko pratāpa tihūṃ pura māhī |
pūjata paramesara kai jiha kai parasai paraloka parāhī |
pāpa karo paramāratha kai jiha pāpan te ati pāpa lajāī |
pāi paro paramesara ke jaṛha pāhan mai paramesara nāhī | 1.99 |*

*mona bhaje nahī māna taje nahī bhekha saje nahī mūṇḍa muṇḍāe |
kaṇṭhi na kaṇṭhī kaṭhora parai nahī sīsa jaṭāna ke jūṭa sahāe |
sācu kaho suni lai citu dai binu dīna diāla kī sāma sidhāe |
prīti kare Prabhu pāyata hai kirapāla na bhījata lāṃḍa kaṭāe | 1.100 |*

*kāgada dīpa sabhai karikai ara sāta samundrana kī masu kai ho |
kāṭi banāspatī sigarī likhabe hūṃ ke lekhana kāji banai ho |
Sārasutī bakatā kari kai juga koṭi Ganesa ke hāthi likhai ho |
Kāla kripāna binā binatī na taū tuma ko Prabha naiku rijhai ho | 1.101 |*

*iti srī 'Bacitra Nāṭaka' granthe srī Kāla-jī kī usatati prithama dhiāi sampurana
subhamaṃ asatu | 1 | afazūṃ |*

1.99.

Grosse bête, tu ne reconnais pas Celui dont la gloire rayonne dans les trois mondes.
Tu vénères comme Seigneur suprême celui dont le simple contact t'éloignerait de l'au-delà.

Les prenant pour le but ultime de l'existence, tu commets des péchés tels que le plus grand de tous les péchés en aurait honte.

Tombe donc aux pieds du Seigneur suprême, idiot ! Le Seigneur suprême n'est pas dans une idole de pierre.

1.100.

On ne l'atteint pas en rendant hommage aux silencieux, ni en renonçant à l'orgueil, ni en portant l'habit des ascètes, ni en se rasant le crâne,

Ni en portant des colliers au cou, ni en pratiquant de sévères austérités, ni en ornant sa tête d'un chignon de nattes.

En vérité je te le dis, écoute-moi bien et réfléchis, il n'est d'autre refuge que la foi dans le Compatissant.

C'est par l'amour qu'on atteint le Seigneur ; le Miséricordieux n'est pas touché par la circoncision.

1.101.

Même si ayant fait de tous les continents du papier on changeait en encre les sept mers⁹⁰,

Même si coupant tous les arbres on les transformait en calames pour écrire,

Même si Sarasvatī dictait et que des millions d'âges durant Ganeṣa écrivît de sa main⁹¹,

Ô Kāla qui es l'Épée, sans te supplier, nul ne saurait te plaire, Seigneur.

Qu'ici s'achève le premier chapitre « Louange du très vénéré et très saint Kāla » du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant, la suite.

⁹⁰ Sur les continents et les mers, voir Glossaire, s. v. BRAHMĀṆḌA.

⁹¹ L'image, ici, est celle de la déesse de la parole, de la poésie et du savoir dictant au dieu qui censément joua le rôle d'un scribe tandis que le sage mythique Vyāsa (voir Glossaire, s. v.) récitait pour la première fois le *Mahābhārata* (voir Glossaire, s. v.).

//

62 KĀVI-VAMSA VARAṆANAM

CAUPĀĪ

*tumarī mahimā apara apārā |
jā kā laḥio na kihnūṃ pārā |
dīna diyāl garība nivājā | 2.1 |*

DOHARĀ

*mūka ūcarai sāsatra khaṭi piṅga girana caṛhi jāi |
andha lakhai badharo sunai jo Kāla kripā karāi | 2.2 |*

II

DE LA LIGNÉE DES [SAINTS] POÈTES

CAUPĀĪ

2.1.

Ta grandeur est illimitée, infinie,
Et nul ne saurait lui trouver d'au-delà.
Tu es le Dieu des dieux, le Roi des rois,
Le miséricordieux des misérables, le protecteur des pauvres⁹².

DOHARĀ

2.2.

Le muet récite les six *śāstra*, le boîteux gravit les montagnes,
L'aveugle voit et le sourd entend si Tu leur accordes Ta grâce⁹³.

⁹² Sur le composé persan *garīb-navāz* (protecteur des pauvres), voir 1.92.1 et note.

⁹³ Ici, les « six » *śāstra*, font référence est aux six *darśana* (points de vue, perspectives), c'est-à-dire à ce qu'on appelle communément les six écoles de philosophie indiennes orthodoxes, groupées par deux : Nyāya (raisonnement, logique) et Vaiśeṣika ('particularisme', mise en place des catégories fondamentales de l'existence que sont substance, qualité, activité, généralité, particularité et inhérence), Sāṃkhya ('discrimination', analyse du processus créateur par un décompte minutieux de tous les éléments constitutifs de l'univers [les vingt-cinq *tattva*] et en expliquant comment ils se combinent entre eux) et Yoga (méthodes de transformation de l'individu), Mīmāṃsā ('exégèse' védique qui part des rites pour questionner la structure de l'univers et chercher à savoir pourquoi un simple geste humain [offrir un sacrifice] peut s'avérer fructueux) et Vedānta ('fin [c'est-à-dire 'couronnement'] du Veda, pensée des rapports entre l'absolu universel et le soi individuel).

CAUPAĪ

*kahā buddhi Prabha tuccha hamārī |
barani sakai mahimā ju tihārī |
hama na sakata kari siphata tumārī |
āpa lehu tuma kathā sudhārī | 2.3 |*

*kahā lagai ihu kīṭa bakhānai |
mahimā tori tuhī Prabha jānai |
pitā janama jima pūta na pāvai |
kahā tavana kā bheda batāvai | 2.4 |*

*tumarī Prabha tumai bani āī |
aūrana te nahī jāta batāī |
tumarī kriā tuma hī Prabha jāno |
ūca nīca kasa sakata bakhano | 2.5 |*

*sesa nāga sira sahasa banāī |
dvai sahaṃsa rasanāṃha suhāī |
raṭata aba lage nāma adhāra |
tumare taū na pāvata pārā | 2.6 ||*

*tumarī kriā kahā koū kahai |
samajhata bāta urajhi mati rahai |
sūchama rūpa na baranā jāī |
biradha sarūpahi kahom banāī | 2.7 |*

CAUPAĪ

2.3.

Ô Seigneur ! Combien mon intelligence est sans valeur,
Elle qui ne peut décrire Ta grandeur.
Je suis impuissant à Te louer :
Veuille amender Toi-même ma narration.

2.4.

Comment le ver que je suis pourrait-il Te chanter⁹⁴ ?
Toi seul connais Ta propre grandeur, Seigneur.
De même que le fils ne peut avoir connaissance de la naissance de son père,
Comment quelqu'un pourrait-il parler de Tes mystères ?

2.5.

Toi seul, Seigneur, connais Ton essence ;
Nul autre ne la connaît ni ne saurait l'évoquer.
Tes actions sont connues de Toi seul, Seigneur ;
Comment pourrais-je dire si Tu es en haut ou en bas ?

2.6.

Tu as créé Śeṣa aux mille têtes
Dotées de deux mille langues
Et qui maintenant s'est mis à réciter Ton nom et y trouve un soutien,
Mais ne saurait trouver tes limites.

2.7.

Qui donc pourrait dire Tes actions ?
L'esprit s'embrouille à vouloir les comprendre
Ta forme subtile est indescriptible ;
Je ne dis que Ta forme sensible.

⁹⁴ Sur ce 'ver', voir 1.27.1 et note.

*tumarī prema bhagati jaba gahiho |
chori kathā sabha hī taba kahi ho |
aba mai kahom su apanī kathā |
soḍhī bansa upajiyā jathā | 2.8 |*

DOHARĀ

*prathama kathā sañchepa te kaho su hita citu lāi |
bahuri baḍo bisathāra kai kahi ho sabhai sunāi | 2.9 |*

CAUPĀĪ

*prīthama Kāla jaba karā pasārā |
oan̄kāra te srisaṭi upārā |
Kālasaiṇa prathamai bhaio bhūpā |
adhika atula bali rūpa rūpa anūpā | 2.10 |*

*Kālaketu dūsara bhūa bhaio |
Krūrabarasa tīsara jagi ṭhayo |
Kāladhuja caturatha nrīpa sohai |
jiha te bhayo jagata sabh ko hai | 2.11 |*

2.8.

Seulement quand j'atteindrais une parfaite dévotion aimante envers Toi
Pourrais-je enfin narrer toute Ton histoire.
Pour l'heure, c'est ma propre histoire que je vais conter,
Et comment la lignée des Soḍhī fut créée.

DOHARĀ

2.9.

Je m'appliquerai d'abord à présenter un résumé de mon histoire ;
Je la raconterai ensuite en entier et en détail.

CAUPĀĪ

2.10.

Kāla, quand il entreprit de générer l'expansion de l'univers,
Fit surgir celui-ci de la syllabe Om.
Kālasaina fut le premier roi,
À la force incomparable et d'une prodigieuse beauté.

2.11.

Kālaketu fut le second de la lignée
Et Krūrabarasa fut installé dans le monde comme le troisième.
Kāladhuja fut le quatrième souverain,
De qui tout au monde vint à l'existence.

sahasra rācha jā ko subha sohai |
sahasa pāda jā ke tani mohai |
sekha nāga para soibo kare |
jaga tiha sekha sāi uccarai | 2.12 |

63 eka sravaṇa te maila nikārā |
tā te Madhu Kīṭabha tana dhārā |
dutīā kāna te mailu nikārī
tā te bhaī srisaṭi iha sārī | 2.13 |

tina ko Kāla bahuri badha karā |
tina ko meda samunda mo parā |
cikana tāsa jala para tira rahī |
medhā nāma tabati te kahī | 2.14 |

sādha karama je purakha kamāvai |
nāma devatā jagata kahāvai |
kukrita karama je jaga mai karahī |
nāma asura tinako sabha dharahī | 2.15 |

bahu bisathāra kaha lagai bakhānīata |
grantha badhana te ati ḍaru mānīata |
tina te hota bahuta nripa āe |
Daccha Prajāpati tina upajāe | 2.16 |

2.12.

Il a mille yeux auspicioeux
Et ses mille pieds sont fascinants.
Il dort sur le serpent Śeṣ Nāga
Et on l'appelle Maître de Śeṣ Nāga⁹⁵.

2.13.

De la cire secrétée par l'une de ses oreilles
Prirent forme Madhu et Kīṭabha,
Et c'est de la cire secrétée par son autre oreille
Que ce monde fut créé.

2.14.

Kāla reprit la vie à ces deux démons ;
Leur graisse tomba sur l'océan
Et y flotta à la surface de l'eau ;
C'est pourquoi la Terre fut appelée Medinī, faite graisse.

2.15.

Les êtres qui accomplissent de bonnes actions,
On les appelle des dieux de-par le monde,
Et ceux qui dans le monde en accomplissent de mauvaises,
Tous leur donnent le nom d'Asura.

2.16.

Si je me mets à tout raconter en grand détail,
Il est fort à craindre que mon livre ne devienne trop volumineux.
Après Kāladhūja vinrent de nombreux rois
Que créa Dakṣa Prajāpati.

⁹⁵ Gurū Gobind repasse à la louange de Kāla en lui attribuant un épisode de la mythologie de Viṣṇu ; mais rappelons que cet épisode est aussi le premier du *Devī Māhātmya*, dont les échos sont très présents dans le *Dasam Granth*.

*dasa saḥansra tihi griha bhaī kanniā /
jiha samāna kaha lagai na anniā /
Kāla kriā aisī taha bhaī /
te sabha biāha naresana daī | 2.17 |*

DOHARĀ

*Banatā Kadra Diti Aditi e rikha barī banāī /
Nāga Nāgaripa deva saba daīta lae upajāī | 2.18 |*

CAUPAĪ

*tāte Sūraja rūpa ko dharā /
jāte bansa pracura Ravi karā /
jo tina ke kahi nāma sunāū /
kathā baḍhana te adhika ḍarāū | 2.19 |*

*tina ke bansa bikhai Raghu bhayo /
Raghu bansahi jiha jagahi calayo /
tāte puttra hota bhayo Aju baru /
mahāṃ rathī aru mahāṃ dhanuradhara | 2.20 |*

2.17.

Chez eux naquirent dix mille filles
Auxquelles aucune autre ne pouvait être comparée.
Il advint que parce que tel était le décret de Kāla,
Toutes furent données en mariage à des rois.

DOHARĀ

2.18.

Kadrū, Diti et Aditi furent données comme épouses au ṛṣi
Et c'est d'elles que naquirent les Nāga et leur roi ainsi que les dieux et les démons⁹⁶.

CAUPAĪ

2.19.

Aditi mit au monde Sūrya
De qui ont procédé les rois la dynastie solaire.
Si je me mets à énumérer leurs noms,
Je crains que mon histoire ne devienne trop longue.

2.20.

À cette dynastie appartient Raghu
Qui fut sur terre à l'origine de la lignée nommée d'après lui.
Il eut pour fils l'excellent Aja,
Grand conducteur de char et archer hors-pair.

⁹⁶ Ce ṛṣi est Kaṣyapa (sur lui et sur ṛṣi, voir le Glossaire). L'auditoire supposé du texte comprend tout de suite de qui il s'agit, et il n'est pas besoin de préciser le nom du ṛṣi (ce qui est métriquement avantageux).

*jaba tina bhesa joga ko layo |
rāja pāṭa Dasaratha ko dayo |
hota bhayo vahi mahāṃ dhunuradhara |
tīna triāna barā jiha ruci kara | 2.21 |*

*prithama jayo tiha Rāmu kumārā |
Bharata Lacchamana Satra bidārā |
bahuta kāla tina rāja kamāyo |
kāla pāi sura purahi sidhāyo | 2.22 |*

*Sīasuta bahuri bhae dui rājā |
rāja pāṭa una hī kaü chājā |
Madra Desa esvarajā barī jaba |
bhāṃti bhāṃti ke jagga kīe taba | 2.23 |*

*tahī tinai bāṃdhe dui puravā |
eka Kasūra dutīya Lahuravā |
adhaka pūrī te doū birājī |
nirakhi Lanika Amarāvati lājī | 2.24 |*

*bahuta kāla tina rāju kamāyo |
jāla kāla te anti phasāyo |
tina te putra pauṭra je vae |
rāja karata iha jaga ko bhae | 2.25 |*

2.21.

Quand Aja revêtit l'habit de yogi,
Il confia le gouvernement du royaume à Daśaratha⁹⁷.
Celui-ci était un grand archer
Et il eut le plaisir d'épouser trois femmes.

2.22.

De la première lui naquit le prince Rāma ;
Puis vinrent Bharata, Lakṣmaṇa et Śatrughna.
Tous régnèrent longtemps
Et, l'heure étant venue, partirent pour la Cité des dieux.

2.23.

Ensuite, les fils de Sītā devinrent tous deux rois
Et leur règne fut splendide⁹⁸.
Quand ils épousèrent des princesses Madra Deśa,
Divers sacrifices furent célébrés.

2.24.

Au Madra Deśa, ils fondèrent deux villes,
L'une est Kasur et l'autre Lahore.
Ces deux villes étaient supérieurement belles :
À les voir, Lanka et Amaravati avaient honte.

2.25.

Lava et Kuśa eurent de longs règnes,
Mais à la fin, Kāl les prit dans son filet.
Leurs fils puis leurs petits fils
Régnerent après eux sur le monde.

⁹⁷ Aja est ici présenté comme une figure archétypale : celle du 'roi renonçant' (voir par exemple Grodzins Gold 1989).

⁹⁸ Il s'agit de Lava et Kuśa, auxquels Sītā donne naissance dans l'ermitage de Vālmīki (voir Glossaire, s. v. RĀMĀYAṆA).

63 *kahāṃ lage te barana sunāūṃ |*
tina ke nāma na saṅkhiā pāūṃ |
hota cahūṃ juga mai je āe |
tina ke nāma na jāta ganāe | 2.26 |

jo aba tava kirapā bala pāūṃ |
nāma jathā mati bhākhi sunāūṃ |
Kāla Keta aru Kālarāi bhani |
jina ke bhae puttra ghari anagana | 2.27 |

Kāla Ketu bhayo balī apārā |
Kālarāi jini nagara nikārā |
bhāji Sanaudha desi te gae |
tahī bhūpajā biāhata bhae | 2.28 |

tiha te puttra bhayo dhāmā |
Sodhīrāi dharā tihī nāmā |
bansa Sanaudha tadina te thīā |
parama pavitra purakhu jū kīā | 2.29 |

tā te putra pautra hui āi |
te Sodhī sabha jagati kahāe |
jaga mai adhika su bhae prasiddhā |
dina dina tina ke dhana kī bridhā | 2.30 |

2.26.

Comment pourrais-je les évoquer :
Incalculable est le nombre de leurs noms.
Eux qui régnèrent durant les quatre âges,
Innombrables sont leurs noms.

2.27.

Avec Ta grâce, je trouverai la force
De mentionner correctement quelques noms :
J'évoquerai Kālaketu et Kālarāi
Qui eurent d'innombrables fils.

2.28.

Kālaketu était d'une puissance inégalable
Et il chassa Kālarāi de sa ville.
Ce dernier s'enfuit dans le pays de Sanaudha
Et y épousa la fille du roi.

2.29.

Il eut un fils
Qui fut nommé Soḍhīrāi :
C'est alors que commença la lignée des Soḍhī,
Par un effet de la volonté de l'Être Suprême.

2.30.

Soḍhīrāi eut des fils et des petits-fils
Que tout le monde appela les Soḍhī.
Ceux-ci devinrent partout très fameux
Et graduellement leur richesse s'accrut.

rāja karata bhae bibidha prakārā |
desa desa ke jīta nripārā |
jahāṃ tahāṃ tiha dharamu calāyo |
atra patra kaha sīsi dhurāyo | 2.31 |

rājasūa bahu bārana kīe |
jīta jīti desesvara līe |
bājamedha bahu bārana kare |
sakala kalūkha nija kula ke hare | 2.32 |

bahuta bansa mai baḍho bikhādhā |
meṭa na sakā koū tihha sādḥā |
bicare bīra banaitu akhaṇḍala |
gahi gahi cale bhirana rana maṇḍala | 2.33 |

dhana aru bhūmi purātana bairā |
tina kā mūā karati jaga gherā |
moha bāda ahaṅkāra pasārā |
kāma krodha jītā jaga sārā | 2.34 |

2.31.

Ils régnèrent diversement

Et vainquirent les rois de plusieurs pays

Dans lesquels ils établirent le dharma

Et où l'on agita le chasse-mouches en plumes de paon au-dessus de leur tête⁹⁹.

2.32.

Ils organisèrent de nombreux rituels de consécration royale¹⁰⁰,

Ils capturaient le roi chaque fois qu'ils conquéraient un pays,

Ils accomplirent plusieurs fois le sacrifice du cheval¹⁰¹

Et ils purifièrent toujours leur famille de tout péché.

2.33.

Il y eut pourtant de plus en plus de querelles dans la lignée

Auxquelles personne ne parvenait à mettre un terme.

Des héros, invincibles archers, se mirent en mouvement

Et, l'épée à la main, marchèrent vers le champ de bataille.

2.34.

Richesse et terre sont d'anciennes sources d'inimitié :

La généralisation des querelles à leur sujet causa la perte du monde.

L'attachement, les disputes et l'égoïsme se répandirent ;

Concupiscence et colère gagnèrent le monde entier.

⁹⁹ Le chasse-mouches est, dès l'Inde ancienne, l'un des insignes de la royauté. Traditionnellement fait d'une queue de yack, il peut être, à partir du 17^e siècle, en plumes de paon, comme l'exemplaire d'époque moghole conservé au département des arts islamiques du musée du Louvre (reproduction dans Makariou 2012, 335).

¹⁰⁰ Sur ce rituel, voir Glossaire, s. v. RĀJASŪYA.

¹⁰¹ Sur ce sacrifice, voir Glossaire, s. v. AŚVAMEDHA

DOHARĀ

*dhanni dhanni dhanna ko bhākhīai jā kā jagatu gulāmu |
sabha nirakhata yā ko phirai sabha cala karata salāma | 2.35 |*

CAUPAI

*Kāla na koū karana sumārā |
baira bāda ahaṅkāra pasārā |
lobha mūla iha jaga ko hūā |
jā so cāhata sabhai ko mūā | 2.36 |*

*iti Srī Bacitra Nāṭaka granthe subha bansa barananaṃ dutīyā dhiāi sampūranamasatu
subhamasatu | 2 | afazūṃ |*

DOHARĀ

2.35.

Il faut dire encore et encore la richesse dont le monde entier est esclave ;
Tous ont les yeux fixés sur elle et vont lui faire des *salām*¹⁰².

CAUPAĪ

2.36.

Plus personne ne se remémorait Kāla ;
La haine, les disputes et l'égoïsme se répandaient.
La convoitise était désormais le fondement de ce monde,
Et à cause d'elle, tous souhaitaient la mort de tous.

*Qu'ici s'achève le deuxième chapitre « De la noble lignée » du vénéré livre
intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant, la suite.*

¹⁰² Pour parler du 'salut' à la richesse dont il affiche son mépris, Gurū Gobind utilise ici le terme islamique *salām* (voir Glossaire, s. v.).

III

[LAVĪ KUSĪ JUDHA BARANANAM]

65 BHUJANGA PRAYĀTA CHANDA

*racā baira bādam bidhāte apāram |
jisai sādhi sākio na koū sudhāram |
balī kāma rāyam mahām lobha moham |
gayo kaūna bīram su sām te aloham | 3.1 |*

*tahām bīra bañke bakai āpa maddham |
uṭhe sastra lai lai macā juddha suddham |
kahūm khapparī khola khaṇḍe apāram |
macai bīra baitāla ḍaūrū ḍakāram | 3.2 |*

*kahūm Īsa sīsam puai ruṇḍa mālam |
kahūm ḍāka ḍaūru kahūmkam bitālam |
cavī cāvaḍām kilañkāra kuñkam |
guthī luttha jutthe bahe bīra bañkam | 3.3 |*

*parī kuṭṭakuṭṭam rule taccha maccham |
rahe hātha ḍāre ubhai uradha muccham |
kahūm khoparī khola khiṅgam khataṅgam |
kahūm khatrīam khaga khetam nikhaṅgam | 3.4 |*

III

DE LA GUERRE DES DESCENDANTS DE LAVA ET DE KUŚA

BHUVANGA PRAYĀTA CHANDA

3.1.

L'Ordonnateur a créé une infinité de haines et des querelles¹⁰³,
Auxquelles aucun saint homme jusqu'ici n'a pu remédier.
Au puissant roi Concupiscence et aux grands seigneurs Convoitise et Illusion,
Quel héros a jamais pu échapper ?

3.2.

Et voici justement que de puissants héros contestent entre eux
Les armes à la main, engageant un rude combat.
Ici ce ne sont, à perte de vue, que casques et épées,
Et danses de Vīra et de Vetāla au son du tambour.

3.3.

Là, le Seigneur ajoute des crânes à son collier¹⁰⁴,
Et là, des Vetāla font résonner timbales et tambours.
Tandis que deux douzaines de Cāmuṇḍā poussent des hurlements,
Les cadavres de puissants héros gisent agrippés les uns aux autres.

3.4.

Les coups ont été violents, des morts jonchent le sol,
Les deux mains sur leur moustache.
Le champ de bataille est couvert ici de casques, de chevaux morts et de flèches,
Et là, des épées des *kṣatriya* et de leurs carquois.

¹⁰³ Cet Ordonnateur est Brahmā, dont *bidhātā* (< skr. *vi-dhāt*) est une épithète courante (voir Gossaire, s. v.).

¹⁰⁴ 'Le Seigneur' traduit *īśa*, dont l'étymon sanskrit est *īśa*, qui a le même sens et qui est une désignation traditionnelle de Śiva (voir Glossaire, s. v.), comme l'atteste le collier de crânes porté par la divinité (voir ci-dessus 1.22.c et note 9).

*cavī cāmvaḍī ḍākanī ḍāka mārai |
kahūṃ bhairavī bhūta bhairo bakārai |
kahūṃ bīra baitāl baṅke bihāraṃ |
kahūṃ bhūta pretāṃ hasaiṃ māsaḥāraṃ | 3.5 |*

RASĀVALA CHANDA

*mahāṃ bīra gajje |
suṇa megha lajje |
jhaṇḍā gaḍa gāḍhe |
maṇḍe rosa bāḍhe | 3.6 |*

*kripāṇaṃ kaṭāraṃ |
bhire rosa dhāraṃ |
mahāmbīra baṅkaṃ |
bhire bhūmi haṅkaṃ | 3.7 |*

*mace sūra sasatraṃ |
uṭhī jhāra asatraṃ |
kripāṇaṃ kaṭāraṃ |
parī loha māraṃ | 3.8 |*

3.5.

Deux douzaines de Cāmuṇḍā et des Dākinī battent du tambour,
Ici grondent Bhairavī, des Bhūta et Bhairava,
Là retentissent les cris de joie de Vīra et de Vetāla,
Et là ricanent des Bhūta et des Preta, ainsi que des mangeurs de chair¹⁰⁵.

RASĀVALA CHANDA

3.6.

Les grands héros tonnent :
À les entendre, les nuages sont pris de honte.
Les guerriers ont fermement fixé leurs bannières
Et, débordant de fureur, ils massacrent.

3.7.

Avec leurs épées et leurs poignards,
Ils s'affrontent furieusement.
Les grands héros poussent des cris,
Ils s'affrontent et la terre en tremble.

3.8.

Les armes des braves s'entrechoquent,
Leurs lames flamboient.
Épées, poignards,
Leur acier s'abat et tue.

¹⁰⁵ Les démons et démons mangeurs de chair humaine sont respectivement les Dākinī et les Rakṣasa (voir Glossaire, s. v.).

BHUJAÑ PRAYĀTA CHANDA

halabbī junabbīṭha sarohī dudhārī |
bahī kopa kāṭī kripāṇaṃ kaṭārī |
kahūṃ saihathīaṃ kahūṃ suddha selaṃ |
kahūṃ sela sāṅgaṃ bhalī rela pelam | 3.9 |

NARĀJA CHANDA

sarokha sura sājiam |
bisāri saṅka bājiam |
nisaṅka sasatra mārahīṃ |
utāri aṅga ḍārahīṃ | 3.10 |

kachū na kāna rākhahīṃ |
su māri māri bhākhahīṃ |
su hāṃka hāṭha reliyam |
ananta sasatra jheliyam | 3.11 |

3.9.

D'Alep, de Junab, de Sarohi, à double tranchant,
Épées et poignards pleins de colère assènent leurs coups¹⁰⁶.
Ici on lance des javelots, là des lances,
Et ailleurs encore, c'est un vol continu de lances et de piques.

NARĀJA CHANDA

3.10.

Les héros ont pour ornement la colère
Et combattent en oubliant la peur.
Sans douter, ils font usage de leurs armes
Et dépècent leurs ennemis.

3.11.

Sans écouter rien ni personne,
Ils hurlent : « À mort, à mort ! ».
Ils sont au corps à corps en poussant des cris,
Supportant sans fin les coups des armes.

¹⁰⁶ Les épées d'Alep renvoient sans doute à celles – célèbres – de Damas (voir, notamment, Bahnassi 1976). – Selon Nabha (1930, 504), Janab serait « une ville où étaient autrefois fabriquées d'excellentes épée (...). Elle se trouve maintenant en Arménie », mais nous n'en avons pas trouvé trace. Dans son dictionnaire persan-anglais, Steingass écrit à l'entrée *janab* : une ville où l'on manufacture des épées et dont les habitants sont réputés pour leur bon naturel et leur hospitalité », sans autre précision (Steingass, 1892, 373). – Sirohi est une ville du sud du Rajasthan qui fut la capitale d'une principauté fondée dans la seconde moitié du 15^e siècle et qui perdura jusqu'en 1949. Elle était réputée pour ses épées : selon Tod (1832, 91, note 2), ces dernières, appelées des *sirohī* d'après le nom de la ville, étaient fameuses pour leur trempe ; Edgerton (1892, 105) note pour sa part que « l'épée de loin la préférée de toutes celles qu'on trouve au Rajputana (ancien nom du Rajasthan) est la Sirohi, à la lame légèrement incurvée à la manière de celle de Damas ».

hazāra hūri ambaram |
biruddha kai suambaram |
karūra bhāṁti ḍolahī |
su māru māra bolahī | 3.12 |

kahūki aṅga kaṭīam |
kahūṁ saroha paṭṭīam |
kahūṁ samāsa mucchīam |
gire su taccha mucchīam | 3.13 |

ḍhammaka ḍhola ḍhālayam |
harola hāla cālayam |
jhaṭāka jhaṭṭa bāhīam |
subīra saina gāhīam | 3.14 |

66 *nivam nisāṇa bājīam |*
subīra dhīra gājīam |
kripāna bāṇa bāha hī |
ajāta aṅga lāha hī | 3.15 |

3.12.

Il y a au ciel des milliers de houris
Qui choisiront un mari parmi les adversaires¹⁰⁷ .
Ceux-ci s'affrontent sans pitié
Aux cris de : « À mort, à mort ! ».

3.13.

Ici des membres ont été coupés,
Là, des chevelures arrachées,
Là encore des chairs tranchées,
Et des hommes sont tombés, taillés en pièces.

3.14.

On bat du tambour, les boucliers s'entrechoquent,
L'avant-garde est enfoncée.
Les armes frappent à coups redoublés
Et les puissants héros battent comme blé des armées entières.

3.15.

De nouvelles timbales résonnent
Et les puissants héros pleins d'endurance jettent des clameurs.
Ils brandissent arcs et épées
Et coupent des membres.

¹⁰⁷ Ces deux vers mêlent d'une part la conception islamique selon laquelle au paradis des êtres féminins parfaits (*ḥūrī*) sont destinés aux croyants, et tout particulièrement aux combattants tombés sur le champ de bataille (Rippin 2016), et d'autre part une manière tout hindoue de choisir un mari, appelée *svayamvara* (*suambara* dans le braj du texte) et réservée aux filles de rois et de *kṣatriya*, et qui prend la forme ou d'un affrontement public entre les prétendants ou simplement d'une assemblée à l'occasion de laquelle la jeune fille fait le choix de son futur époux : ainsi, dans le *Mahābhārata*, Arjuna devient le mari de Draupadī après sa victoire dans un concours de tir à l'arc (livre I, chapitre 12).

*biruddha krudhā rājiyaṃ
na cāra paira bhājiyaṃ |
sambhāri sasatra gāha hī |
su nāda megha lāja hī | 3.16 |*

*halāṅka hāṅka māra hī |
saraka sasatra jhāra hī |
bhire bisāri sokiyaṃ |
sidhāra deva lokiyaṃ | 3.17 |*

*rise birudha bīriyaṃ |
su māri jhāri tīriyaṃ |
sabada saṅkha bajjiyaṃ |
subīra dhīra sajjiyaṃ | 3.18 |*

RASĀVAL CHANDA

*turī saṅkha bāje |
mahāmbīra sāje |
nace tunda tājī
mace sūra gājī | 3.19 |*

*jhimī teja tegaṃ |
mano bijja begaṃ |
uṭhai nadda nādaṃ |
dhunna nribikhādaṃ | 3.20 |*

3.16.

Ils bouillonnent de colère et de rage
Et ne reculent pas d'un pouce.
Ils ont les armes à la main
Et crient à faire honte aux nuages d'orage.

3.17.

Ils poussent des hurlements
Et foncent en abattant leurs armes.
Ils combattent, oubliant leurs soucis,
Et partent pour le monde des dieux.

3.18.

La fureur dévore les héros qui s'affrontent
Et tirent des volées de flèches.
Les conques retentissent
Et les puissants héros ont pour ornement l'endurance.

3.19.

Trompettes et conques retentissent,
Les grands héros resplendissent
Et dansent les vifs coursiers
Tandis que pleins d'excitation, les vaillants guerriers poussent des cris.

3.20.

Les épées tranchantes sont aussi éclatantes
Que de vifs éclairs.
Une grande clameur s'élève
Et n'en finit pas de retentir.

*tute khagga kholam |
mukham māra bolam |
dhakā dhīka dhakkam |
gire hakka bakkam | 3.21 |*

*dalam dīha gāham |
adho aṅga lāham |
prayogham prahāram |
bakaim māru mārām | 3.22 |*

*nadī rakata pūram |
phirī gaini hūram |
gaje gaini Kālī |
hasī khaparālī | 3.23 |*

*mahām sūra soham |
maṇḍe loha kroham |
mahām garaba gajjiyam |
dhuṇam megha lajjiyam | 3.24 |*

*chake loha chakkam |
mukham māra bakkam |
mukham muccha baṅkam |
bhire chāḍa saṅkam | 3.25 |*

3.21.

Le sol est jonché de casques et d'épées brisés ;

On crie : « À mort ! ».

On force pour enfoncer les lignes

Et certains tombent, frappés par surprise.

3.22.

Une grande armée est battue comme blé,

Des membres sont coupés en deux,

Des flèches sont tirées, des coups sont portés,

On crie : « À mort ! ».

3.23.

La rivière est pleine de sang,

Au ciel les houris vont et viennent,

Et au ciel encore, Kālī fait entendre son cri

Tandis que rient les porteuses de bols¹⁰⁸.

3.24.

Les grands braves resplendent,

Ornés de fer et en furie ;

Ils tonnent avec grande fierté,

Et les nuages, à les entendre, sont pris de honte.

3.25.

Ils rayonnent dans l'ivresse de leurs armes d'acier

Et s'écrient : « À mort ! » ;

Ils portent des moustaches retournées

Et combattent défaits de toute peur.

¹⁰⁸ C'est-à-dire les Yoginī (voir Glossaire, s. v.).

hakaṃ hāka bājī |
ghirī saiṇa sajjī |
cire cāra dhūke |
mukhaṃ māra kūke | 3.26 |

ruke sūra saṅgaṃ |
mano sindhu Gaṅgaṃ |
ḍhahe ḍhāla ḍhakkam |
kripāṇaṃ karakkam | 3.27 |

hakaṃ hāka bājī |
nace tunda tājī |
rasaṃ rudra pāge |
bhire rosa jāge | 3.28 |

gire suddha selam |
bhaī rela pelam |
palamhāra nace |
raṇaṃ bīra mace | 3.29 |

hase māsaḥārī |
nace bhūta bhārī |
mahāṃ dhīṭha dhūke |
mukhaṃ māra kūke | 3.30 |

3.26.

Des ordres et des cris fusent,
Une armée est encerclée ;
Des guerriers surgissent de tous côtés avec des hurlements,
S'égosillant à crier : « À mort ! ».

3.27.

Des braves viennent s'échouer sur les lances adverses
Comme le Gange dans l'océan.
Certains avancent protégés par leurs boucliers
Que les épées frappent avec fracas.

3.28.

Des ordres et des cris fusent
Et dansent les vifs coursiers.
Les guerriers, submergés par leur passion violente,
S'affrontent furieusement.

3.29.

Les bonnes lances sont à terre
Et c'est la mêlée pour enfoncer l'adversaire.
Les mangeurs de chair dansent¹⁰⁹
Tandis que sur le champ de bataille les héros se déchaînent.

3.30.

Rient les mangeurs de chair¹¹⁰
Et dansent des hordes de Bhūta ;
Les guerriers avancent obstinément,
S'égosillant à crier : « À mort ! ».

¹⁰⁹ Sur les 'mangeurs de chair', voir 3.5.4 et note.

¹¹⁰ Sur les 'mangeurs de chair', voir 3.5.4 et note.

*gajai gaina Devī |
mahāṃ ansa bhevī |
bhale bhūta nācaṃ |
rasaṃ ruddra rācaṃ | 3.31 |*

*bhirai baira rujjhai |
mahāṃ jodha jujjhai |
jhaṇḍā gaḍḍa gāḍhe |
baje baira bāḍhe | 3.32 |*

*gajaṃ gāha bādhe |
dhanura bāna sādhe |
bahe āpa maddhaṃ |
gire addha addhaṃ | 3.33 |*

*gajaṃ bāja jujjhai |
balī baira rujjhai |
nribhai sasatra bāhai |
ubhai jīta cāhai | 3.34 |*

*gaje āni gājī |
nace tunda tājī |
hakaṃ hāka bajjī |
phirai saina bhajjī | 3.35 |*

3.31.

Au ciel tonne Devī
Née de l'Être suprême¹¹¹ ;
Les Bhūta dansent de belle manière,
En proie à leur passion destructrice.

3.32.

Les grands guerriers s'affrontent dans des débordements de haine
Et livrent une grande bataille ;
Ils ont fermement fixé leurs bannières
Et vocifèrent d'autant plus qu'en eux la haine croît.

3.33.

Les éléphants ont le cou orné de guirlandes à glands,
Arcs et flèches sont prêts.
Voici que les flèches volent parmi les guerriers,
Dont certains gisent au sol, coupés en deux.

3.34.

Éléphants et chevaux sont engagés dans la bataille
Et les puissants combattants s'affrontent haineusement ;
Ils manient leurs armes sans crainte
Et les deux camps aspirent à la victoire.

3.35.

On entend les cris des guerriers
Et dansent les coursiers rapides ;
Des ordres et des cris fusent
Et courent les armées en tous sens.

¹¹¹ C'est-à-dire de Kāla, selon la théologie propre à Gobind : Dieu est un, mais peut prendre ou engendrer n'importe quelle forme divine.

madamṃ matta māte |
rasamṃ ruddra rāte |
gajamṃ jūha sāje |
bhire rosa bāje | 3.36 |

jhamī teja tegamṃ |
ghaṇamṃ bija begamṃ |
bahai bāha bairī |
jalamṃ jiu gaṅgairī | 3.37 |

apo āpa bāhamṃ |
ubhai jīta cāhamṃ |
rasamṃ ruddra rāte |
mahāmṃ mata māte | 3.38 |

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

mace bīra bīramṃ abhūtamṃ bhayāṇamṃ |
bajī bheri bhurīkāra dhukke nisānamṃ |
navamṃ nadda niṣāṇa gajje gahīramṃ |
phirai ruṅṅa muṅḍamṃ tanamṃ taccha tīramṃ | 3.39 |

bahe khagga khetamṃ khiālamṃ khatāṅgamṃ |
rule taccha mucchamṃ mahā jodha jaṅgamṃ |
bandhai bīra bānā baḍe aiṃṭhivāre |
ghumai loha ghuṭṭamṃ mano mattavāre | 3.40 |

3.36.

Les guerriers ivres de vin
Sont en proie à leur passion destructrice ;
Ils ont décoré leurs éléphants
Et combattent en poussant des cris furieux.

3.37.

Les épées acérées luisent
Comme le vif éclair dans les nuages.
Il pleut autant de coups sur l'ennemi
Qu'il y a de ciseaux sur une étendue d'eau.

3.38.

On s'envoie des volées de flèches
Et les deux camps aspirent à la victoire.
En proie à leur passion destructrice,
Les guerriers sont complètement ivres.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

3.39.

Les héros se livrent une bataille extraordinaire et redoutable,
On entend sonner les trompes et résonner les tambours,
Dont le son est nouveau et profond ;
Des têtes, des troncs et des corps percés de flèches roulent çà et là.

3.40.

Sur le champ de bataille, les épées frappent sans relâche et les flèches volent ;
Des guerriers démembrés gisent au sol, une grande guerre fait rage.
Les héros, pleins de fierté, sont armés de pied en cap
Et, alourdis par leur équipement, vont comme ivres.

uṭṭhī kūha jūhaṃ samari sāra bajjiyaṃ |
kidho anta ke kāla ko megha gajjiyaṃ |
bhaī tīra bhīraṃ kamāṇaṃ karakkiyaṃ |
baje loha krohaṃ mahāṃ jaṅgi macciyaṃ | 3.41 |

biracce mahāṃ juddha jodhā juāṇaṃ |
khule khagga khatrī abhūtaṃ bhayāṇaṃ |
balī jujjha rujhai rasaṃ rudra ratte |
mile hattha bakhaṃ mahā teja tatte | 3.42 |

jhamī teja tegaṃ su rosaṃ prahāraṃ |
rule ruṇḍaṃ muṇḍaṃ uṭhī sasatra jhāraṃ |
babbakanta bīraṃ bhabbhakanta ghāyaṃ |
mano juddha Indraṃ juṭio Britarāyaṃ | 3.43 |

mahāṃ juddha macciyaṃ mahāṃ sūra gāje |
āpo āpa mai sasatra soṃ sasatra bāje |
uṭhe jhāra sāṅgaṃ mace loha krohaṃ |
mano khela bāsanta māhanta sohaṃ | 3.44 |

3.41.

On ne sait plus si c'est une clameur montant de la lande et le fracas des armes
s'entrechoquant dans les combats

Ou si c'est le tonnerre qui gronde dans les nuages à la fin des temps.

Les flèches pleuvent et l'on entend claquer les arcs ;

Le fer des armes tinte dans la rage de la grande guerre.

3.42.

Les jeunes combattants sont engagés dans une grande bataille ;

Sabre au clair, les *kṣatriya* sont extraordinairement effrayants.

Ils mettent toutes leurs forces dans l'affrontement, en proie à leur passion destructrice ;

Les mains agrippent les flancs, les combattants brûlent d'une vive ardeur.

3.43.

Les épées acérées luisent et frappent rageusement,

Têtes et troncs roulent dans la poussière, les armes s'entrechoquent avec des gerbes
d'étincelles.

Les héros poussent des cris, les blessures gargouillent :

C'est comme si s'affrontaient Indra et Vṛtra.

3.44.

C'est une grande guerre qui est engagée, les grands braves lancent des clameurs

Et les armes s'entrechoquent à grand bruit.

Des gerbes d'étincelles jaillissent, on brandit des lances ; tout n'est qu'acier et que
rage.

C'est comme si des Mahant resplendissaient dans la célébration de Holī.

RASĀVALA CHANDA

jīte baira rujjhaṃ |
tīte anti jujjhaṃ |
jīte kheti bhāje |
tīte anti lāje | 3.45 |

tuṭe deha baramaṃ |
chuṭī hātha caramaṃ |
kaḥūṃ kheti kholam |
gire sūra ṭolam | 3.46 |

kaḥūṃ muccha mukkhamaṃ |
kaḥūṃ sasatra sakkhamaṃ |
kaḥūṃ khola khaggamaṃ |
kaḥūṃ parama paggamaṃ | 3.47 |

gahe muccha baṅkī |
maṇḍe āna haṅkī |
ḍhakā ḍhukka ḍhālam |
uṭhe hāla cālam | 3.48 |

RASĀVALA CHANDA

3.45.

Tous ceux qui sont engagés contre l'ennemi
Combattent jusqu'au bout ;
Tous ceux qui fuient le champ de bataille,
La honte ne les quitte plus.

3.46.

Les cottes de maille sont brisées,
Les mains ont lâché les boucliers.
Ici, des casques jonchent le champ de bataille
Où un groupe de braves est tombé,

3.47.

Là, ce sont des têtes moustachues,
Là, seulement des armes,
Là, des casques et des épées
Et là de gigantesques pieds.

3.48.

Ayant frisé leurs moustaches,
Les fiers guerriers viennent s'engager dans la bataille.
Les boucliers s'entrechoquent
Et une grande clameur s'élève.

BHJANĠA PRAYĀTA CHANDA

khule khagga khūnī mahābīra khetam |
nace bīra baitalayam bhūta pretam |
baje ḍaṅka ḍaūrū uṭhe nāda saṅkham |
mano malla juṭṭe mahām hattha bakkham | 3.49 |

CHAPPAI CHANDA

jini sūrana saṅgrāma sabala samuhi hvai maṅḍio |
tina subhaṭana te eka Kāla koū jāta na chaḍḍio |
saba khatrī khaga khaṅḍi kheti te bhūmaṅḍapa ahuṭṭe |
sāra dhāri dhari dhūma mukati bandhana te chuṭṭe |
hvai ṭūka ṭūka jujjhe sabai pāva na pāche ḍārīyam |
jai kāra apāra sudhāra hūma bāsavaloka sidhārīyam | 3.50 |

68 CAUPAI

iha bidhi macā ghora saṅgrāma |
sidhāe sūra sūra ke dhāmā |
kahā lagai vaha kathom larāi |
āpana prabhā na baranī jāi | 3.51 |

BHUJANĠA PRAYĀTA CHANDA

3.49.

Sur le champ de bataille, les grands héros brandissent leurs épées ensanglantées
Et dans leur danse, ils sont accompagnés de Vetāla, de Bhūt et de Pret.

On bat du tambour et les conques retentissent ;

Comme des lutteurs en plein combat, les grands guerriers agrippent les flancs de leurs
adversaires.

3.50.

Des braves qui s'étaient engagés en masse et avec force dans l'affrontement,
Kāla l'unique n'en a laissé aucun vivant :

Tous les Kṣatriya, découpés à coups de sabre, gisent à terre sur le champ de bataille.
Brûlés par le feu sans fumée des lances et des lames, ils sont délivrés des liens du
monde.

Ils ont été mis en pièces, mais sans que nul n'ait reculé d'un pas au combat.

Ils ont reçu d'infinis vivats et s'en sont allés au paradis d'Indra.

CAUPĀĪ

3.51.

L'affrontement fut si terrible

Que bien des braves partirent pour le séjour des braves.

Comment pourrais-je continuer à raconter ce conflit ?

Mes propres lumières ne suffisent pas pour le décrire.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*Lavī saraba jīte Kusī saraba hāre /
bace je balī prāna lai ke sidhāre /
catura Beda paṭhiyaṃ kīyo Kāsi bāsaṃ /
ghane barakha kīne tahāṃ hī nivāsaṃ | 3.52 |*

*iti Srī Bacitra Nāṭaka granthe Lavī Kusī judha barananaṃ nāmu tritīā dhiāu
samāpatamasatu subhamasatu | 3 | afazūṃ |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

3.52.

La victoire des descendants de Lava fut complète, et complète la défaite de ceux de Kuśa ;

Les vaillants qui survécurent d'entre les descendants de Kuśa s'exilèrent.

Ils allèrent réciter les quatre Veda à Bénarès, où ils s'installèrent

Et demeurèrent durant de longues années.

Qu'ici s'achève le troisième chapitre « De la guerre des descendants de Lava et de Kuśa » du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant, la suite.

IV

[BEDA PĀṬHA BHEṬA RĀJA]

BHUJAṄGA PRAYĀT CHANDA

*jinai Beda paṭṭhiyo su Bedī kahāe |
tinai dharama kai karama nīke calāe |
paṭhe kāgadam Maddra rājā sudhāram |
āpo āpa mo baira bhāvaṃ bisāram | 4.1 |*

*nriṣam mukaliyam dūta so Kāsi āyam |
sabai Bediyam bheda bākke sunāyam |
sabai Beda pāṭhī cale Maddradesam |
pranāma kiyo āna kai kai naresam | 4.2 |*

*dhunam Beda kī bhūpa tā te karāi |
sabai pāsa baiṭhe sabhā bīca bhāi |
pare Sāma Beda Jujara Beda kattham |
rigam Beda paṭhiyam kare bhāva hattham | 4.3 |*

RASĀVALA CHANDA

*Atharva Beda paṭhiyam |
sunai pāpa natṭhiyam |
rahā rījha rājā |
dīā saraba sājā | 4.4 |*

IV

[LA RÉCITATION DU VEDA ET LE DON DU ROYAUME]

BHUJAṄGA PRAYĀT CHANDA

4.1.

On appelle Bedī ceux qui récitent le Veda ;
Leurs actes sont conformes au dharma.
Le roi du Panjab leur écrivit une lettre,
Leur proposant d'oublier leur vieille inimitié.

4.2.

Un messager envoyé par le roi gagna Kashi
Où il révéla à tous les Bedī le contenu de la missive.
Tous ces récitants du Veda partirent pour le Panjab
Et une fois arrivés, ils se prosternèrent devant le souverain.

4.3.

Le roi leur fit réciter le Veda,
Et tous les frères s'assirent en assemblée auprès d'eux.
Tandis que les Bedī récitaient le *Sāma Veda*, le *Yajur Veda*
Et le *R̥g Veda*, l'auditoire en saisissait le sens.

RASĀVALA CHANDA

4.4.

Les Bedīs recitèrent enfin l'*Atharva Veda*,
Ce qu'entendant le péché s'enfuit.
Quant au roi, il fut si content
Qu'il leur donna tout ce qu'il possédait.

layo banna bāsaṃ |
mahāṃ pāpa nāsaṃ |
rikhaṃ bhesa kīyaṃ |
tisai rāja dīyaṃ | 4.5 |

rahe hori logaṃ |
taje saraba sogāṃ |
dhanāṃ dhāma tiāge |
Prabhaṃ prema pāge | 4.6 |

ARILLA

Bedī bhayo prasanna rāja kaha pāi kai |
deta bhayo baradāna hīai hulasāi kai |
jaba Nānaka kala mai hama āni kahāi hai |
jo jagata pūja kari tohi parama padu pāi hai | 4.7 |

DOHARĀ

69 Lavī rāja de bani gae Bedīana kīno rāja |
bhāṃti bhāṃti tani bhogīyaṃ bhūa kā sakala samāja | 4.8 |

4.5.

Il se fit ermite en forêt,
Et ses grands péchés furent abolis.
Il prit l'habit de *ṛṣi*
Et donna son royaume aux Bedī¹¹².

4.6.

D'autres restèrent avec lui
Et tout chagrin les quitta.
Ils renoncèrent aux richesses et aux demeures
Et s'enduisirent de l'amour du Seigneur.

ARILLA

4.7.

Les Bedī se réjouirent d'avoir obtenu le royaume
Et c'est le cœur content que l'un d'entre eux prononça en leur nom cette bénédiction :
« Quand, apparu en l'âge de fer, je serai appelé Nānak,
Je vous ferai vénérer par le monde entier et vous ferai atteindre stade suprême¹¹³. »

DOHARĀ

4.8.

Ayant donné leur royaume, les descendants de Lava partirent pour la forêt ; les Bedī
commencèrent à régner
Et jouirent de diverses manières de tous les plaisirs de la vie en société.

¹¹² Sur la figure du roi-renonçant, voir 2.21.2 et note.

¹¹³ Dans cette strophe et en 4.9 qui lui fait suite après la parenthèse du *dohrā*, un Bedī s'adresse aux Soḍhī qui ont renoncé à leur royaume et leur prédit qu'un de leurs descendants deviendra Gurū après les trois premières incarnations 'bedī' de Gurū Nānak. Ce sera Gurū Rām Dās (1534-1581, Gurū à partir de 1574). Voir l'arbre généalogique des Gurū dans l'appendice 4.

CAUPĀĪ

*tritīya Beda sunaba tuma kīā |
catura Beda suni bhūa ko dīā |
tīna janama hamahūṃ jaba dhari hai |
cauthe janama Gurū tuhi kari hai | 4.9 |*

*uta rājā kānanahi sidhāyo |
ita ina rāja karata sukha pāyo |
kahā lage kari kathā sunāū |
grantha baḍhana te adhika ḍarāū | 4.10 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granthe Beda pāṭha bheṭa rāja caturatha dhiāi samāpatamasatu
subhamasatu | 4 | afazūṃ |*

CAUPĀĪ

4.9.

« Vous avez écouté trois Veda
Et entendant le quatrième, vous avez donné votre royaume.
Quand, étant passé par trois naissances,
Je naîtrai une quatrième fois, c'est l'un d'entre vous qui sera Gurū. »

4.10.

Le roi soḍhī partit pour la forêt
Et le roi bedī régna, goûtant les plaisirs royaux.
Mais comment raconter cette histoire ?
Je crains que ce livre ne devienne trop volumineux.

*Qu'ici s'achève le quatrième chapitre « La récitation du Veda et le don du royaume »
du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant, la
suite.*

V

[PĀTASĀHĪ BARANANAM]

NARĀJA CHANDA

*bahuri bikhādha bādhiyaṃ |
kinī na tāhi sādhiyaṃ |
kamma kāma yo bhāi |
su bhūmi bansa te gaī | 5.1 |*

*bīpra karata bhae sūdra briti chatrī baisana kama |
baisa karata bhae chatrī briti sūdra su dija ko dhama | 5.2 |*

CAUPĀI

*bīsa gāva tina ke rahi gae |
jina mo karata krisānī bhae |
bahuta kāla iha bhāṃti bitāyo |
janama samai Nānaka ko āyo | 5.3 |*

V

[DE LA ROYAUTE (SPIRITUELLE)]

5.1.

À nouveau survinrent des différends
Que nul ne parvint à régler,
Et il arriva, avec le temps,
Que les Bedī perdirent leur royaume.

5.2.

Les brahmanes agissaient en *śudra*, les *kṣatriya* comme des *vaiśya* ;
Les *vaiśya* agissaient en *kṣatriya* et les *śudra* se comportaient en deux-fois-nés¹¹⁴.

CAUPĀI

5.3.

Les Bedī ne conservèrent que vingt villages,
Dans lesquels ils se mirent à pratiquer l'agriculture.
Il s'écoula ainsi beaucoup de temps
Jusqu'à ce que naquît Nānak¹¹⁵.

¹¹⁴ Chaque *varṇa* est censé suivre un dharma qui lui est propre. Quand tel n'est plus le cas, selon les conceptions brahmaniques, l'ordre socio-cosmique est bouleversé. Une telle situation, disent notamment les Purāṇa, est typique du dernier âge du monde (le *kaliyuga* ; voir Glossaire, s. v.), qui voit le dharma s'effacer (voir, par exemple, Mittal and Thursby, 99). – Sur les deux-fois-nés, voire Glossaire, s. v. DVIJA.

¹¹⁵ Sur Nānak et ses successeurs, évoqués dans les strophes suivantes, voir Appendice 1, « Les débuts du Nānak Panth » ou, pour davantage de détails, en français, Matringe 2008, 45-113. Pour les liens généalogiques entre les Gurū sikhs, voir leur arbre généalogique dans l'appendice 4..

DOHARĀ

*tina Bedīyana ke kula bikhe pragaṭe Nānaka rāi |
sabha sikkhana ko sukha dae jatta tahha bhae sahāi | 5.4 |*

70 CAUPAĪ

*tina iha kala mo dharamu calāyo |
sabha sādhana ko rāhu batāyo |
jo tā ke māraga mahi āe |
te kabahūṃ nahi pāpa santāe | 5.5 |*

*je je pantha tavana ke pare |
pāpa tāpa tina ke Prabha hare |
dūkha bhūkha kabahūṃ na santāe |
jāla kāla ke bīca na āe | 5.6 |*

*Nānaka Aṅgada ko bapu dharā |
dharama pracuri iha jaga mo karā |
Amara Dāsa puni nāma kahāyo |
janu dīpaka te dīpa jagāyo | 5.7 |*

*jaba bardāni samai vahu āvā |
Rāma Dāsa taba Gurū kahāvā |
tiha baradāni purātani dīā |
Amara Dāsi surapuri magu līā | 5.8 |*

DOHARĀ

5.4.

C'est parmi les Bedī que se manifesta le seigneur Nānak.
Il apporta le bonheur à tous ses disciples et les aida en tout lieu.

CAUPĀĪ

5.5.

Il répandit le dharma parmi eux en ce Kaliyuga
Et montra le chemin à tous les Sādhu.
Ceux qui rejoignirent sa voie
Ne furent jamais tourmentés par le péché.

5.6.

Tous ceux qui suivirent son chemin,
Le Seigneur les défit de la brûlure du péché.
Ils ne furent plus tourmentés par le malheur ni par la faim
Et ils échappèrent au filet du temps.

5.7.

Nānak prit ensuite la forme d'Anḡad
Et continua à propager le dharma en ce bas monde.
Puis il fut appelé Amar Dās,
Comme à une une lampe à huile s'en allume une autre.

5.8.

Quand fut venu le temps que la bénédiction se réalisât,
Le Gurū fut appelé Rām Dās.
La vieille bénédiction s'accomplit en lui,
Quand Amar Dās partit pour le séjour des dieux.

*srī Nānaka Aṅgadi kari mānā |
Amara Dāsa Aṅgada pahicānā |
Amara Dāsa Rāma Dāsa kahāyo |
sādhana lakhā mūr̥ha nahi pāyo | 5.9 |*

*bhinna bhinna sabhahūṃ kari jānā |
eka rūpa kinahūṃ pahicānā |
jina jānā tina hī sidhi pāī |
binu samajhe sidhi hāthi na āī | 5.10 |*

*Rāma Dāsa Hari so mili gae |
guratā deta Arajunahi bhae |
jaba Arajuna Prabha loki sidhāe |
Harigobinda tiha ṭhām ṭhaharāe | 5.11 |*

*Harigobinda Prabha loki sidhāre |
Harī Rāi tiha ṭhām baiṭhāre |
Harī Krisani tina ke suta vae |
tina te Tega Bahādura bhae | 5.12 |*

*tilaka jañjhū rākhā Prabha tā kā |
kīno baḍo kalū mahi sākā |
sādhana hetī itī jini karī |
sīsu dīyā paru sī na ucarī | 5.13 |*

5.9.

Le vénéré Nānak fut tenu pour Aṅgad
Amar Dās reconnu comme Aṅgad,
Puis Amar Dās fut appelé Rām Dās :
Cela fut clair pour les Sādhu, tandis que les fous ne le saisirent pas.

5.10.

La plupart les perçurent comme séparés ;
Seuls quelques les reconnurent comme un seul et même être.
La perfection spirituelle fut l'apanage de ceux qui saisirent cela,
– Perfection inaccessible sans cette compréhension.

5.11.

Quand Rām Dās s'unit à Hari,
Le statut de Guru fut transmis à Arjun.
Quand Arjun gagna le royaume du Seigneur,
Hargobind le remplaça.

5.12.

Lorsque Hargobind gagna le royaume du Seigneur,
Hari Rāi le remplaça,
Dont Har Kriśan était le fils ;
Après eux vint Teḡ Bahādur.

5.13.

Ô Seigneur ! Il protégea la marque sectaire et le cordon sacrificiel :
Il accomplit un acte héroïque en ce Kaliyuga !
Pour le bien des Sādhu,
Il alla jusqu'à offrir sa tête sans un mot.

*dharama heta sākā jini kīā |
sīsu dīā paru siraru na dīā |
nāṭaka ceṭaka kīe kukājā |
Prabha logana kaha āvata lājā | 5.14 |*

DOHARĀ

*ṭhīkara phori dilīsa siri Prabha puri kīyā payāna |
Tega Bahādur sī kriyā karī na kihnūṃ āni | 5.15 |*

*Tega Bahādura ke calata bhayo jagata ko soka |
hai hai hai sabha jaga bhayo jai jai jai sura loki | 5.16 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granthe pātasāhī barananaṃ nāma pañcamo dhiāu
samāpatamasatu subhamasatu | 5 | afazūṃ |*

5.14.

Oui, il accomplit un acte héroïque pour le dharma
En donnant sa tête plutôt que d'abdiquer sa constance.
Se donner en spectacle en faisant des miracles est mal agir
Et répugne aux hommes du Seigneur.

DOHARĀ

5.15.

Il brisa le pot de sa tête sur le maître de Delhi et partit pour la cité du Seigneur¹¹⁶ ;
Un acte comme celui de Teḡ Bahādur, nul autre n'aurait pu l'accomplir.

5.16.

Le monde entier s'affligea du décès de Teḡ Bahādur ;
Partout sur terre on entendait des 'hélas !', tandis que dans le monde des dieux
retentissaient des 'vivat !'

*Qu'ici s'achève le cinquième chapitre « De la royauté [spirituelle] » du vénéré livre
intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant, la suite.*

¹¹⁶ Ce vers joue sur le nom de Teḡ Bahādur, qui signifie « Brave Épée », mais dont le premier élément (pers. *teḡ* 'épée'), prononcé *teḡ* en panjabi, est très proche de pers. *deg* « marmite ». Or, en raison de son dévouement pour nourrir les pauvres, Teḡ Bahādur était surnommé Deg Bahādur, « Brave Marmite » (Latif 1891, 258-9).

VI

[MAMA ĀGIĀ KĀLA JAGA PRAVESA KARANA]

CAUPĀĪ

71 aba maiṃ āpanī kathā bakhāno |
tapa sāpata jiha bidhi muhi āno |
Hema Kuṅṭa parabata hai jahāṃ |
sapata sriṅga sobhita hai tahāṃ | 6.1 |

Saptasriṅga tiha nāmu kahāvā |
Paṇḍu rāja jaham jogu kamāvā |
taha hama adhika tapassiā sādhi |
Mahāmkāla-Kālakā arādhī | 6.2 |

iha bidhi karata tapassiā bhayo |
dvai te eka rūpa hvai gayo |
tāta mātā mura Alakha arādhā |
bahu bidhi joga sādhanā sādhi | 6.3 |

tina jo karī Alakha kī sevā |
tā te bhe prasanni Guradevā |
tina Prabha jaba āisu muhi dīā |
taba hama janama kalū mahi līā | 6.4 |

VI

[MA VENUEAU MONDE SUR ORDRE DE KĀLA]

CAUPĀĪ

6.1.

Je raconte à présent ma propre histoire
Et comment, alors que je me livrais mes austérités, je fus amené en ce monde.
Je me trouvais sur le mont Hema Kuṅṭa
Qui est orné de sept cimes.

6.2.

Cette montagne, aussi appelée les Sept-Cimes, est celle
Sur laquelle le roi Paṅḍu pratiquait le yoga.
J'étais engagé dans une ascèse extrême,
Adorant le grand Kāla et Kālī¹¹⁷.

6.3.

Alors que j'étais ainsi en pleine ascèse,
Je passai de la dualité à l'unité¹¹⁸.
Mes parents aussi adoraient l'Invisible,
S'adonnant à divers types de yoga et de *sādhānā*.

6.4.

Leur façon de servir l'Invisible
Plaisait à ce suprême Guru.
Quand le Seigneur m'en donna l'ordre,
Je naquis en ce Kaliyuga.

¹¹⁷ C'est-à-dire, selon 14.5.1-2, ses père et mère divins.

¹¹⁸ C'est-à-dire « je me fondis en Dieu », stade ultime de la voie de salut qu'est le sikhisme.

*cita na bhayo hamaro āvana kahi |
cubhī rahī sruti Prabhu caranana mahi |
jiu tiu Prabha hama ko samajhāyo |
ima kahi kai iha loki paṭhāyo | 6.5 |*

AKĀLA PURAKHA BĀCA ISA KĪṬA PRATI |

CAUPAĪ

*jaba pahile hama srisaṭi banāī |
daīta race dusṛa dukha dāī |
te bhujā bala bavare hvai gae |
pūjata parama Purukha rahi gae | 6.6 |*

*te hama tamaki tanika mo khāpe |
tina kī ṭhaūra devatā thāpe |
te bhī bala pūjā urajhāe |
āpana hī Paramesura kahāe | 6.7 |*

*Mahādeva acuta kahavāyo |
Bisana āpa hī ko ṭhaharāyo |
Brahmā āpa Pārabrahama bakhānā |
Prabha ko Prabhū na kinahūṃ jānā | 6.8 |*

6.5.

Je ne songeais nullement à venir
Alors que ma méditation s'absorbait dans les pieds du Seigneur.
Mais le Seigneur m'expliqua ma mission
Et m'envoya sur terre avec ces mots :

[KĀLA ORDONNANT D'ENTRER DANS LE MONDE AU VER QUE JE SUIS¹¹⁹]

6.6.

« Quand je créai l'univers,
Je fis d'abord apparaître les abominables Daitya qui sèment le malheur :
La force de leurs bras les rendit fous
Et ils cessèrent de rendre un culte à l'Être suprême.

6.7.

Dans ma colère, je les détruisis en un instant
Et installai les dieux à leur place.
Mais eux aussi se mirent à faire la *pūjā* de leur propre puissance,
Se disant chacun Seigneur suprême¹²⁰. »

6.8.

Śiva Mahādeva se nomma lui-même l'Inébranlable,
Viṣṇu crut pouvoir exister de-par lui-même,
Brahmā se proclama le suprême *brahman* :
Aucun ne reconnaissait le Seigneur en tant que tel.

¹¹⁹ Sur ce 'ver', voir 1.27.1 et note.

¹²⁰ À partir de la strophe suivante et jusqu'à 6.27, Gurū Gobind rapporte la teneur des paroles de Hari non plus au discours direct, mais sous forme de récit.

*taba sākhi Prabha asaṭa banāe |
sākha namita debe ṭhahirāe |
te kahai karo hamārī pūjā |
hama binu avaru na ṭhākuru dūjā | 6.9 |*

*parama Tatta ko jina na pachānā |
tina kari īsura tina hī mānā |
kete Sūra Canda kahu mānai |
Aganahotra kāi Pavana pramānai | 6.10 |*

*kinahūṃ Prabhu pāhina pahicānā |
nhāti kite kite jala karata bidhānā |
ketika karama karata ḍarapānā |
dharama rāja ko dharama pachānā | 6.11 |*

6.9.

Alors le Seigneur produisit les Huit Témoins

Afin qu'ils rendissent témoignage¹²¹.

Mais ils demandèrent que l'on fit leur *pūjā*,

Prétendant qu'il n'y avait pas d'autre Dieu qu'eux.

6.10.

Ceux qui ne reconnaissaient pas l'Essence suprême

Se prétendaient chacun le Seigneur et l'on avait foi en eux.

Certains adoraient Sūrya ou Candra,

D'autres pratiquaient l'*agnihotra* ou honoraient Pavana.

6.11.

Certains tenaient une pierre pour le Seigneur,

D'autres se baignant faisaient de l'eau le Créateur,

Tandis que d'autres encore, accomplissant ces rites, prenaient peur

Et voyaient en Dharmarāja le dharma même¹²².

¹²¹ Il s'agit probablement d'une allusion aux célèbres *śloka* (strophes de quatre *pāda* [hémistiches, litt. 'pieds'] de chacun 8 syllabes) 85 et 86 du livre VIII du *Mānavadharmasāstra* (les « Lois de Manu »), célèbre traité de *dharma* en vers sanskrits composé entre le II^e siècle av. et le II^e siècle ap. J.-C., et plutôt vers la fin de cette période [Olivelle 2004, xx-xxiii]. Lesdits versets peuvent se traduire ainsi : « 85. Les malfaisants, certes, pensent : 'Personne ne nous voit.' / Mais les dieux les voient clairement, et de même leur propre âme. – 86. Le ciel, la terre, les eaux, le cœur, la lune, le soleil, le feu, Yama et le vent, / la nuit ainsi que les deux crépuscules et la loi connaissent la conduite de tous les êtres corporels. » Dans le premier hémistiche du deuxième verset, le groupe « la-lune-le-soleil-le-feu-Yama-le-vent » se présente comme un composé copulatif (*dvandva*) sanskrit dont le dernier membre prend la marque du pluriel, et dans le second, la traduction « les deux crépuscules » correspond à un mot sanskrit au duel (*saṃdhye*, litt. 'les deux [moments] qui se trouvent au point de jonction'). Ainsi, grammaticalement, le verbe « connaissent » a-t-il huit sujets, dans lesquels on peut voir les Huit Témoins dont parle Gobind.

¹²² Dharmarāja, souverain du dharma, est une épithète de Yama (voir Glossaire, s. v.). Le vers signifie donc que certains voyaient en Yama, et non en Dieu, la source du dharma auquel se conformer pour atteindre le salut.

*je Prabha sākha namita ṭhaharāe |
te hiām āi Prabhū kahāve |
tākī bāta bisara jāti bhī |
apanī apanī parata sabho bhī | 6.12 |*

72 *jaba Prabha ko na tinai pahicānā |
taba Hari ina manuchana ṭhaharānā |
te bhī basi mamatā hui gae |
Paramesura pāhana ṭhaharae | 6.13 |*

*taba Hari siddha sādha ṭhahirae |
tina bhī parama purakha nahi pāe |
je koī hoti bhayo jagi siānā |
tina tina apano panthu calānā | 6.14 |*

*parama Purakha kinahūṃ naha pāyo |
baira bāda haṅkāra baḍhāyo |
peḍa pāta āpana te jalai |
Prabha kai pantha na koū calai | 6.15 |*

*jini jini tanaki siddha ko pāyo |
tini tini apanā apanā rāhu calāyo |
Paramesura na kinahūṃ pahicānā |
mama ucāri te bhayo dīvānā | 6.16 |*

6.12.

Ceux que le Seigneur avait créés comme d'humbles témoins
Se donnèrent une fois venus ici-bas le nom du Seigneur,
Dont ils oublièrent la parole,
S'absorbant tous dans leur propre splendeur.

6.13.

Comme ils ne reconnaissaient pas le Seigneur,
Hari je les établit sur terre comme humains.
Eux aussi vécurent sous l'emprise de l'égotisme
Et pour eux des pierres étaient le Seigneur suprême.

6.14.

Alors Hari créa les Siddha et les Sādhu
Qui ne purent pas non plus trouver l'Être suprême.
Quiconque parmi eux était au monde doué de quelque intelligence
Fondait sa propre Voie.

6.15.

Nul ne trouva l'Être Suprême ;
Chacun faisait croître la haine, la querelle et l'égotisme.
Arbres et feuilles s'embrasaient d'eux-mêmes ;
Nul ne suivait la Voie du Seigneur.

6.16.

Quiconque obtenait la moindre *siddhi*
Fondait sa propre Voie.
Nul ne reconnaissait le Très-Haut
Et chacun, à dire « moi, moi ! », devenait fou.

*Paramatata kinahūṃ na pachānā |
āpa āpa bhītari urajhānā |
taba je je rikhi rāja banāe |
tina āpana puni siṃmrita calāe | 6.17 |*

*je siṃmratana ke bhae anurāgī |
tina tina kriā Brahama kī tiāgī |
jina manu Hara caranana ṭhaharāyo |
so siṃmritana ke rāha na āyo | 6.18 |*

*Brahamā cāra hī Beda banāe |
saraba loka tiha karama calāe |
jina kī liva Hari caranana lāgī |
te Bedana te bhae tiāgī | 6.19 |*

*jina mati Beda Katebana tiāgī |
Pārabrahama ke bhe anurāgī |
tina ke gūṛa mati je calahī |
bhāṃṭi aneka dūkha so dalahī | 6.20 |*

6.17.

Nul ne reconnaissait l'Essence Suprême ;
Chacun était empêtré dans son ego.
Tel devenait-il Rājarṣi
Qu'il fondait propre Tradition¹²³.

6.18.

Ceux qui devinrent les dévots d'une telle Tradition
Abandonnèrent tous leur quête du Brahman¹²⁴.
Ceux qui se tinrent aux pieds de Hari
Ne s'engagèrent pas dans la voie d'une Tradition.

6.19.

Brahmā créa les quatre Vedas ;
Tout le monde en suivit les prescriptions.
Ceux qui adoraient les pieds de Hari
Se détournèrent des Vedas.

6.20.

Ceux qui se détournèrent des Veda et les Écritures de l'Islam
Devinrent les dévots aimants de l'ultime Brahman.
Ceux qui suivirent l'enseignement profond de Celui-ci
Abolirent toutes sortes de malheurs.

¹²³ Le sanskrit *smṛti* renvoie à une tradition textuelle d'auteur(s) humain(s), et s'oppose à *śruti*, la Révélation (védique, dans le brahmanisme). – Un *rājarṣi* est un roi qui continue à régner en bon *kṣatriya* bien qu'ayant, sur le plan spirituel, atteint un statut de *ṛṣi* (voir Glossaire, s. v.). Un exemple archétypal est celui du roi Viśvamitra ('Ami de tous') à qui est attribué la révélation du troisième des dix livres du *Ṛg Veda*.

¹²⁴ Le Brahman est une manière de désigner Dieu pour Gobind.

*je je sahita jātana sandehi |
Prabha ke saṅgi na choḍata neha |
te te parama purī kahi jāhī |
tina Hari siu antaru kichu nāhī | 6.21 |*

*je je jīye jātana te ḍare |
parama Purukha taji tina magi pare |
te te naraka kuṇḍa mo parahī |
bāra bāra jaga mo bapu parahī | 6.22 |*

*taba Hari bahuri Datta upajāio |
tina bhī apanā panthu calāio |
kar mo nakkha sira jaṭā savārī |
Prabha kī kriā kachu na bicārī | 6.23 |*

*puni Hari Gorakha ko uparājā |
sikkha kare tīnahūṃ baḍa rājā |
sravana phārī mudrā duai ḍārī |
Hari kī prīti rīti na bicārī | 6.24 |*

6.21.

Ceux qui tenaient la caste en suspicion,
Qui ne délaissaient pas le lien d'amour avec le Seigneur,
Ceux-là gagnaient le suprême séjour
Et il n'y avait plus de différence entre eux et Hari¹²⁵.

6.22.

Ceux qui craignaient la caste en leur cœur
Et qui en suivaient la voie, se détournant de l'Être suprême,
Ceux-là tombaient dans les abysses de l'enfer¹²⁶
Et se réincarnaient sans cesse¹²⁷.

6.23.

Hari créa ensuite Datta
Qui fonda sa propre Voie.
On y avait les ongles longs et les cheveux nattés¹²⁸,
Mais on ne s'y souciait pas de la volonté du Seigneur.

6.24.

Puis Hari créa Gorakṣanātha :
Celui-ci fit de grands rois ses disciples
Qui se perçaient les oreilles pour y mettre des anneaux
Mais qui ne souciaient pas de la voie de l'amour du Seigneur.

¹²⁵ On retrouve bien ici la voie de salut déjà énoncée par Nānak, notamment dans son *Japu* (*Ādi Granth*, p. 1-8 ; voir Matringe 2016, 42-65), et qui culmine dans la fusion en Dieu.

¹²⁶ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

¹²⁷ Sur les enfers et ce cycle infernal de réincarnations, qui est ce dont le sikhisme entend libérer, voir Glossaire, s. v. Naraka.

¹²⁸ Les ascètes śivaïtes ont souvent de lourdes nattes (sanskrit *jaṭā*), que certains enroulent en chignon. Il en est qui font vœu de se tenir plusieurs années durant sur une jambe et un bras levé au-dessus de la tête. Leurs membres immobilisés s'atrophient et se rigidifient, et les ongles de main immobile et tenue fermée poussent à travers cette dernière (voir, par exemple, Harman 2004, 107).

*puni Hari Rāmānanda ko karā |
bhesa bairāgī ko jini dharā |
kaṇṭhī kaṇṭhi kāṭha kī dārī |
Prabha kī kriyā na kachū bicārī | 6.25 |*

*je Prabha parama Purakhu upajāe |
tina tina apane rāha calāe |
Mahādīna tabi Prabha uparājā |
Arraba desa ko kīno rājā | 6.26 |*

*tina bhī eku panthu uparājā |
liṅga bināṃ kīne sabha rājā |
sabha te apanā nāmu japāyo |
sati nāmu kāhūṃ na driṛāyo | 6.27 |*

*sabha apanī apanī urajhānā |
Pārabrahama kāhūṃ na pachānā |
tapa sādḥata Hari mohi bŭlāyo |
ima kahi kai iha loka paṭhāyo | 6.28 |*

6.25.

Puis le Seigneur produisit Rāmānanda
Qui revêtit l'habit du renoncement,
Portait au cou un collier de perles de bois¹²⁹
Et ne se souciait pas de la volonté du Seigneur.

6.26.

Tous ceux que créa Le Seigneur, l'Être suprême,
Fondèrent leur Voie.
Le Seigneur créa alors Muḥammad¹³⁰
Dont il fit le roi d'Arabie.

6.27.

Lui aussi fonda une Voie
Et fit trancher le pénis à tous les rois¹³¹.
À tous il fit répéter son nom
Plutôt que de répandre parmi eux le Vrai Nom.

6.28.

Chacun était ainsi empêtré dans ses propres affaires
Sans conscience du suprême Brahman.
Tandis que j'étais à mes austérités, Hari m'appela
Et m'envoya dans le monde avec ces mots :

¹²⁹ En contexte viṣṇuïte, un tel collier (*kaṇṭhī*), généralement remis au disciple par le *guru* lors de l'initiation, est fait en perles de bois de basilic sacré (*Ocimum tenuiflorum*).

¹³⁰ Appelé Mahādīn par Gobind, ce qui sonne comme un composé *mahā* « grand » et *dīna* « religion » (ar. *dīn*).

¹³¹ Littéralement : « fit sans pénis tous les rois » ; façon imagée d'évoquer la circoncision.

73 akāla purakha bāca | caupāi |

mai apanā suta tohi nivājā |
panthu pracura karabe kaha sājā |
jāhi tahāṃ tai dharamu calāi |
kabudhi karana te loka haṭāi | 6.29 |

kabibāca | doharā |

ṭhāḍha bhayo mai jori kari bacana kahā sira nayāi |
pantha calai taba jagata mai jaba tuma karahu sahāi | 6.30 |

caupāi

iha kārani Prabha mohi paṭhāyo |
taba mai jagati janamu dhari āyo |
jima tina kahī inai tima kahi hoṃ |
aūra kisu te baira na gahi hoṃ | 6.31 |

je ham ko Paramesura ucari hai |
te sabha naraki kuṇḍa mahi pari hai |
mo ko dāsu tavana kā jāno |
yā mai bhedu na rañca pachāno | 6.32 |

Paroles de l'Être éternel - Caupāī

6.29.

« Je t'ai chéri toi seul comme Mon fils.
Je t'ai créé pour que tu propages *la Voie*.
Va là-bas, fais régner le dharma,
Détourne les gens de la fausse conscience ! »

Paroles du poètes - Doharā

6.30.

Debout, les mains jointes et la tête baissée, je dis :
« La Voie ne se développera dans le monde qu'avec Ton aide ».

Caupāī

6.31.

Telle est la raison pour laquelle le Seigneur m'a envoyé,
Et je suis alors venu naître en ce monde.
C'est ce qu'Il m'a dit que je répète
Et je n'ai de haine pour personne.

6.32.

Ceux qui m'appelleront Souverain Suprême
Tomberont dans les abysses de l'enfer¹³².
Sachez que je suis Son serviteur
Et reconnaissez qu'il n'y a là pas le moindre mystère.

¹³² Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

mai ho Parama Purakha ko dāsā |
dekhani āyo jagata tamāsā |
jo Prabha jagati kahā so kahi ho |
mrita loka te moni na rahi ho | 6.33 |

NARĀJ CHANDA

kahiyo Prabhū su bhākhi hoṃ |
kisū na kāna rākhi hoṃ |
kisū na bhekha bhīja hoṃ |
alekha bīja bīja hoṃ | 6.34 |

pakhāṇ pūji ho nahī |
na bhekna bhīja ho kahī |
Ananta nāmu gāi hoṃ |
paramma Purukha pāi hoṃ | 6.35 |

jaṭā na sīsa dhāri hoṃ |
na mundrakā su dhāri hoṃ |
na kāni kāhūṃ kī dharoṃ |
kahiyo Prabhū su mai karoṃ | 6.36 |

bhajoṃ su eku nāmayaṃ |
ju kāma saraba thāmayam |
na jāpa āna ko japo |
na aūra thāpanā thapo | 6.37 |

6.33.

Je suis le serviteur de l'Être Suprême ;
Je suis venu pour voir le spectacle du monde.
Je répète de-par le monde ce qu'a dit le Seigneur ;
Je ne puis rester silencieux en ce séjour de la mort.

NARĀJA CHANDA

6.34.

Je ne fais que répéter les paroles du Seigneur
Sans prêter l'oreille à nul autre.
Je ne suis entiché d'aucun habit d'ascète ;
Je sème la graine de l'Indescriptible.

6.35.

Je n'adore pas des pierres
Ni ne suis entiché d'aucun habit d'ascète.
Je chante le nom de l'Infini ;
J'ai trouvé l'Être Suprême.

6.36.

Je ne natte pas mes cheveux
Ni ne porte d'anneaux.
Je ne prête l'oreille à quiconque
Et ne fais que répéter les paroles du Seigneur.

6.37.

Je vénère Son seul nom,
Qui est efficace en toute circonstance.
Je n'en répète aucun autre,
Je ne fais fonds sur nul autre.

*bianti nāmu dhiāi hoṃ |
parama joti pāi hoṃ |
nā dhiāna āna ko dharoṃ |
na nāmu āni ucaroṃ | 6.38 |*

*tavikka nāma rattiyaṃ |
na āna māna mattiyaṃ |
parama dhiāna dhārīyaṃ |
ananta pāpa ṭārīyaṃ | 6.39 |*

*tumeve rūpa rāciyaṃ |
na āna dāna māciyaṃ |
tavakka nāmu ucārīyaṃ |
ananta dūkha ṭārīyaṃ | 6.40 |*

74 CAUPAI

*jini jini nāmu tihāro dhiāiā |
dūkha pāpa tina nikaṭi na āiā |
je je aūra dhiāna ko dharahī |
bahisi bahisi bādena te marahī | 6.41 |*

*hama iha kāja jagata mo āe |
dharama heta Guradevi paṭhāe |
jahāṃ tahāṃ tuma dharama bithāro |
dusaṭa dokhayani pakari pachāro | 6.42 |*

6.38.

Sans fin je médite sur Son nom
Et j'atteins la suprême lumière.
Je ne médite sur aucun autre,
Je ne prononce nul autre nom.

6.39.

Je suis teint de Ton seul nom,
Je n'en honore nul autre.
En méditation suprême,
J'évite une infinité de péchés.

6.40.

Je suis absorbé dans Ta forme,
Je ne m'adonne à nul autre.
Prononçant Ton nom,
J'évite une infinité de malheurs.

CAUPĀĪ

6.41.

Tous ceux qui méditent sur Ton nom,
Malheur et péché ne s'approchent pas d'eux.
Tous ceux dont la méditation est autre
Périssent dans toutes sortes de vaines querelles.

6.42.

Je suis venu en ce monde avec un seul objectif,
C'est pour le dharma que le divin Guru m'a envoyé :
« Propage partout le dharma ;
Saisis et abats mauvais et pécheurs ! »

*yāhī kāja dharā hama janamaṃ |
samajha lehu sādḥū sabha manamaṃ |
dharama calāvana santa ubārana |
dusaṭa sabhana ko mūla upārīna | 6.43 |*

*je je bhae pahila avatārā |
āpu āpu tina jāpu ucārā |
Prabha dokhī na bidārā |
dharama karana ko rāhu na ḍārā | 6.44 |*

*je je gaūsa ambīā bhae |
mai mai karata jagata te gae |
Mahāpurukha kāhūṃ na pachānā |
karama dharama ko kachū na jānā | 6.45 |*

*avarana kī āsā kichu nāhī |
Ekau āsa dharo mana māhī |
āna āsa upajata kichu nāhī |
vākī āsa dharo mana māhī | 6.46 |*

DOHARĀ

*koī paṛati Kurāna ko, koī paṛata Purāna |
kāla na sakata bacāi, phokaṭa dharama nidāna | 6.47 |*

6.43.

Je suis né avec ce seul objectif,
Comprenez-le en votre esprit, ô Sādhu :
Faire progresser le dharma, assurer le salut des Sant
Et radicalement éliminer tous les mauvais.

6.44.

Tous les *avatāra* antérieurs
N'ont fait répéter que leur propre nom.
Ils n'ont pas anéanti les pécheurs contre le Seigneur
Ni ne les ont mis sur la voie du dharma.

6.45.

Tous les saints et prophètes musulmans
Ont quitté ce monde en n'ayant clamé que « moi, moi ».
Aucun n'a reconnu l'Être Suprême
Ni n'a rien su du karman et du dharma.

6.46.

Nulle espérance en d'autres que Lui !
Placez votre espérance en l'Unique.
Aucune espérance ne saurait venir d'un autre que Lui !
Ayez dans le cœur l'espérance en Lui !

DOHARĀ

6.47.

L'un lit le Coran, un autre les Purāṇa,
Elles ne peuvent les sauver de la mort, ces sources de dharma de vauriens.

*kaī koṭi mili parata Kurānā |
bācata kite Purāna ajānā |
antikāli koī kāma na āvā |
dāva kāla kāhūṃ na bacāvā | 6.48 |*

*kiu na japo tā ko tuma bhāī |
anti kāli jo hoi sahāī |
phokaṭa dharama lakho kara bharamā |
inate sarata na koī karamā | 6.49 |*

*iha kārani Prabha hamaī banāyo |
bhedu bhākhī iha loka paṭhāyo |
jo tina kahā su sabhana ucaroṃ |
ḍimbha vimbha kachu naika na karo | 6.50 |*

RASĀVALA CHANDA

*na jaṭā muṇḍi dhāro |
na mundrakā savāro |
japo tāsa nāmaṃ |
sarai saraba kāmaṃ | 6.51 |*

*na nainaṃ micāūṃ |
na ḍimbhaṃ dikhāūṃ |
na kukaramaṃ kamāūṃ |
na bekhī kahāūṃ | 6.52 |*

6.48.

Ils sont des millions à lire le Coran,
Et combien à réciter les Purāṇa, – dans l'ignorance !
À la dernière heure, cela ne sert à rien ;
Au moment de mourir, nul n'est sauvé.

6.49.

Pourquoi ne médites-tu pas sur Lui, mon frère,
Qui te viendra en aide à ta dernière heure ?
Considère comme illusoires les dharmas de vauriens :
Il n'y a rien à en tirer.

6.50.

C'est la raison pour laquelle le Seigneur m'a créé ;
Il m'a révélé le secret et envoyé en ce monde.
Je répète à tout ce qu'il m'a dit,
Sans la moindre hypocrisie.

RASĀVALA CHANDA

6.51.

Je ne natte pas mes cheveux
Ni n'orne d'anneaux mes oreilles.
Je répète Son nom
Et tout va bien pour moi.

6.52.

Je ne me tiens pas les yeux clos
Ni ne fais montre d'hypocrisie.
Je m'abstiens d'actions mauvaises
Et ne me fais pas appeler porteur de froc ascétique.

75 CAUPAĪ

*je je bekha su tana mai dhārai |
te Prabha jana kachu ke na bicārai |
samajha lehu sabha jana mana māhīm |
ḍimbhana mai Paramesura nāhīm | 6.53 |*

*je je karama kari ḍimbha dikhāhī |
tina paralokana mo gati nāhī |
jīvata calata jagata ko kājā |
svāṅga dekhi kari pūjata rājā | 6.54 |*

*suāṅgana mai Paramesura nāhī |
khoji phirai sabha hī ko kāhī |
apano manu kara mo jiha ānā |
Pārabrahama ko tinī pachānā | 6.55 |*

DOHARĀ

*bhekha dikhāe jagata ko logana ko basi kīna |
anti kāli kātī kaṭayo bāsu naraka mo līna | 6.56 |*

CAUPAĪ

6.53.

Ceux qui revêtent un habit d'ascète,
Le Seigneur les tient pour rien.
Comprenez-le bien tous en vos cœurs :
Le Seigneur suprême est à l'écart de toute hypocrisie.

6.54.

Ceux qu'on voit agir en hypocrites,
Il n'est point pour eux de salut dans l'autre monde,
Même si tant qu'ils vivent ici-bas
Les rois, les voyant faire leurs mimiques, font leur *pūjā*.

6.55.

Le Seigneur suprême est à l'écart des mimiques
À travers lesquelles tous l'ont ici ou là cherché.
Celui qui contrôle son esprit¹³³,
C'est lui qui reconnaît l'Absolu suprême.

DOHARĀ

6.56.

Ceux qui soumettent les gens en se déguisant,
À la fin l'épée de la mort les pourfendra et ils seront conduits en enfer¹³⁴.

¹³³ Sur l'esprit (ou essence spirituelle) et son contrôle, voir Introduction, 3. « Gurū Gobind et le renouvellement théologique : Dieu, le péché, le salut », a) Dieu.

¹³⁴ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

CAUPAĪ

*je je jaga ko ḍimbha dikhāvaiṃ |
logana mūṇḍi adhika sukhu pāvai |
nāsā¹³⁵ mūnda karaiṃ paraṇāmaṃ |
phokaṭa dharama na kaūḍī kāmam | 6.57 |*

*phokaṭa dharama jite jaga karahī |
naraki kuṇḍa bhītara te parahī |
hātha halāe suragi na jāhū |
jo manu jīta sakā nahi kāhū | 6.58 |*

KABĪBĀCA | DOHARĀ |

*jo nija Prabha mo so kahā so kahiho jaga māhi |
jo tiha Prabha ko dhiāi hai anti suraga ko jāhi | 6.59 |*

¹³⁵ Je corrige ainsi le *nāmā* des éditeurs, dont la graphie est très proche mais qui ne fait aucun sens.

CAUPAĪ

6.57.

Ceux qui se montrent hypocrites en ce monde,
Qui trouvent un surcôt de bonheur à faire se raser le crâne à leurs disciples¹³⁶.
Et qui, closant leurs narines, pratiquent le contrôle du souffle¹³⁷,
Leur dharma de vauriens ne vaut pas un cauri.

6.58.

Ceux qui pratiquent un dharma de vauriens en ce monde
Finissent par tomber dans les abysses de l'enfer¹³⁸.
Ce n'est pas en agitant les mains qu'ils gagneront le ciel¹³⁹,
Ceux qui ne peuvent contrôler leur esprit¹⁴⁰.

PAROLE DU POÈTE - DOHARĀ

6.59.

Ce que toujours le Seigneur m'a dit, c'est cela que vais répétant par le monde.
Celui qui médite sur le Seigneur à la fin va au paradis.

¹³⁶ « Le rasage du crâne est « un trait central des rites d'initiation dans la vie ascétique dans toutes les traditions hindoues (...). La tête rasée d'un ascète, tout comme la tête rasée d'un étudiant intitié, d'une veuve, d'un criminel, proclame que cet individu ne fait plus partie de la société et n'a plus de rôle ni de statut social » (Olivelle 2011, 122).

¹³⁷ Voir 1.63.1 et note.

¹³⁸ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

¹³⁹ La danse est un rituel courant dans le contexte de *bhakti* (voir Glossaire, s. v.), notamment quand les dévots incarnent des dieux dans certains rituels comme ceux qui reproduisent la danse de Kṛṣṇa (*rāsa līlā*) avec les vachères (*gopī*).

¹⁴⁰ Voir 6.55.3 et note.

DOHARĀ |

*Hari Hari jana duī eka hai biba bicāra kachu nāhi |
jala te upaji tarāṅga jiuṃ jala hī bikhai samāhi | 6.60 |*

CAUPAĪ

*je je bādi karata haṅkārā |
tina te bhinna rahata Karatārā |
Beda Kateba bikhai Hari nāhī |
jāna lehu Hari jana man māhī | 6.61 |*

*āṅkha mūṃdi koū ḍimbha dikhāvai |
āṅdhara kī padavī kaha pāvai |
āṅkhi mīca magu sūjhi nā jāī |
tāhi Ananta milai kima bhāī | 6.62 |*

*bahu bisathāra kaha laū koī kahai |
samajhata bāti thakati huai rahai |
rasanā dharai kaī jo koṭā |
tadipa ganata tiha parata su toṭā | 6.63 |*

DOHARĀ

6.60.

Hari et Ses dévots ne font qu'un (considère qu'il n'y a aucune différence entre eux),
Comme la vague s'élève au-dessus de la surface avant de se fondre dans l'eau.

CAUPĀĪ

6.61.

Ceux qui disputent au nom de l'ego,
Le Créateur reste séparé d'eux.
Hari n'est pas dans les Veda ni dans le Livre des musulmans,
Comprenez-le en vos cœurs, ô dévots de Hari !

6.62.

Qui ferme les yeux¹⁴¹ révèle son hypocrisie
Et n'atteint qu'à la cécité.
Qui a les yeux clos ne perçoit pas le chemin ;
Comment, mon frère, rencontrerait-il Celui qui est infini ?

6.63.

Si quelqu'un parle avec force détails,
On ne le comprend qu'au prix de la fatigue.
Quelqu'un aurait-il des millions de langues,
Qu'il n'en aurait toujours pas assez¹⁴².

¹⁴¹ Faisant semblant de méditer.

¹⁴² Pour louer Dieu.

DOHARĀ

*jaba āisu Prabha ko bhayo janamu dharā jaga āi |
aba mai kathā sañchepa te sabhahūṃ kahata sunāi | 6.64 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granth mama āgiā Kāla jaga pravesa karana nāma khasaṭamo
dhayāi samāpatamastu subhamastu | 6 | afzūṃ |*

DOHARĀ

6.64.

Quand le Seigneur l'ordonna, je vins naître en ce monde,
Et maintenant, je vais raconter à tous ma propre histoire, en la résumant.

Qu'ici s'achève le sixième chapitre du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka « De ma venue dans le monde sur ordre de Kāla » et que tout soit bien. Et maintenant la suite.

VII

77 ABA KABI JANAMA KATHANAṂ

CAUPAĪ

*mura pita pūriba kiyasi payānā |
bhāṁti bhāṁti ke tīrathi nhānā |
jaba hī jāti Tribenī bhae |
punna dāna dina karata bitae | 7.1 |*

*tahī prakāśa hamārā bhayo |
Paṭanā śahara bikhai bhava layo |
Maddra Desa hama ko le āe |
bhāṁti bhāṁti dāiana dularāe | 7.2 |*

*kīnī anika bhāṁti tana racchā |
dīnī bhāṁti bhāṁti kī sicchā |
jaba hama dharama mo āi |
devaloki taba pitā sidhāe | 7.3 |*

*iti srī Bicitra Nāṭaka granthe Kabi janam barananaṁ nāma sapatama dhiāi
samāpatamastu subhamastu | 7 | afzūṁ |*

VII

ET MAINTENANT, LE RÉCIT DE LA NAISSANCE DU POÈTE

CAUPAĪ

7.1.

Mon père partit pour l'est
Et se baigna en divers *tīrtha*.
Quand il se trouva à Trivenī¹⁴³,
Il passa ses journées en aumônes et en dons.

7.2.

C'est là que je fus conçu,
Et je naquis dans la ville de Patna.
De là je fus amené au Panjab
Où diverses nourrices prirent soin de moi.

7.3.

Elles protégèrent mon corps de diverses manières
Et me donnèrent une instruction diversifiée.
Quand je m'engageai dans la pratique du dharma,
Mon père partit pour le monde des dieux.

*Qu'ici s'achève le septième chapitre « De la naissance du poète » du vénéré
livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.*

¹⁴³ C'est-à-dire au confluent des trois rivières (le Gange, la Yamuna et la mythique Sarasvati souterraine), à Allahabad.

VIII

BHAṄGĀNĪ JUDDHA BARANANAM

CAUPAĪ

*rāja sāja hama para jaba āyo |
jathā sakati taba dharamu calāyo |
bhāṃti bhāṃti bani kheli sikārā |
māre rīcha rojha jhaṅkhārā | 8.1 | |*

*desa cāla hama te puni bhaī |
sahara Pāṃvatā kī sudhi laī |
Kālindrī taṭi kare bilāsā |
anika bhāṃti ke pekhi tamāsā | 8.2 |*

*taha ke siṅgha ghane cuni māre |
rojha rīcha bahu bhāṃti bidāre |
phate śāha kopā tabi rājā |
loha parā hamaso binu kājā | 8.3 |*

VIII

DE LA BATAILLE DE BHANGANI

CAUPĀĪ

8.1.

Quand vint mon tour de régner¹⁴⁴,
Je m'appliquai à propager le dharma.
Je chassais toutes sortes d'animaux dans la forêt,
Tuant des ours, des antilopes et des cerfs.

8.2.

Je dus ensuite quitter la région
Et je m'installai à Paonta.
Je séjournai agréablement au bord de la Yamuna¹⁴⁵,
Découvrant d'innombrables et diverses merveilles.

8.3.

Je tuai là un grand nombre de lions
Et j'abattis des antilopes et des ours de toutes sortes.
C'est alors que le roi Fateh Śāh
Porta sans raison le fer contre moi¹⁴⁶.

¹⁴⁴ Né le 22 décembre 1666, Gobind fut consacré comme Guru à la fête de Baisakhi le 29 mars 1676.

¹⁴⁵ Le texte appelle la Yamuna la Kāṅḍrī, du nom de la montagne où elle prend sa source, le mont Kāṅḍa.

¹⁴⁶ La bataille qui commence ici est celle de Bhaṅgāṅī, qui eut lieu en 1688. Sur les personnages, voir le Glossaire.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHAND

*tahā sāha Srī Sāha Saṅgrāma kope |
pañco bīra barike prithī pāi rope |
haṭhī Jītamallaṃ su gājī Gulābaṃ |
raṇaṃ dekhīai raṅga rūpaṃ sahābaṃ | 8.4 |*

*haṭhiyo Māharīcandayaṃ Gaṅgarāmaṃ |
jīne kitīyaṃ jītīyaṃ phauja tāmaṃ |
kupe Lāla Candam kīe lāla rūpaṃ |
jīnai gañjīyaṃ garaba singha anūpaṃ | 8.5 |*

*kupiyo Māharū kāharū rūpa dhāre |
jīnai khāṃna khāvīniyaṃ kheta māre |
kupio devatesaṃ Dayārāma juddhaṃ |
kīyaṃ Droṇa kī jiu mahāṃ juddha suddhaṃ | 8.6 |*

*Kripāla kopīyaṃ kutako sambhārī |
haṭhī Khāna Hayyāta ke sīs jhārī |
uṭhī chicchi iñcha kaḍhā mejhaṃ joraṃ |
mano mākhanaṃ maṭṭakī kāni phoraṃ | 8.7 ||*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHAND

8.4.

Śāh Śrī Śāh Saṅgrāma fut alors pris de colère

Et ce sont cinq fiers héros qui se tinrent alors fermement sur le champ de bataille¹⁴⁷ :

Le tenace Jītamalla et le vaillant guerrier Gulāba

Dont le visage s'enflammait à la vue du combat,

8.5.

Le persévérant Māharī Canda et Gaṅgā Rāma,

Qui avaient triomphé de combien d'armées !

Il y avait là aussi Lāla Canda, rouge de rage,

Qui avait rabaissé la fierté de guerriers à la prestance de lions.

8.6.

Dans sa rage, Māharī Canda avait une expression terrifiante,

Lui qui tua sur le champ de bataille les Khān d'entre les Khān .

Avec rage guerroyait aussi le divin Dayārāma,

Aussi noble que Droṇa dans cette grande bataille.

8.7.

Dans sa rage, Kṛpālu souleva sa massue

Et l'abattit sur la tête de Ḥayāt Khān

Avec force, faisant jaillir sa cervelle,

Comme si Kṛṣṇa avait brisé le pot de beurre¹⁴⁸.

¹⁴⁷ À savoir les cinq fils de Bhāī Sādhu et de Bībī Vīro (1615-?) : Saṅgrāma, Jītmall, Gulāb Cand, Māhrī Cand et Gaṅgā Rāma (sur eux, voir Glossaire, s. v.).

¹⁴⁸ Allusion à un célèbre épisode du mythe de Kṛṣṇa (voir Glossaire, s. v.).

*tahāṃ Nanda Candam kīyo kopu bhāro |
lagāī baracchī kripāṇam sambhāro |
tuṭī tega trikkhī kadhe Jammadaddham |
haṭhī rākhīyam lajja bansam sanaddham | 8.8 |*

*tahāṃ mātaleyam Kripālam kuppam |
chakiyo chobha chatrī karayo juddha suddham |
sahe deha āpam mahābīra bāṇam |
karayo Khāna bānīna khālī palāṇam | 8.9 |*

*haṭhiyo Sāhibam Canda khetam khatriyānam |
hane Khāna khūnī Khurāsāna bhānam |
tahāṃ bīra baṅke bhalī bhāṃti māre |
bacce prāna lai kai sipāhī sidhāre | 8.10 |*

*tahāṃ Sāha Saṅgrāma kīne akhāre |
ghane kheta mo Khāna khūnī latāre |
nripam Gopalāyam kharo kheta gājai |
mrigā jhuṇḍa maddhiyam mano siṅgha rāje | 8.11 |*

*tahāṃ eka bīram Harī Canda kopayo |
bhalī bhāṃti so kheta mo pāmva ropayo |
mahā krodha ke tīra tīkhe prahāre |
lagai joni ke tāhi pārai padhāre | 8.12 |*

8.8.

Puis Nanda Canda s'emporta ;
Il lança son javelot puis tira son épée acérée.
Celle-ci s'étant brisée, il brandit sa massue pareille celle de Yama
Et, tenace, préserva l'honneur de la lignée des Soḍhī.

8.9.

Ce fut ensuite à mon oncle maternel Kṛpāla de manifester sa fougue
Et de livrer noblement bataille, ivre d'ardeur et de vigueur.
Ce grand héros fut atteint par une flèche,
Mais fit tomber de cheval le Khān qui l'avait visé.

8.10.

Le tenace Sāhibā Canda aussi combattit en *kṣatriya* sur le champ de bataille
Et tua un Khān sanguinaire, soleil du Khorasan.
Il causa de belle manière la mort d'ennemis menaçants
Et les combattants qui survécurent s'enfuirent pour sauver leur vie.

8.11.

Ce fut ensuite Saṅgrāma Śāh qui prouva sa force
Et abattit nombre de Khān sanguinaires sur le champ de bataille
Où se tenait aussi, rugissant, le roi Gopāla,
Tel un roi-lion au milieu d'un troupeau d'antilopes.

8.12.

Hari Canda fut à son tour pris de fureur
Et s'avança fièrement sur le champ de bataille.
Dans sa grande rage, il tira des flèches acérées :
Quiconque était touché partait pour l'autre monde.

RASĀVALA CHANDA

78 *Harī Canda kruddham /
hare sūra suddham /
bhale bāṇa bāhe /
baḍe saina gāhe / 8.13 /*

*rasam ruddra rāce /
mahāṃ loha māce /
hane sasatra dhārī /
liṭe bhūpa bhārī / 8.14 /*

*tabai Jītamallaṃ /
Harī Canda bhallaṃ /
hridai aiṃca mārayo /
su khetam utārayo / 8.15 /*

*lage bīra bāṇam /
risiyo teji māṇam /
samuha bāja ḍāre /
suvaragaṃ sidhāre / 8.16 /*

BHUJANGA PRAYĀTA CHANDA

*khulai Khāna khūnī Khurāsāna khaggaṃ /
parī sasatra dhāram uṭhī jhāla aggaṃ /
bhaī tīra bhīram kamāṇam raṛakke /
gire bāja tājī lage dhīra dhakke / 8.17 /*

RASĀVALA CHANDA

8.13.

Furieux, Hari Canda
Anéantit de nobles héros.
Il envoya une pluie de flèches
Sous lesquelles tomba toute une armée.

8.14.

Il était en proie au *rasa* de la furie
Quand il brandissait sa grande épée.
Il tuait des guerriers en armes
Et abattait nombre de rois.

8.15.

Alors Jītamalla
Atteignit d'une flèche Hari Canda
À la poitrine, le faisant
Choir sur le sol.

8.16.

Les héros frappés par des flèches
Perdaient leur sang couleur de feu
Tandis que les chevaux tombés à terre
Partaient pour le paradis.

BHUJANGA PRAYĀTA CHANDA

8.17.

Les Khān sanguinaires avaient tiré leurs épées khorasaniennes
Et l'entrechoquement des lames affilées faisait jaillir des gerbes d'étincelles.
Les flèches pleuvaient, les arcs vibraient,
Et les chevaux arabes tombaient sous la violence des coups.

*bajī bhera bhuṅkāra dhukke nagāre /
duhūṃ ura te bīra baṅke bakāre /
kare bāhu āghāta sasatram prahāram /
ḍokī ḍākaṇī Cāṃvaḍī cītakāram / 8.18 /*

DOHARĀ

*kahā lage baranana karau maciyo juddhu apāra /
je lujjhe jujjhe sabai bhajje sūra hajāra / 8.19 /*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*bhajiyo sāha pāhāra tājī tripāyam /
caliyo bīryā tīryā nā calāyam /
Jaso Ḍaḍḍhavālam Maddhukara su sāham /
bhaje saṅgi laikai su sārī sipāham / 8.20 /*

*cakkrata copiyo Canda Gājī Candelam /
haṭhī Harī Candam gahe hātha selam /
kariyo suāma dharamam mahā rosa rujjhiyam /
giriyo ṭūka ṭūka hvai iso sūra jhujjhiyam / 8.21 /*

8.18.

Des sonneries de trompette retentissaient et l'on battait du tambour ;
Des deux côtés des héros rugissaient
Et leurs armes assénaient des coups terribles ;
Les Dākinī se gorgeaient de sang et Cāmuṇḍā faisait claquer sa langue.

DOJHARĀ

8.19.

Comment décrire cette bataille à nulle autre semblable ?
D'entre ceux qui combattaient, des milliers prirent la fuite.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

8.20

Le roi des collines s'enfuit au galop¹⁴⁹,
Partant sans tirer une flèche.
Madhukara, roi de Jasovāl et Ḍaḍḍhavāl,
Prit la fuite lui aussi, emmenant avec lui toute son armée.

8.21

Ébahi, le vaillant guerrier Canda Candela se sentait bouillir ;
Le tenace Hari Canda, quant à lui, brandissait sa lance
Et accomplissait son dharma de guerrier avec ardeur¹⁵⁰ ;
Quiconque affrontait ce héros était abattu et mis en pièces.

¹⁴⁹ Le roi (Śāh) des collines, c'est-à-dire Fateh Śāh.

¹⁵⁰ Il semble y avoir ici une petite incohérence dans le récit, puisque Hari Canda a été gravement blessé et projeté au sol par une flèche qu'a tirée Jītamalla en 8.15, et reprend conscience et recommence à combattre en 8.27, tirant à trois reprises en direction de Gurū Gobind avant d'être tué par ce dernier en 8.33.

*tahāṃ Khāna Najābatai āna kai kai |
hanio Sāha Saṅgrāma ko sasatra lai kai |
kitai Khāna bānīna hūṃ asatra jhāre |
sahī Sāha Saṅgrāma suragaṃ sidhāre | 8.22 |*

DOHARĀ

*māri Nijābata Khāna ko Saṅgo jujhai jujhāra |
hā hā iha loke bhaio suraga loka jaikāra | 8.23 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*lakhe Sāha Saṅgrāma jujjhe jujhāraṃ |
tavaṃ kīṭa bāṇaṃ kamāṇaṃ sambhāraṃ |
haniyo eka Khānaṃ khiālaṃ khataṅgaṃ |
ḍasiyo satra ko jānu sayāmaṃ bhujāṅgaṃ | 8.24 |*

*giriyo bhūmi so bāṇa dūjo sambhārayo |
mukhaṃ Bhīkhanaṃ Khāna ke tāni māriyo |
bhajiyo Khāna khūnī rahiyo kheti tājī |
taje prāṇa tije lage bāṇa bājī | 8.25 |*

79 *chuṭī mūrachanā Harī Candaṃ sambhāro |
gahe bāṇa kāmāṇa bhe aica māre |
lage aṅgi jā ke rahe na sambhāraṃ |
tanam tiāga te devalokaṃ padhāraṃ | 8.26 |*

8.22

Arriva alors Najābat Khān
Qui frappa Saṅgrāma Śāh de ses armes,
Puis plusieurs archers Khān décochèrent leurs flèches
Et envoyèrent Saṅgrāma le vrai Śāh au paradis.

DOHARĀ

8.23

Le vaillant Saṅgrāma ne tomba pas sans avoir tué Najābat Khān ;
On se lamenta dans ce monde et on lança des vivats au paradis.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

8.24

Quand le ver que je suis devant Toi vit le vaillant Saṅgrām Śāh abattu¹⁵¹,
Il brandit son arc et ses flèches,
Et d'un trait tua un Khān,
Comme si un serpent noir avait mordu cet ennemi.

8.25

Celui-ci gisant au sol, je décochai une deuxième flèche
Et atteignis Bhīkhan Khān au visage.
Le Khān sanguinaire s'enfuit, abandonnant sur le champ de bataille son cheval arabe
Que je tuai d'une troisième flèche.

8.26

Hari Canda reprit conscience
Et, prenant son arc, se mit à tirer des flèches.
Quiconque était touché ne se relevait pas
Et, délaissant son corps, s'en allait dans le monde des dieux.

¹⁵¹ Sur ce 'ver', voir 1.27.1 et note.

duyaṃ bāṇa khaice ikaṃ bāri māre /
balī bīra bājīna tājī bidāre /
jisai bāna lāgai rahe na sambhāraṃ /
tanaṃ bedhi kai tāhi pāraṃ sidhāre / 8.27 /

sabai svāma dharamaṃ su bīraṃ sambhāre /
ḍakī ḍākaṇī bhūta pretaṃ bakāre /
hasai bīra baitāla au suddha siddhaṃ /
cavī cāṃvaṇḍīyaṃ uḍī giddha bridhaṃ / 8.28 /

Harīcanda kope kamāṇaṃ sambhāraṃ /
prathama bājīyaṃ tāṇa bāṇaṃ prahāraṃ /
dutīya tāka kai tīra mo ko calāyaṃ /
rakhio Daīva mai kāni chvai kai sidhāyaṃ / 8.29 /

tratiya bāṇa mārayo su peṭī majhāraṃ /
bidhiaṃ cilakataṃ duāla pāraṃ padhāraṃ /
cubhī ciñca caramaṃ kachū ghāi na āyaṃ /
Kalaṃ kevala jāna dāsaṃ bacāyaṃ / 8.30 /

RASĀVALA CHANDA

jabai bāṇa lāgayo /
tabai rosa jāgayo /
karaṃ lai kamāṇaṃ /
hana bāṇa tāṇaṃ / 8.31 /

sabai bīra dhāe |
saroghaṃ calāe |
tabai tāki bāṇaṃ |
hanyo eka juāṇaṃ | 8.32 |

Harī Canda māre |
su jodhā latāre |
su kāroṛa rāyaṃ |
vahai Kāla ghāyaṃ | 8.33 |

raṇaṃ tiāgi bhāge |
sabai trāsa pāge |
bhaī jīta merī |
kripā Kāla kerī | 8.34 |

raṇaṃ jīti āe |
jayaṃ gīta gāe |
dhanamdhāra barakhe |
sabai sūra harakhe | 8.35 |

DOHARĀ

juddha jīta āe jabai ṭikai na tina pura pāṃva |
Kālahūra mai bāṃdhiyo āni Ananda Pura gāṃva | 8.36 |

8.32

Tous les combattants ennemis s'enfuirent,
Je les fis détalier en masse.
Et alors, ayant bien visé, d'une flèche
J'abattis un jeune soldat.

8.33

Je tuai aussi Hari Canda
Et ses combattants furent piétinés.
Quant à Kāroṛa Rāi,
Kāla le fit périr lui aussi.

8.34

Les ennemis désertèrent le champ de bataille ;
Tous étaient remplis d'effroi.
La victoire fut mienne,
Par la grâce de Kāla.

8.35

Nous l'emportâmes sur le champ de bataille
Et chantâmes des chants de triomphe.
Je fis pleuvoir des richesses sur mes hommes :
Tous ces héros étaient pleins de joie.

DOHARĀ

8.36

Après avoir remporté cette bataille, je ne restai pas dans cette ville¹⁵² ;
J'allai dans le pays de Kalhūr et fondai le village d'Anandpur.

¹⁵² À savoir Paonta.

*je je nara tahha na bhire dīne nagara nikāra |
je tiha ṭhaūra bhale bhire tinai karī pratipāra | 8.37 |*

CAUPAĪ

*bahata divasa iha bhāṃti bitāe |
santa ubāri dusaṭa sabha ghāe |
ṭāṃga ṭāṃga kari hane nidānā |
kūkara jimī tina taje prānā | 8.38 |*

*īti srī Bacitra Nāṭaka granthe Bhaṅgānī Juddha barananaṃ nāma asaṭamo dhiāi
samāpatamastu subhamastu | 8 | afzūṃ |*

8.37

Ceux qui n'avaient pas accompli leur devoir dans cette guerre furent bannis de la ville ;
Mais ceux qui y avaient bien tenu leur place, je les comblai.

CAUPAĪ

8.38

Bien des jours passèrent ainsi :
Les Sant atteignaient la délivrance, tous les mauvais étaient mis à mort :
Ils finissaient pendus,
Rendant leur dernier souffle comme des chiens.

*Qu'ici s'achève le huitième chapitre « De la bataille de Bhangani » du vénéré
livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.*

IX

80 ATHA NADAÜNA KĀ JUDDHA BARANAM

CAUPAI

*bahuta kāla iha bhāṃti bitāyo |
Mīā Khāna Jammū kaha āyo |
Alipha Khāna Nadauna paṭhāvā |
Bhīma Canda tana baira baḍhāvā | 9.1 |*

*judhha kāja nripa hamai bulāyo |
āpi tavan kī or sidhāyo |
tina kaṭha gaṛha Navarasa par bāṃdho |
tīra tuphaṅga naresana sām̐dho | 9.2 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*tahāṃ Rāja Siṅgha balī Bhīma Candam̐ |
caṛio Rāma Siṅgha mahāṃ tejavandam̐ |
Sukham̐deva gājī Jasaroṭa rājam̐ |
caṛe kruddha kīne kare saraba kājam̐ | 9.3 |*

IX

ET MAINTENANT, DE LA BATAILLE DE NADAUN

CAUPAĪ

9.1

Il s'écoula ainsi beaucoup de temps ;

Miyāṃ Khān vint au Jammū.

Il dépêcha à Nadaun Alif Khān

Dont l'hostilité allait croissant envers Bhīma Canda¹⁵³.

9.2

Ce roi me demanda de l'assister dans la guerre

Et marcha lui-même contre son ennemi.

Alif Khān construisit un fort en bois sur le mont Navras¹⁵⁴

Et les radjahs des collines préparèrent flèches et fusils.

BHUJANGA PRAYĀTA CHANDA

9.3

Il y avait là Rāja Siṅha, le puissant Bhīma Canda,

Et le grand et glorieux Rām Siṅh qui montaient vers le fort.

Les avaient rejoints Sukhadeva le vaillant guerrier, radjah de Jasroṭ ;

La fureur les envahissait tandis qu'ils étaient à leurs préparatifs.

¹⁵³ Ce Bhīma Canda est le radjah de Kangra (voir Glossaire, s. v. BHĪMA CAND [2]).

¹⁵⁴ D'après Nābhā 1930, 686, mont situé près de Nadaun. Cette ville se trouve sur la rive gauche de la Beas à soixante-deux kilomètres à vol d'oiseau au nord nord-ouest d'Anandpur qui, elle, est située sur la rive droite d'un des bras principaux de la Satlej. Les deux villes sont donc dans le Doāb (ou espace entre deux rivières) séparant ces deux cours d'eau.

*Prithī Canda caḍhio ḍaḍhe Ḍaḍhavāraṃ |
cale siddha huai kāja rājaṃ sudhāraṃ |
karī ḍhūka ḍhoaṃ Kirapāla Candaṃ |
haṭāe sabai māri kai bīra brindaṃ | 9.4 |*

*dutiya ḍhoa ḍhūke vahai mār utāri |
khare dāṃta pīse chubhai chatradhārī |
utai vai khare bīra bambai bajāvai |
tare bhūpa ṭhāḍhe baḍo soku pāvai | 9.5 |*

*tabe Bhīma Candaṃ kīyo kopa āpaṃ |
Hanūmān ke mantra ko mukhi jāpaṃ |
sabai bīra bole hamai bhī bulāyaṃ |
tabai ḍhoa kai kai su nīke sidhāyaṃ | 9.6 |*

*sabai kopa kai kai mahāṃ bīra ḍhūke |
cale bāribe bāra ko jīūṃ bhabhūke |
tahāṃ Bijhuriālaṃ haṭhiyo bīra Diālaṃ |
uṭhiyo saina lai saṅgi sārī Kripālaṃ | 9.7 |*

9.4

Monta aussi vers le fort Pṛthi Canda, puissant radjah de Ḍaḍhvār,
Après avoir mis en ordre les affaires de son royaume.
Se lanča également à l'attaque Kṛpālu Canda,
Qui, dans un premier engagement, mit en fuite et tua nombre de guerriers.

9.5

Dans un deuxième assaut, les attaquants furent repoussés vers le bas ;
Les rois au-dessus de qui l'on tient un parasol grinçaient des dents¹⁵⁵.
Sur la colline, les fiers guerriers battaient du tambour ;
Dans la vallée, les puissants rois étaient en proie à une grande peine.

9.6

Bhīma Canda, pris de colère,
Récita alors le mantra de Hanumāna¹⁵⁶.
Il requit tous les héros et m'appela moi aussi ;
Nous fîmes alors mouvement, avançant en bon ordre.

9.7

Tous les grands héros marchaient en proie à la fureur,
Semblables à un feu ravageant une lande.
Il y avait là Dayālu, le tenace héros de Bijhar¹⁵⁷,
Et Kṛpālu, qui avait rassemblé autour de lui toute son armée¹⁵⁸.

¹⁵⁵ Sur le parasol, voir 1.19.1 et note.

¹⁵⁶ Le *mantra* (voir Glossaire, s. v.) de Hanūmān par excellence, régulièrement récité par des millions d'hindous en Inde du Nord pour obtenir, comme le dit le sous-titre d'une édition du texte, « courage, confiance et protection » (Tusidas 2013) est le *Hanūmān Cālīsa* (voir Glossaire, s. v., ainsi que le texte, sa translittération et sa traduction dans l'appendice 5).

¹⁵⁷ Bourg des Sivaliks situé à une centaine de kilomètres au nord de Simla et à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Mandi.

¹⁵⁸ Ce Kṛpālu est sans doute Kṛpālu Canda, le jeune frère de Bhīma Canda

MADHUBĀRA CHANDA

*kuppio Kripāla /
nacce marāla /
bajje bajanta /
karūraṃ ananta / 9.8 /*

*jujjhanta juāṇa /
bāhai kripāṇa /
jīa dhāri krodha /
chaḍe sarogha / 9.9 /*

*lujjhai nidāṇa /
tajanta prāṇa /
gira parata bhūmi /
jaṇu megha jhūmi / 9.10 /*

RASĀVALA CHANDA

*Kripāla kopyaṃ /
haṭhī pāva ropiyaṃ /
saroghaṃ calāe /
baḍe bīra ghāe / 9.11 /*

MADHUBĀRA CHANDA

9.8

Kṛpālu était en rage,
Les chevaux dansaient,
Les musiciens jouaient,
Et tout cela était infiniment terrifiant.

9.9

Les jeunes guerriers combattaient,
Brandissant leurs épées.
Le cœur plein de fureur,
Ils tiraient des volées de flèches.

9.10

Bref ils combattaient
Et perdaient la vie,
Tombant à terre
Comme du nuage la foudre.

RASĀVALA CHANDA

9.11

Kṛpālu tout à sa rage
Prit fermement position.
D'une volée de flèches
Il abattit de grands héros.

*hane chattradhārī |
liṭe bhūpa bhārī |
mahāṃ nāda bāje |
bhale sūra gāje | 9. 12 |*

*Kripālaṃ krudhaṃ |
kīyo juddha suddhaṃ |
mahāṃ bīr gajje |
mahāṃ sāra bajje | 9.13 |*

*karo juddha caṇḍaṃ |
suṇiyo nāva khaṇḍaṃ |
caliyo sasatra bāhī |
rajautī nibāhī | 9.14 |*

*kopa bhare rājā sabai kīno juddha upāi |
saina Kaṭocana kī tabai ghera laī ar rāi | 9.15 |*

9.12

Il tua des rois au-dessus de qui l'on tient un parasol¹⁵⁹ ;
Des maîtres-de-la terre gisaient sur le sol en grand nombre.¹⁶⁰
Il régnait un grand tumulte
Et les guerriers poussaient des rugissements féroces.

9.13.

Kṛpālu en fureur
Combattait ardemment.
Les clameurs des grands héros s'élevaient
Et les lourdes armes s'entrechoquaient.

9.14

On se livrait une guerre sans merci
Dont la rumeur s'entendait dans les neuf climats du monde¹⁶¹.
Armes à la main,
On accomplissait son devoir de Rājapūt.

DOHARĀ

9.15

Tous les radjahs combattaient avec rage
Et l'armée des guerriers Kaṭoca se retrouva encerclée.

¹⁵⁹ Voir 1.19.1 et note.

¹⁶⁰ Selon les textes normatifs de l'Inde ancienne, « le roi est maître de tout, et en premier lieu du sol » (Dumont 1966, 371).

¹⁶¹ Sur ces neuf climats (*nāva khaṇḍa*), voir Glossaire, s. v. BRAHMĀṆḌA.

81 BHUJANGA CHANDA

cale Nāṃgalū Pāṃgalū ve daṛolaṃ |
Jasavāre Gulere cale bāṃdha ṭolaṃ |
tahāṃ eka bājiyo mahāṃbīra Diālaṃ
rakhī lāja jaunai sabai Bijhaṛavālaṃ | 9.16 |

tavaṃ kīṭa tau lau tuphaṅgaṃ sambhāro |
hridai eka rāvanta ke takki māro |
giriyo jhūmi bhūme karayo juddha suddhaṃ |
taū māru bolayo mahāṃ māni krudhaṃ | 9.17 |

tajiyo tupakaṃ bāna pānaṃ saṃbhāre |
catura bānayaṃ lai su sabbiyaṃ prahāre |
triyo bāṇa lai bāma pāṇaṃ calāe |
lage yā lage nā kachū jāni pāe | 9.18 |

su taū laū Daīva juddha kīno ujhāraṃ |
tinai khedakai bāri ke bīca ḍāraṃ |
parī māra buṅgaṃ chuṭī bāṇa golī |
mano sūra baiṭhe bhalī khela holī | 9.19 |

BHUJANGA CHANDA

9.16

Les Nāṃgalū et les Pāṃgalū s'avancèrent, ainsi que les Rājput Darol ;
S'avancèrent aussi des groupes de combattants de Jasvār et Guler.
C'est alors que surgit le grand héros Dayālu,
Qui sauva l'honneur de tous les guerriers de Bijhār.

9.17

Puis le ver que je suis devant Toi épaula son fusil¹⁶²,
Visa un prince au cœur et fit feu.
Celui-ci chancela et tomba à terre, lui qui avait si bien combattu,
Mais non sans continuer à crier avec rage et courage : « À mort! ».

9.18

Puis je laissai mon fusil, empoignai mon arc,
Pris quatre flèches et les tirai toutes,
Dont trois avec la main gauche,
Sans savoir si elles atteignirent ou non quelqu'un.

9.19

C'est alors que Dieu mettant fin à la guerre,
Les ennemis furent pourchassés jusque dans la rivière¹⁶³.
Flèches et balles fusaient depuis les collines
Comme si les guerriers s'amusaient bien à lancer les poudres colorées de Holī.

¹⁶² Sur ce 'ver', voir 1.27.1 et note.

¹⁶³ La Beas, en l'occurrence.

*gire bīra bhūmaṃ saraṃ saṅga pelam |
raṅge sroṇa basatram mano phāga khelam |
līyo jīti bairī kīā āni ḍeram |
taū jāi pāram rahe bāri keram | 9.20 |*

*bhaī rātri gubāra ke aradha jāmam |
tabai chorige bāra de vai damāmam |
sabai rātri bīti udayo diusarāṇam |
cale bīra cālāka khagga khilāṇam | 9.21 |*

*bhajjayo Alipha Khānam na khānā sambhāriyo |
bhaje aura bīram na dhīram bicārayo |
nadī pai dinam asaṭa kīne mukāmam |
bhaī bhāṃta dekhe sabai rāja dhāmam | 9.22 |*

CAUPAĪ

*ita hama hoi bidā ghari āe |
sulaha namita vai utahi sidhāe |
sandhi inai una kai saṅgi kāi |
heta kathā pūrana ita bhaī | 9.23 |*

9.20

Des héros percés de flèches ou de lances gisaient à terre,
Leurs habits teintés comme si on leur avait lancé de la poudre rouge.
Ayant triomphé de l'ennemi, on s'en revint au camp
Tandis que les vaincus restaient de l'autre côté de la rivière.

9.21

Dans l'obscurité du milieu de la nuit,
Ils quittèrent le fort au son du tambour¹⁶⁴.
De notre côté, quand la nuit prit fin et que l'astre du jour parut,
Les héros victorieux se mirent allègrement au jeu de l'épée.

9.22

Alif Khān prit la fuite sans emporter de ravitaillement
Et bien d'autres héros s'enfuirent à sa suite sans tarder.
Je passai pour ma part encore huit jours au bord de la rivière,
Prenant le temps de voir les palais des radjahs de la contrée.

CAUPĀĪ

9.23

Je fis ensuite mes adieux et pris la direction de mes terres ;
Ceux que je laissais derrière moi firent la paix.
Ils signèrent entre eux un accord
Et l'histoire s'achève ici.

¹⁶⁴ Il faut donc imaginer qu'après leur défaite, les vaincus ont retraversé la rivière pour rejoindre leur fort, avant de prendre la fuite vers Jammū, à 172 km à vol d'oiseau au nord-ouest (puisqu'Alif Khān a été envoyé en expédition contre Bhīma Canda par Miyāṃ Khān, gouverneur moghol de cette ville).

DOHARĀ

*Ālasūna kahha māri lai iha disi kīyo payāna |
bhāmti anakana ke kare Puri Ananda sukha āni | 24 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granthe Nadauna Juddha barananaṃ nāma naumo dhiāi
samāpatamastu subhamastu | 9 | afzūṃ |*

DOHARĀ

9.24.

Après avoir soumis Ālasūn, je regagnai mon pays¹⁶⁵,
Et à Anandapur, je jouis de toutes sortes de plaisirs.

Qu'ici s'achève le neuvième chapitre du vénéré livre Bacitra Nāṭaka « De la bataille de Nadaun » et que tout soit bien. Et maintenant la suite.

¹⁶⁵ Ālasūn était une place forte des Rāngar, des Rājput musulmans (Grewal 2019, 81, faisant référence à Kaushish 2005, 116. L'ouvrage de Svarūp Singh Kauśis *Gur kiām sākhiām*, daté de 1790, a pour auteur un barde de la caste des Bhaṭṭ Vahī. Il a été écrit à Bhādsom dans le district de Thanesar au Panjab dans l'écriture dite *bhaṭṭāchārī* propre aux Bhaṭṭ par Chajjū Singh en 1869 et finalement publié en 1986 [Kauśis 1986]. Écrit dans un mélange de hindi et de panjabi, le livre contient des histoires consacrées aux Gurū sikhs, dont 79 à Gurū Gobind. Le récit de la bataille de Nadaun se trouve aux pages 105 à 107).

82 X

[KHĀNAZĀDE KO ĀGAMANA TRĀSITA UṬHI JAIBO BARANANAM]

CAUPAI

*bahuta barakha iha bhāṃṭi bitāe |
cuni cuni cora sabai gahi ghāe |
ketaki bhāji sahira te gae |
bhūkhi marata phiri āvata bhae | 10.1 |*

*taba lau Khāna Dilāvara āe |
pūta āpana hama ori paṭhāe |
dvaiku gharī bītī nisi jabai |
caṛhata kara hī Khānana mili tabai | 10.2 |*

*jaba dala pāra nadī ke āyo |
āni Ālamai hamai jagāyo |
soru purā sabha hī nara jāge |
gahi gahi sasatra bīra risa pāge | 10.3 |*

*chūṭana lagī tupaṅgaiṃ tabahī |
gahi gahi sasatra risāne sabahī |
krūra bhāṃṭi tina karī pukārā |
soru sunā saratā ke pārā | 10.4 |*

X

[DE L'ATTAQUE DU Khānzādā ET DE SA FUITE EN PROIE À LA PEUR]

CAUPAI

10.1

Bien des années s'écoulèrent ainsi ;
Les voleurs étaient repérés, arrêtés et exécutés.
Beaucoup d'habitants quittèrent la ville,
Mais, mourant de faim, y revinrent.

10.2

Puis un jour arriva Dilāvar Khān,
Qui envoya le Khānzādā¹⁶⁶ contre moi.
Il faisait nuit depuis quelques heures
Lorsque les Khān se rassemblèrent pour monter à l'assaut.

10.3

Quand leur armée traversa la rivière¹⁶⁷,
Ālam vint me réveiller.
Il se fit un grand bruit et tous les hommes se réveillèrent ;
Pleins de fureur, les héros prirent les armes.

10.4

Les fusils se mirent à tirer ;
Tous les hommes avaient pris les armes, en rage.
Ils poussaient des cris effrayants ;
Leur clameur s'entendait jusque de l'autre côté de la rivière.

¹⁶⁶ Composé persan signifiant 'enfant, fils (*zāda*)' du Khān.

¹⁶⁷ La Satelej, qui coule au sud d'Anandpur.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*bajī bhera bhuṅkāra dhuṅke nagāre |
mahāṃ bīra bānaita bakāre |
bhae bāhu āghāta nacce marālaṃ |
kripā sindhu Kālī garajī karālaṃ | 10.5 |*

*nadīyaṃ lakhayo kālarātraṃ samānaṃ |
kare sūramā sīti piṅgaṃ pramānaṃ |
ite bīra gajje bhae nāda bhāre |
bhaje Khāna khūnī binā sasatra jhāre | 10.6 |*

NARĀJA CHANDA

*nilajja Khāna bhajjiyo |
kinī na sasatra sajjīyo |
su tiāga kheta ko cale |
su bīra bīrahāṃ bhale | 10.7 |*

*cale ture turāi kai |
sake na sasatra uṭhāi kai |
na lai hathiāra gajjahī |
nihāri nāri lajjāhī | 10.8 |*

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

10.5

Les timbales et les trompettes résonnaient, on battait du tambour ;
Les grands héros et les archers hurlaient.
Les coups se mirent à pleuvoir, les chevaux à danser ;
Kālī, cet océan de compassion, rugissait effroyablement¹⁶⁸.

10.6

La rivière semblait la nuit de la mort
Et ses eaux froides faisaient paraître brunâtres le corps des héros qui y tombaient.
Le tonnerre des cris des vaillants se répandait partout
Et les Khān sanguinaires s'enfuirent sans s'être servi de leurs armes.

NARĀJA CHANDA

10.7

Les Khān sans honneur s'enfuirent ;
Aucun d'entre eux ne porta la main à son arme.
Ils désertèrent le champ de bataille,
Ces héros bons tueurs de héros.

10.8

Ils déguerpirent au galop
Sans pouvoir faire usage de leurs armes.
On n'entendit pas un coup de feu ;
Ils auraient honte quand ils reverraient leurs épouses¹⁶⁹.

¹⁶⁸ Kālī est la forme terrible de Devī (voir Glossaire, s. v.), et la qualifier d' « océan de compassion » au moment où l'on parle de l'effroi qu'elle inspire sur un champ de bataille, est destiné à rappeler qu'il convient quand on l'évoque ou qu'on l'invoque s'attirer ainsi ses faveurs.

¹⁶⁹ Cette remarque, en termes de 'psychologie collective' (Halbwachs 2015), rappelle fortement un épisode ultérieur de l'histoire sikhe quand quarante combattants ayant déserté Gurū Gobind en 1705 alors qu'Anandpur était assiégée par une armée moghole appuyée par des Rājput sont vertement tancés par leurs épouses à leur retour dans leurs villages des plaines. Ces dernières exigent d'eux qu'ils rejoignent le Gurū qui, après une défaite, est

DOHARĀ

*Baravā gāuṃ ujāra kai kare mukāma Bhalān |
Prabhābala hamai na chui sakai bhājata bhae nidāna | 10.9 |*

*Tava bali ihāṃ na para sakai Baravā hanā risāi |
sālina rasa jima bāniya rorana khāta banāi | 10.10. |*

*iti sṛī Bacitra Nāṭaka granthe Khānazāde ko āgamana trāsita uṭhi jaibo
barananaṃ nāma¹⁷⁰ dasamo dhiāi samāpatamastu subhamastu | 10 | afzūṃ |*

parvenu à quitter Anandpur avec une armée. Les déserteurs obtempèrent et finalement meurent héroïquement au combat dans un nouvel affrontement en sikhs et Moghols en décembre 1705, dont Gurū Gobind et ses hommes sortent vainqueurs. Parcourant le champ de bataille après le combat pour soulager les blessés, le Gurū repère les corps des ex-déserteurs, dont l'un a encore un reste de vie : Gurū Gobind, posant sa tête sur sa cuisse, lui fait savoir qu'il leur pardonne, à lui et aux trente-neuf autres, qui seront désormais connus comme les *cālīs mukte* 'les quarante délivrés' (pour les sources et une analyse de cet épisode, voir Matringe 2012, 41-44).

¹⁷⁰ Et non *baranannāma*, comme l'écrivent par erreur les éditeurs.

DOHARĀ

10.9

Ils dévastèrent le village de Baravā et firent halte à Bhalān.

La puissance du Seigneur les empêcha de porter la main sur moi et ils finirent par s'enfuir.

DOHARĀ

10.10

Ta puissance les empêcha d'arriver jusqu'ici et, offensés, ils ravagèrent Baravā,

Comme un marchand qui a du goût pour les currys doit se contenter de manger des boulettes de blé grillé au sucre.

Qu'ici s'achève le dixième chapitre « De l'attaque du Khānzādā et de sa fuite en proie à la peur » du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.

83 XI

HUSAINĪ JUDDHA KATHANAṂ

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*gayo Khānzādā pitā pāsa bhajjaṃ |
sakai jvābū dai nā hane sūra lajjaṃ |
tahāṃ ṭhoki bāhā Husainī garajjiyaṃ |
sabai sūra lai lai silā sāja sajjiyaṃ | 11.1 |*

*kariyo jori sainaṃ Husainī payānaṃ |
prathama kūṭi kai lūṭa līne Avānaṃ |
punari Ḍaḍḍhavālaṃ kīyo jīti jeraṃ |
kare bandi kai rāja puttrāna ceraṃ | 11.2 |*

*punari dūna ko lūa līno sudhāraṃ |
koī sāmuhe hvai sakiyo na gavāraṃ |
līyo chīna annaṃ dalaṃ bāṃṭi dīyaṃ |
mahāṃ mūriyaṃ kutasataṃ kāja kīyo | 11.3 |*

DOHARĀ

*kitaka divasa bītata bhae karata usai utapāta |
Guālerīyana kī parata bhī āni milana kī bāta | 11.4 |*

XI

RÉCIT DE LA GUERRE CONTRE HUSAIN

11.1

Le Khānzādā alla se réfugier auprès de son père,
Aux questions duquel il ne pouvait répondre, honteux que tant de guerriers aient été
tués.

Husain gonfla ses biceps en rugissant ;
Tous les guerriers prirent leurs armes et leur équipement.

11.2

Husain rassembla son armée et se mit en marche ;
Tout d'abord, il pillait des maisons.
Ensuite, il vainquit et soumit les Ḍaḍḍhvāl,
Réduisant en esclavage les Rājput qu'il avait capturés¹⁷¹.

11.3

Puis il ravagea complètement une vallée,
Sans qu'aucun villageois pût lui résister.
Il s'empara du grain et le distribua à son armée,
Ce fou furieux qui commit des actes ignobles.

DOHARĀ

11.4

Il se livra quelques jours à ces méfaits,
Puis trouva un prétexte pour s'en prendre aux habitants de Guler.

¹⁷¹ Sur les esclaves militaires dans l'empire moghol, voir Bano

*jau dina duika na ve milata taba āvata arirāi |
Kāli tinū ke ghara bikhai ḍārī kalaha banāi | 11.5 |*

CAUPAĪ

*Guāleriyā milana kahu āe |
Rāma Siṅgha bhī saṅgi sidhāe |
caturatha āni milata bhae jāmaṃ |
phuṭi gaī lakhi najari gulāmaṃ | 11.6 |*

DOHARĀ

*jaise ravi ke teja te ret adhika tapatāi |
ravi bala chudra na jānāi āpana hī garabāi | 11.7 |*

11.5

S'il n'avait pas alors affronté ces derniers quelques jours durant, ce chef ennemi serait
venu ici ;

C'est Kāla qui envoya chez eux le conflit.

CAUPAI

11.6

Le radjah de Guler fit face à l'ennemi¹⁷²

Et Rāma Siṅgha se joignit à lui.

Ils avancèrent ensemble dans l'après-midi,

Et ce fut pour l'esclave militaire une vision d'horreur¹⁷³.

DOHARĀ

11.7

De même que le sable devenu brûlant sous l'ardeur du soleil

S'enorgueillit, dans sa petitesse, comme si cette chaleur venait de lui, inconscient de
la puissance de l'astre,

¹⁷² Le radjah de Guler est appelé Gopāla (voir Glossaire, *s. v.*) dans le *Bacitra Nāṭaka*. Dans ce cas précis, il s'agit de Dalīpa Siṅgha (r. 1695-c. 1730).

¹⁷³ Sur les esclaves militaires à l'époque moghole, voir 11.2.4 et note. Lesdits esclaves étaient généralement désignés par le mot indo-aryen *celā*, litt. 'disciple' ou l'une de ses variantes, comme *cerā* (le flottement *r/l* est commun en indo-aryen), que l'on trouve ici sous sa forme de pseudo-sanskrit *ceram*.

CAUPAĪ

*taise hī phūla Gulāma jāti bhayo |
tinai na drisaṭa tare ānata bhayo |
Kahalūrīyā Kaṭauca saṅgi lahi |
jānā āna na mo mari mahi mahi | 11.8 |*

*tina jo dhana āno tho sāthā |
te de rahe Husainī hāthā |
deta leta āpana kurarāne |
te dhanni lai niji dhāma sidhāne | 11.9 |*

*cero tabai teja tana tayo |
bhalā burā kachu lakhata na bhayo |
chandabanda na naiku bicārā |
jāta bhayo de tabahi nagārā | 11.10 |*

*dāva ghāva tina naiku na karā |
siṅghahi gheri sasā kahu ḍarā |
pandraha pahari girada tiha kīyo |
khāna pāni tina jāna na dīyo | 11.11 |*

CAUPAĪ

11.8

De même l'esclave militaire se gonfla d'orgueil ;
Comme s'il n'avait pas sous les yeux
Ses alliés le radjah de Kalhūr et celui Kaṭoc¹⁷⁴,
Il pensait que nul au monde ne lui était comparable.

11.9

Rāma Siṅgha et Gopāla avaient apporté de l'argent
Et s'apprêtaient à le lui remettre,
Mais une querelle éclata à propos du montant ;
Les deux radjahs repartirent alors chez eux avec leur argent.

11.10

Ḥusain se mit alors à brûler de colère.
Incapable désormais de distinguer le bien du mal,
De faire la différence entre tromperie et sincérité,
Il fit battre le tambour de la guerre.

11.11

Il ne chercha nullement à recourir à un stratagème ;
Un lion encerclé par des hases a-t-il jamais pris peur ?
Il assiégea Gopal Cand deux jours durant,
Ne laissant passer ni nourriture ni eau.

¹⁷⁴ C'est-à-dire respectivement Bhīma Canda (2) [voir Glossaire, s. v.], radjah de Bilaspur (Kalhur étant le nom du fort fondé par Kahala Canda, sixième souverain de la dynastie) et Kṛpālu Canda (voir Glossaire, s. v.), radjah du clan Kaṭoca régnant sur Kangra.

84 *khāna pāna binu sūra risāe |*
sāma karana hita dūta paṭhāe |
dāsa nirakhi saṅga saina paṭhānī |
phūli gayo tina kī nahim mānī | 11.12 |

dasa saḥansra aba hī kai daihū |
nātara mīca mūṇḍa par laihū |
Siṅgha Saṅgatīyā tahām paṭhāe |
Gopālai su dharamu de layāe | 11.13 |

tina ke saṅgi na una kī banī |
taba Kripāla cita mo iha ganī |
aisi ghāti phiri hātha na ai hai |
sabahūṃ pheri samo chali jai hai | 11.14 |

Gopāla su abai gahi lījai |
kaida kījīai kai badha kījai |
tanika bhanaka jaba tina suni pāi |
nija dala jāta bhayo bhaṭa | 11.15 |

MADHUBĀRA CHANDA

jaba gayo Gupāla |
kuppio Kripāla |
himmat Husaina |
jamme lujhaina | 11.16 |

11.12.

Sans nourriture ni eau, les guerriers protestaient
Et le radjah Gopāla envoya des émissaires à Husain pour des pourparlers.
Mais cet esclave voyant avec lui son armée de Paṭhān
Était boursoufflé d'orgueil et ne voulut rien savoir.

11.13

« Donne-moi immédiatement dix mille roupies, répondit-il,
Sinon prépare-toi à mourir »
Sur ces entrefaites, j'envoyai Saṅgatā Singh
Pour remettre Gopāla sur la voie du dharma.

11.14

Comme aucun accord ne pouvait être trouvé,
Kṛpālu en vint à considérer
Qu'une telle occasion ne se représenterait pas,
Tant les ruses du temps encerclent tous les hommes.

11.15

« Je dois me saisir de Gopāla », se dit-il,
Et de le mettre en prison ou de l'exécuter. »
Quand la rumeur d'un tel projet parvint à Gopāl,
Ce vaillant radjah se réfugia au sein de sa propre armée.

MADHUBĀRA CHANDA

11.16

La fuite de Gopāl
Rendit Kṛpālu furieux.
À Husain le courage
Vint de lancer la bataille.

*kari kai gumāna |
jumme juāna |
bajje tabbala |
dundabha daballa | 11.17 |*

*bajje nisāṇa |
nacce kikkāṇa |
bāhai tarāka |
uṭhai karāka | 11.18 |*

*bajje nisaṅga |
gajje nihaṅga |
chuṭṭai kripāṇa |
liṭṭe juāna | 11.19 |*

*tuppaka tarāka |
kaibara karāka |
saihathī sarāka |
chohī charāka | 11.20 |*

*gajje subīra |
bajje gahīra |
bicare nihaṅga |
jaise palaṅga | 11.21 |*

11.17

Pleins fierté,.

De jeunes guerriers s'élancèrent.

On battait de la caisse

Et de la timbale à grand bruit.

11.18

Et résonnaient les tambours,

Dansaient les chevaux,

Claquaient les coups de feu,

Retentissaient les explosions.

11.19

Un grand tumulte s'éleva,

Les sans-peur rugissaient.

Les épées étaient tirées

Et déjà de jeunes soldats gisaient morts.

11.20

Grondement du canon,

Sifflement des flèches,

Jaillissement des lances,

Choc des haches.

11.21

Rugissaient les héros,

Sonnaient les caisses,

Couraient en tous sens les sans-peur,

Telles des panthères.

hukke kikāṇa |
dhukke nisāṇa |
bāhai tarāka |
jhallai jaṛāka | 11.22 |

jujjhe nihaṅga |
liṭṭe malaṅga |
khullhai kisāra |
janu jaṭā dhāra | 11.23 |

11.24

sajje rajindra |
gajje gajindra |
uttare Khāna |
lai lai kamāna | 11.24 |

TRIBHANGĪ CHANDA

kupiyo Kripālaṃ sajji marālaṃ bāṃha bisālaṃ dhari dhālaṃ |
dhāe sabha sūraṃ rūpa karūraṃ macakata nūraṃ mukhi lālaṃ |
lai lai su kripānaṃ bāṇa kamāṇaṃ sajje juānaṃ tana tattaṃ |
raṇi raṅga kalolaṃ māra hī bolam janu gaja ḍolaṃ bani mattam | 11.25 |

11.22

Hennissaient les chevaux,
Résonnaient les tambours,
Claquaient des coups de feu,
Endurés étaient les coups redoublés.

11.23

Combattaient les sans-peur,
Gisaient au sol les Malang,
Leur chevelure flottant
Comme les nattes des Sādhu.

11.24

Ornés étaient les Indra d'entre les radjahs,
Barissaient les Indra d'entre les éléphants,
En descendaient les Khān,
Leur arc à la main.

TRIBHANGĪ CHANDA

11.25

Kṛpālu était en rage ; il avait orné son cheval et de son long bras tenait son bouclier.
Tous les guerriers à l'aspect terrible chargeaient, leurs visages empourprés rayonnant.
Les jeunes soldats, armés d'épées, d'arcs et de flèches, étaient parés et brûlaient de
combattre ;
Le champ de bataille était pour eux jeu et joie, et ils criaient : « À mort ! » ; ils étaient
pareils à des éléphants ivres se balançant dans la forêt.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

*tabai kopīyaṃ Kāṅgaṛesaṃ Kaṭocaṃ |
mukhaṃ rakata nainaṃ taje saraba socaṃ |
utai uṭhīyaṃ Khāna khetam khatangaṃ |
mano bihacare māsa hetam palaṅgaṃ | 11.26 |*

85 *bajī bhera bhunkāra tīraṃ taṛakke |
mile hatthi bantham kripāṇam kaṛakke |
baje jaṅga nīsāṇa katthe kathīraṃ |
phiraiṃ ruṇḍa muṇḍa tanam taccha tīraṃ | 11.27 |*

*uṭhai ṭopa ṭūkaṃ gurajai prahāre |
rule luttha juttham gire bīra māre |
parai katīyaṃ ghāta niraghāta bīraṃ |
phirai ruḍa muṇḍam tanam tan tīraṃ | 11.28 |*

*bahī bāhu āghāt niraghāta bāṇam |
uṭhe nadda nādam kaṛakke kirpāṇam |
chake chobha chatra tajai bāṇa rājī |
bahe jāhi khālī phirai chūcha tājī | 11.29 |*

*juṭe āpa mai bīra bīraṃ jujhāre |
mano gajja juṭe dantāre dantāre |
kidho siṅgha so sārādūlam arujjhe |
tisī bhāṃti Kirapāla Gopāla jujjhe | 11.30 |*

11.26

Alors le radjah kaṭoc de Kāṅgrā s'enflamma.
Son visage s'empourpra et ses yeux ne manifestaient plus la moindre pensée.
Là-bas, les Khān surgirent sur le champ de bataille leurs arcs à la main,
Comme rôdent des panthères en quête de chair.

11.27

Résonnaient les tambours, les flèches sifflaient,
Se portaient les mains aux flancs blessés, les épées s'entrechoquaient,
Sonnaient les timbales de la guerre et récitaient les bardes,
Étaient piétinées des têtes séparées de corps percés de flèches.

11.28

Étaient brisés des casques sous les coups des massues,
Gisaient dans la poussière des corps et des corps de héros abattus,
Frappaient les épées, infligeant des blessures aux héros,
Étaient piétinées des têtes séparées de corps criblés de flèches.

11.29

Les bras assénaient coup sur coup, la pluie de flèches était incessante,
S'élevait de partout le bruit des épées s'entrechoquant.
L'agitation était générale, les Kṣatriya tiraient des volées de flèches ;
Certains traits manquaient leur cible, des chevaux erraient sans cavalier.

11.30

Deux vaillants se battaient au corps à corps,
Tels des éléphants entremêlant leurs défenses ;
Comme deux lions s'affrontant,
Ainsi combattaient Kṛpālu et Gopāla.

Harī Siṅgha dhāyo tahāṃ eka bīraṃ |
sahe deha āpaṃ bhalī bhāṃti tīraṃ |
mahāṃ kopa kai bīra brindaṃ saṅghāre |
baḍo juddha kai deva lokaṃ padhāre | 11.31 |

haṭhiyo Himmataṃ Kimmataṃ lai kirpānaṃ |
lae guraja callaṃ su Jallāla Khānaṃ |
haṭhe sūramā matta jodhā jujhāraṃ |
parī kuṭṭa kuṭṭaṃ uṭhī sasatra jhāraṃ | 11.32 |

RASĀVALA CHANDA

Jasanvāla dhāe |
turaṅgaṃ nacāe |
layo gheri Husainī |
hanayo sāmga painī | 11.33 |

tinūṃ bāṇa bāhe |
baḍe saina gāhe |
jisai aṅgi lāgayo |
tisai prāṇa tayāgayo | 11.34 |

jabai ghāva lāgayo |
tabai kopa jāgayo |
sambhārī kamāṇaṃ |
haṇe bīra bāṇaṃ | 11.35 |

11.31

Puis un héros du nom de Hari Singha accourut sur le champ de bataille.
Atteint par plusieurs flèches,
Il devint fou de rage et tua de nombreux héros,
Combattant vaillamment avant de partir pour le monde des dieux.

11.32

Les tenaces Himmata et Kimmata empoignèrent leurs épées
Et arriva aussi, avec sa massue, Jalāl Khān.
Les guerriers obstinés étaient tout à l'ivresse de la bataille.
Les coups pleuvaient tant et plus et les armes s'entrechoquaient avec des gerbes
d'étincelles.

RASĀVALA CHANDA

11.33

Un Rājput Jasvār s'élança ;
Faisant danser son coursier rapide,
Il tourna autour de Husain
Et l'atteignit de sa lance acérée.

11.34

Celui-ci tira des flèches
Et abattit toute une armée de soldats.
Qui était touché à la poitrine
Rendait l'âme.

11.35

Quiconque était blessé
Devenait fou de rage
Et empoignant son arc
Tuait des héros de ses flèches.

cahūṃ ora dhūke |
mukhaṃ māra kūke |
nribhai sasatra bāhai |
doū jīta cāhai | 11.36 |

rise Khānajāde |
mahāṃ madda māde |
mahāṃ bāṇa barakhe |
sabhai sūra harakhe | 11.37 |

kare bāṇa aracā |
dhanura Beda caracā |
su sāṃgaṃ salāmaṃ |
karai taūna ṭhāmaṃ | 11.38 |

balībīra rujjhe |
samuha sasatra jujjhe |
lagai dhīra dhakkai |
kirpāṇaṃ jhaṇakke | 11.39 |

kaṛakkai kamāṇaṃ |
jhaṇakke kripāṇaṃ |
kaṛakkāra chuṭai |
jhaṇaṅkāra uṭhai | 11.40

11.36

On s'avavançait de tous les côtés
En criant : « À mort ! »
On prenait les armes sans peur
Et chaque parti souhaitait ardemment la victoire.

11.37

Les fils de Khān étaient en fureur
Et dans une grande ivresse.
Faisaient pleuvoir les flèches ;
Tous ces guerriers exultaient.

11.38

Les flèches étaient en adoration¹⁷⁵
Et les arcs en débat védique¹⁷⁶.
Les lances faisaient le salut musulman
Sur le champ de bataille.

11.39

Les puissants héros étaient à la peine,
S'affrontant armes à la main.
Les coups pleuvaient sans répit,
Les épées s'entrechoquaient.

11.40

Vibraient les arcs,
S'entrechoquaient les épées.
Les flèches sifflaient,
Un vacarme s'élevait.

¹⁷⁵ Dans cette strophe à l'humour féroce, *aracā*, skr. *arcā*, désigne l'image consacrée de Viṣṇu ou de l'un de ses *avatāra* installée dans un temple, et aussi l'hommage d'adoration qu'on lui rend.

¹⁷⁶ Ces débats sont judicieusement croqués, en opposition aux débats philosophiques plus tardifs, dans Ruben 1929, 238-241. Pour une remarquable étude de cas upaniṣadique, voir Witzel 1987.

haṭhī sasatra jhārai |
na saṅkā bicārai |
karai tīra māraṃ |
phirai loha dhāraṃ | 11.41 |

nadī sroṇa pūraṃ |
phirai gaiṇi hūraṃ |
ūbhai kheta pālaṃ |
bake bikkarālaṃ | 11.42 |

PĀDHARĪ CHANDA

taha haṛa haṛāi hasse masāṇa |
liṭṭe gajindra chuṭṭe kikaṛāṇa |
juṭṭe su bīra taha kaṛaka janga |
chuṭṭī kripāṇa buṭṭhe khataṅga | 11.43 |

ḍākana ḍahika cāvaḍa cikāra |
kākaṃ kahakki bajjai dudhāra |
kholam khaṛaṅki tupaki taṛāki |
saitham saṛakka dhakkaṃ dhahāki | 11.44 |

86 BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

tahā āpa kīno Husainī utāraṃ |
sabhu hāthi bānaṃ kamāṇaṃ sambhāraṃ |
rupe Khāna khūnī karai lāga juddhaṃ |
mukhaṃ rakata naiṇaṃ bhare sūra kruddhaṃ | 11.45 |

11.41

Tenaces, les combattants balayaient les ennemis de leurs armes,
Sans éprouver la moindre peur.
Ils faisaient avec leurs volées de flèches
Couler un torrent de fer.

11.42

La rivière était pleine de sang,
Des houris volaient dans le ciel.
Dans les deux camps les chefs
Poussaient d'épouvantables cris.

PĀDHARĪ CHANDA

11.43

Des Masāṇa riaient à grand bruit,
Des Indra d'entre les éléphants gisaient au sol, des chevaux erraient sans cavaliers.
Les héros combattaient là, dans le tumulte de la guerre :
Les épées virevoltaient, les flèches pleuvaient.

11.44

Des Ḍākinī hurlaient, Cāmuṇḍā poussait des cris,
Des corbeaux croassaient, les épées à double tranchant s'entrechoquaient.
Des canons tonnaient, des fusils claquaient,
Des lances fusaient, les coups étaient incessants.

BHUJAṄGA PRAYĀTA CHANDA

11.45

Vint le moment où Husain lui-même se jeta dans la mêlée ;
Tous ses hommes avaient en main arcs et flèches.
Ces Khān sanguinaires se lancèrent avec fermeté dans la bataille,
Guerriers dont le débordement de colère rougissait le visage et les yeux.

*jagiyo jaṅga jālaṃ su jodhaṃ jujhāraṃ |
bahe bāṇa bāṃke barachī dudhāraṃ |
mile bīra bīraṃ mahāṃ dhīra baṅke |
dhakā dhakki saithaṃ kripāṇaṃ jhannake | 11.46 |*

*bhae ḍhola ḍhaṅkāra naddaṃ naphīraṃ |
uṭhai bāhu āghāt gajjai subīraṃ |
navaṃ nadda nīsāna bajje apāraṃ |
rule tacha mucchaṃ uṭhī sasatra jhāraṃ | 11.47 |*

*ṭukā ṭuka ṭopaṃ ḍhakā ḍhukka ḍhālaṃ |
mahāṃ bīra bānaita bakke bikrālaṃ |
nace bīra betalayaṃ bhūta pretaṃ |
nacī ḍākiṇī joganī uradha hetāṃ | 11.48 |*

*chuti jogatārī mahāṃ rudra jāge |
ḍagiyo dhiāna Brahamāṃ sabhe siddha bhāge |
hase kinnaraṃ jaccha biddiādhareyaṃ |
nacī accharā paccharā cāraṇeyaṃ | 11.49 |*

*pariyo ghora juddhaṃ su sainā parānī |
tahāṃ Khāṃ Husainī maṇḍio bīra bānī |
utai bīra dhāe su bīraṃ Jasvāraṃ |
sabai biuṃta ḍāre bagā se asvāraṃ | 11.50 |*

11.46

La guerre reprit de plus belle et les combattants livraient combat ;
Étaient en action flèches acérées, lances, et épées à double tranchant.
Les héros affrontaient des héros ; grandes étaient leur fermeté et leur puissance.
Les coups pleuvaient, les chocs des lances et des épées retentissaient.

11.47

Les tambours battaient, les trompes sonnaient,
Les coups s'abattaient avec force, les braves héros poussaient des cris.
Les timbales étincelantes retentissaient sans fin ;
Des corps mutilés jonchaient le champ de bataille d'où s'élevait le fracas des armes.

11.48

Les casques se brisaient, les boucliers s'entrechoquaient,
De grands héros décochaient leurs flèches en poussant des cris terrifiants.
Dansaient pêle-mêle Vīra, Vetāla, Bhūt et Preta ;
Dansaient aussi les Ḍākinī et au ciel les Yoginī

11.49

Le suprême Rudra fut tiré de son absorption yogique¹⁷⁷ ;
La méditation de Brahmā fut interrompue et tous les Siddhas s'étaient enfuis.
Riaient Kinnara, Yakṣa et Vidyādhara,
Dansaient toutes sortes d'Apsaras et des Cārāṇī.

11.50

La guerre était si terrible que l'armée de Ḥusain se débanda ;
Mais Ḥusain Khān, archer héroïque, restait ferme.
À ce moment-là, les héroïques Rājput Jasvāl coururent à lui
Et tous ses cavaliers furent mis en pièces comme des habits.

¹⁷⁷ Ce suprême Rudra (voir Glossaire, s. v.) est Śiva (voir Glossaire, s. v.) dans sa représentation comme abstinent, célibataire, ascétique et maître des austérités et du yoga.

*tahāṃ Khāṃ Husainī rahiyo eka ṭhāḍham¹⁷⁸ |
mano juddha khambham raṇambhūma gāḍam |
jisai kopa kai kai haṭhī bāṇi māriyo |
tisai cheda kai paila pāre padhāriyo | 11.51 |*

*sahe bāṇa sūram sabhai āṇa dhūke |
cahūṃ or tai māra hī māra kūke |
bhalī bhāṃṭi so asatra aū sasatra jhāre |
gire bhisata ko Khāṃ Husainī sidhāre | 11.52 |*

DOHARĀ

*jabai Husainī jujhiyo bhayo sūra mana rosu |
bhāji cale avarai sabai, uṭhiyo Kaṭocana jośa | 11.53 |*

CAUPĀI

*kopi Kaṭoci sabai mili dhāe |
Himmata Kimmata sahita risāe |
Harī Singha taba kiyā uṭhānā |
cuni cuni hane pakharīyā juānā | 54 |*

¹⁷⁸ Mot panjabi.

11.51

Husain Khān se retrouva alors seul debout,
Comme la hampe d'un drapeau de guerre fiché dans le champ de bataille.
Une flèche tirée par ce chef tenace et furieux
Traversait de part en part celui qu'elle atteignait.

11.52

Les guerriers blessés par ses flèches fondirent tous sur lui,
Venant de toutes les directions en criant : « À mort, à mort ! »
Ils le frappèrent tant et si bien de leurs diverses armes
Que Husain Khān tomba et partit pour le paradis¹⁷⁹.

DOHARĀ

11.53

Quand Husain mourut au combat, ceux qui avaient combattu à ses côtés furent saisis
de colère,
Mais tous prirent la fuite, sauf Kaṭoc, qui resta sur place, plein d'ardeur.

CAUPAĪ

11.54

Tous ses hommes coururent auprès de lui,
Ainsi que Himmata et Kimmata qui enrageaient.
Hari Singha alors s'élança,
Visa plusieurs jeunes cavaliers et les tua.

¹⁷⁹ Le mot employé pour le paradis est *bhisata*, qui représente le persan *bihīst* ; il renvoie donc au paradis islamique.

NARĀJA CHANDA

tabai Kaṭoc kopiyaṃ |
sambhāra pāṃva ropīyaṃ |
sarakka sasatra jhāra hī |
sumāri māri ucāra hī | 55 |

Candela caupīyaṃ tabai |
risāta dhāta bhe sabhai |
jīte gae su māriyaṃ |
bace tite sidhāriyaṃ | 11.56 |

87 DOHARĀ

sāta savārana kai sahita jūjhe Saṅgata Rāi |
Daraso suni jujjha tinai bahuri jujjhata bhayo āi | 11.57 |

Himmata hūṃ utariyo tahāṃ bīra khetamajhāra |
ketana ke tani ghāi sahi ketani ke tani jhāri | 11.58 |

NARĀJA CHANDA

11.55

Cela rendit furieux le chef des Rājput Kaṭoca¹⁸⁰
Qui vint prendre position sur le champ de bataille.
Il s'avança en brandissant ses armes
Et en criant : « À mort, à mort ! »

11. 56

Alors les Candela, en rage
Et prenant offense s'élancèrent.
Ceux qui tentaient de leur faire face étaient tués ;
Seuls ceux qui battirent en retraite eurent la vie sauve.

DOHARĀ

11.57

Saṅgata Rāi¹⁸¹ mourut au combat avec ses sept cavaliers.
À cette nouvelle, Daraso retourna sur le champ de bataille, où il fut tué.

11.58

Himmata le héros aussi plongea au beau milieu de la mêlée,
Il reçut de nombreuses blessures et en infligea beaucoup.

¹⁸⁰ Il s'agit de Bhīma Cnada (2) [voir Glossaire, s. v.].

¹⁸¹ Il s'agit de Saṅgatā Singh, un chef sikh envoyé auprès de Gopāla par Gobind (11.34), qui ne l'appelle ici pas « Singh » (le Khālsā, après lequel selon la tradition sikhe cette appellation deviendra la règle pour tous les initiés), pour remettre ce radjah sur la voie du dharma.

*bāja tahām jūjhata bhayo, Himmat gayo parāi |
lotha Kripālahi kī namita kopi pare ari rāi | 11.59 |*

RASĀVALA CHANDA

*balī baira rujjhe |
samuhi sāra jujjhai |
Kripā Rāma gājī |
lario saina bhājī | 11.60 |*

*mahāṃ saina gāhai |
nribhai sasatra bāhai |
ghaniyo kāla kai kai |
calai jasa lai kai | 11.61 |*

*baje saṅkha nādaṃ |
suram nirabikhādaṃ |
baje ḍaura ḍaḍḍham |
haṭhe sasatra kaḍḍham | 11.62 |*

*parī bhīra bhārī |
jujjhai chatra dhārī |
mukham muccha baṅkaṃ |
maṇḍe bīra haṅkaṃ | 11.63 |*

11.59

Son cheval fut tué, mais Himmata, lui, parvint à s'enfuir.

À la vue du corps de Kṛpālu, les radjahs ennemis furent pris de rage¹⁸².

RASĀVALA CHANDA

11.60

Ces puissants guerriers, dans un déferlement de haine,

S'élançèrent en masse dans la bataille.

Le vaillant guerrier Kṛpā Rāma

Affronta cette armée qui prit la fuite.

11.61

Il mit en déroute cette puissante armée,

En se servant sans crainte de ses armes.

Beaucoup trouvèrent la mort

Et lui partit couvert de gloire.

11.62

Des conques et des chants retentissaient,

Résonant sans fin.

Le son des tambours était terrifiant ;

Les armes, obstinément, étaient en action.

11.63

La foule des soldats était immense

Et des Kṣatriya mouraient au combat en grand nombre.

Le visage orné de moustaches retournées,

Des héros étaient là à crier.

mukhaṃ māri bolai /

¹⁸² Le Kṛpālu mentionné dans ce vers est Kṛpālu Canda (voir Glossaire, s. v.), frère de Bhīma Cnada (2) (voir Glossaire, s. v.).

*raṇambhūmi ḍolai |
hathiyāraṇ saṃbhārai |
ubhai bāja ḍārai | 11.64 |*

DOHARĀ

*raṇa jujjhata Kirapāla kai nācata bhayo Gupāla |
saina sabai siradāra dai bhājata bhaī bihāla | 11.65 |*

*Khān Husain Kripāla ke Himmat raṇi jūjhanta |
bhāji cale jodhā sabai jīma de mukaṭa mahanta | 11.66 |*

CAUPAĪ

*iha bidhi satra sabai cuni māre |
gire āpane sūra saṃbhāre |
taha ghāila Himmat kahha lahā |
Rāma Siṅgha Gopāla siu kahā | 11.67 |*

*jini Himmat asa kalaha baḍhāyo |
ghāila aju hātha vaha āyo |
jaba Gupāla aise suni pāvā |
māri diyo jīata na uṭhāvā | 11.68 |*

11.64

Ils hurlaient : « À mort, à mort ! »

En courant en tous sens sur le champ de bataille.

Ils avaient les armes à la main

Et, des deux côtés, tuaient des chevaux.

DOHARĀ

11.65

Quand le radjah Kṛpālu mourut au combat, Gopāla dansa de joie¹⁸³

Et ce fut la débandade dans les armées de Ḥusain et de ses alliés prises de panique.

11.66

Après la défaite de Ḥusain Khān, du radjah Kṛpālu et de Himmata,

Tous leurs soldats s'enfuirent, comme s'en vont des fidèles après avoir couronné un

Mahant¹⁸⁴.

CAUPĀĪ

11.67

Ayant mis en déroute tous leurs ennemis,

Gopāla et les siens s'occupèrent de leurs héros tombés au combat.

Ce faisant, ils aperçurent Himmata qui gisait blessé ;

Rāma Siṅgha dit alors à Gopāl :

11.68

« Cet Himmata qui a semé une telle discorde,

Le voici maintenant blessé à notre merci. »

Quand Gopāla entendit ces paroles,

Ne voulant pas permettre à Himmata de se relever vivant, il le tua.

¹⁸³ Il a déjà été fait allusion à la mort de Kṛpālu en 11.59.

¹⁸⁴ C'est-à-dire qu'ils avaient – mais bien malgré eux – rendu sa couronne à Gopāl.

*jīta bhaī rana bhayo ujārā |
simrita kari sabha gharom sidhārā |
rākhi līyo hama ko Jagarāi |
loha ghaṭā ana te barasāi | 11.69 |*

*iti sī Bacitra Nāṭaka granthe Husaina badhaha Kripāla Himmata Saṅgatīā
badha barananam nāma giāramo dhiāi samāpatamastu subhamastu | 9 |
afzūm |*

11.69

La victoire était acquise et la bataille terminée ;
Se souvenant de son foyer, chacun rentra chez soi.
Le Souverain du monde me protégea ;
Le noir nuage d'acier répandit sa pluie ailleurs.

Qu'ici s'achève le onzième chapitre « Récit de la mise à mort de Ḥusain, Kṛpālu, Himmata et Saṅgatīā » du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.

88 XII

JUJHĀRA SĪNGHA JUDDHA BARANANAM

CAUPAI

*juddha bhayo iha bhāṃti apārā |
Turakana ko mārayo siradārā |
risa tana Khāna Dilāvāra tae |
itai saūra paṭhāvata bhae | 12.1 |*

*utai paṭhio uni Sīngha Jujhārā |
tiha Bhalāna te khedi nikārā |
ita Gaja Sīngha Pammā dala jorā |
dhāi pare tina upar bhorā | 12.2 |*

*utai Jujhāra Sīngha bhayo āḍā |
jima ranakhambha bhūmirani gāḍā |
gāḍā calai na hāḍā cali hai |
sāmuhi sela samara mo jhali hai | 12.3 |*

*bāṭi caṛai dala doū jujhārā |
utai Candela ite Jasvārā |
maṇḍiyo bīra kheta mo juddhā |
upajiyo samara sūramana kruddhā | 12.4 |*

XII

DE LA GUERRE DE JUJHĀRĀ SĪNGH

12.1

C'est ainsi que fut menée cette guerre
Dans laquelle le chef des Turcs fut tué¹⁸⁵.
Dilāvar Khān en bouillonna de colère
Et dépêcha un détachement de cavalerie.

12.2

Jujhārā Sīngha, qui s'en vit confier le commandement,
Ravagea Bhālan¹⁸⁶.
Mais Gaja Sīngh Pammā à la tête d'une armée
Fondit sur lui au petit jour.

12.3

Jujhārā Sīngha se tenait prêt, droit
Comme la hampe d'un drapeau de guerre fiché dans le champ de bataille,
– Et encore peut-on déplacer un drapeau, mais pas un Rājput Hāḍā¹⁸⁷
Qui supporte d'être atteint de face par une lance au combat.

12.4

Les guerriers des deux armées s'avancèrent :
Du côté ennemi les Candela et du nôtre les Jasvāra.
Les héros s'affrontèrent sur le champ de bataille,
Leur fureur redoublant au combat.

¹⁸⁵ 'Turcs' est une désignation traditionnelle des musulmans en Asie du Sud aux époques médiévale et moderne tenant au fait que nombre de conquérants musulmans et de soldats de leurs armées étaient des turcophones (ou des descendants de turcophones) d'Asie Centrale.

¹⁸⁶ Bhalān est un village situé à 12 km à vol d'oiseau au nord-ouest d'Anandpur.

¹⁸⁷ Les Hāḍā sont une branche du clan Rājput des Cauhān.

*kopa bhare doū disa bhaṭa bhāre /
itai Candela utai Jasvārā /
ḍhola nagāre baje apārā /
bhīma rūpa Bhairo bhabhakārā | 12.5 |*

RASĀVALA CHANDA

*dhunaṃ ḍhola bajje /
mahāṃ sūra gajje /
kare sasatra ghāvaṃ /
caṛe citta cāvaṃ | 12.6 |*

*nribhai bāja ḍārai /
paragghe prahārai /
kare tega ghāyaṃ /
caṛe citta sañcāyaṃ | 12.7 |*

*bakai māra māraṃ /
na sañkā bicāraṃ /
rulai taccha mucham /
karai suraga icham | 12.8 |*

12.5

Les puissants guerriers des deux armées étaient pleins de colère,
D'un côté les Candela et de l'autre les Jasvāra.
Les tambours et les timbales résonnaient sans fin
Et Bhairava à la forme terrifiante hurlait épouvantablement.

RASĀVALA CHANDA

12.6

Les tambours résonnaient
Et les puissants guerriers poussaient des cris.
Les armes infligeaient des blessures
Et l'excitation montait à la tête

12.7

Les sans-peur lançaient leurs chevaux
Et frappaient à coups de massue.
Les épées infligeaient des blessures
Et le désir de vaincre montait à la tête.

12.8

On criait : « À mort, à mort ! » ;
Nul n'avait d'hésitation.
Les guerriers mutilés roulaient dans la poussière
Avec le désir d'aller au paradis.

DOHARĀ

*naika na rana te muri cale karaiṃ niḍḍar hvai ghāi |
giri giri parai pavaṅga te bare baraṅgana jāi | 12.9 |*

CAUPAI

*iha bidhi hota bhayo saṅgrāmā |
jūjhe Canda Narāina nāmā |
taba jujhāra ekala hī payo |
bīrana gheri dasodisi layo | 12.10 |*

DOHARĀ

*dhasayo kaṭaka mai jhaṭaka kachu na saṅka bicāra |
gāhata bhayo subhaṭana baḍi bāhita bhayo hathiāra | 12.11 |*

DOHARĀ

12.9

Jamais les combattants ne désertaient le champ de bataille et même blessés, ils n'avaient pas peur.

Ceux qui tombaient de leurs coursiers rapides comme le vent épousaient des belles célestes¹⁸⁸.

CAUPĀĪ

12.10

Et voici comment se poursuivit la mêlée :

Canda Narāyaṇa périt au combat

Et Jujhāra se retrouva alors bien seul,

Des héros l'encerclant de toutes parts.

DOHARĀ

12.11

Il s'élança contre l'armée de ses ennemis sans la moindre hésitation

Et, maniant ses armes avec expertise, tua de braves guerriers en grand nombre.

¹⁸⁸ Nouvelle allusion aux houris de l'islam.

CAUPAĪ

*iha bidhi ghane gharana ko gārā |
bhāṃti bhāṃti ke kare hathiyārā |
cuni cuni bīra pakharīā māre |
anti devapuri āpa padhāre | 12.12 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granthe Jujhāra Singha judha barananaṃ nāma
dvādasamo dhiāi samāpatamastu subhamastu | 9 | afzūṃ |*

CAUPAĪ

12.12

Il ruina ainsi bien des maisonnées,

Utilisant toutes sortes d'armes.

Il visait des héros porteurs d'armure et les tuait ;

Mais à la fin, c'est lui qui partit pour la cité des dieux.

*Qu'ici s'achève le douzième chapitre « Récit de la guerre de Jujhāra Singh » du
vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.*

89 XIII

SHAHZĀDE KO ĀGAMANA MADDRA DESA

CAUPAĪ

*iha bidhi so badha bhayo Jujhārā |
āna base taba dhāmi lujhārā |
taba Aūraṅga mana māhi risāvā |
Maddra Desa ko pūta paṭhāvā | 13.1 |*

*tiha āvata sabha loka ḍarāe |
baḍe baḍe giri heri lukāne |
hama hūṃ logana adhika ḍarāyo |
Kāla karama ko marama na pāyo | 13.2 |*

*kitaka loka taji saṅgi sidhāre |
jāi base girivara jahha bhāre |
cita mūjīyan ko adhika ḍarānā |
tinai ubāra na apanā jānā | 13.3 |*

XIII

L'ARRIVÉE DU PRINCE AU MADDRA DESA¹⁸⁹

CAUPAĪ

13.1

C'est ainsi que ce déroula la guerre contre Jujhārā,
Après quoi les combattants s'en retournèrent chez eux.
Aurangzeb alors fut pris de colère en son cœur
Et il envoya son fils au Panjab¹⁹⁰.

13.2

La venue du prince effraya à tout le monde ;
Et le voyant, beaucoup partirent se cacher dans de hautes montagnes.
Certains cherchèrent à me faire prendre peur à moi aussi ;
Ils ne comprenaient pas le mystère de l'action de Kāla.

13.3

Combien s'en allèrent à l'écart de la communauté,
Partant habiter là où il y avait des montagnes !
Ces individus nocifs étaient à ce point apeurés
Qu'ils ne songeaient plus à leur salut¹⁹¹.

¹⁸⁹ Ainsi qu'était alors appelé le Panjab.

¹⁹⁰ L'empereur Aurangzeb (1618-1707) est le dernier des grands moghols, qui régna, rappelons-le, de 1658 à 1707. Le fils dont il est question ici est Mu'azzam (Grewal 2019, 124) ; voir Glossaire, s. v. Après une guerre victorieuse contre ses frères, Mu'azzam succéda à son père avec le nom royal de Bahādur Śāh. Gurū Gobind aida Bahādur Śāh (r. 1707-1712) dans ces combats, fut honoré par le nouvel empereur et, selon l'un des récits de sa mort, périt assassiné alors qu'il guerroyait aux côtés du souverain contre le frère rebelle de celui-ci, Kām Bakhś (1667-1709) [Matringe 2008, 105-107].

¹⁹¹ Sous-entendu : que j'assurais.

*taba Aūraṅga jīa māṃjha risāe |
eka ahadīā ṭhāṃ paṭhāe |
hama te bhāji bimukha je gae |
tina ke dhāma girāvata bhae | 13.4 |*

*je apane Gura te mukha phira hai |
ṭhāṃ ūhāṃ tina ke grihi giri hai |
ihā upahāsa na surapuri bāsā |
sabha bātana te rahai nirāsā | 13.5 |*

*dūkha būkha tina ko rahai lāgī |
santa seva te jo haiṃ tiāgī |
jagata bikhai koī kāma na sarahī |
antahi kuṇḍa naraka kī parahī | 13.6 |*

*tina ke sadā jagati upahāsā |
antahi kuṇḍa naraka kī bāsā |
Gura paga te je bemukha sidhāre |
ṭhāṃ ūhāṃ tina ke mukha kāre | 13.7 |*

13.4

Alors Aurangzeb fut pris en son cœur d'une grande colère
Et il envoya ici une unité de cavalerie impériale¹⁹².
Ceux qui, se détournant de moi, s'étaient enfui,
Leurs demeures furent détruites.

13.5

Ceux qui se détournent de leur Guru,
Leur maison est détruite dans ce monde et dans l'autre.
Ici-bas ils sont moqués, et n'y a pas de place pour eux dans la cité des dieux ;
Il n'est rien sur quoi ils puissent fonder un espoir.

13.6

Ils restent affligés par le malheur et la faim
Ceux qui se détournent du service des Sant.
Ils ne parviennent à rien en ce monde
Et tombent à la fin dans les abysses de l'enfer¹⁹³.

13.7

Ils sont toujours moqués en ce monde
Et à la fin se retrouvent dans les abysses de l'enfer¹⁹⁴.
Ceux qui se détournent de leur Guru et s'en vont,
Dans ce monde et dans l'autre leur visage est noirci¹⁹⁵.

¹⁹² Voir Glossaire, s. v. AḤADĪ.

¹⁹³ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

¹⁹⁴ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

¹⁹⁵ Noircir le visage était, et demeure, en Inde une forme traditionnelle d'humiliation publique, souvent accompagnée d'une parade à dos d'âne, visage vers la queue, dans les rues et de la tonte des cheveux, notamment s'il s'agit d'une femme (pour un amusant exemple littéraire, voir Blackburn and Dalmia 2004, 180). Voir aussi 13.19.

*putra paūtra tina kai nahīm pharai |
dukha dai māta pitā ko marai |
Gura dokhī saga kī mritu pāvai |
naraka kuṇḍa ḍāre pachutāvai | 13.8 |*

*Bābe ke Bābar ke dou |
āpa kare Paramesara sou |
dīnaśāha ina ko pahicāno |
dunīpatti una ko anumāno | 13.9 |*

*jo Bābe ke dāma na dai hai |
tina te gahi Bābara ke lai hai |
dai dai tina ko baḍī sajāi |
puni lai hai grahi lūṭa banāi | 13.10 |*

*jaba hvai hai bemukha binā dhana |
tabi caṛi hai sikkhana kaha māṅgana |
je je sikkha tinai dhana dai haiṃ |
lūṭi malecha tinū kau lai haiṃ | 13.11 |*

13.8

Leurs fils et leurs petits-fils n'arrivent à rien
Et périssent après avoir fait le malheur de leurs parents.
Ceux qui se conduisent mal avec leur Guru meurent comme des chiens ;
Une fois jetés dans les abysses de l'enfer, ils regrettent¹⁹⁶.

13.9

Bābā Nānak et Bābur le Moghol¹⁹⁷
Furent tous deux créés par le Seigneur suprême.
Reconnais le premier comme un roi spirituel
Et considère le second comme un souverain temporel.

13.10

Ceux qui ne payaient pas leur dû à Bābā Nānak,
Bābur le leur prenait de force.
Ils étaient sévèrement punis
Et de surcroît, leurs maisons leur étaient prises et étaient pillées¹⁹⁸.

13.11

Quand ceux qui se détournent du Guru seront sans argent,
Ils viendront en demander aux sikhs.
Si des sikhs leur en donnent,
Les Mleccha prendront leurs maisons et les pilleront.

¹⁹⁶ Sur l'enfer, voir Glossaire, s. v. NARAKA.

¹⁹⁷ Gurū Nānak fut témoin de l'une des premières incursions de Bābur en Inde, qu'il mentionna dans quatre de ses poèmes (voir Matringe 2013a).

¹⁹⁸ Ces affirmations sont légendaires. L'épisode de la conquête de Bābur a fait l'objet de diverses affabulations et interprétations de la part d'auteurs sikhs (voir Matringe 2013a). Mais comme en son temps Gurū Nānak, Gurū Gobind établit un lien entre le conquérant et le saint homme.

*jaba hui hai tina daraba bināsā |
taba dhari hai nijī Gura kī āsā |
jaba te Gura darasana ko ai hai |
taba tina ko Guru mukhi na lagai hai | 13.12 |*

*bidā binā jai taba dhāmaṃ |
sari hai koī na tina ko kāmaṃ |
Gura dari ḍhoī na Prabhu puri vāsā |
duhūṃ ṭhaūra te rahe nirāsā | 13.13 |*

90 *je je Gura caranana rata hvai hai |
tina ko kasaṭi na dekhana pai hai |
riddhi siddhi tina ke griha māhī |
pāpa tāpa chvai sakai na chāhī | 13.14 |*

*tihha malecha chvai hai nahīṃ chāhā |
asaṭa siddha hvai hai ghari māhā |
hāsa karata jo udama uṭhai hai |
navo nidhi tina ke ghari ai hai | 13.15 |*

*Mirajā Bega huto tiha nāmaṃ |
jini dhāhe bemukha ke dhāmaṃ |
sabha sanamukha Gura āpa bacāe |
tina ke bāra na bāṃkana pāe | 13.16 |*

13.12

Quand leur richesse aura été détruite,
Ils fonderont leur espoir sur leur Guru.
Mais quand ils viendront pour un *darśana* du Guru,
Ce dernier ne les regardera pas.

13.13

Comme ils rentreront chez eux sans avoir reçu du Guru la permission de partir,
Ils ne connaîtront le succès dans aucune de leurs entreprises.
Ceux qui n'auront pas été admis à franchir la porte de leur Guru n'habiteront jamais la
cité du Seigneur ;
Ils resteront désespérés dans les deux mondes.

13.14

Ceux qui sont dévoués aux pieds du Guru
Ne sont confrontés à aucun tourment.
Chez eux, *ṛddhi-siddhi*¹⁹⁹ !
Péché et maladie ne peuvent atteindre même leur ombre.

13.15

Les Mleccha ne peuvent toucher même leur ombre ;
Ils possèdent les huit *siddhi*.
Ceux qui rient dans l'effort,
Les *nava-nidhi* leur sont acquis.

13.16

Mirzā Beg était le nom
De celui qui détruisit les maisons des apostats.
Tous les fidèles du Guru furent épargnés :
Et il ne leur fut fait aucun mal.

¹⁹⁹ Voir Glossaire, s. v. SIDDHI.

uta Aūraṅga jīya adhika risāyo |
cāra ahadīyana aūra paṭhāyo |
je bemukha tā te baci āe |
tina ke griha puni inai girāe | 13.17

je taji bhaje hute Gura ānā |
tina puni Gurū ahadīahi jānā |
mūtra ḍāra tina sīsa muḍāe |
pāhuri jāni grihahi lai āe | 13.18 |

je je bhāji hute binu āisu |
kaho ahadīahi kinai batāisu |
mūṇḍa mūṇḍi kari sahari phirāe |
kārabheṭa janu laina sidhāe | 13.19 |

pāche lāgi larikavā cale |
jānuka sikkha sakhā haiṃ bhale |
chike tobarā badana caṛāe |
janu grihi khāna malīdā āe | 13.20 |

13.17

La colère du d'Aurangzeb redoubla

Et il envoya quatre unités de cavalerie impériales supplémentaires²⁰⁰.

Les apostats qui avaient échappé au châtement,

Cette fois leurs maisons furent démolies.

13.18

Ceux qui avaient déserté le Guru et étaient partis

Considéraient les hommes des unités de cavalerie impériales comme leurs Gurū²⁰¹.

Les soldats urinèrent sur leur tête et leur tondirent le crâne ;

Les apostats rapportèrent chez eux cette urine comme s'il s'agissait d'une ambroisie.

13.19

Ceux qui s'étaient enfui sans en avoir reçu l'ordre,

Dites-moi, qui renseigna les unités de cavalerie impériales à leur sujet²⁰² ?

Ils furent tondus et promenés dans la ville²⁰³,

Comme s'ils devaient recueillir des offrandes pour leurs Guru.

13.20

Des enfants les suivaient

Tels des disciples ou de bons amis.

On leur avait attaché au cou des musettes de chevaux

Comme si des *malīdā*²⁰⁴ leur avaient été envoyées de la maison.

²⁰⁰ Sur ces unités, voir Glossaire, s. v. AḤADĪ.

²⁰¹ Sur ces unités, voir Glossaire, s. v. AḤADĪ.

²⁰² Sur ces unités, voir Glossaire, s. v. AḤADĪ.

²⁰³ Cf. 13.7.3-4 et note.

²⁰⁴ Plus précisément des boulettes faites d'un mélange de galettes émiettées, de beurre clarifié et de sucre.

*masataki subhe panahīyana ghāi |
janukari ṭikā dae banāi |
sīsa īṃṭa ke ghāi karehī |
janu tinu bheṭa purātan dehī | 13.21 |*

DOHARĀ

*kabahūṃ raṇi jūjhayo nahī kachu dai jasū nahīṃ līna |
gāṃva basita jānayo nahīṃ Jama so kina kahi dīna | 13.22 |*

CAUPĀI

*iha bidhi tino bhayo upahāsā |
sabha santana mili lakhio tamāsā |
santana kasaṭa na dekhana pāyo |
āpa hātha dai nāthi bacāyo | 13.23 |*

CĀRANĪ DOHIRĀ

*jisano Sājana rākhasī dusamana kavana bicāra |
chvai na sakai tiha chāṃhi kau nihaphala jāṃhi gavāra | 13.24 |*

13.21

Ils avaient au front des blessures faites à coup de chaussures,
Comme si on leur avait apposé des marques sectaires.
Quant aux traces de coups de briques sur leurs têtes,
On aurait dit des restes d'offrandes de fleurs.

DOHARĀ

13.22

Ils n'ont jamais combattu à la guerre ni n'ont jamais connu la moindre gloire ;
Aucun villageois ne sait qui ils sont : qui donc les a idésignés à Yama²⁰⁵ ?

CAUPAĪ

13.23

C'est ainsi qu'ils furent ridiculisés ;
Tous les Sant assistèrent au spectacle
Et aucun mal ne leur fut fait.
Les prenant par la main, le Seigneur les sauva lui même.

13.24

Celui que l'Ami protège, qui le tiendrait pour un ennemi ?
Nul ne peut toucher même son ombre ; un fou s'y efforcerait en vain.

²⁰⁵ Désignation métaphorique des vétérans moghols.

BACITRA NĀṬAKA

*je sādḥū saranī pare tina ke kavaṇa bicāra |
danti jībha jima rākhi hai dusaṭa arisaṭa saṅghāri | 13.25 |*

*iti srī Bacitra Nāṭaka granthe Sāhajāde va ahadī āgamana barananaṃ nāma
trodasamo dhiāi samāpatamastu subhamastu | 13 | afzūṃ |*

13.25

Celui qui prend refuge auprès de Sādhu, comment parler de lui ?

Comme la langue est protégée par les dents, il est à l'abri des horribles Ariṣṭa, que Dieu anéantit.

Qu'ici s'achève le treizième chapitre « Récit de la venue du prince et des vétérans » du vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.

91 XIV

SARABAKĀLA KĪ BENATĪ

CAUPAĪ

*Sarabakāla sabha sādha ubāre |
dekhū dai kai dokhī sabha māre |
adabhuti gati bhagatana dikharāī |
sabha saṅkaṭa te lae bacāī | 14.1 |*

*sabha saṅkaṭa te santa bacāe |
sabha kaṅṭaka kaṅṭaka jima ghāe |
dāsa jāna muri karī sahāhi |
āpa hāthū dai layo bacāī | 14.2 |*

*aba jo jo mai lakhe tamāsā |
so so karo tumai aradāsā |
jo Prabha kripā kaṭāchi dikhai hai |
so tava dāsa ucārat jai hai | 14.3 |*

*jiha jiha bidhi mai lakhe tamāsā |
cahata tina ko kīyo prakāsā |
jo jo janam purabale here |
kahi ho su Prabhu parākrama tere | 14.4 |*

XIV

PRIÈRE AU TOUT-PUISSANT KĀLA

CAUPAĪ

14.1

Le tout puissant Kāla délivre les Sādhu ;
Il voue au malheur et fait périr les pécheurs.
Il donne à voir ses accomplissements merveilleux à ses dévots
Et préserve ces derniers de toute infortune.

14.2

Il préserve les Sant de toute infortune
Et élimine les malfaisants comme des épines.
Me considérant comme son esclave, toujours il me défend
Et me prenant par la main me protège.

14.3

Tous les spectacles qu'il m'a été donné de voir,
Je Te les présente en *aradāsa*.
Si dans Ta grâce, Seigneur, Tu m'accordes un regard,
Ton esclave dira tout ce qu'il a vu.

14.4

Les spectacles divers qu'il m'a été donné de voir
Je veux les faire connaître.
Les naissances antérieures qui m'ont été révélées
Je veux les dire grâce à Ton pouvoir.

*Sarabakāla hai pitā apārā |
Debi Kālikā māta hamārā |
manūā Gura muri manasā māī |
jini moke subha kriyā paṛhāī | 14.5 |*

*jaba manasā mana mayā bicārī |
Guru manūā kaha kahayo sudhārī |
je je carita purātan lahe |
te te aba cahīata hai kahe | 14.6 |*

*Sarabakāla karuṇā taba bhare |
sevaka jāni dayā rasa ḍhare |
jo jo janamu pūrabalo bhayo |
so so sabha simaraṇa kari dayo | 14.7 |*

*mo ko itī hutī kaha suddham |
jasa Prabha daī kripā kari buddham |
Sarabakāla taba bhae daiālā |
Loha raccha hama ko saba kāla | 14.8 |*

*Sarabakāla racchā sabha kāla |
Loha raccha saraba dā bisāla |
ḍhīṭha bhayo tava kripā lakhāī |
aiṃḍo phire sabhana bhayo rāī | 14.9 |*

14.5

L'infini et tout-puissant Kāla est mon père
Et la déesse Kālī ma mère.
L'esprit est mon Guru et la pensée l'épouse de mon Guru
Qui m'ont enseigné les bonnes actions.

14.6

C'est seulement quand je considérai que mon esprit était plein de pensée
Que je décidai de faire de lui mon Guru.
Les vies antérieures dont j'ai eu la vision,
Maintenant je veux en faire état.

14.7

Le tout-puissant Kāla dans Sa compassion
Me considérant comme son serviteur déversa sur moi le nectar de sa clémence.
De toutes mes existences antérieures
Il m'accorda de me souvenir.

14.8

Comment une telle conscience a-t-elle pu m'advenir ?
Seulement parce que le Seigneur m'a accordé la grâce de cette illumination.
Le tout-puissant Kāla se montra clément ;
Le Tout-Acier fut à chaque instant mon protecteur.

14.9

Le tout-puissant Kāla est à chaque instant mon protecteur.
Le Tout-Acier est le suprême protecteur de tous.
Recevoir Ta grâce m'a donné confiance
Et je vais comme si j'étais pour tous un roi.

*jīha jīha bidhi janamana sudhi āi |
tīma tīma kahe girantha banāi |
prathame satijugu jīha bidhi lahā |
prathame Debi caritra ko kahā | 14.10 |*

*pahile Caṇḍī caritra baṇāyo |
nakha sikha te krama bhākha sunāyo |
chora kathā taba prathama sunāi |
aba cāhata phiri karo baḍāi | 14.11 |*

*īti sī Bacitra Nāṭaka granthe Sarabakāla kī benatī barananaṃ nāma caudasamo
dhiāi samāpatamastu subhamastu | 9 | afzūṃ |*

14.10

)Mes diverses existences, telles que j'en ai pris conscience,
Je les ai racontées dans ce Livre.
Ce que j'ai vu durant le saint premier âge du monde,
C'est cela qu'à travers les hauts faits de la Déesse j'ai narré en premier.

14.11

Les hauts faits de Caṇḍī ont déjà été rapportés
Et relatés des ongles des pieds à la mèche du sommet du crâne.
Laisant de côté ces anciennes narrations,
Je veux à mon tour maintenant chanter la grandeur de la Déesse.

*Qu'ici s'achève le quatorzième chapitre « Prière au tout-puissant Kāla » du
vénéré livre intitulé Bacitra Nāṭaka et que tout soit bien. Et maintenant la suite.*

APPENDICES

1. Aperçu concernant les sikhs

L'histoire des sikhs est liée à celle du Panjab, grande plaine de l'Indus et de ses affluents de rive gauche, partagée depuis 1947 entre l'Inde et le Pakistan. Sa richesse, sa situation stratégique entre la Khyber Pass et Delhi, au carrefour d'importantes routes commerciales ont valu au Panjab une histoire tourmentée. Les sikhs, depuis cinq siècles, en ont été partie prenante, et l'évolution de leur religion est liée aux vicissitudes de leur passé. Ce dernier constitue pour eux un vaste réservoir de références et de symboles selon lesquels ils traduisent volontiers les changements sociaux au Panjab.

Nānak et sa religion

L'histoire des sikhs les rattache aux disciples de Nānak, prédicateur mystique panjabi (1469-1539). Né dans la caste commerçante des Khatrī, Nānak avait entrepris de longues pérégrinations à la suite d'une illumination, puis avait créé le village de Kartarpur au bord de la Ravi. Là, il rassembla autour de lui un groupe de "disciples" (*sikh*) qui formaient le Nānak Panth (ceux qui suivent la « voie de Nānak »).

Il ne créa pas à proprement parler une religion nouvelle ; mais il élaborait l'expression la plus claire et la plus achevée de la doctrine des Sant, mystiques errants de la « tradition du Dieu sans attributs » (*nirguṇa-saṃpradāya*) qui prêchaient la dévotion au Dieu unique et la méditation sur son nom, et n'avaient pour rituel que le chant collectif d'hymnes de louange. Leur tradition était proche de la *bhakti* viṣṇuite (dévotion aimante à Viṣṇu ou à l'un de ses avatars, notamment Kṛṣṇa), mais avait été

fortement influencée par le yoga tantrique des Nāth, bien implantés au Panjab. Dans la religion de ces ascètes se mêlaient enseignement shivaïte et pratiques ascétiques et magiques héritées du bouddhisme tantrique.

Au cœur de l'enseignement de Nānak se trouve la foi en un Dieu unique, révélé par sa création : le « Vrai Maître » (*sati-gurū*). Ce Dieu est tout-puissant (*samāraṭhu*), infini (*aparū*), éternel (*akālu*), sans forme ni attributs (*niraṅkāru*, *niraguṇu*), inconnaissable et ineffable (*agāhu*, *akathu*), omniprésent (*bharapūri*). À la fois extérieur à l'homme et présent en lui, il peut lui manifester sa grâce (*karamu*, *nadari*) et le fait ainsi accéder à la Vérité (*saccu*). Sans cette grâce, l'homme poursuit sa quête du salut sous la conduite de mauvais maîtres, en se livrant à des pratiques qui, tels le yoga ou l'ascétisme, le lient encore davantage à la roue de la transmigration. Si Dieu lui accorde sa grâce (*nadari*, *karamu*), un être humain peut se défaire de son illusion (*māyā*) concernant la voie du salut et parvenir à la délivrance (*mukati*) en écoutant en son cœur la voix du Seigneur – appelée *guru* (maître) par Nānak – murmurer le mot (*sabadu*). Ce dernier lui révèle l'ordre divin (*hukamu*), qui est tout à la fois le principe de l'harmonie universelle et l'indication d'un salut possible. Pour entendre cet ordre, l'homme doit purifier sa propre essence spirituelle (*manu*), car son moi (*hauma*) est prisonnier de la vie matérielle et de ses fautes. Aussi Nānak lui propose-t-il une discipline (*sañjamu*), qui n'a de valeur que dans un parfait amour de Dieu. Celle-ci consiste principalement en la remémoration (*simaraṇa*) et la répétition (*japu*) du nom divin (*nāmu*). L'homme peut ainsi obéir à l'ordre et s'élever graduellement à travers cinq royaumes mystiques (*khaṇḍu*). Le dernier est celui de la Vérité, et lorsque l'homme y accède, son essence régénérée se fond en Dieu dans une suprême béatitude (*sahaju*).

Après la mort de Nānak, la fonction de *gurū* fut attribuée par les sikhs à leur premier Gurū lui-même – porte-voix de Dieu parmi eux – puis à ses neuf successeurs humains, torches brillant de la flamme unique qui s'était allumée en lui. À la différence des autres prédicateurs saints en effet, Nānak avait désigné un successeur. C'est ainsi qu'à sa suite une lignée spirituelle de neuf *gurū* dirigea le Nānak Panth, renforçant sa cohésion par de nouvelles institutions. Le tableau ci-dessous montre que la lignée des Gurūs sikhs est contemporaine de la dynastie des grands moghols.

Les Gurūs sikhs

Gurū Nānak : 1469-1539
 Gurū Angad : 1504-1552
 Gurū Amar Dās : 1479-1574
 Gurū Rām Dās : 1534-1581
 Gurū Arjan : 1563-1606
 Gurū Har Gobind : 1595-1644
 Gurū Har Rāi : 1630-1661
 Gurū Har Krishan : 1656-1664
 Gurū Tegh Bahādur : 1621-1675
 Gurū Gobind : 1666-1708

Les grands Moghols

Bābur : 1483-1530
 Humāyūn : 1508-1556
 Akbar : 1542-1605
 Jahāngīr : 1569-1627
 Shāh Jahān : 1592-1666
 Aurangzeb : 1618-1707

Les débuts du Nānak-panth

La tradition attribue au premier successeur de Nānak, Angad (1504-1552), l'invention de l'écriture gurumukhī. Le troisième Gurū, Amar Dās (1479-1574), dota le Panth d'une organisation financière et territoriale, et d'un recueil qui comprenait, outre ses compositions et celles des deux premiers *gurū*, des poèmes sants et soufis. Il fit creuser à Goindval, le village où il siégeait, un puits sacré qui devint un lieu de pèlerinage pour les sikhs. Arjan (1463-1606), le cinquième Gurū, fit construire le Hari Mandir (Temple de Hari), futur Temple d'Or d'Amritsar. Ajoutant au recueil d'Amar Dās ses propres hymnes et ceux de son père, Gurū Rām Dās (1534-1581), il compila en 1604, nous l'avons vu, une première version de l'*Ādi Granth* et fonda plusieurs villages en territoire jaṭṭ.

Les Jaṭṭ, anciens éleveurs nomades, étaient des agriculteurs de tradition martiale et égalitaire, dont l'évolution et les valeurs jouèrent un grand rôle dans l'évolution du Panth. Ils avaient commencé à le rejoindre en masse dès l'époque du troisième Gurū et étaient en conflit avec le pouvoir moghol, notamment à propos de l'impôt sur les revenus de la terre. L'assassinat de Gurū Arjan sur ordre de l'empereur moghol Jahāngīr à cause de son soutien au fils rebelle de ce dernier, le prince Khusrau, mais aussi à cause de la menace potentielle représentée par les Jaṭṭ sikhs, fut suivi d'une longue période d'affrontements entre ces derniers et les troupes impériales. Le fils et successeur d'Arjan, Gurū Hargobind (1595-1644), confronté à

l'hostilité croissante des Moghols, institutionnalisa la militarisation du Panth. Il est représenté se tenant en armes sur son trône et fit construire, en face du Hari Mandir, l'Ākāl Takht (Trône de l'éternel), siège du pouvoir spirituel (*ṛīṅ*) et temporel (*mīṅ*). En 1634, il décida de quitter les plaines pour le village plus sûr de Kartarpur, dans les collines des Siwaliks.

Les Siwaliks étaient une place forte du culte de Devī à l'épée, qui influença alors fortement la culture sikhe, déjà marquée par l'idéologie martiale des Jatt. Ce changement est particulièrement évident dans les écrits attribués au dixième et dernier Gurū, Gobind (1666-1708). Dieu y est régulièrement appelé *Sarab-loh* (Tout-acier) et adoré sous la forme de l'épée, et deux longs poèmes sont consacrés aux exploits de Devī. En outre, la tradition historiographique sikhe attribue à Gurū Gobind la création d'une nouvelle fraternité. En 1699, lors de leur rassemblement annuel pour la fête du nouvel an (Vaisākhī) à Anandpur, le nouveau centre du pouvoir sikh, le Gurū s'adressa solennellement à ses disciples. Selon la tradition, l'épée à la main, il demanda lesquels d'entre eux seraient prêts à donner leur vie pour lui. Après un instant, un sikh s'avança. Il fut conduit à la tente du Gurū, d'où celui-ci ressortit seul, son épée maculée de sang. La même scène se répéta avec quatre autres sikhs, après quoi les cinq volontaires furent montrés vivants à la foule : des chèvres avaient été égorgées à leur place. Le Gurū les baptisa avec un nectar d'« immortalité » (*ammritu*) remué avec son épée. Il déclara que les « Cinq Aimés » (Pañj Piāre) formaient le noyau du Khālsā (rassemblement des « Purs »), nouvel ordre armé et égalitaire. Des Pañj Piāre, trois étaient sūdra (membres des basses serviles hindoues), un jatt et un khatrī, – reflet assez fidèle de la composition sociale du Khālsā. Ils oignirent à leur tour le Gurū, et ces baptêmes (*pāhu*) furent suivis de milliers d'autres. Puis le Gurū institua un nouveau code de discipline et imposa aux sikhs du Khālsā des symboles distinctifs. Le tabac, la viande d'animaux tués selon le rite musulman et les rapports sexuels avec des musulmanes étaient désormais interdits. Les membres du Khālsā arboreraient cinq symboles, dits les « cinq *k* » (*pañj kakke*), d'après la première lettre du mot qui les désigne en panjabi : les cheveux (et la barbe) non coupés (*kes*) et retenus par un peigne (*kaṅghā*), une épée (*kirpān*), un bracelet de métal (*karā*) et une culotte courte (*kacch*). Les hommes ajouteraient Singh (Lion) à leur nom, et les femmes Kaur (Princesse) au leur. Le Panth inclurait également les Sahajdhārī (tenants de la facilité ou de la voie de l'extase, selon les interprétations), sikhs qui ne font pas leur le code

du Khālsā. En outre, ses quatre fils étant morts aux mains des Moghols, Gurū Gobind Singh déclara qu'après lui la fonction et l'autorité du Gurū passeraient conjointement dans le Livre, désormais appelé *Gurū Granth Sāhib*, et le Khālsā assemblé (Gurū Panth). Au *Granth*, il avait ajouté des compositions de son père, Gurū Tegh Bahādur (1621-1675), exécuté par les Moghols en 1675 pour avoir refusé de se convertir à l'islam.

Ces changements, déterminants pour l'avenir de la communauté, résultent en fait d'une longue évolution, comme en témoignent les « Traités de code » (*Rahit-nāmā*) rédigés au XVIII^e siècle. Certains s'expliquent par les conditions de vie du Panth : les cheveux longs étaient ainsi une coutume des Jatt, et le port de l'épée renvoie à leur culture et au culte de Devī, souvent représentée avec une épée à la main ou symbolisée par cette arme. Quant aux diverses interdictions, elles évoquent la confrontation croissante des sikhs avec les musulmans au XVIII^e siècle.

De la mort de Gobind Singh à la conquête britannique

Après la mort du dernier Gurū, les sikhs propagèrent, sous la conduite d'un marathe, Bandā Bahādur (1670-1716), des révoltes rurales contre le pouvoir moghol. Ce dernier écrasa le soulèvement et mit les sikhs à mal jusqu'à l'incursion destructrice de l'iranien Nādir Šāh (1688-1747) en 1738-1739 et à celles de l'Afghan Aḥmad Šāh Durrānī (1722-1772) entre 1747 et 1769. Dans cette tourmente, les sikhs, d'abord dispersés, s'organisèrent en bandes de guérilla « égales » (*misal*, de l'arabe *miṣl*). Les décisions concernant le Khālsā étaient alors prises par une assemblée de délégués des *misal* en présence du *Granth*. On a pu rattacher à cette pratique le dogme de l'autorité conjointe du *Gurū Granth* et du Gurū Panth.

Aḥmad Šāh, qui battit les Moghols et les Marathes, présentait ses incursions en Inde comme une guerre sainte islamique (*jihād*). Le caractère religieux de la résistance des sikhs s'en trouva renforcé. Le musulman fut graduellement construit comme l'« Autre », et au XIX^e siècle, le passé sikh fut, dans les histoires traditionnelles, recomposé à partir de cette nouvelle donne. À la faveur des troubles qui bouleversaient l'Inde du Nord, et en dépit des conflits entre chefs de *misal* et de certains revers face aux successeurs d'Aḥmad Šāh, les sikhs se rendirent graduellement maîtres de tout le Panjab, gouvernant les territoires conquis selon le modèle moghol. Des États princiers virent le jour, qui survécurent jusqu'à leur fusion dans le Panjab indien en

1956, et en 1799 Raṅjīt Siṅgh (1780-1839), s'étant assuré le contrôle des *misal*, fonda un royaume sikh qui dura jusqu'à la conquête britannique de 1849. Il mit fin aux assemblées militaro-politiques du Khālsā, et le dogme du *Gurū Panth* tomba en désuétude au profit de l'autorité religieuse exclusive du *Gurū Granth*. C'est cette situation qui a prévalu jusqu'à nos jours.

En 1800, Raṅjīt Siṅgh prit le titre de Mahārājā. Les quarante années de son règne furent glorieuses pour les sikhs. Leurs armées étendirent les frontières du royaume du Panjab en territoire afghan à l'ouest, au Cachemire et même jusqu'à Lhasa, au Tibet, vers le nord. Vers l'est, leur poussée fut contenue par les Britanniques, qui contrôlaient indirectement certains États sikhs, comme Patiala.

Raṅjīt Siṅgh, surnommé le « Lion du Panjab », fut un souverain habile. Il organisa une armée puissante, employant à cette fin des officiers européens, français notamment, tels Jean-Baptiste Ventura (1794-1858) et Jean-François Allard (1785-1839) qui avaient servi dans l'armée napoléonienne. Il créa aussi une administration stable, sur un modèle en partie inspiré de l'empire moghol (affermage de territoires aux principaux chefs en échange d'une aide militaire), avec le persan comme langue officielle. Le royaume put ainsi préserver son indépendance et prospérer au carrefour des routes commerciales reliant l'Asie centrale et le monde iranien à l'Inde du Nord. Les institutions sikhes, et tout particulièrement le Temple d'Or d'Amritsar, bénéficièrent largement du patronage royal. Mais après la mort de Raṅjīt Siṅgh, les prétendants au trône se disputèrent le pouvoir. Les intrigues qui opposaient les différentes factions et l'instabilité des potentats locaux tributaires du royaume permirent aux Britanniques d'intervenir et de conquérir le Panjab après deux guerres acharnées (1845-1846 et 1848-1849).

Les sikhs sous le British Rāj et jusqu'à l'indépendance

Aux yeux des nouveaux maîtres du Panjab, l'orthodoxie religieuse et la cohésion du Panth s'étaient, au cours des dix années chaotiques qui avaient suivi la disparition de Raṅjīt Siṅgh, relâchées à un point tel que la réabsorption du sikhisme dans l'hindouisme paraissait inéluctable. Mais la loyauté des sikhs, lors de la révolte des cipayes en 1857, leur valut un recrutement préférentiel dans l'armée, où les Britanniques leur demandèrent d'observer les symboles et le code du Khālsā. D'autre part, les qualités d'agriculteurs des sikhs firent d'eux, à partir de 1880, les principaux

bénéficiaires des Canal Colonies : ainsi, des sikhs formèrent bientôt la paysannerie la plus prospère d'Asie. Enfin, l'activité des missionnaires chrétiens et des réformistes hindous de l'Ārya Samāj, fondée en 1875 par Dayānanda Sarasvatī (1824-1883), poussa l'élite urbaine des sikhs à s'organiser, au cours du dernier quart du XIX^e siècle, dans les Singh Sabhā (Sociétés des Lions), dont le but était de redonner aux sikhs leur identité perdue par la réforme religieuse, sociale et éducative.

Cette identité, les sikhs eurent l'occasion de l'affirmer dans leur confrontation croissante avec les Britanniques au lendemain de la Première Guerre mondiale et du massacre par l'armée de participants à un rassemblement pacifique dans le jardin « Jallīāṃvālā Bāg » d'Amritsar en 1919. L'affrontement culmina lorsque les sikhs reprirent aux *mahant*, officiants hindouisés et corrompus, soutenus par les Britanniques, la gestion de leurs temples ou gurdwaras (*gurdvārā*, « porte du Gurū ») au Panjab. La victoire fut obtenue en 1925, après quatre années d'agitation parfois violente, grâce à une nouvelle organisation, l'Ākālī Dal (Armée de l'Éternel). L'Ākālī Dal a remporté jusqu'à nos jours les élections qui lui permettent de contrôler le Śīromaṇī Gurdvārā Prabandhak Kameṭī (« Comité Central d'Administration des Gurdvārā »), fondé en 1920 et chargé de la gestion des revenus considérables de tous les gurdwaras du Panjab.

Les sikhs, entrés en masse dans le mouvement national, et pour beaucoup marqués par les idées de Gandhi (1869-1948), tentèrent jusqu'au bout de s'opposer à la Partition. Mais au milieu des émeutes et des massacres qui accompagnèrent la division du pays, deux millions cinq cent mille d'entre eux durent quitter le Panjab occidental, appelé à faire partie du Pakistan, pour le futur Panjab indien. Après l'indépendance, dans une Inde du Nord devenue pays de réfugiés, les problèmes de réinstallation furent considérables, tant pour les autorités que pour les individus concernés. Pour nombre de ceux qui avaient dû migrer, la désillusion fut en outre vive de constater que le nouveau pays n'était pas celui dont ils avaient rêvé.

Depuis 1947

Dans l'Inde indépendante, l'Ākālī Dal réussit à obtenir, en 1966, après des années d'agitation, un redécoupage du Panjab en trois États sur une base officiellement linguistique : le Himachal Pradesh et le Haryana avec le hindi comme langue nationale, et le Panjab avec le panjabi comme langue nationale. Dans le nouveau Panjab, où les

Sikhs étaient majoritaires du fait des transferts de population consécutifs à la partition, la révolution verte accentua les inégalités. Puits tubés à pompe, nouveaux engrais et nouvelles graines favorisèrent le développement d'une agriculture capitaliste et l'enrichissement des grands propriétaires, tandis que chez les plus humbles, le morcellement des propriétés lié au système d'héritage *jaṭṭ* concernant les terres (une part égale pour chaque fils, rien pour les filles) contribuait à la paupérisation d'une partie grandissante de la population. Parmi les ruraux appauvris et venus, pour certains, grossir les rangs du sous-prolétariat sikh de villes dominées par les commerçants et les banquiers hindous, le fondamentalisme se développa, instrumentalisé tant par l'Akālī Dal, divisé en factions rivales, que par le gouvernement fédéral. Un mouvement radical violent vit le jour. Le terrorisme et les affrontements entre « militants » et policiers se répandirent et marquèrent le Panjab de 1980 à 1992. Les extrémistes réclamaient des avantages économiques pour le Panjab, notamment en matière d'industrialisation, ainsi que des droits religieux pour les sikhs, considérés, sur le plan du droit personnel, comme hindous par la Constitution de l'Inde, qui fut brûlée à plusieurs reprises. Les radicaux demandaient la transformation du Panjab en un État sikh indépendant, le Khalistan, et voulaient terroriser les hindous pour leur faire quitter le Panjab. Leur chef de file était le prédicateur charismatique Jarnail Singh Bhindrāṃvāle (1947-1984), qui se signala en 1980 par l'assassinat du chef spirituel de la secte des Nirañkāṛīs, coupable d'avoir prétendu que la lignée des Gurū avait continué après Gobind.

De son côté, pour garder sa base rurale aisée, l'Akālī Dal devait éviter d'apparaître comme un parti compromis avec ceux qui réclamaient la création d'un État sikh indépendant (le Khālistān). Pour rester un grand parti régional, il lui fallait mettre en avant des revendications qui concernent tous les Panjabis. C'est pourquoi il réclama, depuis l'*Anandpur Sahib Resolution* de 1973, le contrôle des eaux et de l'énergie hydro-électrique du Panjab par le gouvernement régional, et l'implantation d'industries lourdes dans l'État. Mais la même résolution mettait en avant des revendications propres aux seuls Sikhs, comme l'élévation d'Amritsar au rang de ville sainte et l'attribution au Śiromaṇī Gurdvārā Prabandhak Kameṭī de l'administration de tous les gurdvārā de l'Inde. Car l'Akālī Dal devait aussi jouer des sentiments religieux des Sikhs et du mécontentement d'un grand nombre d'entre eux. Ces sentiments ont été exacerbés après que l'armée, en juin 1984, eut donné l'assaut au Temple d'Or, où

s'étaient retranchés les mouvements extrémistes sikhs menés par Jarnail Singh Bhindrāmvāle, et après les massacres de Sikhs qui suivirent l'assassinat d'Indira Gandhi par deux de ses gardes du corps sikhs en octobre de la même année. En juin 1985, le dirigeant akālī modéré Longovāl signa bien avec le Premier ministre Rajiv Gandhi un accord sur des élections au Panjāb, assorti de certaines concessions de la part du gouvernement central. Mais il fut assassiné deux mois plus tard. Le gouvernement akālī issu des élections tenues malgré tout en septembre 1985, qui lui avaient pourtant donné pour la première fois la majorité absolue à l'Assemblée du Panjāb, ne put mettre un terme au terrorisme, érigé en méthode d'action par les séparatistes comme par le gouvernement central, causant la mort d'au moins 25 000 personnes entre 1981 et 1992. Une nouvelle fois, le Panjāb fut placé sous administration directe de l'État fédéral par New Delhi, de 1987 à 1992.

Dans ce contexte de guerre civile, les dissensions internes de l'Ākālī Dal alors conduisirent à son éclatement en une fraction modérée, dirigée par Parkash Singh Badal (dite Śīromaṇī Ākālī Dal - Badal), et une fraction séparatiste (dite Śīromaṇī Ākālī Dal - Amritsar), composée d'une nébuleuse d'organisations, sous l'impulsion du président du Śīromaṇī Gurdvārā Prabandhak Kameṭī, Gurcharan Singh Tohra (mort en 2004). Ces divisions profitèrent au Parti du Congrès qui gagna les élections de 1992 et gouverna le Panjāb jusqu'en 1996. Il dut pourtant laisser la place au Śīromaṇī Ākālī Dal - Badal en 1997, allié au niveau fédéral au parti fondamentaliste hindou, le Bharatiya Janata Party, au pouvoir de 1998 à 2004. Lassée de la violence endémique dans la province, une partie de l'électorat sikh, celle des basses castes et des intouchables, s'est progressivement désolidarisée du mouvement indépendantiste et de ses querelles fratricides pour le contrôle du Śīromaṇī Gurdvārā Prabandhak Kameṭī et a rallié le Parti du Congrès. Entre 1998 et 2019, le Congrès et ses alliés d'une part et une coalition de l'Ākālī Dal et le Bharatiya Janata Party d'autre part ont à tour de rôle remporté les élections à l'Assemblée du Panjab : en 1999, 2009 et 2019 pour les premiers, en 1998, 2004 et 2014 pour les seconds.

Textes sacrés et littérature

Le premier livre sacré des Sikhs, l'*Ādi Granth*, consiste principalement en hymnes écrits par les cinq premiers gurū et par le neuvième, classés selon leur mode musical. Il inclut des compositions de poètes sant et soufis, tels que Nāmdev, Kabīr et Farīd.

L'édition standard de l'*Ādi Granth* compte mille quatre cent trente pages. L'introduction commence par le *mūla mantru* (« formule fondamentale ») de la foi sikhe, suivi du *japu-jī* (« la sainte prière »), long poème dans lequel Nānak a résumé son enseignement. La masse de l'ouvrage est consacrée aux hymnes, classés d'abord selon le *rāgu* (« motif musical ») sur lequel on les chante, puis selon leur longueur et leur nature, et enfin selon leur auteur, en commençant par Nānak et ses successeurs et en finissant par les Bhagats (Nāmdev, Kabīr, etc.). La description des *rāgu* est donnée dans un appendice final, la *Rāga-mālā* (« Guirlande des *rāgu* »). La langue de base de l'*Ādi Granth*, qui est noté en *gurumukhī*, est un idiome littéraire mêlé, avec un élément vieux hindī dominant et une composante vieux panjābī non négligeable. Certains hymnes sont en outre émaillés d'emprunts au panjābī du sud-ouest, au persan, au braj, au sanskrit. Dans le *Dasam Granth* (*Livre du Dixième*), second livre sacré des Sikhs, les quelques écrits attribuables au dixième gurū voisinent avec divers hymnes de dévotion et des légendes empruntées à la tradition hindoue. Il est rédigé en langue braj et fut compilé plusieurs années après la mort du Gurū. D'autres textes sont vénérés, telles les hagiographies de Gurū Nanāk (*Janam Sākhī*) et les poèmes de Bhāi Gurdās (mort en 1633).

Du xvii^e siècle au milieu du xix^e, les Sikhs contribuèrent de façon importante à la poésie narrative traditionnelle en panjābī, dont les deux principaux genres sont la *vār* et le *kissā* (ar.-pers. *qiṣṣa*). Les *vār* sont à l'origine des poèmes héroïques qui chantent les hauts faits de chefs tribaux. Bhāi Gurdās consacra pour sa part plusieurs *vār* à des épisodes de la vie des premiers gurū sikhs. La *Caṇḍī kī vār* de Gurū Gobind, incluse dans le *Dasam Granth*, chante les exploits de Devī symbolisée par l'épée. Au xviii^e siècle, nombre de *vār* eurent pour sujet le conflit des Hindous et des Sikhs avec les gouverneurs moghols du Panjāb, ainsi la *Vār Hakikat Rāi* d'Āgrā Singh.

Les *kissā* sont des lais qui racontent l'histoire d'amours contrariées par les barrières tribales et sociales, et leur dénouement est généralement tragique, comme dans l'histoire de Sassī et Punñū racontée par Sevā Singh. Une autre forme abondamment pratiquée à l'époque était le *bāṛā mās*, poème des « douze mois », dans lequel Kesar Singh, par exemple, raconta l'histoire d'un amour brisé qu'il vécut lors d'un voyage dans les collines du Jammu.

À la fin du xix^e siècle, les progrès de l'éducation de type européen, le développement des moyens de communication, de l'imprimerie et de la presse, ainsi

que l'influence des littératures européenne, ourdou, hindi et bengali modifièrent profondément les conditions de la production littéraire dans le Panjab. Missions chrétiennes et organisations hindoues, musulmanes et sikhes de réforme religieuse se lancèrent dans une grande activité de publication. Elles diffusaient notamment des opuscules où étaient contées des histoires édifiantes. Celles des sikhs, écrites en panjabi et généralement tirées de l'hagiographie des Gurū, étaient produites par les membres de la Singh Sabhā, tel Bhāī Vīr Singh (1872-1957), notable issu d'une famille de riches propriétaires. Son œuvre immense et multiforme domine la littérature sikhe en panjabi du premier xx^e siècle. Ses épisodes des vies de Gurū Nānak et Gurū Gobind furent repris plus tard en deux volumes d'environ mille pages chacun. C'est également sous forme d'épisodes séparés qu'il publia les premières fictions panjābī en prose : *Sundarī* (1898), *Bijai Singh* (1899) et *Satvant Kaur* (1900). Cette trilogie historique est consacrée aux hauts faits de trois héroïnes sikhes dans la lutte contre les musulmans au xviii^e siècle. Avec *Bābā Naudh Singh* (1921), qui a pour héros un réformateur sikh, ces œuvres contribuèrent au mythe d'une communauté sikhe puissante, autonome, fière de son identité et attachée à ses valeurs traditionnelles. Sur le mode lyrique, ses poèmes des années 1920 et 1930, inspirés des formes et des techniques européennes, chantent une nature abstraite, dont la beauté manifeste l'essence divine.

Les poèmes de Pūran Singh (1881-1931) sont eux aussi inspirés d'une vision mystique du monde. Mais, écrits en vers libres, ils sont consacrés à la vie rurale, dans une veine whitmanienne, ainsi qu'au folklore panjabi et à la glorification des sikhs. Dans ceux de Dhanī Rām Cātrik (1876-1954), qui fut rapidement influencé par l'idéologie gandhienne, les chansons des travaux et des jours côtoient de vibrants appels à l'harmonie des diverses communautés. Au réalisme, Caran Singh Śahīd (1891-1935) adjoint la satire. Dans son livre *Hasde hañjhū* (« Larmes de rire », 1933) se côtoient nouvelles, poèmes et courts drames qui s'en prennent à tout ce que la société panjābī de l'époque comporte de dérisoire, de mesquin, mais aussi de conflictuel et de tragique.

Plusieurs successeurs de ces pionniers de la littérature sikhe moderne subirent l'influence de Gandhi. Ainsi le poète Mohan Singh (1905-1978), les nouvellistes et romanciers Nānak Singh (1897-1971), Gurbaxś Singh (1895-1977) et Kartār Singh Duggal (1917-2012) dénoncèrent les maux de la société indienne dans l'espoir de

susciter une « conversion du cœur ». À la veille de la partition, Sant Singh Sekhom (1908- 1997) [*Samācār*, « Informations », nouvelles, 1943] et Surindar Singh Narulā (1917-2007) [*Pio puttār*, « Père et fils », roman, 1946] introduisirent dans la nouvelle et le roman une « polyphonie » de consciences indépendantes. Sous l'influence du mouvement progressiste, des œuvres inspirées par le marxisme firent leur apparition. Elles dominent la littérature sikhe des années 1950-1960 (Nānak Singh, Sant Singh Sekhom, Surindar Singh Narulā, Jasvant Singh Kamval [1919-2020], Santokh Singh Dhīr [1920-2010]). Depuis, l'évolution s'est encore accélérée. De nouveaux auteurs se sont révélés, notamment des femmes (Amritā Prītam [1919-2005], Dalīp Kaur Ṭivāṇā [1935-2020], Ajīt Kaur [née en 1934]). De nouvelles influences occidentales (Joyce, la psychanalyse, l'existentialisme, etc.) imprègnent leurs œuvres. Enfin, certains écrivains sikhs ont écrit leur œuvre en anglais (Khushvant Singh [1915-2014]) ou en ourdou (Rajindar Singh Bedī [1915-1984]), à cause de leur éducation et pour toucher un plus vaste public.

Pratiques et cérémonies religieuses

En ce qui concerne les pratiques des Sikhs, on ne saurait trop insister sur la place prééminente qu'y tient le *Gurū Granth Sāhib*. Un espace doit être aménagé pour lui dans chaque maison sikhe. Dans le gurdvārā, il repose sur une sorte de petit autel, sous un baldaquin. On s'incline respectueusement devant lui et l'on s'assied plus bas que son support. On le drape d'une étoffe quand il ne sert pas ; et, quand on le lit, un officiant le protège des impuretés en agitant un éventail. On ne le transporte que sur la tête. Tout Sikh doit en lire un passage par jour, et il est souhaitable de l'avoir lu au moins une fois en entier durant sa vie.

Outre la méditation sur le Nom, qui est l'acte pieux par excellence, la vie religieuse des Sikhs est réglée par un « code de conduite » hérité du XVIII^e siècle et formalisé par le Śīromaṇī Gurdvārā Prabandhak Kameṭī en 1945. Un Sikh est ainsi censé prier trois fois par jour : tôt le matin, le soir et avant de se coucher. Les textes de ces prières sont tirés du *Gurū Granth Sāhib* et du *Dasam Granth*. Un Sikh doit également se rendre aussi souvent que possible au gurdvārā et y participer aux prières collectives. Enfin, il se doit d'être au service (*sevā*) de la communauté.

Le *Gurū Granth Sāhib* est au cœur des quatre principales cérémonies sikhes : le choix d'un nom, l'initiation dans le Khālsā, le mariage et la crémation. Pour choisir

le nom d'un enfant, on ouvre le *Granth* au hasard et le premier mot de la page de gauche est lu aux parents. Ceux-ci donnent alors à leur enfant un nom dont la première lettre soit la même que celle de ce mot. L'initiation dans le Khālsā commence par l'ouverture solennelle du *Granth* et s'effectue selon le modèle du baptême de Gurū Gobind par les Pañj Piāre. Des passages du *Granth* sont lus à l'issue de la cérémonie. Le mariage aussi est célébré en présence du *Gurū Granth Sāhib*, devant lequel les nouveaux conjoints se prosternent pour signifier leur consentement. Le livre est ensuite orné de guirlandes, avant qu'ils n'en fassent plusieurs circumambulations, au fur et à mesure que leur sont lus les vers de l'hymne composé par Gurū Rām Dās pour le mariage de sa fille (*Ādi Granth*, p. 773). À l'occasion d'un décès, après la crémation, la famille du défunt procède à une lecture intégrale du *Gurū Granth Sāhib*, soit d'un trait, en quarante-huit heures, soit de façon fractionnée, au cours d'une période de dix jours.

Enfin, les Sikhs célèbrent plusieurs festivals, empruntés à la tradition hindoue : Baisakhī et Divālī, depuis le temps de Gurū Amar Dās, et Holī, ajouté par Gurū Gobind Singh. Ils fêtent, en outre, les anniversaires de Gurū Nānak et de Gurū Gobind Singh, et commémorent le martyre de Gurū Arjan, de Gurū Teg Bahādur et des quatre fils du dernier Gurū.

Castes et sectes

Le sikhisme, en théorie, ignore les distinctions de caste. Néanmoins, des considérations de prestige et de statut liées à la caste survivent dans le Panth. À la ville, le statut des Khatrī est légèrement supérieur à celui des Aroṛā (commerçants). À la campagne, les Jaṭṭ jouissent de plus de prestige que les Kamboh (agriculteurs). Après ces castes viennent des artisans, tels les Tarkhān (charpentiers), souvent nommés Rāmgarhīā, suivis par les Lohār (forgerons), les Nāī (barbiers) et les Chimbā (blanchisseurs). Au bas de l'échelle sociale se trouvent les hors-castes Cūhṛā (balayeurs, appelés aussi Mazhabī) et Camār (corroyeurs, connus également sous le nom de Rāmdāsiā).

Quant aux différences de sectes, elles remontent à l'époque du second Gurū. On appelle Udāsī les Sikhs qui préférèrent Śrī Cand (trad. 1494-1629), le fils aîné de Gurū Nānak, au disciple choisi par le Gurū pour lui succéder. Ils étaient enclins à l'ascétisme, et c'est parmi eux que se recrutèrent les mahant qui géraient les gurdvārā

avant 1925. De même, le septième Gurū, Har Rāi (1630-1661), choisit pour lui succéder un de ses plus jeunes fils, Har Kriśan (1656-1664). Les partisans de son fils aîné, Rām Rāi (1646-1687), constituèrent une secte distincte, les Rām Rāiā, dont le fief est à présent Dehrā Dūn, en Uttar Pradeś. D'autre part, certains Sikhs prétendirent que la lignée des Gurū humains avait continué après Gurū Gobind. Les Bandāi, disciples de Bandā Bahādur, ont disparu. Mais deux mouvements de réforme nés au XIX^e siècle ont survécu autour de Gurū vivants. Les Nirāṅkāri, apparus au temps de Rañjit Singh, restent attachés au seul culte du Dieu sans forme. Les Nāmdhāri sont les héritiers de Rām Singh (1816-1885), qui se prétendait la réincarnation de Gurū Gobind et dont les disciples s'en prirent violemment aux musulmans avant d'être réprimés par les Britanniques.

Dans l'Inde d'aujourd'hui et au-delà

Les sikhs sont près de 25 millions en Inde (1,9% de la population), vivant pour 80% d'entre eux au Panjab, et plus de deux millions dans ce qu'il est convenu d'appeler la diaspora, dont plus d'un million en Amérique du Nord, plus de cinq cent mille au Royaume-Uni et plus de dix mille en France. Les deux tiers des sikhs de l'Inde vivent au Panjab, leur région d'origine, dont ils forment près de 60% de la population. Cet état de l'Inde est celui dont le revenu par tête et le taux d'alphabétisation (70%) sont les plus élevés. Trois quarts des sikhs du Panjab sont des ruraux, qui contribuent au premier chef à faire du Panjab le grenier de l'Inde. Avec 1,6% de la superficie de l'Inde, le Panjab produit en effet 23% du blé, 14% du coton, 10% du riz et 10% du lait du pays. Mais on rencontre aussi de nombreux sikhs dans les transports, l'agro-alimentaire, les affaires et l'armée, commandée par le sikh Joginder Jaswant Singh de 2005 à 2007. Leur religion est empreinte d'un idéal d'égalité, de tolérance et de service, et ils entendent rester fidèles à leur devise : *kirt kamāo, vaṅḍ chako, nām jāpo* (« accomplis ton travail, partages-en le fruit et médite sur le Nom »).

2. Les mètres utilisés dans le *Bactra nāṭaka* (tous les vers sont rimés par deux ou par quatre)

Un vers (*dala, paṅkti*) consiste en deux ou plusieurs sections (*pāda*) qui peuvent être arrangées en pieds (*carāṇa*) de natures diverses. Les *pāda* peuvent être séparés par une césure (*yati*)

1. *ARILLA* : quatre vers de 21 *mātrā* (11+10 ou 12+9) finissant en *raḡaṇa* (- ~ -).
2. *BHUJAṄGA (PRAYĀTA) CHANDA* : quatre vers de 4x3 *yagaṇa* (~ - -).
3. *CAUPĀI* : 4 vers de 16 *mātrā*, souvent 6+4+4+2. La rime, AAAA ou AABB, est généralement en *guru-guru* (- -), parfois en *guru-laghu-laghu* (- ~ ~).
4. *CHAPPĀI CHANDA* : sizain formé d'un quatrain *rolā* de quatre vers de 11+13 *mātrā* suivi de deux vers *ullāla* de 15+13 *mātrā* chacun parfois organisés en 4+4+4+3, 6+4+3 (il existe une variante de 26 *mātrā*).
5. *CĀRAṆĪ DOHIRĀ* : 2 x (13 [terminé en *raḡaṇa*, - ~ -] + 11 [terminé en *jagaṇa*, ~ - -]).
6. *DOHARĀ* : 2 x (2 x 12) *mātrā*, soit deux fois 6+4+4, (virgule = césure) 6+4+1 ; les *pāda* impairs (1er et 3e) ne doivent ni commencer par un pied *jagaṇa* (~ - -) ni finir par *guru-laghu* (- ~). La rime est en *guru-laghu* (- ~).
7. *MADHUBĀRA CHANDA* : 4 x (4 brèves suivies d'une séquence brève - longue - brève)
8. *NARĀJA CHANDA* : 4 x (*jagaṇa* [~ - -], *raḡaṇa* [- ~ -], *laghu-guru* [~ - -]).
9. *PĀDHARĪ CHANDA* : quatre vers de chacun deux hémistiches de huit *mātrā*, et se terminant par *jagaṇa* (~ - -).
10. *RASĀVALA CHANDA* : 4 vers de six syllabes, le premier et le troisième consistant en deux *yagaṇa* (~ - -)
11. *SAVAIYĀ* : quatrain rimé AAA, dont il existe trois types :
 - a) *matta-gayand* ou *māltī* : 7 *bhagaṇa* (- ~ ~) + *guru-guru* final (- -) ;
 - b) *kirīṭ* : huit *bhagaṇa* (- ~ ~) ;
 - c) *durmilā* : huit *sagaṇa* (~ ~ -).
12. *TOṬAKA CHANDA* : quatre vers de 12 syllabes, chacun commençant généralement et se terminant toujours en *sagaṇa* (~ ~ -).
13. *TRIBHANGĪ CHANDA* : quatre vers de trente-deux *mātrā* finissant en *guru*.

3. *Saloka* de Gurū Nānak, *Ādi Granth*, p. 467 (*rāga Āsā*)²⁰⁶

purakhāṃ birakhāṃ tīrathāṃ taṭāṃ meghāṃ khetāṃha
dīpāṃ lohāṃ maṇḍalāṃ khaṇḍāṃ varabhaṇḍāṃha
aṇḍaja jeraja utabhujāṃ khāṇī setajāṃha
so miti jāṇai Nānaka sarāṃ merāṃ jantāha
Nānaka janta upāi ke sambhāle sabhanāha
jini Karatai karaṇā kiā cintā bhi karaṇī tāha
so Karatā cintā kare jini upāiā jagu
tisu johārī suasati tisū tisū dībāṇu abhagu
Nānaka sace nāma binu kiā ṭikā kiā tagu

Hommes, arbres, lieux de pèlerinages, rivages, nuages, champs,
Îles, continents, cieux, climats, univers,
Les quatre classes d'êtres, nés d'un œuf, d'une matrice, de la terre ou de la vapeur
d'eau,

Il connaît leur vérité, ô Nānak, comme celle des océans et des montagnes.

Ô Nānak, Il a créé les êtres vivants et Il s'occupe de tous ;

Le Créateur qui a créé la création prend aussi soin d'elle ;

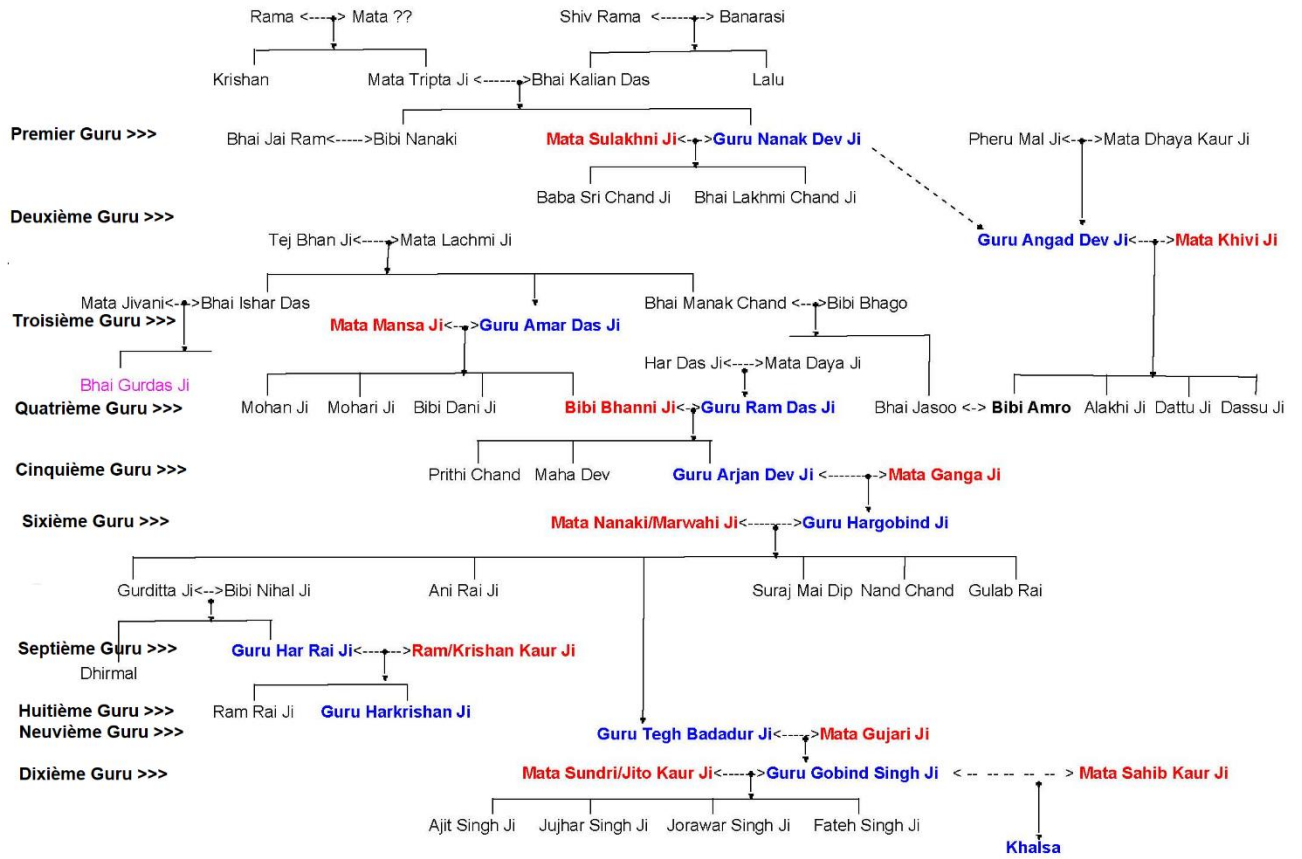
Le Créateur prend soin du monde qu'il a généré.

Salut à Lui, hommage à Lui ; Sa cour est immortelle.

Ô Nānak ! Sans le vrai Nom, à quoi bon marque frontale et cordon sacré ?

²⁰⁶ Voir la note de 1.24 dans la traduction du *Bacitra nātaka*.

4. Arbre généalogique des Gurū sikhs



D'après https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Guru_family_Tree.jpg

5. Tulsīdāsa, *Hanumāna-cālīsā*²⁰⁷

Prosodie

Les deux premiers *dohā* sont en *mātrā chanda* (voir Glossaire, s. v.) de 2x24 mores chacun, les 40 *caupāī* en *mātrā chanda* de 2x16 mores et le *dohā* final en *mātrā chanda* de 2x24 mores.

DOHĀ

*śrīguru carana saroja raja nija mana mukura sudhāri
baranaūṃ Raghubara bimala jasu jo dāyaku phala cāri*

N'ayant eu de cesse de polir le miroir de mon cœur avec la poussière du lotus des
pieds de mon vénéré guru,

Je chante la pure gloire du plus sublime descendant de Raghu, dispensateur des
quatre fruits²⁰⁸.

*buddhihīna tanu jānikai sumirauṃ pavanakumāra
bala budhi bidyā dehu mohiṃ harahu kalesa bikāra*

Me sachant sans intelligence, je me remémore le Fils du Vent.

Donne-moi force, intelligence et savoir ; délivre-moi des afflictions et de l'altération.

CAUPAĪ

1.

*jaya Hanumāna jñāna guna sāgara
jaya kapīsa tihuṃ loka ujāgara*

Gloire à Hanumāna, cet océan de sagesse et de qualités !

Gloire au Dieu Singe, fameux dans les trois mondes !

²⁰⁷ Comme pour le *Bacitra Nāṭaka*, on trouvera dans le Glossaire les noms propres et les termes laissés en sanskrit.

²⁰⁸ Ces quatre fruits sont les *puruṣārtha* ou 'buts de l'homme' (voir Glossaire, s. v.).

2.

Rāma dūta atulita bala dhāmā

añjani putra pavanasuta nāmā

Agent de Rāma, doté d'une force sans pareil,

On t'appelle fils d'Añjanā et fils de Pavana.

3.

mahāvīra vikrama bajarāṅgī

kumati nivāra sumati ke saṅgī

Grand héros, vaillant et robuste,

Tu barres la route aux pensées mauvaises et tu es le compagnon des bonnes pensées.

4.

kañcana barana birāja subesā

kānana kuṇḍala kuñcita kesā

Tu es couleur d'or et apparais resplendissant,

Des anneaux aux oreilles, le pelage ondulant.

5.

hātha bajra au dhvajā birājai

kāṃdhe mūñja janeū sājai

Tu tiens le foudre et un drapeau flottant au vent ;

Un cordon en *munja* orne ton épaule.

6.

Śaṅkara suvana Kesarī nandana

teja pratāpa mahā jaga bandana

Ô manifestation du Dispensateur de félicité²⁰⁹, toi qui fais la joie de Kesarī,

Le monde entier rend hommage à ta puissance et à ta majesté.

²⁰⁹ *Śaṅkara* est une désignation de Śiva.

7.

vidyāvāna gunī ati cātura

Rāma kāja karibe ko ātura

Savant, vertueux et supérieurement intelligent,

Tu es toujours prêt à agir pour Rāma.

8.

prabhu caritra sunibe ko rasiyā

Rāma Lakhana Sītā mana basiyā

Tu te délectes à entendre chanter les exploits de Rāma ;

Rāma, Lakṣmaṇa et Sītā habitent ton cœur.

9.

sūkṣma rūpa dhari siyahim dikhāvā

bikaṭa rūpa dhari Laṅka jarāvā

Pour paraître devant Sītā, tu te fis plus petit²¹⁰ ;

Mais tu te manifestas dans toute ta grandeur quand tu incendias Laṅka.

10.

bhīma rūpa dhari asura saṃhāre

Rāmachandra ke kāja saṃvāre

Tu te fis terrifiant quand tu détruisis les Asura,

Œuvrant ainsi pour Rāma.

11.

lāya saṃjīvani Lakhana jiyāe

Śrīraghubīra haraṣi ura lāe

Tu apportas les herbes médicinales qui sauvèrent Lakṣmaṇa,

Et dans sa joie, le vénéré héros du clan Raghu t'embrassa.

²¹⁰ Allusion à l'épisode du *Rāmāyaṇa* où Hanumān, s'étant fait tout petit et caché dans un arbre, remet à Sītā retenue par Rānaṇa à Laṅkā la bague de mariage envoyée en guise de message par Rāma (voir ci-dessous 19 2 et note).

12.

raghupati kīnhīṃ bahut baṛāī
tuma mama priya bharatahi sama bhāī

Le chef du clan Raghu t'adressa ce vibrant éloge :

« Tu m'es aussi cher que mon frère Bharata ;

13.

sahasa badana tumharo jasa gāvaiṃ
asa kahi śrīpati kaṇṭha lagāvai

Mille personnes chanteront ta gloire. »

Et sur ces mots, le souverain vénéré t'embrassa derechef.

14.

Sanakādika Brahmādi Munīsā
Nārada Sārada sahita Ahīsā

Sanaka, Brahmā et d'autres dieux, Munīśa,
Nārada, Śārada ainsi que le Seigneur des serpents²¹¹,

15.

Jama Kubera Dikpāla jahāṃ te
kabi kobida kahi sakaiṃ kahāṃ te

Yama, Kubera, les Gardiens des quatre directions,

Les poètes et les savants ne sauraient assez te louer.

16.

tuma upakāra sugrīvahiṃ kīnhā
Rām milāya rājapada dīnhā

Tu rendis service à Sugrīva

En le faisant rencontrer Rāma qui restaura sa royauté.

²¹¹ Śārada est un autre de Sarasvatī (voir Glossaire, s. v.). – Le Seigneur des serpents est Śeṣa (voir Glossaire, s. v.).

17.

tumharo mantra bibhīṣana mānā
Lañkeshvara bhae saba jaga jānā

Vibhīṣana crut en ton mantra

Et devint roi de Lañka ; tout le monde le sait.

18.

juga sahasra jojana para bhānū
līlyo tāhi madhura phala jānū

Le soleil immensément lointain,

Tu l'avalas, l'ayant pris pour un fruit doux²¹².

19.

prabhu mudrikā meli mukha māhīṃ
jaladhi lāṃghi gaye acharaja nāhīṃ

Avec la bague du Seigneur dans ta bouche,

Tu traversas l'océan : n'est-ce pas merveilleux²¹³ ?

²¹² Allusion a un épisode purāṇique célèbre concernant Hanumān. Ce dernier, de taille gigantesque dès sa naissance, aurait, dans son enfance, demandé à sa mère de quoi il pouvait se nourrir. Añjanā lui aurait répondu, en désignant le soleil levant : « De tout ce qui a cette forme et cette forme et cette couleur ». Alors, d'un bond, Hanumān, prenant le soleil lui-même pour un fruit mûr, se serait élancé pour l'avalier. Le voyant faire, le roi des dieux Indra aurait lancé contre lui son foudre. Hanumān aurait alors déclaré en riant : « Ne sais-tu pas qu' *avatāra* de Śiva, je suis immortel ? Mais afin que tu ne sois pas humilié, je permets à ton foudre de m'égratigner le menton ». Là résiderait l'origine du nom de Hanumān : celui qui a (*mān*) le menton (*hanu*) [blessé]. Après cet épisode, pour écarter mettre Hanumān à l'abri des menacent qui pèsent sur lui, Vāyu l'emmène dans une grotte, où les dieux, Indra en tête, finissent par venir demander pardon, en échange de quoi, le soleil est restitué, et c'est finalement lui qui enseigne le Veda à Hanumān. – Pour certains hindous, le premier vers de ce couplet comporterait une mesure assez précise de la distance de la terre au soleil. Devdutt Pattanaik écrit (Pattanaik 2017, 80) : « Certaines personnes ont pris l'expression 'jug shastra jojan' comme faisant référence à la distance entre la terre et le soleil, preuve par conséquent que l'Inde ancienne savait calculer les distances dans l'espace à partir de l'observation. Ils ont considéré qu'un jug ou yuga signifiait 1200 [en réalité, 12 000, sans quoi le calcul de Pattanaik ne tient pas], sahastra 1000 et jojan ou yojan une distance de 8 miles (approximativement 13 km). Donc le vers, selon eux, désignerait une distance d'environ 150 000 km, en d'autres termes la distance de la terre au soleil. »

²¹³ Allusion à l'épisode du *Rāmāyaṇa* dans lequel Rāma a confié sa bague de mariage à Hanumān pour qu'il aille la remettre en guise de message à Sītā enlevée par Rāvaṇa et retenue par lui à Lañkā.

20.

durgama kāja jagata ke jete

sugama anugraha tumhare tete

Les tâches les plus difficiles au monde

Deviennent faciles avec ta grâce.

21.

Rāma duāre tuma rakhavāre

hota na ājñā binu paisāre

Tu es le gardien de la porte de Rāma ;

On ne la franchit pas sans ta permission.

22.

saba sukha lahai tumhārī śaranā

tuma rakṣaka kāhū ko ḍaranā

Avec toi pour refuge, on a tous les bonheurs.

Avec toi pour protecteur, de quoi aurait-on peur ?

23.

āpana teja samhāro āpai

tinauṃ loka hāṃka te kāṃpai

Quand te remémorant ta force rayonnante

Tu rugis, les trois mondes crient et tremblent.

24.

bhūta piśāca nikaṭa nahim āvai

mahābīra jaba nāma sunāvai

Bhūta et Piśāca n'osent pas s'approcher

Quand on prononce ton nom de « Grand Héros ».

25

nāsai roga harai saba pīrā

japata nirantara Hanumata bīrā

Il détruit toute affliction et efface toute souffrance

Si l'on répète constamment son nom, le vaillant Hanumān.

26.

saṅkaṭa te Hanumāna chuḍāvai

mana krama bacana dhyāna jo lāvai

Hanumān délivre de toute adversité

Quiconque agit et parle en méditant sur lui en son cœur.

27.

saba para Rāma tapasvī rājā

tina ke kāja sakala tuma sājā

Rāma est le suprême roi ascète

Pour qui tu as tout fait,

28.

aura manoratha jo koī lāvai

sohi amita jīvana phala pāvai

Et quiconque vient à toi avec un souhait

Est exaucé sans mesure.

29.

cārom juga paratāpa tumhārā

hai parasiddha jagata ujīyārā

Ta gloire emplît les quatre âges de l'univers²¹⁴

Et ta renommée rayonne dans le monde entier.

²¹⁴ Sur ces âges, voir Glossaire, KALIYUGA.

30.

sādhu santa ke tuma rakhavāre

asura nikandana Rāma dulāre

Tu es le protecteur des Sādhu et des Sant
Et Rāma te chérit, toi le destructeur de démons.

31.

aṣṭa siddhi nau nidhi ke dātā

asa bara dīnha Jānakī mātā

Tu confères les huit *siddhi* et les *nava-nidhi* ;
La fille de Janaka t'a accordé cette grâce.

32.

Rāma rasāyana tumhare pāsā

sadā raho Raghupati ke dāsā

Tu détiens l'élixir de Rāma ;
Puisses-tu servir toujours le chef du clan Raghu.

33.

tumhare bhajana Rāma ko pāvai

janama janama ke dukha bisarāvai

Qui chante tes louanges parvient à Rāma,
Échappe au malheur des renaissances,

34.

anta kāla Raghubara pura jāī

jahāṃ janma Hari bhakta kahāī

Accède enfin à la cité du plus sublime descendant de Raghu,
Et où que tu naisses, sois appelé dévot de Hari.

35.

aura devatā citta na dharaī

hanumata sei sarba sukha karaī

Qui ne médite sur aucun autre dieu,
Hanumān lui accorde tous les bonheurs.

36.

saṅkaṭa kaṭai miṭai saba pīrā

jo sumirai Hanumata balabīrā

Il voit ses tourments disparaître et s'évanouir ses peines,
Celui qui médite sur le puissant héros Hanumān.

37.

jaya jaya jaya Hanumāna gusāiṃ

kripā karahu gurudeva kī nāiṃ

Gloire, gloire, gloire à toi, seigneur Hanumān !
Accorde-nous ta grâce, comme ton Gurū divin.

38.

jo śata bāra pāṭha kara koī

chūṭahi bandi mahā sukha hoī 38

Quiconque récite cent fois ce poème
Est délivré de l'attachement et connaît un grand bonheur.

39.

jo yaha paṛhai Hanumāna cālīsā

hoya siddhi sākhī Gaurīsā

Quiconque lit le *Hanumān Cālīsā*

Atteint le parfait accomplissement, – l'époux de la déesse au teint clair en témoigne²¹⁵.

²¹⁵ Allusion à Śiva, époux de Parvatī appelée aussi Gaurī (au teint clair).

40.

Tulasīdāsa sadā Hari cerā

kījai Nātha hridaya maham derā

Tulsīdās est depuis toujours un dévot de Hari ;

Ô Seigneur, fais de mon cœur ta demeure !

DOHĀ

pavantanaya saṅkaṭa harana maṅgala mūrati rūpa

Rāma Lakhan Sītā sahita hridaya basahu sura bhūpa

Ô fils de Pavana, toi qui défais des adversités, toi dont la manifestation est d'heureux présage,

Puisses-tu demeurer dans nos cœurs avec Rāma, Lakṣmaṇa et Sītā, – toi le roi des dieux.

**GLOSSAIRE DES NOTIONS
ET
RÉPERTOIRE DES PERSONNAGES²¹⁶**

²¹⁶ Un astérisque après un mot signifie que celui-ci fait l'objet d'une entrée dans le Glossaire. Ce dernier contient peu de références bibliographiques. Les ouvrages généraux que j'ai eu constamment à portée de main pour le rédiger sont Fenech and McLeod 2014, Hutchison and Vogel 1933, Johnson 2009, Nābhā 1930, Mani 1975, et Renou et Fillozat 1947-1953. – Dans les entrées, les références entre parenthèses comme (8.4.3) renvoient au *Bacitra Nāṭaka* : le premier chiffre au chant, le second à la strophe et le dernier au vers.

ADITI : ‘expansion infinie’ ; déesse védique de l’espace infini, sœur antithétique de Diti*.
Épouse de Kaśyapa*, elle est considérée comme la mère de tous les dieux et de toute la création, sauf les Daitya*, mis au monde par Diti.

AḤADĪ : les *aḥadī*, ou ‘(hommes) uniques’ formaient la deuxième des quatre classes de l’armée moghole selon l’historiographe et confident de l’empereur Akbar (r. 1556-1605) Abū l-Faẓl Allāmī (1551-1602) dans son *Āīn-i Akbarī* (‘Administration d’Akbar’, texte I, 187, trad. I, 259-260). Il s’agissait de cavaliers isolés, souvent hommes de haute lignée et de talent, combattants redoutables et excellents administrateurs, que l’empereur conservait dans son entourage comme un corps de serviteurs personnels (voir Blake 1979, 84).

AGHA : nom d’un démon chargé de tuer Kṛṣṇa encore enfant par le roi Kaṃsa, le pire des rois démons qui a détrôné son pieux père Ugrasena, souverain de la prestigieuse lignée royale des Yadāva remontant à Candra (Lune) et qui fait régner la terreur au pays braj et dans sa capitale Mathura, ville natale de Kṛṣṇa, huitième enfant de Devakī, sœur de Kaṃsa, et du mari de celle-ci, Vasudeva. Or, un songe a averti Kaṃsa qu’il périrait de la main du garçon huitième né de Devakī. Le roi fait donc enfermer sa sœur et Vasudeva et mettre à mort les six premiers fils qu’enfante Devakī. Le septième, Balarāma, est apparemment mort-né, alors qu’il a, en réalité, été transféré par une opération divine dans l’utérus de Rohinī, seconde épouse de Vasudeva. Quand enfin Kṛṣṇa paraît, une semblable intervention permet un échange avec la fille que vient d’avoir, dans un village voisin, un couple aisé de vachers, Yaśodā et son époux Nanda. Kṛṣṇa

grandit, heureux et espiègle, chez ses parents adoptifs, partageant les jeux des enfants des vachers. Agha arrive par la voie des airs tandis que Kṛṣṇa et ses camarades jouent au bord de la rivière Kālindī. Le démon prend alors, non loin des enfants, la forme d'un gigantesque serpent avec la bouche grande ouverte, d'où sort une odeur pestilentielle. Intrigués, les enfants entrent dans ce qu'ils prennent pour une grotte et le serpent referme sa gueule. Plusieurs garçonnetts périssent dans ses entrailles, mais Kṛṣṇa, *avatāra** de Viṣṇu, s'agrandit au point de faire exploser le reptile, tuant par-là même le démon Agha. Puis par son regard divin, Kṛṣṇa redonne vie aux enfants morts (l'épisode est raconté au chapitre 12 du livre X du *Bhāgavata Purāṇa**).

AGNIHOTRA : 'offrande au feu'. Dans la tradition brahmanique, *l'agnihotra* est le rituel de base pour les deux-fois-nés (voir DVĪJA) qui suivent les prescriptions de la Révélation (*śruti*), c'est-à-dire du Veda*. Ce rituel, qui est donc dit *śrauta* (fondé sur la Révélation védique ou *śruti*) prend la forme d'un sacrifice (*yajña*) qui doit être accompli deux fois par jours, aux crépuscules du matin et du soir. L'offrande déposée par le sacrifiant dans ses feux (*agni*) de galettes de bouse de vache séchée consiste en lait, huile et bouillie d'avoine. Durant un quart d'heure environ, il comporte une centaine d'actions et s'accompagne de vœux formulés avec la récitation de *mantra**, dont la *Gāyatrī* (voir SŪRYA). Le but fondamental de ce sacrifice est d'assurer le retour du soleil après la nuit.

AKAMPANA : Akampana est au nombre des démons qui, dans le *Rāmāyaṇa*, attaquent un jour Rāma, Sītā et Lakṣmaṇa pendant leur exil de douze ans dans la forêt Daṇḍakāraṇya. Rāma et Lakṣmaṇa triomphent de leurs assaillants et en massacrent un grand nombre. Akampana, qui est au nombre des survivants, rapporte l'événement à Rāvaṇa qui, fou de rage, rêve de vengeance. Akampana lui fait prendre conscience qu'une victoire par la bataille est impossible, mais suggère à Rāvaṇa l'enlèvement de Sītā. Plus tard, quand Rāma et Lakṣmaṇa, aidés par le dieu-singe Hanumān et par l'armée des singes commandée par leur roi Sugrīva, attaquent Lanka pour délivrer Sītā, Akampana est tué par Hanumān.

AKUMBHA : 'Sans Pot' ; autre appellation de Nikumbha, fils de Kumbhakarṇa*.

ĀLAM : on connaît sous ce nom d'une part un poète de la cour de Gurū Gobind à Anandpur (Nābhā 1930, 105-106), et d'autre part un Rājput de Sialkot qui fut initié dans le Khālsā par Gurū Gobind (Nābhā 1930, 106).

ALIF KHĀN : commandant militaire moghol envoyé en 1691 par Miyāṃ Khān*, gouverneur de Jammu, contre Bhīma Canda* pour faire payer tribut à ce dernier. Alif Khān, bien que soutenu par le radjah de Bijarwal, est battu à la bataille de Nadaun grâce à l'intervention décisive de Gurū Gobind aux côtés de Bhīma Canda, appuyé par les radjahs de Jaswan et Guler.

AMARĀVATĪ : 'l'Immortelle' ; capitale d'Indra* qui se meut dans les airs.

AÑJANĀ : Apsaras* maudite au ciel d'Indra par le sage Durvasa à la vue duquel elle avait ri et qui la condamna à s'incarner en guenon. Selon l'une des versions de son histoire, tandis qu'elle rendait un culte à Vāyu / Pavana*, dieu du vent, le roi Daśaratha d'Āyodhya accomplissait un sacrifice destiné à lui assurer une descendance. Ayant reçu à cet effet un mets sucré sacré, il le partagea avec ses trois épouses qui donnèrent naissance respectivement à Rāma*, Lakṣmaṇa* et Śatrughna. Mais un oiseau emporta une portion du mets, qu'il laissa tomber alors qu'il survolait la forêt où Añjanā adorait Vāyu. Ce dernier offrit de ce mets à Añjanā, qui le consumma. C'est ainsi que Hanumān* naquit d'elle, et c'est la version qui est reprise dans le premier couplet du *Hanumān Calīsā** (voir appendice 5). Selon une autre version, Añjanā ne peut redevenir une Apsaras que si elle met au monde Śiva*. Ce dernier s'incarne donc en l'enfant qu'Añjanā conçoit avec Kesarī*, puissant chef des singes dont elle est devenue l'épouse : cet enfant sera Hanumān, *avatāra* de Śiva selon cette version de la légende, qui est à l'arrière-plan du sixième couplet du *Hanumān Calīsā*.

APSARAS : 'qui vont dans les eaux ou entre les eaux et les nuages' ; les Apsaras sont des nymphes célestes nées du barattage de l'océan (voir DAITYA) et vivant dans le paradis d'Indra où elles dansent pour les dieux avec leurs compagnons les Gandharva*. Elles aiment les eaux et viennent souvent sur terre, où elles peuvent prendre toutes les formes qu'elles veulent, et selon les Purāṇa*, elles se rencontrent un peu partout dans les forêts. Elles sont souvent envoyées sur terre pour séduire les ascètes et les ṛṣi* pour leur faire perdre, en les faisant répandre leur semence, les pouvoirs acquis du fait de leurs austérités.

ARADĀSA : ce mot, prononcé *ardās*, bien attesté en hindoustani, est probablement une contraction nord-indienne du persan *‘arz-dāst* « pétition écrite ». Parmi les sikhs aujourd’hui, il désigne la prière qui clôt chaque rituel, et l’Ardās est la prière par excellence des sikhs du Khālsā. L’*ardās* commence par une invocation aux neuf premiers Gurū tirée de la *Cāṇḍī kī vār* (la geste de la Déesse qui fait suite au *Bacitra Nāṭaka* dans le *Dasam Granth*), suivie d’une semblable référence à Gurū Gobind. Vient ensuite, en général, un long passage consistant principalement dans le rappel du passé glorieux du Khālsā récité par fragments suivi d’un « Vāhigurū » prononcé par la congrégation (Vāhiguru qui est aujourd’hui le nom de Dieu le plus populaire pour les sikhs vient de l’expression « Vāh Gurū » [Louange au Gurū] employée dans les *Janam-sākhī*, hagiographies de Gurū Nānak des XVII^e et XVIII^e siècles en conclusion d’un épisode). Peuvent venir ensuite des demandes particulières, communautaires ou individuelles, puis la prière se termine par un couplet rituel et la salutation traditionnelle des sikhs du Khālsā (*Vāhigurū jī kī Khālasā / Vahigurū jī kī fataha* [Le Khālsā appartient à Dieu et à Dieu appartient la victoire]). Mais dans l’usage sikh ancien, qui encore celui auquel renvoie la troisième strophe du chant XIV du *Bacitra Nāṭaka*, l’*ardās* est pétition respectueuse présentée par un sikh à son Gurū, ou la prière de requête adressée par un Gurū à Dieu.

ARIṢṬA : ‘fatal’ ; nom d’un démon fils de Bali, roi des Asura*, qui attaqua Kṛṣṇa* en prenant la forme d’un taureau sauvage et fut tué par lui.

AŚVAMEDHA : ‘sacrifice du cheval’ ; rituel védique complexe culminant dans le sacrifice d’un cheval. Seul un grand roi pouvait le pratiquer pour agrandir son royaume. Un cheval mâle était lâché et, escorté par une armée du roi, était laissé libre de vagabonder sur le territoire des pays voisins dans un geste d’affirmation de souveraineté. Au retour du cheval avait lieu sur trois jours un grand sacrifice de consécration royale au terme duquel le cheval était tué, la première reine simulant une copulation avec le cadavre de l’animal avant que celui-ci ne fût dépecé en vue d’une offrande aux dieux. Dans le livre XIV du *Mahābhārata** Yuddhiṣṭhira accomplit un tel sacrifice pour expier la victoire des Pāṇḍava sur leurs cousins les Kaurava.

ASURA : ‘démon’ ; alors que dans le *R̥g Veda* le terme est appliqué aux dieux, dès les *Brāhmaṇa* (voir VEDA), il renvoie aux démons opposants des dieux, même si

comme ces derniers ils sont nés de Prajāpati, être originel à l'origine de tout ce qui est et graduellement assimilé à Brahmā*. Les Asura* sont les opposants cosmiques des dieux dans les grandes batailles racontées dans les épopées et les Purāṇa. Leur roi est Bali, qui avait réussi à obtenir d'Indra* et des dieux la souveraineté sur les trois mondes. Pour remédier à cette situation, Viṣṇu* s'incarna alors dans le nain Vāmana* et obtint de Bali qu'il lui donnât un terrain qu'il pourrait parcourir en trois pas. Bali accepta et le nain-dieu, prenant alors une taille cosmique, parcourut l'univers entier en deux pas. Bali, alors, offrit à Viṣṇu de faire le troisième pas sur sa tête. En récompense de cette marque de dévotion, Viṣṇu promit à Bali qu'il se réincarnerait en Indra dans un âge (*yuga* ; voir KALIYUGA) futur, et qu'en attendant, il serait envoyé régner sur l'enfer (voir NARAKA).

AURANGZEB (1618-1707) : 'Ornement du trône', dont le nom impérial était 'Ālamgīr, 'Conquérant du monde', sixième et dernier des 'grands Moghols' qui régna de 1658 à 1707. C'est sous son règne que l'empire moghol atteignit sa plus grande expansion. Aurangzeb était soucieux de s'affirmer politiquement comme pieux musulman : ainsi, par exemple, il compila un célèbre recueil de fatwas, *Fatavā-yi 'Ālamgīrī* (Fatwas de 'Ālamgīr), calligraphiait des Coran et leva un impôt sur les non-musulmans, les Hindous au premier chef. Il fut aussi un souverain expansionniste qui régna sur un empire agrandi à quatre millions de kilomètres carrés, comptant cent cinquante-huit millions d'habitants et avec un revenu annuel estimé à plus de dix fois celui de la France de Louis XIV, l'Inde étant alors la première économie mondiale. Concernant les sikhs, il fit mettre à mort le neuvième Gurū, Teḡ Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), père de Gurū Gobind, et dépêcha une expédition militaire contre ce dernier, – mais celle-ci finit, selon le dixième Maître, par tourner au châtimeut des sikhs qui avaient déserté leur Gurū (*Bacitra Nāṭaka*, chant XIII).

AVATĀRA : 'descente'. Ce terme est communément utilisé pour désigner les incarnations d'un dieu, et tout particulièrement de Viṣṇu*, dont les *avatāra* se manifestent toujours lorsque dans un âge du monde (*yuga* ; voir KALIYUGA) particulier le dharma se trouve menacé par des démons. La liste des *avatāra* est variable, même si le nombre de dix est donné par les Purāṇa* viṣṇuïtes.

BĀBUR (1483-1530) : premier empereur moghol de l'Inde sur laquelle il régna de 1526 à 1530. Bābur descendait de Tīmūr (Tamerlan, 1336-1405, r. 1370-1405) par son père et de Cingīz Khān (Gengis Khan, c. 1155~1162-1227, r. 1206-1227) par sa mère. Après avoir guerroyé en Asie centrale pour s'y tailler un royaume, il fit plusieurs incursions en Inde avant de vaincre l'armée du Sultan de Delhi Ibrāhīm Lodī à Panipat en 1526 et de se rendre maître du sultanat de Delhi. Bābur écrivait de la poésie en turc tchaghataï (sa langue maternelle) et en persan (sa langue de culture). Il a laissé la première grande autobiographie écrite par un auteur musulman, le *Bāburnāma*.

BARAVA : village à 8,5 km à vol d'oiseau au sud sud-est d'Anandpur, dévasté par le fils de Dilāvar Khān* quand il se retire après sa tentative d'assaut contre Anandpur (10.9-10).

BAISAKHĪ : fête du nouvel an sikh célébrée le premier jour du mois de Baisākh (mars-avril, skr. Vaiśākha), bien que la nouvelle année commence un mois plus tôt, au début du mois de Cet (skr. Caitra). Cette fête marque la fin d'un cycle agricole et début d'un nouveau à l'occasion de la moisson de printemps (*rabī*). Les sikhs dévots se rendent dans leurs temples (*gurdvārā*) dont ils changent le drapeau (*nisān*) triangulaire de couleur safran. À la ville et dans les campagnes, on chante et on exécute des danses traditionnelles. Gurū Amar Dās (1479-1574, Gurū à partir de 1552) 'sikhisa' cette fête à l'origine hindoue pour en faire un jour où les sikhs se rendaient aux pieds de leur Gurū. C'est aussi le jour de cette fête qu'aurait, en 1699, choisi Gurū Gobind pour la fondation du Khālsā.

BEDĪ : sous caste des Khatrī* à laquelle appartenait Gurū Nānak (1469-1539). Peu de Bedī sont devenus sikhs, mais ceux qui l'ont fait jouissent d'un grand prestige au sein de la communauté du fait de leur appartenance à la même sous-caste que Gurū Nānak.

BHĀDO (du sanskrit *bhadrapada*) : sixième mois du calendrier lunaire hindou et le deuxième de la mousson au Panjab (vers mi-août – mi-septembre).

BHĀGAVATA PURĀṆA : 'Purāṇa* se rapportant au Bienheureux'. Ce Purāṇa viṣṇuïte fut composé, probablement, en Inde du Sud au 9^e-10^e siècle, et il s'est rapidement affirmé comme l'un des textes les plus populaires et influents de l'hindouisme. Rédigé en vers composés dans un sanskrit délibérément védisant, il a pour horizon Kṛṣṇa à la geste duquel est consacré tout le livre X qui occupe un quart

de l'ouvrage, les autres livres traitant des autres *avatāra** de Viṣṇu*. Ces derniers sont présentés comme des incarnations partielles, Kṛṣṇa étant au contraire non seulement le grand dieu en personne mais au-delà l'Absolu inconditionné, le *brahman* du Vedānta non dualiste, en lequel le dévot peut se fondre à force d'adoration et d'abandon total. Ce livre X est à l'arrière-plan de toute la littérature kṛṣṇaïte ultérieure, et c'est lui la source assumée de la narration du mythe kṛṣṇaïte dans le *Dasam Granth* dont il occupe les pages 254 à 310 des 1428 de l'ouvrage en pagination standard, à comparer aux pages 34 pages (p. 39-73) du *Bacitra Nāṭaka*.

BHAIRAVA : 'effrayant', une des formes terrifiantes de Śiva* produite, selon le mythe, par la colère du dieu face à la vantardise de Brahmā* dont il aurait coupé la cinquième tête. Bhairava, en pénitence, aurait été condamné à faire un long pèlerinage, la tête du dieu dans sa main, et il est généralement représenté comme un ascète mendiant, échevelé, un crâne à la main, accompagné d'un chien (animal impur) et hantant les lieux de crémation. Dans les villages, il est souvent vénéré comme divinité tutélaire et protectrice.

BHAIRAVĪ : 'effrayante' ; l'une des formes terrifiantes de Devī*, représentant le délabrement et la mort. Elle apparaît aussi comme parèdre de Bhairava dont elle personnifie l'énergie.

BHAKTI : 'participation, dévotion' ; ce terme désigne la dévotion aimante et le total abandon à une divinité conçue comme suprême et avec laquelle le dévot (*bhakta*) entretient un rapport personnel inscrit dans un ensemble d'attitudes et de pratiques religieuses. La *bhakti*, dont le sikhisme forme l'un des grands courants (voir Appendice 1), est fondamentalement la voie d'un salut assuré par la grâce de la divinité. Les premiers textes où se manifeste cette tradition théiste sont des Upaniṣad en vers des derniers siècles avant l'ère chrétienne et plus encore la *Bhagavad-gītā*, qui pourrait dater du premier siècle de l'ère chrétienne et dans laquelle le Pāṇḍava Arjuna est appelé à offrir à Kṛṣṇa* toutes ses actions dans un esprit de dévotion et à L'adorer comme le dieu suprême qui par Sa grâce lui permettra à la fin des fins de se fondre en Lui. La *bhakti* proprement dite apparaît en Inde du Sud dans les poèmes extatiques des Ālvār viṣṇuïtes et des Nayanmār śivaïtes (6^e-9^e siècle ap. J.-C.) et y produit au 9^e-10^e siècle un chef-d'œuvre poétique en sanskrit dont l'impact ne s'est pas atténué :

le *Bhāgavata Purāṇa** consacré aux *avatāra* de Viṣṇu, mais en fait surtout à Kṛṣṇa, dans le livre X qui occupe un quart du texte. Au cours des siècles suivants, notamment à travers l'influence de saints poètes itinérants, la *bhakti* se répand en Inde du Nord où, dès le 16^e siècle, elle est la forme religieuse dominante, qui se manifeste à travers d'importantes traditions sectaires (*saṃpradāya*) – les sikhs, une fois encore, étant l'une d'entre elles – et donne naissance à d'importants corpus textuels, dont l'*Ādi Granth* des sikhs. Ces traditions peuvent être orientées vers une divinité bien identifiée, dotée d'attributs ou 'qualités' (*guṇa*), à vrai dire surtout Viṣṇu* et ses *avatāra** Rāma* et Kṛṣṇa*, Śiva* et Devi* – on parle alors de *saguṇī bhakti* –, ou vers un dieu impersonnel, absolu et inconcevable, et donc sans attributs ni *guṇa* – on parle alors de *nirguṇī bhakti*, comme dans le cas du sikhisme.

BHALAN : village situé à 12 km à vol d'oiseau au nord-ouest d'Anandpur. Le fils de Dilāvar Khān* le ravage après l'échec de son attaque contre Anandpur (10.9.1).

BHARATA 1 : roi archétypal, qui apparaît dans l'épopée et le théâtre sanskrits comme fils du roi Duṣyanta et de Śakuntalā, et ancêtre des Bhārata, dont l'Inde tire son nom en sanskrit : Bhārata-varṣa, « pays des descendants de Bharata », communément abrégé en Bhārata. Il eut pour fils Takṣa et Puṣkala.

BHARATA 2 : dans le *Rāmāyaṇa*, fils de Daśaratha* et Kaikeyī, et demi-frère de Rāma*. Durant l'exil de ce dernier, il fut régent du royaume d'Ayodhya en vertu de la promesse faite par son père à sa mère que son fils régnerait.

BHĪKHAN KHĀN (m. 1688) : guerrier Paṭhān* qui, d'après l'historiographie sikhe traditionnelle, se serait comme Najābat Khān* mis service au de Gurū Gobind avant de le trahir et de rejoindre les forces coalisées contre ce dernier lors de la bataille de Bhangani (1688), au cours de laquelle il fut blessé par le Gurū et prit la fuite (8.25).

BHĪMA : 'effrayant, terrible, formidable' ; deuxième des cinq frères Pāṇḍava dans le *Mahābhārata**, fils de Kuntī et de Vāyu* (le Vent), et par-là même demi-frère de Hanumān. Bhīma est un géant à l'appétit insatiable, doué d'une force immense. Il joue un rôle majeur dans la guerre des Pāṇḍava contre leurs cousins Kaurava, sauvant ses frères d'une maison de laque en feu, échappant à une tentative d'empoisonnement ourdie contre lui par Duryodhana (difficile à conquérir), aîné et chef des Kaurava, tuant à la lutte le démon mangeur d'hommes Hiḍimba dont

il épouse la sœur, Hiḍimbā, se faisant passer pour un cuisinier à la cour de Virāṭa, où il tue Kīcaka qui avait voulu séduire Draupadī, épouse commune des Pāṇḍava, tuant Duḥśasana et buvant son sang, pour tenir une promesse faite quand Draupadī, gagnée aux dés par le Kaurava Śakuni contre Yudhiṣṭira, aîné des Pāṇḍava, avait été humiliée par lui, et enfin tuant Duryodhana. Après la fin de la grande bataille, Bhīma montre au ciel avec ses frères et Draupadī.

BHĪMA CANDĀ (1) : 'la Lune terrifiante' ; à l'époque des faits rapportés dans le *Bacitra Nāṭaka*, radjah de Bilaspur (r. 1667-1712), à quelque 65 km à vol d'oiseau au nord de Chandigarh,. Selon la tradition sikhe, Bhīma Canda aurait pris ombrage de la munificence de la cour de Gurū Gobind à Anandpur. Avec Fateh Śah* et d'autres radjahs des Siwaliks, il monta une attaque contre le dixième Gurū : ce fut la bataille de Bhangani (1688), dont Gurū Gobind sortit vainqueur. Plus tard, en 1696, lorsque le chef moghol Ḥusain Khān attaque le radjah de Guler, Bhīma Chanda se rallie à lui, tandis que des sikhs envoyés par Gurū Gobind combattent au côté du radjah de Guler.

BHĪMA CANDĀ (2) : 'la Lune terrifiante' ; radjah de Kangra (r. 1690-1697) du clan de lignée lunaire (voir CANDĀ) rājput des Kaṭoca* attaqué en 1691 par le chef moghol Alif Khān, lieutenant de Miyām Khān, gouverneur de Jammu, pour lui faire payer tribut. Bhīma Canda demande de l'aide Gurū Gobind, qui acquiesce, et Alif Khān est vaincu à la bataille de Nadaun (1691). Mais lorsque le chef moghol Ḥusain Khān attaque le radjah de Guler en 1696, Bhīma Chanda se rallie aux Moghols, tandis que des sikhs envoyés par Gurū Gobind combattent au côté du radjah de Guler.

BHŪTA : 'ayant été', d'où 'fantôme', comme on traduit communément. Les Bhūta sont des esprits malfaisants souvent associés aux Preta*. Ce sont les fantômes de ceux qui sont morts prématurément ou dont les rites funéraires n'ont pas été correctement exécutés. Pour cela, ils tourmentent les vivants par la possession, leur apportant maladies physiques et mentales ainsi que stérilité. Le recours contre eux est l'exorcisme, le Bhūta devant ensuite être installé dans un temple et vénéré comme une divinité.

BRAHMĀ : dieu créateur dans l'hindouisme, faisant partie d'une trinité (*trimūrti*) où il voisine avec Viṣṇu*, qui préserve et Śiva*, qui détruit. Brahmā apparaît dans de nombreux mythes de l'époque védique tardive, mais n'a jamais fait – à la

différence de ses acolytes – l’objet d’une vénération ardente, et seuls quelques rares temples lui sont consacrés. Son rôle secondaire dans l’hindouisme apparaît clairement dans le fait que c’est à la demande de Viṣṇu qu’il crée le monde et que l’iconographie le représente comme étant, entre deux cycles cosmiques, assis dans un lotus émanant du nombril de Viṣṇu endormi, attendant l’injonction de recréer le monde.

BRAHMAN : ce terme d’étymologie douteuse désigne, dans le *R̥g Veda*, tant les hymnes et les formules qui en sont tirés que le rituel dans lequel ils sont utilisés, chantés de manière exacte par des prêtres. En cela, le *brahman* est la puissance qui permet l’efficacité du sacrifice, et par extension renvoie à la totalité du savoir rituel et donc au Veda lui-même et à la syllabe OM qui le subsume. Dans les Upaniṣad, cette puissance qui se manifeste dans le sacrifice en vient à être perçue comme la réalité éternelle qui sous-tend et relie entre eux tous les éléments de l’univers, et avec l’intériorisation du sacrifice dans ces textes, une équivalence est établie entre cette réalité, qui est l’Absolu, et la nature essentielle d’un individu ou *ātman*.

BRAHMACĀRIN- : nom sanskrit signifiant littéralement ‘celui qui marche sur le chemin du *brahman**’. Le *brahmacārin* est donc le chaste célibataire de haute caste, brahmane notamment, étudiant le Veda sous la direction d’un brahmane qui est son *guru*. Un tel étudiant peut, selon les *Dharma-sūtra* (‘Aphorismes sur la Loi’, III^e-I^{er} siècle av. J.-C.), devenir un perpétuel *brahmacārin*, mais sa condition est, à partir de l’époque des *Dharma-śāstra* (‘Traité sur la Loi’) – ainsi le *Mānavadharmasāstra* (‘Traité de Manu sur la Loi’, vers le IV^e siècle ap. J.-C.), considérée exclusivement comme une préparation à celle de maître de maison (*grhastha*), dans le cadre d’une théorie des âges de la vie (*āśrama*), les états suivants étant ceux d’ermite en forêt (*vanaprastha*) et de renonçant (*saṃnyāsin*).

BRAHMĀNḌA : l’‘œuf de Brahmā*’ qui, dans la cosmologie des Purāṇa*, contient l’univers. Ce dernier consiste en l’empilement de vingt-et-une zones horizontales, dont six mondes supérieurs, la terre et sept mondes inférieurs qui forment les « quatorze mondes », à quoi s’ajoutent sept régions infernales ou Naraka*. La terre, quant à elle, est conçue comme un disque bordé par un océan et formé de sept continents qui sont des îles (*dvīpa*) concentriques

séparées les unes des autres par six océans. Au milieu de l'île centrale, celle habitée par les hommes et appelée Jambudvīpa, se dresse le mont Meru, conique et doré, qui monte jusqu'au ciel et s'enfonce jusqu'aux enfers. Le Jambudvīpa (Île du pommier rose) lui-même est divisé par des chaînes de montagnes en neuf climats (*khaṇḍa, varṣa*), et celui qui se trouve le plus au sud est le Bhāratavarṣa, 'pays des descendants de Bharata*', premier grand roi mythologique du monde indien qui a censément donné son nom au pays et l'a transmis à ses descendants, tels les héros du *Mahābhārata**, 'Grande (guerre) des descendants de Bharata'. Le Bhāratavarṣa est aussi la seule 'terre de l'action' (Karmabhūmi), c'est-à-dire le seul des neuf climats du Jambudvīpa où les actions, et notamment les actes rituels, peuvent permettre d'acquérir des mérites et donc, *in fine*, d'atteindre la délivrance.

BUDDHA : 'Éveillé' ; titre donné au Buddha historique (c. 485-405) né dans l'actuel Népal mais qui pérégrina et enseigna dans le nord-est de ce qui est l'Inde aujourd'hui. Selon ses hagiographies, il aurait été un prince marié et père d'un fils, mais aurait quitté la vie dans le monde pour rejoindre divers ascètes puis, après un long jeûne sur fond de méditation et une illumination, il aurait eu la vision d'une voie de salut fondée sur la découverte des quatre vérités fondamentales que sont le malheur des humains, son origine qui est la soif du désir, la nécessité de la cessation de cette soif et la voie qui y mène et permet d'atteindre le *nirvāṇa* où s'éteignent rapacité, haine et illusions. Cette voie passe par le rejet de l'autorité du Veda et des enseignements brahmaniques et prend la forme d'un octuple chemin menant à la cessation du désir et donc à l'extinction du cycle du *karman* et des renaissances. Elle consiste en la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste, l'attention juste, la vision juste et la pensée juste. Le Buddha rassembla autour de lui une communauté monastique comprenant des hommes, puis aussi des femmes, qui continuèrent à propager son enseignement après sa mort, dans le cadre de vigoureux débats avec le brahmanisme puis l'hindouisme sectaire dans lequel, pour ce qui est de l'Inde, le bouddhisme finit par se fondre. Dans certains Purāṇas, le Buddha devient un *avatāra** de Viṣṇu*, et il est traité comme tel dans le *Dasam Granth* (p. 571).

CĀMARA : voir CIKSURA

CĀMUṆḌĀ : autre appellation de Kālī* ; dans le *Devī Māhātmya**, quand, dans le troisième épisode, le démon Śumbha* envoie ses lieutenants Caṇḍa* et Muṇḍa tenter de s'emparer de la Déesse, celle-ci entre dans une colère noire, et ce 'noir' se transforme en une autre déesse, Kālī, 'la noire', qui élimine les envoyés de Śumbha et leurs troupes. C'est Kālī qui rapporte les têtes des deux lieutenants à cette autre manifestation de la Déesse qu'est Caṇḍikā, 'la terrible' – nom qu'elle a reçu lors du premier assaut des armées du démon-buffle dans le deuxième épisode. Désormais, dit Caṇḍikā, Kālī devra être honorée sous le nom de Cāmuṇḍā.

CANḌA ET MUṆḌA : ces deux démons sont des lieutenants de Śumbha*, le grand Asura* en guerre contre la déesse dans le *Devī Māhātmya**. Après l'échec de Dhūmaralocana* pour ramener la Déesse, Śumbha lance Caṇḍa et Muṇḍa à l'attaque contre Ambikā (chant VII), la déesse toute de lumière sortie de Parvatī (chant V). Dans sa colère noire contre ce nouvel assaut, Ambikā se transforme en Déesse noire, Kālī, qui élimine les troupes de Caṇḍa et Muṇḍa et décapite ces deux derniers.

CANDA CANDELA : 'le combattant de (la lignée) de la Lune' ; nom ou plus probablement surnom d'un chef des Candela*, rājput de la lignée lunaire (voir CANDRA) qui, à la bataille de Bhangani (1688), est au nombre des adversaires de Gurū Gobind et des sikhs. Comme Sukhadeva* en 9.3.3, il est, en 8.21, qualifié de *gāzī*, mot arabe utilisé en persan et passé dans les langues indo-aryennes qui désigne, en contexte islamique et avec une nuance laudative, un guerrier combattant contre les infidèles.

CANDA NARĀYAṆA (m. 1696) : Rājput Candela* qui combat aux côtés de Jujhārā* quand celui-ci, mandaté par Dilāvar Khān* en 1696, entend attaquer Anandpur. Mais l'armée de Jujhārā est attaquée par les sikhs alors qu'elle vient de dévaster Bhalan*, et Canda Narāyaṇa est tué au combat.

CANDELA : nom d'un clan rājput* de la dynastie lunaire (voir CANDRA) qui régna en Inde centrale dans diverses principautés du Bundelkhand du X^e au XIII^e siècle. Des Candela se répandirent à partir de là dans diverses régions de l'Inde du Nord. Ceux dont il est question dans le *Bacitra Nāṭaka* règnent sur Bilaspur, d'où ils seraient venus de Jaipur. Leur roi est alors Bhīma Canda (1)*.

CANDRA : la 'lune' et sa personnification comme divinité ; Candra est associé au *soma*, la boisson utilisée pour les libations dans les rituels védiques, probablement parce que la lune, dans la mythologie brahmanique, est tenue pour le réceptacle du *soma* céleste consommé par les dieux. Personnifié comme roi, Soma est le fondateur de la dynastie dite lunaire (*candravaṃśa*), à laquelle appartient le Kṛṣṇa* de l'épopée, alors que Gurū Gobind (voir Introduction) rattache les Gurūs sikhs à l'autre grande lignée royale, la dynastie solaire (*sūryavaṃśa*), à laquelle appartient Rāma*, héros du *Rāmāyaṇa**.

CĀRĀṆĪ : chanteuses célestes ; les Cāraṇī et leurs compagnons chantent pour les dieux, tout comme pour ces derniers dansent les Apsaras* et leurs compagnons les Gandharva*.

CAUPĀI : forme prosodique fréquente en Inde du Nord et consistant en deux vers rimés de seize mores en *mātrā chanda** chacun. Si la dernière voyelle du vers est longue, la rime porte sur la pénultième voyelle, alors toujours longue, et la dernière syllabe. Si la dernière voyelle est brève, alors la pénultième l'est aussi, et la rime porte sur l'antépénultième voyelle, toujours longue dans cette configuration, et les deux dernières syllabes, toujours brèves.

CIKSURA : démon qui, au chant II du *Devī Māhātmya**, apparaît comme le général des armées du démon-buffle Mahiṣa*. Cāmara est l'un des démons qui combat à ses côtés.

ḌADḌHVĀL : nom du clan des Rājput qui régnaient sur Datarpur, à 105 km à vol d'oiseau au nord nord-ouest d'Anandpur. Ḥusain Khān* les attaque et les vainc au début de sa campagne contre Gurū Gobind (11.2.3-4).

DAITYA : 'descendants de Diti*' (nom d'une classe de démons). Les Daitya, souvent identifiés aux Asura*, sont les opposants des dieux, – ainsi dans le mythe du barattage de l'Océan primordial. Selon cette histoire, racontée notamment dans le premier livre (*Ādi Parvan*) du *Mahābhārata**, dieux et démons, au commencement des temps, auraient baratté l'Océan pour obtenir le nectar d'immortalité, l'*amṛta*, et, par le chaos ainsi causé, ils auraient provoqué une nouvelle création du monde. Dieux et démons, initialement, coopèrent, se servant du mont Mandara posé sur le dos d'une tortue (Kūrma, *avatāra** de Viṣṇu* selon certaines versions) comme barattou et du roi des Nāga* Vāsuki comme corde. L'océan devient du lait dont sortent diverses entités, dont le

poison *kālakūṭa* que Śiva* prend dans sa gorge, qui en devient bleue, avant de l'avaler (d'où son appellation Nīlakaṇṭha 'Gorge Bleue'). Finalement apparaît le médecin des dieux, Dhanvantari, tenant le pot d'*amṛta*. Pour reprendre ce dernier aux Daitya qui s'en sont emparé, Viṣṇu prend la forme de l'enchanteresse Mohinī : séduits par celle-ci, les démons lui remettent l'*amṛta*. L'enchanteresse donne le précieux nectar aux dieux qui le boivent et sortent vainqueurs de l'affrontement. Viṣṇu devient gardien de l'*amṛta*.

DĀKINĪ : les Dākinī sont des démons dévoreuses de chair qui apparaissent nues, agissent avec sauvagerie et font partie de la suite de Kālī (sur cette dernière, voir CĀMUṆḌĀ).

DAKṢA PRAJĀPATI : dans le Veda tardif, Prajāpati (Seigneur des créatures) est l'entité divine unifiante à l'œuvre dans tout ce qui est complet ainsi que, tout à la fois, le sacrifiant et le sacrifice, et plus précisément le sacrifice de soi, par quoi l'univers est différencié et ordonné. Dans la mythologie épique et purāṇique, Dakṣa – principe mâle d'énergie créatrice dans le *Ṛg Veda* – est identifié à Prajāpati, et Brahmā*, dieu créateur, fait de Dakṣa Prajāpati un créateur secondaire et un voyant (*ṛṣi*). Un épisode purāṇique célèbre raconte que Dakṣa n'aurait pas invité Śiva* à un sacrifice qu'il organisait et que le grand dieu, furieux, l'aurait décapité, mais l'aurait ramené à la vie (selon certaines versions avec une tête de chèvre) après que lui eut été promise sa part. Parfois, la colère de Śiva est dite avoir pour cause le fait que Satī, épouse du dieu et fille de Dakṣa, se serait suicidée à cause de l'offense faite par son père à son mari.

DARASO (m. 1696) : d'après Nābhā (1930, 622), fidèle de Gurū Gobind ; il périt dans les combats qui opposent, en 1696, l'officier moghol Ḥusain Khān et ses soutiens rājput* au radjah de Guler, qui refuse de payer tribut, appuyé par quelques sikhs de Gurū Gobind (11.57.2).

DARBĀR : 'cour', en persan ; le *darbār* est, généralement dans une salle palatiale conçue et décorée à cet effet, l'assemblée formelle de la noblesse autour du souverain pour discuter des affaires de l'État et recevoir des visiteurs ou des hôtes de marque en audience, ou un rassemblement purement cérémoniel autour du monarque, chaque participant étant, selon une stricte étiquette, placé selon son rang.

DAROL : bourgade située à 40 km à vol d'oiseau au nord nord-est de Hoshiarpur et à 28 km à vol d'oiseau au nord-ouest de Nadaun.

DARŚANA : 'regard' ; dans l'hindouisme, ce mot renvoie à la rencontre entre le regard du dévot et celui de la divinité. Un tel échange de regards – regard d'adoration du dévot, regard de grâce de la divinité – est aussi bien un acte de culte en soi qu'un moment important de la *pūjā**. Le principe du *darśana* peut s'étendre à tout lieu saint et à tout saint personnage, dont le dévot reçoit ainsi les bénédictions.

DAŚARATHA : 'qui a dix chars', roi d'Ayodhya, de la lignée solaire (voir CANDRA) ; sa deuxième épouse, Kaikeyī, le contraint à envoyer en exil dans la forêt Rāma*, fils qu'il avait eu de la première, Kausalyā, afin que son propre fils, Bharata (voir BHARATA 2), puisse, le moment venu, hériter du trône. C'est là le début de l'histoire racontée dans le *Rāmāyaṇa**. La troisième épouse de Daśaratha est Sumitrā, avec laquelle il a pour fils les jumeaux Lakṣmaṇa* et Śatrughna*.

DATTA : Dattatreya, fondateur, au XII^e-XIII^e siècle, de la Voie (*pantha*) des Avadhūta, *sādhu* errants dont la tradition se rattache à celle des Nāth*, et auteur d'ouvrages sur le yoga et le tantrisme. Il est parfois identifié à la divinité composite Dattātreyā, qui associe Brahmā*, Viṣṇu* et Śiva* et est représentée comme un dieu à trois têtes accompagné de quatre chiens symbolisant les quatre Veda.

DAYĀLU : 'le Compatissant' ; rajah de Bijhar à l'époque de la bataille de Nadaun (1691) au cours de laquelle il est au nombre des adversaires de Bhīma Canda (2), soutenu par Gurū Gobind (9.16). Bijhar est une bourgade des Siwalik située à 60 km à vol d'oiseau au nord de Simla.

DAYĀRĀMA : selon Nābhā 1930, brahmane, fils de Jātīmalaka, qui s'était mis au service de Gurū Gobind.

DEVĪ : 'Déesse', tout à la fois d'une part un principe féminin d'énergie divine (*śakti*) personnifié soit comme puissance d'un dieu dont elle est la parèdre, soit comme absolu féminin inconditionné, et d'autre part la grande Déesse, divinité suprême. Devī est aussi connue sous diverses appellations selon qu'elle est perçue comme exclusivement bienveillante (Lakṣmī, Parvatī, Śrī) ou comme terrifiante (Durgā, Kalī*). Elle est enfin identifiée à d'innombrables déesses de village (*grāmadevatā*). Celles et ceux qui adorent Devī comme grande Déesse

suprême ou comme absolu inconditionné sont les Śakta qui, à côté des Śivaïtes et des Viṣṇuïtes, forment l'un des trois grands courants de l'hindouisme sectaire, avec leurs propres textes, notamment le *Devī Māhātmya**. Leur culte revêt souvent une dimension tantrique, leurs *tantra** pouvant être centrés sur une forme bienveillante (*śrīkula tantra*, Inde du Nord et du Nord-Est) ou féroce (*kālīkula tantra* de Devī, Cachemire et Inde du Sud). Il comporte souvent – notamment dans les villages – des sacrifices sanglants, qui font écho à la mise à mort du démon-buffle Mahiṣāsura par la Déesse.

DEVĪ MĀHĀTMYA : 'Majesté de Devī*' ; poème sanskrit à la gloire de Devī comme suprême puissance créatrice, préservatrice et destructrice de l'univers probablement composé au VI^e siècle ap. J.-C. et formant une addition au *Mākaṇḍeya Purāṇa*, texte des environs du IV^e siècle, censément raconté par le voyant védique (*ṛṣi*) Mārkaṇḍeya, qui traite de rituel, de yoga et, surtout, de mythologie védique. Le *Devī Māhātmya* comporte treize chants organisés en trois épisodes. Dans le premier, Devī apparaît comme la force qui sous-tend l'univers et permet à Viṣṇu* de vaincre les démons Madhu* et Kaiṭabha* nés de la cire de ses oreilles. Dans le second épisode, Devī est amenée à l'existence par la fusion de l'effulgence (*tejas*) de tous les dieux réunis : il s'agit pour elle de les débarrasser du démon-buffle Mahiṣāsura qui, avec ses armées, s'est approprié leurs pouvoirs, ce à quoi elle parvient armée et ornée par les dieux et montée sur un lion. Dans le troisième épisode, les dieux font une fois encore appel à Devī pour éliminer deux démons frères, Śumbha* et Niśumbha*. Plusieurs déesses naissent de Devī, identiques entre elles et à la Déesse. Cette dernière triomphe et les dieux lui adressent un hymne de dévotion, dans lequel elle apparaît comme la toute puissante créatrice, la préservatrice et destructrice de l'univers, et comme apportant la délivrance à ses dévots. Il existe une traduction française de ce texte (voir Bibliographie sous *Célébration de la Grande Déesse*).

DHŪMARALOCANA : 'Celui dont les yeux (*locana*) sont voilés par la fumée (*dhūmara*)' ; nom du démon auquel, au chant VI du *Devī Māhātmya**, le puissant démon Śumbha* demande de lui ramener la Déesse, au besoin en la traînant par les cheveux. Bien sûr, la Déesse tue sans peine Dhūmaralocana et anéantit son

escorte d'une soixantaine de milliers d'Asura. Pour les commentateurs sikhs, le nom de ce démon signifie « Celui qu'un voile empêche de voir la Vérité ».

DILĀVAR Khān : officier moghol de l'époque de l'empereur Aurangzeb (r. 1666-1707) qui envoie son fils, le *khānzāda* (fils du Khān), à la tête d'une armée impériale pour tenter de faire payer tribut à Gurū Gobind. Il s'ensuit la guerre racontée aux chants XI à XIII du *Bacitra Nāṭaka*. Le *khānzāda* est vaincu, et Dilāvar Khān dépêche cette fois Ḥusain Khān* (m. 1696) contre Gurū Gobind. En chemin, Ḥusain, appelé Ḥusainī dans le *Bacitra Nāṭaka*, s'en prend aussi au radjah de Guler Rāja Siṅgha*. Mais Gurū Gobind vient secours de ce dernier et ensemble ils triomphent de Ḥusain et de ses alliés, les radjahs de Kangra et Bilaspur. Furieux de cette nouvelle défaite, Dilāvar Khān fait partir pour Anandpur un détachement de cavalerie commandé par le général rājput Jujhārā Siṅgh. Ce dernier s'empare tout d'abord de la ville de Bhalan, mais il est attaqué par Gaja Siṅgha, radjah de Jaswar et, bien qu'aidé par le radjah Candela de Bilaspur, il est vaincu et meurt au combat (chant XII).

DITI : 'Partagée' ; déesse védique de la terre, fille de Dakṣa Prajāpati* et épouse de Kaśyapa. Sœur antithétique d'Aditi* dans la mythologie purāṇique, elle est la mère de la catégorie de démons appelés Daitya*.

DOHĀ : forme métrique courante dans les littératures nord-indiennes et consistant en un distique dans lequel l'antépénultième voyelle et la dernière syllabe de chacun des deux vers riment. Les *dohā* sont généralement composés en *mātrā chanda**, chaque vers comportant vingt-quatre mores, avec une césure après la treizième.

DRONĀ : l'un des personnages importants du *Mahābhārata** ; Drona est un brahmane guerrier, instructeur intellectuel et militaire et des Pāṇḍava et des Kaurava. Dans la bataille, en dépit de son affection pour le Pāṇḍava Arjuna, il combat au côté des Kaurava, dont il finit par diriger l'armée. Il considère qu'il ne peut être vaincu que par ruse, et c'est ce qui se produit quand le Pāṇḍava Yudhiṣṭira lui fait croire que son fils a été tué. Drona se met alors en position de yoga et se laisse décapiter par Dhṛṣṭadyumna dont il avait tué le père, Drupada.

DVIJA : 'deux-fois-né' ; Ārya appartenant à l'un des trois *varṇa** supérieurs (brahmanes, *kṣatriya** et *vaiśya**) qui connaissent une deuxième naissance lors de leur initiation (*upanayana*) au Veda* et au rituel védique.

FATEH ŚĀH (Fath Śāh 'roi de la victoire') : Fateh Śāh fut roi du Garhwal de 1684 à 1716.

Il s'opposa à Gurū Gobind lors de la bataille de Bhangani (1688), avec pour alliés des radjahs des Siwaliks, dont Bhīma Canda, qui régna sur Bilaspur de 1665 à 1692 et, d'après la tradition sikhe, aurait pris ombrage de l'éclat de la cour de Gurū Gobind. D'après Rawat (2002, 50-54), l'attaque de Fateh Śāh pourrait avoir été causée d'une part par la présence de l'armée de Gobind près du territoire de ce roi, Paonta se trouvant de surcroît à un emplacement stratégique de la route reliant Nahan (capitale du royaume de Sirmur fondé en 1616) au Garhwal, et d'autre part par les razzias des sikhs. Mais selon Jaswant Singh Grewal, Gurū Gobind aurait intercepté Fateh Śāh et son armée qui marchaient sur Nahan (Grewal 2017).

GAJA SINGHA PAMMĀ : 'le Lion-Éléphant Pammā' ; chef rājput Jasvār* qui combat aux côtés de Gurū Gobind quand Dilāvar Khān* envoie contre ce dernier, en 1696, une armée commandée par Jujhārā Siṅgha*.

GANDHARVA : au pluriel, classe d'être semi-divins (généralement masculins) souvent caractérisés, dans l'épopée et les Purāṇā*, comme musiciens et surtout danseurs des dieux et associés aux Apsaras*. Très séduisants et puissants, ils se mêlent librement aux humains et peuvent se révéler dangereux, notamment dans les profondeurs des forêts et aux abords des étangs : il vaut mieux se les rendre favorables par des offrandes et des prières.

GANEṢA : 'maître des Gaṇa' (demi-dieux qui forment la suite de Śiva* et sont souvent représentés comme des nains à gros ventre). Dans la mythologie populaire, Parvatī, parèdre de Śiva, alors qu'elle se lavait, créa un enfant avec la crasse de ses jambes et lui fit garder l'entrée de ses appartements. Śiva survint sur ces entrefaites et, courroucé de se voir interdire l'accès à Parvatī, décapita l'enfant. Apprenant qui était ce dernier, il demanda à un personnage de sa suite de lui apporter la tête de la première créature qu'il rencontrerait, et qui se trouva être un éléphant. L'enfant fut ressuscité avec une tête d'éléphant, et ainsi fut créé Ganeṣa. Ce dernier est souvent représenté avec une défense brisée : il en aurait utilisé l'extrémité pour écrire le *Mahābhārata* quand le sage Vyāsa le récita pour la première fois.

GAṄĀ RĀM : cousin germain de Gurū Gobind, fils de Bhāi Sādhu, un Khatrī Khoslā de Malla dans l'actuel district de Faridkot, et de Bībī Vīro (1615- ?), elle-même fille

de Gurū Hargobind (1515-1644, Gurū à partir de 1595) et de Mātā Damodarī (m. 1631), et donc sœur de Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), le père de Gurū Gobind. Avec ses quatre frères Saṅgrāma*, Jītamalla*, Māharī Canda* et Gulāba Canda*, il participa à la bataille de Bhangani (1688).

GOPĀLA : au sens propre 'vacher', mais aussi utilisé pour désigner un roi. Il semble que dans le *Bacitra Nāṭaka*, Gopāla soit une appellation du roi de Guler : lors de la bataille de Bhangani en 1688, ce roi est Rāja Siṅgha (r. c. 1675-1695) qui règne sur Guler et fait partie des alliés de Fateh Śāh contre Gurū Gobind (8.11.3-4), tandis que c'est son fils Dalīpa Siṅgha (r. 1695-c. 1730) qui est sur le trône en 1696 (Hutchison and Vogel 1933, I.206) quand, en février de cette année-là, parce qu'il refuse de payer tribut aux Moghols, Dilāvar Khān* envoie contre lui et ses alliés une armée placée sous le commandement de Ḥusain Khān* ; des émissaires de Gurū Gogind se trouvant alors à la cour du radjah de Guler combattent aux côtés de ce dernier et périssent sur le champ de bataille (11.57).

GORAKṢANĀTHA : Gorakh Nāth en hindi ; personnage semi-légendaire qui aurait vécu entre le IX^e et le XIII^e siècle. D'importants textes lui furent attribués, en sanskrit et en hindi, il fit l'objet de nombreuses hagiographies et sa figure joua un rôle important dans l'évolution de l'hindouisme médiéval : il aurait en effet systématisé, après son maître Matsyendranātha, le *haṭha yoga* (yoga de la force), destiné à purifier et transformer le corps ainsi qu'à faire atteindre la libération dès cette vie (*jīvanmukti*) et l'immortalité. La tradition qui se rattache à sa lignée spirituelle est celle des Nātha Siddha, ascètes śivaïtes itinérants adeptes du tantrisme et connus, notamment dans les textes sikhs et la littérature panjabi, comme Yogī. Le *saṃpradāya* (ordre institutionnalisé avec une tradition [*paramparā*] d'initiation [*dīkṣā*] de maître [*guru*] à disciples [*śiṣya*]) des Nāth se subdivisa en plusieurs Voies (*pantha*), dont celle des Gorakhnāthī qui font remonter leur lignée spirituelle à Gorakṣanātha. Ces derniers font partie des Nātha dits, en hindi, *kānphaṭā* (aux oreilles fendues), ainsi appelés parce que lors de l'initiation on leur perce les oreilles. Les lourds anneaux qu'ils y mettent allongent le trou initial en fente. La spiritualité des Nātha, fondée sur des techniques de contrôle du corps et des énergies, n'a rien à voir avec la relation aimante à Dieu qui prévaut dans la *bhakti**, d'où la remarque de Gobind en

6.24.4. Un long poème de Nānak, la *Siddha Gosati*, préservé dans l'*Ādi Granth* est consacré au débat avec avec les Nātha (*Ādi Granth*, p. 936-948).

GULĀBA CANDA : 'Lune-Rose' ; cousin germain de Gurū Gobind, fils de Bhāi Sādhu, un Khatrī Khoslā de Mallā dans l'actuel district de Faridkot, et de Bībī Vīro (1615- ?), elle-même fille de Gurū Hargobind (1515-1644, Gurū à partir de 1595) et de Mātā Damodarī (m. 1631), et donc sœur de Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), le père de Gurū Gobind. Avec ses quatre frères Saṅgrāma*, Jītamalla*, Māharī Canda* et Gaṅgā Rāma*, il participa à la bataille de Bhangani (1688).

GULER : bourgade de l'Himachal Pradesh contemporain à 60 km à vol d'oiseau au nord nord-est d'Hoshiarpur. De 1415 à 1813, Guler fut un État princier, fondé par Hari Canda, descendant de l'ancienne famille royale de Kangra. Des combattants de cette ville se battent, comme Gurū Gobind, aux côtés de Bhīma Canda (2)* à la bataille de Nadaun (1691). À cette époque, le radjah de Guler est Rāja Siṅgha (r. 1675-1695). Sous son successeur Dalīpa Siṅgha (r. 1695-1743), qui accueillit à sa cour une famille de peintres Cachemiris ayant travaillé pour les Moghols, Guler devint le premier foyer de peinture pahārī.

GUṆA : *sattva* (le bon), *rajas* (l'affectif) et *tamas* (le ténébreux) sont, selon le vieux courant de pensée indien appelé *sāṃkhya* (énumération) et devenu système philosophique, les trois qualités (*guṇa*) constitutives de la matière (*prakṛti*) dans le cadre d'un dualisme ontologique fondamental entre des esprits mâles (*puruṣa*) passifs et une matière fondamentalement active (*prakṛti*). Le texte fondateur du *sāṃkhya* est la *Sāṃkhya Kārikā* (Compendium versifié du *sāṃkhya*), compilé par Ísvarakṛṣṇa aux environs du IV^e-V^e siècle.

HĀDĀ : nom d'une branche du clan rājput* des Cauhān, de la lignée solaire (voir CANDRA ; voir aussi JUJHĀRĀ SIṄGHA).

HANUMĀN : dieu singe fils du Vent (*Vāyu, Pavana**) et de la nymphe céleste (*apsaras**) Añjanā*. Hanumān est un personnage clé du *Rāmāyaṇa**, fameux pour sa dévotion à Rāma*, et aussi une divinité puissante, à la force invincible, honorée pour elle-même. En raison de sa relation à Rāma, *avatāra** de Viṣṇu*, Hanumān est considéré, dans la *bhakti*, comme l'archétype du dévot, une image renforcée par un texte comme le *Rāmacaritamānasa* (Océan de la geste de Rāma) de

Tulsīdāsa* ('Serviteur du basilic sacré', c. 1543-1623). Hanumān est parfois aussi vénéré comme un *avatāra* de Śiva (voir AÑJANĀ).

HANUMĀNA CĀLĪSA : 'Quarante (*caupāī**) à Hanumān' ; hymne à Hanumān* composé en avadhī (hindi littéraire oriental) par Tulsīdāsa* consistant en quarante *caupāī*, précédés de deux couplets (*dohā**) introductifs et suivis d'un couplet conclusif. On trouvera le texte, la translittération et la traduction du *Hanumāna Cālīsa* dans l'appendice 5 du présent ouvrage. Le poème est récité par Bhīma Canda* (9.6.3) comme un *mantra* avant la phase décisive de la bataille de Nadaun (1691), dans laquelle ce roi rājput* est soutenu par Gurū Gobind.

HARI : 'jaune', en sanskrit. Cette épithète traditionnelle de Viṣṇu* et de son *avatāra** Kṛṣṇa* est l'un des noms de Dieu dans le sikhisme.

HARI CANDA (m. 1688) : roi du royaume pahārī de Handur, dont la capitale Nalagarh se trouve à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Chandigarh. À la bataille de Bhangani, il est au nombre des radjahs coalisés autour de Fateh Śāh* contre Gurū Gobind, qui finalement le tue (8.33.1).

HARI SINGHA (m. 1696) : 'le Lion de Hari*' ; nom de deux guerriers qui, en 1696, lors de l'affrontement entre les troupes de l'officier moghol Ḥusain Khān* et ses alliés d'une part, et celle du radjah rājput* de Guler* Gopāla* et ses alliés – dont des sikhs de Gurū Gobind – d'autre part, combattent aux côtés de ces derniers. L'un est tué (11.31.4), l'autre non (11.54.3-4).

ḤAYĀT KHĀN : officier moghol déserteur qui avait été recruté par Gurū Gobind, avant d'abandonner ce dernier et de se retrouver au côté de ses adversaires lors de la bataille de Bhangani (1688), où il est tué par Kṛpālu*, oncle maternel de Gurū Gobind.

HEMA KUṆṬA : 'Bassin d'Or' ; nom de lieu qui rappelle le nom du mont Hema Kūṭa (le Mont d'Or) situé par la géographie mythique des Purāṇa* au nord du Jambudvīpa (voir BRAHMĀṆḌA). Le savant sikh Tārā Singh Narotam (1822-1891 ; sur lui, voir Mann 2017) pensa avoir identifié le Hema KuṆṭa dans la région de l'actuel Uttarakhand : un lac d'origine glaciaire entouré se trouvant à 4632 m d'altitude dans l'Himalaya et entouré de sept sommets, non loin du haut lieu de pèlerinage hindou de Badrinath (Wikipedia, « Gurudwara Shri Hemkund Sahib », avec une illustration).

HIMMATA SIŅGHA (m. 1696) : 'Lion de courage' ; en 1696 Gopāla*, rajah de Guler*, aidé par quelques sikhs de Gurū Gobind, est attaqué en vue de l'extorsion d'un tribut par l'officier moghol Ḥusain Khān*, appuyé par les radjahs de Kangra et de Bilaspur. Dans la bataille, Himmata combat aux côtés de Ḥusain Khān et il est gravement blessé. Gisant au sol, il est mis à mort par Gopāla, après la bataille (11.68).

HOLĪ : par excellence la fête du printemps (*vasant*) et de la venue de la nouvelle année, surtout en Inde centrale et en Inde du Nord. Holī, célébrée les deux derniers jours du mois de Phālguna (février-mars), a pour rite principal le jet de poudres et d'eau colorées, qui s'accompagnent de la libre tenue de propos obscènes, de la consommation de la décoction de hashish appelée *bhang* et de grands feux symbolisant censément la destruction et la crémation de la démons Holikā.

ḤUSAIN KHĀN (m. 1696) : officier envoyé à Anandpur par Dilāvar Khān* après que Gurū Gobind a mis le fils de ce dernier en déroute. Il s'ensuit une guerre qui, en 1696, oppose l'armée moghole soutenue par les radjahs de Kangra et de Bilaspur aux sikhs de Gurū Gobind alliés aux Rājput* de Guler. Ḥusain Khān est vaincu et tué (*Bacitra Nāṭaka*, chant XI).

INDRA : dieu le plus fréquemment invoqué dans le *Rg Veda* (voir VEDA), où il apparaît notamment comme le maître de la foudre, le chef des dieux de l'orage (les Marut) et le divin roi guerrier aryen vainqueur des anaryens. Il est le principal destinataire du sacrifice préparé avec la plante au jus hallucinogène appelée Soma qu'il a lui-même apportée sur terre pour le bien des humains, tout comme il leur a apporté les vaches. Fortifié par le Soma, Indra vainc la sécheresse et le démon Vṛtta qui cause le chaos, et il apporte l'ordre et la prospérité. Dans la mythologie plus tardive, il apparaît comme le roi des dieux et le principal opposant des Asura*. Mais avec le développement de la *bhakti**, il est supplanté par des grandes divinités sectaires (Devī*, Viṣṇu* et Śiva*), qu'il doit désormais appeler à l'aide pour rétablir l'ordre dharmique, – mais il reste l'archétype du Kṣatriya*.

JANAKA : roi de Videha (capitale Mithila) qui apparaît dans divers textes de l'Inde ancienne et qui, dans le *Rāmāyaṇa**, joue un rôle important comme père de Sītā, qu'il a fait naître d'un sillon tracé rituellement.

JASVĀL : voir JASVĀR.

JASVĀR : aussi Jasvāl ; nom des Rājput* régnant sur Jaswan, village situé à 20 km au nord-ouest de Jammu. Dans la bataille de Nadaun (1691) contre Alif Khān et ses alliés, comme en 1696 dans la lutte contre Jujhāra Siṅgha envoyé par Dilāvar Khān* contre Gurū Gobind, les Jasvār combattent du même côté que les sikhs.

JĪTAMALLA : (m. 1688) : cousin germain de Gurū Gobind, fils aîné de Bhāi Sādhu, un Khatri Khoslā de Mallā dans l'actuel district de Faridkot, et de Bībī Vīro (1615- ?), elle-même fille de Gurū Hargobind (1515-1644, Gurū à partir de 1595) et de Mātā Damodarī (m. 1631), et donc sœur de Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), le père de Gurū Gobind. Avec ses quatre frères Saṅgrāma*, Gulāb Canda*, Māharī Canda* et Gaṅgā Rāma*, il participa à la bataille de Bhangani (1688) dans laquelle, comme Saṅgrāma, il fut tué.

JUJHĀRĀ SIṄGHA (m. 1696) : Rājput* Hāḍā* à qui Dilāvar Khān*, après l'échec de Ḥusain Khān* face au radjah de Guler appuyé par quelques sikhs de Gurū Gobind, confie le commandement d'une armée qu'il envoie contre le dixième Maître. Jujhāra Siṅgha combat vaillamment, mais son armée est vaincue et il périt au combat.

KADRŪ : « la Brune » ; fille de Dakṣa Prajāpati*, épouse de Kaśyapa* et mère des Nāga*.

KAIṬABHA : voir MADHU.

KĀLĪ : nom de la forme terrible de Devī*, souvent identifiée à Cāmuṇḍā* (voir DEVĪ MĀHĀTMYA). Dans les Purāṇa, elle apparaît souvent comme la *śakti** de Devī qui rend la déesse capable de tuer les plus puissants des démons, et elle fait l'objet d'un culte dans diverses traditions tantriques au sein desquelles elle est perçue à la fois comme l'absolu inconditionné et comme engagée dans la lutte contre les démons. Dans le tantrisme, sa férocité et son indépendance vont de paire avec les transgressions sociales et rituelles de ses dévots. Son association avec le sang, la mort et les lieux de crémation est source de puissance et demande des sacrifices sanglants. Elle est souvent représentée comme une jeune femme aux cheveux noirs en désordre ou comme une ascète émaciée, portant dans tous les cas un collier de crânes et une ceinture de bras coupés, et tirant souvent une longue langue rouge. Parfois aussi, elle piétine un Śiva inerte.

KALI-YUGA : composé sanskrit signifiant « âge (*yuga*) du dé (perdant) », c'est-à-dire en terminologie européenne « âge de fer », *kali* signifiant « le dé », mais aussi la face du dé marquée d'un seul point, et partant le dé perdant (le dé à jouer indien est un parallélépipède rectangle et n'a donc que quatre faces). Selon la cosmogonie hindoue telle qu'elle se manifeste dans les Purāṇa*, le temps est divisé en jours de Brahmā* ou *kalpa*, dont chacun dure, selon l'estimation la plus courante, quatre milliards trois cent vingt millions d'années et se subdivise en mille *mahāyuga* (grands âges). Chaque *kalpa* forme un grand cycle complet d'une création de l'univers à sa destruction, suivie d'une période de latence, de nuit, durant laquelle Viṣṇu* dort sur le serpent Śeṣa*, lui-même lové sur l'océan cosmique avant de produire Brahmā*, dieu créateur, qui inaugure un nouveau cycle. Chaque *kalpa* se subdivise aussi en quatorze *manvantara* (règne d'un Manu), chacun initié par un Manu, un premier homme à l'origine d'une nouvelle humanité. Chacun de ces *manvantara* se décompose en soixante-et-onze cycles de quatre âges (*yuga*), d'un âge d'or (*ṛta-yuga*) à un âge de fer (*kali-yuga*) en passant par les âges *tretā* et *dvāpara*, – ces termes désignant au sens propre le nombre de points sur les quatre faces marquées d'un dé à jouer, de quatre à un. Pour les humains, de l'âge d'or à l'âge de fer les qualités physiques et mentales ainsi que la durée de vie décroissent, cependant que *dharma* et royauté se détériorent. Le *kali-yuga* s'achève dans une dissolution cosmique, suivie d'une nouvelle création marquant le début d'un nouveau cycle.

KĀMA (désir, amour, plaisir) : dieu de l'amour comme désir sexuel.

KĀMAKĪ (celle qui appartient à Kāma*) : appellation de la nymphe céleste (*apsaras**) parèdre de Kāma dont le nom usuel est Rati (« plaisir sexuel »).

KAROṚA RĀI (m. 1688) : 'radjah (*rāi*) maître d'une forteresse (*karora*) ; nom d'un Rājput combattant parmi les coalisés qui affrontent Gurū Gobind à la bataille de Bhangani et y est tué.

KĀŚYAPA : « Tortue » ; *ṛṣi**, fils du *ṛṣi* Marīcī – lui-même fils de Brahmā – qui épousa les treize filles de Dakṣa Prajāpati*. Géniteur prolifique, il est le père des dieux (*deva*) et des démons (*asura**), des Nāga*, et de bien d'autres êtres.

KĀṬOCA : nom d'un clan rājput* de la lignée lunaire (voir CANDRA) implanté notamment à Kangra et auquel appartient Bhīma Chanda (2)*.

KESARĪ : puissant chef des singes qui a épousé l'Apsaras* Añjanā* devenue une guenon à la suite d'une malédiction et avec laquelle il a pour enfant, selon une version de la légende, Hanumān, *avatāra* de Śiva.

KHĀN : titre traditionnel désignant des chefs tribaux dans une aire immense allant de l'Inde et de l'Asie centrale à la Turquie et qui se répandit après les conquêtes mongoles du XIII^e siècle. Il est maintenant sorti de l'usage et survit surtout comme nom de famille au Pakistan. Dans nombre de textes nord-indiens de l'époque moderne (XV^e-XVIII^e siècle) d'auteurs hindous ou sikhs, les musulmans sont régulièrement appelés Turk (Turcs) ou Khān.

KHATRĪ : très haute caste (*jatī, zāt*) des villes du Panjab, qui fait dériver son nom du sanskrit *kṣatriya**. Les Khatrī se prétendaient donc guerriers et liés aux deux plus grandes lignées rājput*, solaire et lunaire (voir CANDRA). Mais à l'époque des Gurū sikhs, qui étaient tous des Khatrī, nombre de Khatrī étaient des commerçants qui voyageaient parfois loin du Panjab et, s'ils étaient sikhs, fondaient des communautés (*saṅgat*) là où ils s'établissaient, – parfois même hors de l'Inde, en Asie centrale. Certains ont été d'éminent éducateurs, et on trouve aujourd'hui des Khatrī dans la grande industrie, la banque et l'assurance. Les sikhs ne représentent que deux pour cent des Khatrī. Les Gurū sikhs appartiennent à quatre des sous-castes des Khatrī : les Bedī*, les Trehan, les Bhallā et les Soḍhī*.

KIMMATA SINGHA : en 1696 Gopāla*, rajah de Guler*, aidé par quelques sikhs de Gurū Gobind, est attaqué en vue de l'extorsion d'un tribut par l'officier moghol Ḥusain Khān*, appuyé par les rajahs de Kangra et de Bilaspur. Dans la bataille, Kimmata combat aux côtés de Ḥusain Khān (11.32.1, 11.54.2).

KINNARA : de skr. *kiṃ naraḥ*, quelle sorte d'homme' ; être mi-cheval mi-homme, avec tête de cheval et corps d'homme ou l'inverse. Les Kinnara sont des musiciens célestes.

KṚPĀLU : frère de Mātā Gujarī (?1621-1704), mère de Gurū Gobind. Il prit part à la bataille de Bhangani (8.9) et à celle de Nadaun.

KṚPĀLU CANDA : frère de Bhīma Canda (2)* qui, à la bataille de Nadaun (1691), combat aux côtés ce dernier, tout comme Gurū Gobind, mais qui en 1696, lors de l'attaque de l'officier moghol Ḥusain Khān* contre le rajah de Guler Gopāla

soutenu par Gurū Gobind, est aux côté du Moghol. Il périt dans les combats (11.59).

KṚPĀLU DĀSA : sikh de la secte des Udāsī* ; il avait rejoint Gurū Gobind et prit part à la bataille de Bhangani (8.7) au cours de laquelle il tua Ḥayāt Khān*.

KṚPĀ RĀMA : 'Rāma* (qui n'est que) grâce' ; soldat du radjah de Guler* qui combat lorsque ce dernier, soutenu par quelques sikhs de Gurū Gobind, est attaqué en 1696 par l'officier moghol Ḥusain Khān* qui veut lui faire payer tribut et qui est soutenu par les radjahs de Kangra et Bilaspur, (11.60-61).

KṚṢṆA : le « bleu-noir », huitième des dix *avatāra** de Viṣṇu ayant censément séjourné sur terre pendant cent vingt ans environ, vers 3000 av. J. C., au tournant de l'âge du monde qui est le nôtre, le *kali yuga* (q. v.), et objet, dans le *Dasam Granth*, d'un poème en braj expressément inspiré du dixième livre du *Bhāgavata Purāna*. Être à la fois standardisé et composite, KṚṢṆA est présenté ici en suivant la trame proposée par Guy Beck (Beck 2005, Introduction). – KṚṢṆA est venu sur terre alors que des démons des anciens temps avaient connu une nouvelle naissance sous la forme de rois mauvais. Dans cette manifestation, KṚṢṆA est accompagné d'un frère, Balarāma au teint clair, chacun étant né d'un cheveu de Viṣṇu, respectivement un noir et un blanc. Le pire des rois démons est Kaṃsa, qui a détrôné son pieux père Ugrasena, souverain de la prestigieuse lignée royale des Yadāva remontant à Candra* (Lune). Kaṃsa fait régner la terreur au pays braj et dans sa capitale Mathura et c'est précisément dans sa famille, et dans cette ville, que naît KṚṢṆA, huitième enfant de Devakī, sœur de Kaṃsa, et du mari de celle-ci, Vasudeva (c'est pourquoi KṚṢṆA est aussi appelé Vāsudeva ou Vāsudeva KṚṢṆA). Or, un songe a averti Kaṃsa qu'il périrait de la main du garçon huitième né de Devakī. Le roi fait donc enfermer sa sœur et Vasudeva et mettre à mort les six premiers fils qu'enfante Devakī. Le septième, Balarāma, est apparemment mort né, alors qu'il a, en réalité, été transféré par une opération divine dans l'utérus de Rohinī, seconde épouse de Vasudeva. Quand enfin KṚṢṆA paraît, une semblable intervention permet un échange avec la fille que vient d'avoir, dans un village voisin, un couple aisé de vachers, Yaśodā et son époux Nanda. KṚṢṆA grandit chez ses parents adoptifs heureux et espiègle, se plaisant par exemple à attraper un pot de beurre pour se régaler de son contenu (8.7.4), mais Kaṃsa, ayant entendu

parler de cet enfant miraculeux, envoie démons et monstres pour le tuer : en vain, car Kṛṣṇa vient à bout de chacun de ceux-ci. Préadolescent, Kṛṣṇa accomplit divers autres miracles, comme soulever le mont Govardhana pour protéger les villageois d'une pluie diluvienne envoyée par Indra, roi des dieux furieux que l'*avatāra* de Viṣṇu ait demandé aux vachers de ne plus l'adorer et qu'il ait déclaré pouvoir assurer lui-même leur salut. Devenu jeune homme, Kṛṣṇa séduit par sa personnalité, sa beauté et le chant de sa flûte filles et épouses des bouviers avec lesquelles il folâtre, danse à minuit, et dont il satisfait les désirs érotiques en se démultipliant. Un jour, Kaṃsa invite Kṛṣṇa et Balarāma à un grand sacrifice dans le dessein de les tuer. Mais le messenger envoyé pour transmettre l'invitation aux deux frères est un dévot de Kṛṣṇa qui met ceux-ci en garde. Laissant les habitants du pays braj, et tout particulièrement les vachères, dans la douleur de la séparation, les deux frères se rendent à Mathura. Après avoir accompli plusieurs miracles, Kṛṣṇa et Balarāma exterminent Kaṃsa et huit de ses frères, et ils libèrent Vasudeva et Devakī, qui s'empressent de faire éduquer leurs deux fils dans tous les arts et toutes les sciences. Mais le roi de Magadha, père de deux des épouses de Kaṃsa, attaque le pays braj. Kṛṣṇa emmène alors ses Yādava dans une nouvelle capitale qu'il fait surgir de terre, Dvārakā. Il épouse Rukmiṇī, fille du roi de Vidarbha, qui devient sa reine, ainsi que nombre d'autres femmes qui sont tombées amoureuses de lui ou lui ont été données par des rois et des princes reconnaissants, – au nombre desquelles les seize mille filles de Nārakāśura. Alors qu'il règne sur Dvārakā, Kṛṣṇa s'émeut du sort de justes princes Yādava, les cinq Pāṇḍava, fils de Paṇḍu et de ses épouses Kuntī et Mādrī. Les Pāṇḍava ont été spoliés de leur royaume et de leurs biens par leurs cousins les cent Kaurava à l'occasion d'une partie de dés truquée. La guerre, en dépit des efforts de négociation de Kṛṣṇa, devient inéluctable entre les deux clans et leurs alliés. Elle éclate en effet et la grande épopée du *Mahābhārata* en raconte les dix-huit journées. Kṛṣṇa s'engage au côté des Pāṇḍava et conduit le char de l'un des cinq frères, Arjuna. C'est le dialogue qu'il a avec ce dernier, soudain égaré à l'idée de devoir porter le fer contre ses cousins, qui forme la trame de la *Bhagavad Gītā* (Chant du Bienheureux), dans laquelle Kṛṣṇa prêche à Arjuna l'accomplissement du devoir dans le détachement des fruits qu'il peut rapporter

et, se manifestant comme dieu suprême, révèle au jeune prince la voie du salut par l'amour de lui. Les Pāṇḍava sont vainqueurs et les Yādava et Kṛṣṇa retournent à Dvārakā. Mais Gāndhārī, la mère des Kaurava, leur a lancé une malédiction : Kṛṣṇa mourra dans la forêt, et les Yādava s'entredétruiront dans les trente six années à venir. Il en va bien ainsi : les Yādava se tuent les uns les autres dans des querelles d'ivrognes et Kṛṣṇa meurt des suites d'une blessure au pied que lui a infligée le chasseur Jara, le prenant pour une biche dans la forêt. Arjuna accomplit les rites funéraires de Kṛṣṇa qui redevient Viṣṇu dans le séjour céleste du Vaikuṅṭha et est désormais adoré sous le nom de Nārāyaṇa. Il est rejoint en Viṣṇu par Balarāma, qui a été à ses côtés jusqu'au bout, sauf pendant la grande guerre. Comme à Rāma*, un long poème est consacré à Kṛṣṇa dans la partie du *Dasam Granth* intitulée *Caubīsa avatāra* (les vingt-quatre *avatāra**), aux pages 254 à 310 dans la pagination standard.

KUBERA : dieu de la richesse et l'un des Lokapāla*, gardien du nord. Dans l'épopée et les Purāṇa, il apparaît comme le chef des Yakṣa* et des Rakṣasa*, et il est dit être le demi-frère de Rāvaṇa*.

KṢĀTRIYA : membre du deuxième *varṇa**, celui des guerriers et de ceux qui gouvernent (le mot est dérivé de *kṣatra* ('pouvoir, domination, suprématie')). La figure archétypale du *kṣatriya* est celle du roi, qui est à son tour l'exemple achevé du maître de maison (*grhastha*) et patron du sacrifice (*yajamāna*). Mais sont aussi des *kṣatriya* les membres de la famille royale ainsi que les nobles et leurs familles. Du fait de leur pouvoir et de leur richesse, les *kṣatriya* entretiennent les brahmanes et leur idéologie socioreligieuse. Ils ont aussi pour devoir de protéger le peuple et d'assurer son bien-être. Dans le *Bacitra Nāṭaka*, les Rājput* sont systématiquement appelés *kṣatriya*, comme cela a souvent été le cas avec des castes locales dominantes dans les villages et les bourgades, même si historiquement, ces castes n'appartenaient pas au *varṇa kṣatriya*.

KUMBHA : 'Pot', fils de Kumbhakarṇa*.

KUMBHAKARṆA : 'aux oreilles (en forme de) pot' ; nom d'un démon frère de Rāvaṇa* de taille gigantesque et à l'appétit insatiable. Il voulut demander à Brahmā*, en récompense de ses austérités, la destruction des dieux (*nirdevatva*), mais ces derniers obtinrent de Brahmā que celui-ci fit danser la déesse Sarasvatī* sur la langue du démon présentant sa requête. Kumbhakarṇa prononça alors ce qu'il

demandait comme *nidrāvattva* (sommeil perpétuel), et dès lors, il ne se réveilla plus qu'un jour tous les six mois. Quand, ainsi que le raconte le *Rāmāyaṇa**, Rāma* et son frère Lakṣmaṇa*, appuyés par le dieu-singe Hanumāna* et l'armée des singes, attaquèrent Lanka* pour arracher Sītā à Rāvaṇa, ce dernier fit boire deux mille cruches d'alcool à Kumbhakarṇa pour le réveiller. Kumbhakarṇa participa donc aux combats ; il vainquit Sugrīva (Joli Cou), roi des singes, mais fut décapité par Rāma. Kumbha* (Pot) et Nikhumbha (Sans Pot, appelé Akumbha [même sens] dans le *Bacitra Nāṭaka*) sont les fils de Kumbhakarṇa.

KUŚA : fils de Rāma* et Sītā*, au teint sombre comme celui de son père, et frère jumeau de Lava*. Vālmīki, auteur putatif du *Rāmāyaṇa**, aurait enseigné son poème aux jumeaux qui l'auraient fait connaître dans tout le pays. Lava aurait fondé Kuśapura, censément l'actuelle ville de Kasur au Pakistan. Historiquement, la ville se développa à la fin du premier quart du XVI^e siècle avec l'arrivée de Paṭhān* Kheśgī venus de l'actuel Afghanistan. Son nom, orthographié Qaṣūr en ourdou, vient de l'arabe *qaṣūr*, pluriel de *qaṣr* 'palais'.

LĀLA CANDĀ : 'Lune rouge' ; d'après Nābhā (1930, 1064), Lāla Canda était un Aroṇā éleveur de vaches et de bufflons qui s'était mis au service de Gurū Gobind. D'après Macauliffe (1909, V, 42), qui raconte la vie de Gurū Gobind à partir d'une compilation du *Bācitra Nāṭaka* et de sources sikhes hagiographiques postérieures (1909, V, 1, note 1), Lāl Cand était non un éleveur, mais un confiseur auquel Gurū Gobind aurait enseigné le maniement des armes sur le champ de bataille même de Bhangani.

LANKA : dans le *Rāmāyaṇa**, capitale du démon Rāvaṇa*.

LAVA : fils de Rāma* et Sītā*, au teint clair comme celui de sa mère, et frère jumeau de Kusha*. Vālmīki, auteur putatif du *Rāmāyaṇa**, aurait enseigné son poème aux jumeaux qui l'auraient fait connaître dans tout le pays. Lava aurait fondé Lavapura, censément l'actuelle ville de Lahore au Pakistan.

LOKAPĀLA : les Lokapāla, dieux 'régents du monde' (Renou et Filliozat 1947, 492), sont mentionnés dès les Upaniṣad anciennes (VII^e-V^e siècle av. J.-C.) et ensuite dans l'épopée sanskrite (III^e siècle av. – III^e siècle ap. J.-C.) ; ils sont en charge des points cardinaux (*dīś*, litt. 'direction'). Ce sont au sud Yama (seigneur du royaume des morts), à l'est Indra (roi des dieux), à l'ouest Varuṇa (responsable

du *ṛta*, ou ordre éthique et cosmique) et au nord Kubera (dieu de la richesse). Ils se tiennent sous le mont Meru qui se trouve juste au milieu de l'île centrale du monde (voir BRAHMĀNḌA), conçu comme un disque, et ils ont pour monture les quatre éléphants célestes. Dans le *Mānavadharmasāstra* (Traité de dharma de Manu, env. II^e siècle ap. J.-C.) et plus tard dans les Purāṇa (entre le IV^e-V^e et le XVI^e siècle ap. J.-C.), les Lokapāla sont huit, quatre 'régions' intermédiaires (*avāntaradīś*) étant venues s'intercaler entre celles des points cardinaux, avec Soma (sur lui voir l'entrée CANDRA) pour le nord-est, Vāyu (le Vent, sur lui voir l'entrée PAVANA) pour le nord-ouest, Agni (le Feu) pour le sud-est et Sūrya* (le Soleil) pour le sud-ouest. Ils sont alors aussi désignés comme les Aṣṭadīkṣpāla (les huit régents des points cardinaux).

MADHU : Madhu et son frère Kaiṭabha* sont deux démons dont il est question dans le *Devī Māhātmya**. Dans le premier des trois épisodes de ce poème, Devī*, puissance suprême, rend Viṣṇu* capable de défaire ces deux démons nés de la cire de ses oreilles. C'est seulement quand Devī, manifestée comme le sommeil cosmique (*yoganidrā*) du dieu entre deux âges du monde, accepte à la demande de Brahmā de quitter le corps de Viṣṇu que ce dernier s'éveille et peut éliminer Madhu et Kaiṭabha qui voulaient le détruire.

MADHUKARA : roi de Jasoval et Daddhval qui fait partie de la coalition soutenant Fateh Śāh* contre Gurū Gobind à la bataille de Bhangani (1688).

MADRA DEŚA : ancien nom sanskrit de la région connue depuis les débuts de la période indo-musulmane sous l'appellation de Panjāb ([Pays des] Cinq Eaux [c'est-à-dire 'rivières']) en persan.

MAHĀBHĀRATA : '(Récit de la) grande (guerre) des Bhārata', l'une des deux épopées de la littérature sanskrite (l'autre étant le *Rāmāyaṇa**), la plus ancienne par l'inspiration et le style. Composée entre le III^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle ap. J.-C., c'est un ouvrage anonyme fictivement attribué à Vyāsa et existant en plusieurs recensions, jusque dans les langues modernes de l'Inde. Le récit principal raconte, avec force épisodes secondaires et considérations diverses, sur le dharma notamment, la rivalité entre deux groupes de cousins, les cent Kaurava qui ont pour chef Duryodhana, et les cinq Pāṇḍava, qui ont pour épouse commune Draupadī. Avant ce mariage, les Kauravas ont réussi à persuader le vieux roi Dhṛtarāṣṭra de condamner leurs cousins à un exil de

douze ans, durant lequel les Pāṇḍava, parmi d'autres aventures, conquièrent Draupadī, à la suite de l'exploit d'un des cinq frères, Arjuna, qui réussit à bander un arc surnaturel. Duryodhana, désireux d'en finir, défiant aux dés l'aîné de ses adversaires, le vainc en trichant, le dépouille de tous ses biens et prétend, sans y parvenir, réduire Draupadī en esclavage. Les Pāṇḍava reprennent le chemin de l'exil. Au terme de douze années et de bien des péripéties, ils reviennent et revendiquent le royaume, que les Kaurava leur refusent. La guerre est inévitable et les deux camps nouent des alliances avec des tribus venues de l'Inde entière et de nombre de pays limitrophes. La bataille fait rage dix-huit jours durant sur le Kurukṣetra ('Champ des Kuru'). Les Pāṇḍava, aidés par Kṛṣṇa, cocher d'Arjuna, finissent par l'emporter et survivent tandis que tous leurs cousins ont péri. Ils prennent alors le chemin de l'Himālaya avec Draupadī et disparaissent surnaturellement. Le *Mahābhārata* est pour le *Bacitra Nāṭaka* comme pour toute la littérature épique subséquente une source d'inspiration et un vaste répertoire de symboles et de personnages exemplaires.

MAHANT : en contexte hindou, desservant de temple ou supérieur d'un ordre monastique.

MAHIRĀVAṆA : démon des régions infernales, frère de Rāvaṇa*, qui, dans certaines versions du *Rāmāyaṇa**, comme celle du poète bengali Kṛttivās Ojhā (c. 1381-1461), s'empare de Rāma* et de son frère Lakṣmaṇa et les emmène aux enfers (voir NARAKA) dans l'intention de les offrir en sacrifice à sa déesse d'élection, Mahāmāyā (Grande Illusion), une forme de Devī* exprimant son infini pouvoir créateur et notamment sa capacité à se manifester sous les espèces du monde des apparences. Mais avant qu'il ne soit procédé au sacrifice, Hanumāna* et son armée attaquent et vainquent les démons, Hanumāna tue Mahirāvaṇa et les deux héros sont ainsi libérés. *

MAHIṢA : litt. « grand, puissant » ; démon-buffle par lequel les dieux « mineurs » sont vaincus après une guerre de cent ans, ainsi que le rapporte le *Devī Māhātmya** (chant II). Les vaincus s'adressent alors à Brahmā* et au couple Śiva*-Viṣṇu* qui règnent en souverains au-dessus d'eux. De la fureur de ces derniers naît une lumière, et qui se renforce de celle qui par contagion provient des dieux vaincus, puis toutes se rassemblant en un immense éclat qui rayonne sur tout l'univers et prend l'apparence d'un être féminin : Devī*, la Déesse. Cette

dernière, qui prend le nom de Caṇḍikā, reçoit de chaque dieu son arme la plus puissante, ainsi que les plus belles parures. Le dieu des montagnes (Himavant, le « Neigeux ») lui donne un lion pour monture et le dieu de la richesse, Kubera, un hanap toujours plein d'un vin enivrant. Malgré ses troupes nombreuses, sa force et ses ruses, Mahiṣa est finalement vaincu par la Déesse, qui lui tranche la tête. Les dieux ravis chantent les louanges de la Déesse qui leur promet qu'en cas de besoin, elle sera toujours à leurs côtés. L'épisode, qui forme le deuxième épisode du *Devī Māhātmya*, en occupe les chants II à IV.

MĀHARĪ CANDA : cousin germain de Gurū Gobind, fils de Bhāi Sādhu, un Khatrī Khoslā de Mallā dans l'actuel district de Faridkot, et de Bībī Vīro (1615- ?), elle-même fille de Gurū Hargobind (1515-1644, Gurū à partir de 1595) et de Mātā Damodarī (m. 1631), et donc sœur de Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), le père de Gurū Gobind. Avec ses quatre frères Saṅgrāma*, Jītamalla*, Gulāba Canda* et Gaṅgā Rāma*, il participa à la bataille de Bhangani (1688).

MALANG : ascète musulman d'Asie du Sud et de l'actuel Afghanistan. Les Malang sont des soufis transgressifs, ascétiques, célibataires, affiliés ou non à l'ordre de la Madāriyya fondé en Inde par Badī al-Dīn 'Śāh Madār' (m. 1434), soufi d'origine syrienne, ou associés à la Qalandariyya, confrérie de soufis antinomiens apparue au XIII^e siècle. Les Malang, généralement, errent sur les chemins de lieu saint en lieu saint, peuvent temporairement s'attacher à tel sanctuaire soufi et vivent d'aumônes. À l'époque des royaumes indo-musulmans, il n'était en outre pas rare de trouver des disciples de saints soufis au sein des armées, ce qui explique la présence de combattants identifiés comme des Malang dans celle de l'officier moghol Ḥusain Khān envoyé faire payer tribut à des radjahs des collines et à Gurū Gobind au chant XI du *Bacitra Nāṭaka*.

MALĪDĀ : boulette faite d'un mélange de galette émietlée, de beurre clarifié et de sucre.

MĀNDHĀṬṚ : roi rājput* de la lignée solaire dont l'histoire est contée dans certaines versions du *Mahābhārata*, telle celle traduite par Kisari Mohan Ganguli, publiée entre 1883 et 1896 (Livre 3, *Vana Parva*, *Tirtha-yātrā Parva*, section CXXVI). MāndhāṭṚ est miraculeusement né d'un roi, Yuvanāśva, qui avait bu une eau chargée d'efficiencia par la récitation d'hymnes et destinée par le sage Bṛghu à rendre fertile l'épouse du souverain. Il grandit choyé par Indra, fait de grandes conquêtes et comble de présents les brahmanes.

MANTRA : mot, suite de syllabes ou vers tiré d'un texte – un *tantra** par exemple ou le Veda* – censément doté d'un pouvoir performatif ou transformateur et utilisé dans les rites tantriques à des fins sotériologiques ou d'obtention de pouvoirs surnaturels. Un *mantra* s'acquiert par révélation lors de l'initiation (*dikṣā*) par un maître dans une secte (*sampradāya*). Dans d'autres contextes, le chant d'un *mantra* consistant en le nom de la divinité est dit garantir la libération.

MASĀṆA : démon qui hante les lieux de crémation ; du sanskrit *śmaśāṇa* (lieu de crémation).

MĀTRĀ CHANDA : schéma métrique (*chanda*) hérité de la poésie sanskrite par celle du hindi et fondé non sur une alternance de pieds comme l'hexamètre dactylique, ou sur le nombre de syllabes, comme l'alexandrin, mais sur le nombre de mores, une syllabe longue valant deux syllabes brèves (une syllabe est brève si sa voyelle est brève et si elle n'est pas entravée ; elle est longue si sa voyelle est longue, ou si elle est une diphtongue, ou si elle est entravée – c'est à dire se trouvant en syllabe fermée –, qu'elle soit brève ou longue).

MATSYA : 'poisson', premier *avatāra** de Viṣṇu* selon les Purāṇa* viṣṇuïtes. Ce poisson aide Manu, le premier homme, et à travers lui l'humanité, à survivre lors du déluge, sauvant du même coup les Veda*.

MEGHANĀDA : 'qui pousse des rugissements (*nāda*) aussi puissant que le tonnerre d'un nuage (*megha*) d'orage' ; le Tonitruant, fils de Rāvaṇa* et Mandodarī qui vainquit le roi des dieux, Indra, et ne le libéra, à la demande de Brahmā*, que contre le don obtenu de ce dernier de ne pouvoir être tué sauf par un homme n'ayant pas dormi douze années consécutives. C'est ainsi que lors des affrontements à Lanka entre Rāvaṇa* et ses démons d'une part et Rāma* et ses soutiens de l'autre, venus pour reprendre Sītā* à Rāvaṇa qui l'avait enlevée, Meghanāda fut tué par Lakṣmaṇa, frère de Rāma, qui n'avait pas dormi durant les douze années de l'exil dans lequel il avait accompagné Rāma et Sītā de manière à pouvoir constamment veiller sur ceux-ci.

MIYĀM KHĀN : gouverneur de Jamm en poste à l'époque de la bataille de Nadaun (1691). Devant le refus de Bhīma Canda* de payer tribut, il dépêche son commandant militaire Alif Khān contre ce dernier. Alif Khān a le soutien du radjah de Bijarwal et Bhīma Canda peut compter sur celui des radjahs de Jaswan et Guler*, ainsi que sur celui de Gurū Gobind, qui assure sa victoire.

MIRZĀ BEG : chef de la première unité de cavalerie impériale (*aḥadī**) envoyée par Aurangzeb* pour punir les sikhs qui, effrayés par l'arrivée de Mu'azzam*, fils de l'empereur et initialement dépêché par lui contre Gurū Gobind, avaient quitté leur Maître et étaient partis dans les montagnes. C'est Mirzā Beg lui-même qui détruit les maisons des renégats (13.16).

MLECCHA : 'barbare' ; mot utilisé par les Aryens védiques puis dans le discours brahmanique pour désigner les populations anaryennes parlant d'autres langues que le sanskrit et sans accès à la révélation védique. Les musulmans, perçus dans leur globalité comme originaires de contrées situées en dehors du territoire indo-aryen, relèvent de cette catégorie dans le discours hindou de l'époque des Gurū sikhs.

MU'AZZAM (1643-1712) : 'magnifié, grand, honoré' ; nom du prince envoyé par son père l'empereur Aurangzeb* au Panjab pour une expédition punitive contre Gurū Gobind qui tourne à un châtement de ceux des sikhs qui, pris de peur, ont déserté leur Gurū. Mu'azzam, après une guerre victorieuse contre ses frères, succéda à son père avec le nom royal de Bahādur Śāh (r. 1707-1712). Gurū Gobind aida Bahādur Śāh dans ces combats, fut honoré par le nouvel empereur et, selon l'un des récits de sa mort, périt alors qu'il guerroyait aux côtés de l'empereur contre le frère rebelle de celui-ci, Kām Bakhś (1667-1709).

MUNḌA : voir Caṇḍa.

MUNI : dans le *Ṛg Veda*, ascète inspiré, mais ayant fait vœu de silence. Le mot, par la suite, en est venu à désigner tout saint homme, ascète ou renonçant.

MUNIŚA : 'Seigneur des Muni*' ; désignation de Vālmīki*, auteur putatif du *Rāmāyaṇa**.

MURA : nom d'un démon à cinq têtes ayant obtenu de Brahmā*, à force d'ascèse, que meure tout être, même immortel, qu'il toucherait durant une bataille. Il devint gardien de Prāgjotiṣa, capitale du grand démon Narakāsura (« Démon des enfers »). Fort du don qu'il avait reçu, il chassa sur terre divers êtres célestes et même Indra, roi des dieux, dont il s'empara du palais. Descendu sur terre, Mura fut détourné de s'en prendre à des humains par le sage Vasiṣṭha, qui lui dit qu'il y aurait plus de gloire à vaincre Yama*, le dieu de la mort, et à se rendre par-là maître aussi des mondes inférieurs. Mais Yama, s'étant entretenu avec Viṣṇu*, dit à Mura qu'il tenait son pouvoir de ce grand dieu. Mura décida donc de défier Viṣṇu. C'était précisément le moment où Kṛṣṇa*, *avatāra** de Viṣṇu,

attaquait Prāgjoṭiṣa. Mura vola alors au secours de Narakāsura. Mais grâce à son arme appelée Sudarśana Cakra (Disque d'heureuse vision), Kṛṣṇa parvint à tuer les deux démons (cet exploit est raconté au chapitre 59 du Livre X du *Bhāgavata Purāṇa* [q. v.]).

NĀGA : divinités masculines et féminines représentées avec une tête et un torse humain, tandis que la partie inférieure de leur corps est celle d'un serpent. Associées à l'eau et à la fertilité, elles veillent sur le monde souterrain et ses richesses minérales, dont les métaux et les pierres précieuses. C'est Brahmā* qui relégua les Nāga dans ces contrées quand ils devinrent trop nombreux sur terre, leur enjoignant de ne mordre que les méchants (à quoi renvoie le dernier vers de la strophe 1.46) et ceux dont le destin est de mourir jeunes.

NAJĀBAT KHĀN (m. 1688) : guerrier paṭhān* qui, d'après l'historiographie sikhe traditionnelle, se serait comme Bhīkan Khān* mis service de Gurū Gobind avant de le trahir et de rejoindre les forces coalisées contre ce dernier lors de la bataille de Bhangani (1688), au cours de laquelle Saṅgrāma Śāh*, cousin du Gurū, et lui se tuèrent l'un l'autre (8.22-23).

NANDA CANDĀ : homme de la cour de Gurū Gobind dont, enfant, il avait été un compagnon de jeu. Il combat aux côtés du Gurū à la bataille de Bhangani (8.8).

NĀṂGALŪ : d'après les éditeurs du texte (p. 81b) et d'après Nābhā (1930, 690), les Nāṁgalū sont des Rājput* de Kalhur. Mais d'après Raha, les Nāṁgalū sont une caste de service dépendant des Rājput de Kinnaur et à l'origine spécialisée dans la vannerie (in Fisher 1978, 85-88, 94).

NĀRADA : nom d'un ṛṣi* védique qui aurait composé certains hymnes du *R̥g Veda* et serait devenu par la suite voyant divin archétypal et censément auteur de textes comme certaines Upaniṣad anciennes ou tel *Dharmaśāstra* (Traité de dharma). Dans le *Mahābhārata** et les *Purāṇa**, Nārada apparaît comme fils de Brahmā*, et par conséquent l'un des Prajāpati (Maître des créatures) ou créateurs secondaires. Il est dit avoir inventé l'instrument à cordes appelé vīṇā et régner sur les Gandharva*.

NARAKA : 'enfers', formant la strate la plus basse du Brahmāṇḍa* et sur lesquels règne Yama*, dieu de la mort. Dans les *Purāṇa**, leur nombre est le plus souvent de sept. Les enfers sont, en relation avec la loi du *karman*, des lieux de châtement où renaissent ceux qui ont mal agi durant leur(s) vie(s) antérieure(s) et où ils

restent jusqu'à ce que les tortures subies aient compensé leurs mauvaises actions et qu'ils puissent renaître ailleurs.

NĀTHA : voir GORAKṢANĀTHA.

NARASIṂHA : 'homme-lion', le quatrième *avatāra** de Viṣṇu* selon les Purāṇa* viṣṇuïtes. Selon le mythe le plus courant, cet être à corps humain et tête de lion surgit d'un pilier pour éventrer le roi daitya* Hiraṇyakaśipu qui avait tenté d'empêcher son fils Prahlāda d'adorer Viṣṇu.

NAVA-NIDHI : 'les neufs trésors' de Kubera, dieu de la richesse. Ce sont *mahāpadma* (le grand lotus), *padma* (le lotus), *śaṅkha* (la conque), *makara* (le crocodile), *kacchapa* (la tortue), *kumudī* (le nénuphar blanc fleurissant au lever de la lune), *kunda* (le jasmin), *nīla* (le saphir) et *kharva* (le nain).

NIŚUMBHA : voir ŚUMBHA.

OM : la syllabe 'germinale' considérée comme le plus puissant des *mantra**, contenant dans les trois phonèmes en lesquels il se décompose (A, U, M [a+u>o]) le Veda, les trois grands dieux Viṣṇu*, Brahmā* et Śiva* et tout l'univers.

PĀṆḌU : 'le Pâle', père des Pāṇḍava dans le *Mahābhārata** et descendant du roi de la dynastie lunaire (voir l'entrée CANDRA) Śaṁtanu. Ce dernier, dont la capitale était Hastināpura, avait deux épouses, Gaṅgā et Satyavatī, – cette dernière ayant eu du sage Parāśara un fils nommé Vyāsa, sans perdre sa virginité. De Śaṁtanu, Satyavatī eut deux fils, Citrāṅgada, qui mourut jeune, et Vicitravīrya, qui épousa les deux filles du roi de Kāśī (Bénarès), Ambikā et Ambālikā, mais mourut avant d'avoir des enfants. Satyavatī demanda alors à Vyāsa de donner une descendance aux épouses de son demi-frère. Comme Vyāsa était fort laid, Ambikā ferma les yeux pendant son accouplement avec lui et de ce fait, son enfant naquit aveugle ; il reçut plus tard le nom de Dhṛtarāṣṭra. Quand, le jour suivant, vint le tour d'Ambālikā, celle-ci pâlit à la vue de Vyāsa, et le garçon qu'elle conçut naquit avec un teint très pâle, d'où le nom de Pāṇḍu qui lui fut donné. Satyavatī demanda encore à Vyāsa de s'unir à sa servante, ce à quoi celle-ci prit du plaisir ; de cette union naquit un bel enfant intelligent qui devint un grand savant et un grand sage : Vidura. De Gaṅgā, Śaṁtanu avait eu un fils, Bhiṣma ; mais le père de Satyavatī n'avait consenti au mariage de sa fille avec Śaṁtanu qu'à condition que ce Bhiṣma ne succédât pas comme roi à son père. Or précisément, Bhiṣma ne souhaitait pas régner et fit vœu de devenir un ascète

célibataire. C'est lui qui s'occupa de l'éducation de Dhṛtarāṣṭra, Pāṇḍu et Vidura. Sur ordre de Bhiṣma, Pāṇḍu épousa Pṛthā, fille du roi yādava Śurasena et sœur de Vasudeva, père de Kṛṣṇa, et renommée Kuntī parce qu'elle avait grandi dans le palais de Kuntibhoja. Venu séjourner là, le sage Durvāsas fut si content des bons soins de Kuntī qu'il révéla à celle-ci un *mantra** utilisable cinq fois pour appeler un dieu de qui elle aurait un fils. Dès avant son mariage, Kuntī essaya son *mantra* avec Sūrya* dont, sans perdre sa virginité, elle eut un fils, Karṇa, qu'elle confia à une rivière après l'avoir déposé dans un caisson. Bhiṣma ramena aussi d'un séjour chez le roi du Madra (l'actuel Panjab) une seconde épouse pour Pāṇḍu, Mādṛī. Pāṇḍu vivait heureux avec ses deux épouses et agrandit son royaume par des conquêtes. Puis, ayant distribué ses richesses à Satyavatī, Bhiṣma et Vidura, il partit vivre avec ses épouses dans une forêt du piémont himalayen. Mais un jour, voyant un cerf et une biche copuler, il tua le mâle d'une flèche. Celui-ci n'était autre que le sage Kindama qui avait pris l'apparence d'un cerf pour jouir de sa partenaire. En mourant, Kindama maudit Pāṇḍu, lui disant qu'il mourrait le jour où il aurait une relation sexuelle avec une de ses épouses. Horrifié par son meurtre et par cette malédiction, Pāṇḍu partit faire pénitence dans l'Himalaya, se fixant finalement dans un lieu appelé Śataśṛṅga (les Cent Sommets), à la consonnance très proche des Saptaśṛṅga, les Sept Sommets où Gobind pratique ses austérités avant de venir sur terre (*Bacitra Nāṭaka*, 6.1). Après diverses péripéties, Kuntī révéla à son mari le secret de son *mantra*. Pāṇḍu fut ravi, et avec sa permission, Kuntī eut trois fils avec des dieux : Yuddhiṣṭhira avec Dharma, Bhīmasena avec Vāyu (le Vent, voir PAVANA) et Arjuna avec Indra*. Elle laissa le dernier tour à Madṛī, qui eut les jumeaux Nakula et Sahadeva de son union avec les Aśvin. Ces derniers, dieux jumeaux, enfants de Sūrya et d'une nymphe qui avait pris l'apparence d'une jument, circulent dans le ciel dans un char à trois roues et sont annonciateurs de l'aube. Mais un jour de printemps, pris d'un désir impétueux, Pāṇḍu s'unit à Madṛī malgré les protestations de cette dernière, et mourut instantanément. Son corps fut ramené à Hastināpura pour une crémation rituelle. Madṛī sauta dans le bûcher, non avoir demandé à Kuntī, persuadée de ne pas l'imiter, de prendre soin de ses enfants. Les cinq fils des épouses de Pāṇḍu sont appelés, d'après le nom du mari de leurs mères, les Pāṇḍava, et ils

sont les héros qui, aidés par Kṛṣṇa*, remportent la grande bataille du *Mahābhārata**.

PĀṂGALŪ : d'après Nābhā (1930, 760), habitants de Pangī, dans le district himalayen de Chamba, à 125 km à vol d'oiseau à l'est de Jammu

PAVANA : 'Purificateur' ; autre nom de Vāyu, dieu du vent personnifié comme dieu dans le Veda où il transporte Indra* dans un char tiré par de nombreux chevaux. Dans le mythe védique de l'homme primordial (*Rg Veda* 10.90.13), il est dit être né du souffle de ce dernier. Plus tardivement, il est le Lokapāla du nord-ouest et apparaît dans les épopées comme le père du dieu-singe Hanumān.

PAṬHĀN : appellation des Pashtouns en Asie du Sud ; le pays des Pashtouns est formé de l'actuel Afghanistan méridional et du Pakistan du Nord-Ouest, où résident la majorité d'entre eux. Leur origine est discutée, mais leur langue est le pashto, qui est un parler irano-aryen, nombre d'entre eux parlant aussi (ou seulement) le dari (persan d'Afghanistan) ou le hindoustani. Les Paṭhān ont formé une partie importante des armées tant du sultanat de Delhi (1206-1526) que l'empire moghol (1526-1758, avec une éclipse entre 1540 et 1555), et de larges populations de Paṭhān sont établies de longue date dans les villes des pays de l'Indus, au Panjab notamment, mais aussi dans de nombreuses grandes villes de l'Uttar Pradesh, du Maharashtra, du Bengale, du Rajasthan et du Karnataka de l'Inde contemporaine. Les Paṭhān sont organisés en tribus, elles-mêmes divisées en clans formés de groupes de familles étendues. Les Paṭhān sont des musulmans, sunnites dans leur immense majorité. Leur société est patriarcale, relativement égalitaire et héritière d'un code d'honneur appelé pashtunwali.

PIŚĀCA : démons mangeurs de chair mentionnés dans le Veda*, capables de changer d'apparence à volonté et très présents dans l'épopée et les Purāṇa*. Un être humain peut être possédé par l'un d'eux, et il est préférable de se les rendre favorables.

PRETA : 'parti, décédé' ; le mot s'applique notamment aux esprits des morts errant entre ce monde-ci et l'autre, où ils rejoindront leurs ancêtres (*pitr*), et exerçant, tout comme les Bhūta* auxquels ils sont communément associés, une influence malfaisante sur les vivants. On ne peut remédier à cette situation qu'en accomplissant scrupuleusement les rites funéraires, grâce à quoi les Preta peuvent quitter leur condition et gagner l'autre monde.

PR̥THI CANDĀ : 'Lune de la terre' ; nom du roi de Dadwal qui, lors de la bataille de Nadaun (1691), combat comme Gurū Gobind aux côtés de Bhīma Canda (2)*. Dadwal est une bourgade du piémont des Siwalik située à 56 km à vol d'oiseau au nord-nord-ouest de Chandigarh.

PR̥THU : *avatāra** de Viṣṇu et premier roi consacré, dont Louis Dumont fait grand cas dans son important article sur « La conception de la royauté dans l'Inde ancienne » (1962). Voici comment le sociologue présente l'histoire de ce roi mythique. « (...) le premier roi consacré, Pṛthu, renvoie au premier âge, l'âge *kr̥ta* [sur les âges du monde, voir dans ce Glossaire KALI-YUGA]. D'après l'épopée et les Puranas*, les sages, les rishis [voir R̥ṢI], font sortir son corps resplendissant du cadavre de *Veṇa*, mais à l'encontre de *Veṇa*, il démontre immédiatement sa soumission aux valeurs brahmaniques, bien qu'il participe de la nature des dieux en tant que *naradeva* [homme-dieu]. Une fois loué et consacré, il s'empare de la terre, la vache d'abondance, et distribue ses produits de façon généreuse et hiérarchique (Dumézil) [Louis Dumont fait ici allusion à Dumézil 1943, 33-34]. La terre est souvent nommée d'après *Pṛthu* : *Pṛthivī*, et il en est de même des oblations dites *pārtha* qui, précédant et suivant dans le rituel la consécration du roi, visent à produire l'abondance » (Dumont 1962, 360-361).

PŪJĀ : 'culte, vénération' ; *pūjā* renvoie à toute forme de vénération ou de dévotion (*bhakti**) ritualisée, et notamment au culte rituel d'une image divine avec échange de regards (regard d'adoration du dévot, regard de grâce de la divinité, voir DARŚANA), présentation d'offrandes qui, dans les temples, sont retournées aux dévots sous forme de *prasāda* (grâce, faveur) par un prêtre et chargées de bénédictions du fait de la proximité qui a été la leur avec une déesse ou un dieu. Dans les temples, la *pūjā* peut se présenter comme un rituel complexe et codifié dans des manuels (*paddhati*).

PURĀṆA : vaste corpus de textes religieux narratifs en vers sanskrits traitant censément d'un passé très ancien sur la trame d'un temps cosmologique cyclique, l'univers passant éternellement par quatre âges avant d'être détruit puis recréé (voir KALI-YUGA). À la différence du Veda*, tenu pour la révélation (*śruti*), les Purāṇa relèvent dans les conceptions brahmaniques de la tradition (*smṛti*) comme les deux grandes épopées que sont le *Mahābhārata** et le *Rāmāyaṇa** et forment

avec ces dernières le fondement textuel de l'hindouisme théïste, dans une perspective qui reste celle de l'orthodoxie védique. Les Purāṇa ont été composés sur une période de plus de dix siècles, entre le IV^e-V^e et le XVI^e siècle ap. J.-C. En leur sein, la tradition brahmanique distingue dix-huit grands Purāṇa et dix-huit Purāṇa mineurs. Elle regroupe artificiellement les grands Purāṇa en trois groupes de six, dont chacun est associé à l'une des trois qualités (*guṇa**) fondamentales de la matière et, à travers elle, à l'un des trois grands dieux Brahmā*, Viṣṇu* et Śiva*. Chaque Purāṇa est censé traiter des créations primaires et secondaires, de la généalogie des dieux, du règne des Manu (premiers hommes du début de chaque nouveau cycle d'âges cosmiques) et de l'histoire des premiers rois des dynasties dites lunaire et solaire (voir CANDRA). Mais en réalité, les Purāṇa ont pour thème principal les mythologies respectives de Viṣṇu et Śiva ainsi que divers aspects de l'hindouisme comme le culte, les temples, les fêtes religieuses, les pèlerinages, etc.

PURUṢĀRTHA : 'buts de l'homme' ; il y a, dans le brahmanisme, quatre buts légitime en vue desquels organiser une vie humaine : *dharma* ('le devoir' auquel se conformer par un comportement vertueux), *artha* (la richesse et le succès en ce monde ; le pouvoir, aussi), *kāma* (le plaisir sous toutes ses formes, et notamment le plaisir amoureux), et *mokṣa* (la délivrance). Une différence importante sépare les trois premiers, le *trivarga* (groupe de trois), qui relèvent de la vie de maître de maison (*gṛhasthā*) et se rencontrent fréquemment dans les textes dès le III^e siècle av. J.-C., du quatrième, qui n'apparaît regroupé avec les autres qu'à la fin de la période de formation des grandes épopées sanskrites, vers le III^e siècle ap. J.-C., pour faire une place au mode de vie des renonçants, incompatible avec celui des maîtres de maison. Une manière de les faire fonctionner ensemble consiste, pour nombre d'hindous, à réserver la quête du *mokṣa* pour la dernière partie de la vie, mais certains, alors que certains textes cherchent à hiérarchiser les trois premiers *puruṣārtha*, considèrent qu'il convient de les poursuivre simultanément.

RAGHU : roi de la dynastie solaire (*surya-vamśa* ; voir sous CANDRA), à laquelle Gurū Gobind rattache sa lignée, et grand-père de Rāma*.

RAHĪM : représente l'arabe *raḥīm* (miséricordieux), qui est l'un des quatre-dix-neuf noms les plus beaux de Dieu en islam. Il n'est pas rare de le rencontrer accolé

à celui de Rāma, avec lequel il est phonétiquement en assonance, dans la poésie des théistes hindous que sont les *sant*, désireux d'affirmer à l'indienne leur conception de l'unicité divine par-delà les religions instituées.

RĀJA SĪNGHA : 'roi lion' ; nom du radjah de Guler* (r. 1675-1795) qui, à la bataille de Nadaun (1691), combat, comme Gurū Gobind, aux côtés de Bhīma Canda (2)*. Il est attaqué par une armée moghole sous les ordres de Ḥusain Khān*, envoyé par Dilāvar Khān* pour faire payer tribut à Gurū Gobind. Ce dernier vient au secours de Rāja Sīngha et tous deux triomphent de Ḥusain Khān et de ses alliés, le radjah de Kangra et celui de Bilaspur.

RĀJASŪYA : grand rite de consécration royale d'origine védique. Il pouvait selon les textes durer deux années ou plus, et à son terme, le sacrifiant, un *kṣatriya*, devenait roi, le sacrifice consacrant sa souveraineté sur le royaume et ses habitants. Le Rājasūya comportait de nombreux rituels, dont une partie de dés ritualisée. Yuddhiṣṭhira, par exemple, accomplit ce rite au livre II du *Mahābhārata**

RĀJPŪT : 'fils de roi' (*rāja-putra*) ; terme générique pour désigner des clans revendiquant un ancien statut de *kṣatriya**. Leur origine est incertaine, mais à partir des IX^e-X^e siècles, ils accèdent à des formes de domination politique et sont dotés de généalogies les rattachant à l'une ou l'autre des deux grandes lignées lunaire et solaire (voir CANDRA). L'image que Gurū Gobind projette de lui-même dans le *Bacitra Nāṭaka* est, en dépit de sa caste, typiquement celle d'un Rājput, jusque dans le mythe d'origine qu'il s'attribue au chant VI du poème. Celui-ci en effet n'est pas sans rappeler le récit que les Rājput d'une troisième lignée, très minoritaire, dite Agnikula (Famille du Feu), font de leur propre origine : leur ancêtre, un *kṣatriya* bien sûr, aurait surgi du feu sacrificiel allumé au cours d'une cérémonie par le ṛṣi* védique Vaśiṣṭha près du lac Nakkī, au mont Abu, appelé sur terre pour combattre des démons. À l'époque de Gurū Gobind, on trouve des principautés rājput non seulement au Rājputāna (l'actuel Rajasthan), mais aussi dans les Siwaliks, où il réside lui-même dans sa ville d'Anandpur. Nombre des radjahs rājput sont dès l'époque d'Akbar (r. 1556-1605) passés au service de l'empire moghol, malgré des rébellions sporadiques, comme en témoigne, pour ce qui est des Siwaliks, le *Bacitra Nāṭaka*.

RAKṢASA : démons mangeurs de chair, aux cheveux roux et aux yeux rouges, se manifestant surtout durant les nuits de la quinzaine sombre.

RĀMA : l'un des principaux dieux hindous, considéré par ses dévots comme la divinité suprême. Rāma est le héros de l'une de deux grandes épopées sanskrites, le *Rāmāyaṇa** où il incarne tout à la fois l'idéal dharmique du maître de maison (*grhastha*) et celui du roi. Il y est présenté comme un *avatāra** de Viṣṇu*, et depuis au moins le XII^e siècle, Rāma est vénéré par nombre de fidèle viṣṇuïtes comme *leur* dieu, dont la grâce peut les sauver. La version avadhi de la geste ramaïte par le grand poète Tulsīdāsa* (c. 1543-1613), le *Rāmācaritamānasa* (Océan de la geste de Rāma), a beaucoup contribué à assurer à Rāma un statut théologique particulièrement élevé, et elle s'est imposée comme un appui fondamental de la dévotion au dieu, dont l'histoire est annuellement mise en scène en Inde du Nord dans des représentations qui courent sur plusieurs jours, les Rāmāṭilā. Pour les Sant, et à travers eux pour les sikhs, comme en atteste l'*Ādi Granth*, Rāma est devenu le nom par lequel ils appellent le plus fréquemment Dieu, qu'ils conçoivent comme un, absolu et sans attributs ni qualités sensibles. À cet égard, le *Bacitra Nāṭaka* porte, comme souligné dans l'Introduction, la trace d'une évolution théologique majeure, Dieu y étant appelé Kāla (le Temps, la Mort). Comme à Kṛṣṇa*, un long poème est consacré à Rāma dans la partie du *Dasam Granth* intitulée *Caubīsa avatāra* (les vingt-quatre *avatāra**), aux pages 188 à 253 dans la pagination standard.

RĀMĀNANDA : maître viṣṇuïte peut-être légendaire dévot de Rāma* et Sītā* qui aurait vécu au XV^e siècle en Inde du Nord, connu par des hagiographies et à qui les Rāmānandī font remonter l'origine de leur ordre (*sampradāya*). Selon la tradition, il aurait été le maître de deux des Sant de basse caste dont des poèmes sont préservés dans l'*Ādi Granth*, Kabīr le tisserand et Ravidāsa le corroyeur (*camāra*). L'ordre ascétique des Rāmānandī est l'un des plus importants de l'Inde du Nord hindophone, dont les membres vénèrent Rāma ou Rāma et Sītā comme couple. Alors qu'à l'époque moderne les Rāmānandī étaient des femmes et des hommes de diverses castes, ils sont aujourd'hui principalement des hommes célibataires appartenant à diverses catégories de renonçants, ascètes itinérants ou *rasika* (dévots 'passionnés') vivant dans des monastères sous la direction d'un *mahant** brahmane, lui-même objet de

dévotion. Les rituels de temple tournent autour des jeux amoureux de Rāma et Sītā juste après leur mariage et certains dévots, s'identifiant à Sītā dans l'adoration de Rāma, s'habillent en femmes.

RĀMA SINGHA : radjah du clan Jasvāl qui régnait sur Jaswan (ville du piémont des Siwalik à 20 km à vol d'oiseau au nord-ouest de Jammu) à l'époque de la bataille de Nadaun (1691), durant laquelle, comme Gurū Gobind, il combattit aux côtés de Bhīma Canda (2)*. C'est peut-être lui que l'on retrouve en 1696 en compagnie de Gopāla*, radjah de Guler*, 0quand ce dernier, aidé par quelques sikhs de Gurū Gobind, a mis en déroute l'officier moghol Ḥusain Khān* qui, avec l'appui des radjahs de Kangra et Bilaspur, voulait lui faire payer tribut.

RĀMĀYAṆA : 'geste de Rāma*'; grande épopée sanskrite attribuée à Vālmīki, plus uniforme que le *Mahābhārata** et composée comme ce dernier entre le III^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle ap. J.-C. Le poème raconte d'abord l'enfance et l'adolescence du héros, Rāma, *avatāra** de Viṣṇu* et fils du roi d'Ayodhya, son mariage avec Sītā*, fille du roi des Videha, dont il a obtenu la main en parvenant à briser l'arc merveilleux de Śiva*. Mais, alors que Rāma devrait normalement succéder à son père, Kaikeyī, la seconde épouse de ce dernier, parvient à le faire évincer. Rāma prend alors le chemin de l'exil avec son frère Lakṣmaṇa et avec Sītā. Après divers épisodes dont des affrontements avec les Rākṣasa*, le roi de ceux-ci, Rāvaṇa* qui règne sur l'île de Lanka, parvient à enlever Sītā, qu'il enferme dans son palais. Aidé par les singes commandés par le dieu-singe Hanumān*, Rāma attaque la capitale de Rāvaṇa, tue le démon tandis que ses armées sont mises en fuite, délivre Sītā et rentre enfin triomphalement à Ayodhya. Mais craignant que le peuple n' imagine que Sītā a été violée par Rāvaṇa et que ce doute ne fasse ombrage à sa royauté, Rāma répudie Sītā, qui décide de prouver sa pureté en s'immolant sur un bûcher. Mais les dieux interviennent et Rāma la reprend auprès de lui, pour une période de bonheur conjugal. Mais la rumeur enfle concernant un possible viol de Sītā par Rāvaṇa, et Rāma demande à Lakṣmaṇa d'aller abandonner Sītā dans la forêt. Là, dans l'ermitage de Vālmīki, elle donne naissance aux jumeaux Lava* et Kuśa* dans lesquels Gurū Gobind voit les ancêtres des deux lignées des ancêtres de plusieurs des Gurū sikhs, les Bedī et les Soḍhī (chants II à IV), et auxquels Vālmīki enseigne le *Rāmāyaṇa*, – qu'ils récitent à Rāma durant un sacrifice du

cheval (*aśvamedha**). Rāma rappelle alors Sītā, mais cette dernière, sommée d'affirmer une fois encore sa fidélité, en appelle à sa mère, la Terre (Bhū Devī), qui s'entrouvre pour lui accorder un asile éternel. Hors de lui, Rāma est ramené à son sens par Brahmā*, qui lui rappelle qu'il n'est autre que Viṣṇu*. Après un long règne, Rāma partage son royaume entre ses fils, entre dans la rivière Sarayū et monte au ciel redevenir le dieu qu'il est vraiment. Dans des centaines voire des milliers de versions, cette histoire est célèbre dans toute l'Asie. En Inde même, celle composée en avadhī (hindi littéraire oriental) par Tulsīdās* (c. 1543-1623), le *Rāmacaritamānasa* (Océan de la geste de Rāma), est devenue de très loin la plus populaire et la plus influente de toute l'Inde du Nord.

RASA : 'parfum, saveur, essence, émotion esthétique' ; le terme relève de la théorie esthétique hindoue dans laquelle il a été très travaillé et désigne l'expérience induite dans le spectateur lors d'une représentation théâtrale par les émotions (*bhava*) nées du spectacle et qui sont d'après les traités au nombre de huit : amour (*rati*), rire (*hāsa*), tristesse (*śoka*), énergie (*utsāha*), colère (*krodha*), peur (*bhaya*), dégoût (*jugupsā*) et étonnement (*vismaya*). À chacune de ces émotions correspond un *rasa*, soit, respectivement, l'érotique (*śṛīngara*), comique (*hāsyā*), pathétique (*karuṇā*), héroïque (*vīra*), furieux (*raudra*), peureux (*bhayānaka*), grotesque (*bībhatsa*) et merveilleux (*adbhuta*). Les deux *rasa* induits par le *Bacitra Nāṭaka* sont bien sûr l'héroïque et le furieux.

RĀVAṆA : dans le *Rāmāyaṇa**, ce démon à dix têtes et vingt bras est l'antihéros, chef des Rakṣasa*, qui enlève l'héroïne Sītā* et l'emmène dans son royaume de Lanka*, mais ne la viole pas. Rāma*, le héros de l'épopée, délivre Sītā avec l'aide de son frère Lakṣmaṇa, du dieu-singe Hanumān* et de l'armée des singes commandée leur roi Sugrīva, et il tue finalement Rāvaṇa.

ṚṢI : 'voyant, sage'. Les *ṛṣi* sont les voyants-poètes auxquels les hymnes du *Ṛg Veda* firent censément révélés, et le terme finit par désigner tout ancien sage. Le terme Rājarṣi, litt. Ṛṣi royal ou Ṛṣi qui est aussi un roi, désigne un grand Ṛṣi.

RUDRA (le « Rugissant ») : dieu védique de la tempête, dont le nom en vint à être donné aux formes sauvages et terrifiantes de Śiva*.

SĀDHĀNĀ : 'moyen d'accomplissement' ; le terme désigne toute pratique ou voie spirituelle suivie par un individu, mais souvent plus particulièrement une pratique tantrique associant yoga et *pūjā**.

SĀDHU, fém. SĀDHVĪ : ‘saint homme, sainte femme’. Ces termes désignent communément les renonçants et les mendiants religieux.

SĀHIBA CANDĀ : ‘Monsieur Lune’ (*sāhiba* représente l’honorifique d’origine arabe *ṣāhib*). Guerrier sikh de l’armée de Gurū Gobind qui combattit à Bhangani en 1688 (8.10) et fut tué à la bataille de Nirmogarh (1702), non loin d’Anandpur, au bord de la Yamuna, remportée par Gurū Gobind et ses hommes contre une coalition entre forces impériales mogholes et radjahs hindous des collines.

ŚAKTI : ‘énergie, puissance’. En contexte tantrique, la *śakti* est l’énergie d’un dieu, personnifiée comme principe féminin et souvent conçue et représentée comme sa parèdre. Pour les dévots de Devī*, Śakti n’est qu’un autre nom de la Déesse, absolu féminin inconditionné.

SALĀM : mot arabe signifiant au propre ‘sûreté’, mais couramment utilisé avec le sens de ‘paix’. En islam, c’est l’un des noms de Dieu et son usage coranique le plus courant est dans la formule de salutation *al-salām alaykum* (la paix [de Dieu soit] sur toi). Le mot apparaît aussi dans le Coran avec le sens de ‘salut’ dans ce monde et dans l’autre.

SANĀKA : l’un des quatre Kumāra, fils premiers nés du dieu créateur Brahmā, les autres étant Sanātana, Sanāndana et Sanatkumāra. Ayant toujours déjà opté pour la vie de *brahmacārin**, ils parcourent l’univers mus par le seul désir d’enseigner.

SANAUDĪHA : d’après le *Mahān Koś* ‘grand dictionnaire’ encyclopédique du Panjab et de sa culture compilé par Kāhn Siṅgh Nābhā en 1930 (p. 152), Sanaudīha désignerait la contrée située au sud-est de Delhi entre Mathura et Bharatpur d’un côté et Amarkot de l’autre, – mais l’auteur ne dit rien de la localisation de cette dernière ville qu’il ne semble possible d’identifier ni avec le fort qui porte ce nom aux confins du Madhyapradesh et du Rajasthan, ni avec le village panjabi ainsi appelé au sud-ouest d’Amritsar.

SANĠATĪĀ SIṅGHĀ (m. 1696) : ‘le Lion de la communauté’ ; envoyé de Gurū Gobind, à la tête d’un groupe de sept cavaliers, auprès des radjahs rājput* Bhīma Candā (2)* et Gopāla* au moment où Ḥusain Khān* attaqua Guler alors qu’il marchait vers Anandpur. Saṅgatīā fut tué au combat dans la guerre qui s’ensuivit.

SANĠRĀMĀ (m. 1688) : cousin germain de Gurū Gobind, fils aîné de Bhāi Sādhu, un Khatrī Khoslā de Mallā dans l’actuel district de Faridkot, et de Bībī Vīro (1615- ?), elle-même fille de Gurū Hargobind (1515-1644, Gurū à partir de 1595) et de

Mātā Damodarī (m. 1631), et donc sœur de Gurū Tegh Bahādur (1621-1675, Gurū à partir de 1664), le père de Gurū Gobind. En 8.4.1., il est honoré du titre royal persan 'Śāh' à deux reprises, en plus de l'honorifique sanskrit Śrī* (beauté, prospérité, majesté). Il est tué par Najābat Khān* (8.22) à la bataille de Bhangani (1688).

SANT : terme générique servant à désigner les saintes femmes et les saints hommes itinérants qui, en Inde du Nord, à l'époque de la première modernité (XV^e-XVIII^e siècles), se réclament du courant *nirguṇa* de la *bhakti**. Gurū Nānak et Kabīr sont deux figures éminentes du courant des Sant.

ŚĀRADĀ: 'automne, mûre ; modeste' ; appellation de la déesse Sarasvatī*.

SARASVATĪ : dans le Ṛg Veda*, personnification d'une rivière du Panjab aujourd'hui disparue. Sarasvatī a ensuite été et demeure vénérée comme déesse de la parole, de la poésie, de la musique et du savoir et comme parèdre de Brahmā*, dont elle partage la monture, le cygne. Elle est particulièrement associée avec le sanskrit, le Veda*, le savoir brahmanique et l'écriture devanagarī qu'elle aurait inventée.

ŚĀSTRA : 'enseignement, instruction, traité' ; en général utilisé dans un composé comme *Dharma-śāstra* (Traité de dharma), le terme désigne un traité faisant autorité sur un sujet.

ŚATRUGHNA : 'destructeur d'ennemis'. Śatrughna, fils de Daśaratha* et Sumitrā, est le frère jumeau de Lakṣmaṇa, demi-frère de Rāma et compagnon de son autre demi-frère Bharata*. Il tua les *asura* Madhu (un autre Madhu que celui que celui du *Devī Māhātmya* répertorié dans ce Glossaire, s. v.) et Lavaṇa, et fonda censément Mathurā – ville natale de Kṛṣṇa* – qu'il donna à son fils Subāhu.

ŚEṢA : 'reste' ; gigantesque serpent cosmique à mille têtes sur lequel Viṣṇu repose entre deux cycles d'âges du monde (voir KALI-YUGA). Śeṣa est aussi censé soutenir la terre, ses anneaux symbolisant l'éternité.

SIDDHA : 'parvenu à la perfection, réalisé'. On appelle Siddha un yogi ou un tantrique parvenu au but ultime de sa pratique (*sādhanā**) et ayant acquis des pouvoirs spirituels ou surnaturels (*siddhi**) ainsi qu'un corps devenu, du fait des pratiques tantriques, de l'alchimie et/ou du yoga, parfait et immuable. Les Siddha sont ainsi des 'délivrés-vivants' (*jīvan-mukta*), qui accèdent, selon les traditions

tantriques anciennes, à un statut d'êtres semi-divins, immortels et habitant leur propre paradis.

SIDDHI : 'accomplissement, perfection, pouvoir surnaturel' (on dit aussi *ṛddhi* ou, comme en 13.14.3, *ṛddhi-siddhi*), l'un des buts des praticiens du yoga et du tantrisme. Selon une liste standard remontant au commentaire de Vyāsa (entre le IV^e et le VI^e siècle ap. J.-C.) sur le verset 45 du troisième livre des *Yoga Sūtra* (Aphorismes sur le yoga) de Patañjali (vers le III^e-IV^e siècle ap. J.-C.), ces pouvoirs sont au nombre de huit : « celui de devenir petit (...), celui de devenir grand (...), celui de toucher la lune même du bout du doigt (...), celui de n'avoir aucun désir arrêté [par la matière], de s'immerger dans la terre et en émerger comme dans l'eau (...), celui de dominer les éléments et les objets qui en sont faits, ne pas être dominé par autrui (...), celui d'en gouverner la naissance, la destruction et la cohésion (...), celui de faire de ses désirs des réalités ; plier les éléments et leurs causes à ses désirs » (trad. Filliozat 2005, 307). Alors que pour les adeptes du yoga de Patañjali visant la libération (*mokṣa*) les *siddhi* sont en quelque sorte de produits dérivés de leur entreprise qui peuvent faire courir le risque de l'attachement, elles sont pour d'autres yogis et pour certains tantriques des manifestations de l'accès à l'état de Siddha*.

SĪTĀ : 'Sillon', fille de Janaka, roi de Videha, et de la déesse Terre (Bhū Devī), née d'un sillon alors que son père passait la charrue à l'occasion d'un rituel de printemps. Elle est aussi l'épouse de Rāma* et l'héroïne de celle des deux épopées sanskrites dont son mari est le héros, *le Rāmāyaṇa**. En raison de son indéfectible loyauté à Rāma, Sītā, chaste et modeste, est considérée comme l'épouse parfaite par nombre d'hindous, celle qui accomplit en perfection son *strīdharma*, son dharma d'épouse. Elle est souvent assimilée à Lakṣmī. Chez certains Rāmāndī (membres d'une secte qui revendique Rāmānanda* comme son fondateur), Sītā est adorée avec Rāma dans des rituels de temple où les dévots de sexe masculin assistent le couple dans ses jeux amoureux et pour cela se donnent l'allure d'un Hanumān* féminisé.

ŚIVA : 'bienveillant', à l'origine épithète du redoutable dieu védique Rudra* (le 'Rugissant') ; depuis l'époque médiévale, l'un des trois grands dieux de l'hindouisme aux côtés de Viṣṇu* et Brahmā*, dieu suprême des traditions sectaires śivaïtes et objet d'un vaste corpus littéraire dans les Purāṇa, les textes

de *bhakti* et le tantrisme. Il existe de Śiva des variantes régionales et sectaires, qui lui valent différents noms (voir BHAIRAVA pour un exemple), et ses caractérisations peuvent sembler contradictoires. Il est en effet, d'une part, le grand ascète solitaire et célibataire aux cheveux tressés, couronné d'un croissant de lune, habillé d'une peau de tigre et portant un trident et une guirlande de crânes, et d'autre part le dieu érotique et familial, avec sa parèdre Parvatī et leur enfants Ganeṣa* et Kārtikkeya, et accompagné de sa monture, le taureau Naṇḍin. Il est communément représenté symboliquement par un *liṅga* (phallus) inséré dans une *yoni* (vulve) qui représente sa *śakti* et, partant, Devī, sous telle ou telle de ses formes. Ensemble, ils symbolisent l'énergie absolue, fertile et destructrice. Śiva est le dieu dont la danse cosmique met fin à l'univers au terme d'un cycle d'âges du monde (voir KALIYUGA), et au-delà, Śiva est pour certaines sectes non seulement Dieu, tout-puissant, créateur et omniprésent, mais aussi l'Absolu inconditionné (ainsi dans le śivaïsme du Cachemire).

SODHĪ : sous-caste des Khatrī* à laquelle appartiennent tous les Gurū sikhs à partir du quatrième, Rām Dās (1534-1581, Gurū à partir de 1574), et donc Gurū Gobind.

ŚRĪ : 'splendeur ; richesse ; majesté' ; terme honorifique préfixé avec le sens de 'saint, sacré, vénéré' aux noms des dieux, des gurus et de certains livres.

ŚRONANANTABĪJA : il semble que ce nom soit une autre désignation du démon (*asura*) Raktabīja qui surgit au huitième chant du *Devī Māhātmya** et semble invincible car de nouveaux démons naissent du sang coulant des blessures infligées par les déesses en lesquelles se démultiplie Devī*. Mais Candikā suggère à Kālī* – toutes deux émanations de Devī – de boire le sang de Raktabīja qui, une fois son sang tari, rend l'âme.

ŚUDRA : membres de la quatrième des classes de la société indienne et nés, selon le mythe védique (*R̥g Veda* X.90), des pieds de l'homme cosmique, les *śudra* sont censément au service des trois classes (*varṇa**) supérieures que sont respectivement les brahmanes, les *kṣatriya** et les *vaiśya**. À la différence de ces derniers, dits 'deux fois nés' (*dvija*), ils ne peuvent recevoir l'initiation (*upanayana*) ni étudier le Veda*.

SUGRĪVA : roi des singes dans le *Rāmāyaṇa**. Pour remercier Rāma* et Lakṣmaṇa* de lui avoir permis de retrouver son trône, il les aide, avec son armée de singes, à localiser et à sauver Sītā*.

SUKHADEVA : ‘dieu du bonheur’ ; nom du radjah de Jasroṭ, à 60 km à vol d’oiseau au sud-est de Jammu, lors de la bataille de Nadaun (1691), où il combat, comme Gurū Gobind, aux côtés de Bhīma Canda*. Comme Canda Candela en 8.21, il est en 9.3.3 qualifié de *gāzī*, mot arabe utilisé en persan et passé dans les langues indo-aryennes qui désigne, en contexte islamique et avec une nuance laudative, un guerrier combattant contre les infidèles.

ŚUMBHA : Śumbha et Niśumbha sont deux démons jumeaux (*asura*) qui apparaissent au début du troisième épisode (chants V à X) du *Devī Mahātmya** comme ayant dépouillé les dieux de leur pouvoir et de leurs fonctions. Ces derniers en appellent alors une nouvelle fois à Devī pour restaurer leur pouvoir et sauver l’univers du chaos démoniaque. Pour triompher des jumeaux et de leur redoutables armées, Devī prend elle-même la forme de diverses déesses qui combattent de concert. Après sa victoire, les dieux adressent à Devī un hymne de louange et de dévotion devenu célèbre (*Nārāyaṇī Stuti*).

SŪRYA : ‘soleil’, aussi bien l’étoile que le dieu Soleil, aussi appelé (ou complété par) Savitṛ, l’‘Incitateur’, dans les hymnes védiques et adoré à travers l’un des *mantra* fondamentaux de l’hindouisme, la *Gāyatrī* (*Rg Veda* 3.62.10), censément récitée par tout Dvija* lors de l’Agnihotra*, son rituel matinal et vespéral : *Oṃ bhūr bhuvah svaḥ / tāt savitūr vāreṇ(i)yaṃ / bhārgo devāsya dhīmahi / dhīyo yó naḥ pracodáyāt* (Oṃ Terre Air Ciel ! / Du Soleil-incitateur cette excellente / gloire, puissions-nous méditer sur elle, – de ce dieu / qui veuille bien stimuler nos pensées !). Bien qu’après l’époque védique Sūrya ait en grande partie été assimilé à Viṣṇu*, un culte séparé lui est à nouveau rendu à partir de la fin du 1^{er} millénaire av. J.-C., comme en attestent les Purāṇa* et l’épopée, ainsi que temples, sculptures et peintures dans lesquelles le dieu est souvent montré dans son char tiré à travers ciel par sept chevaux. Son importance se voit aussi dans le fait qu’il est au nombre des cinq divinités quotidiennement honorées par les brahmanes orthopraxes dits *smārta* parce qu’ils suivent censément les injonctions de la tradition (*smṛti*, comme la

Manusmṛti, les Lois de Manu). Les cinq divinités honorées par ces brahmanes dans leur rite dit *pañcayatana-pūjā* sont Devī*, Gaṇeṣa*, Śiva*, Sūrya et Viṣṇu*.

SVADHARMA : ‘dharma propre’ ; selon les traités de dharma, c’est le devoir (*dharma*) propre assigné à un individu du fait de sa naissance dans un *varṇā** particulier, selon son genre et selon son stade d’existence (*aśrāma*) : s’il s’agit d’un deux-fois-né (*dvija**), étudiant brahmanique (*brahmacārin**), maître de maison (*grhastha*), ermite en forêt (*vanaprastha*) ou renonçant (*samnyāsin*). Ainsi, il incombe à un *kṣatriya** de faire la guerre et de régner, et à un *śūdra** de servir. Si un individu s’écarte de son *svadharmā* ou se refuse à l’accomplir, c’est tout l’ordre socio-cosmique qui se trouve menacé, et la personne en question accumule du mauvais *karman* qui lui vaudra de mauvaises renaissances.

TANTRA : au sens propre, les *tantra* (litt. navette, chaîne du tissage) sont des textes qui se rencontrent dans les principaux courants de l’hindouisme sectaire, tissant ensemble des rites et des doctrines non védiques et se présentant comme des révélations extra-védiques accessibles aux seuls initiés.

TĪRTHA : ‘passage, descente vers la rivière, gué, gué sacré’. Un *tīrtha* est un ‘gué’ par lequel on traverse de ce monde vers l’autre, et désigne dans l’hindouisme un objet de pèlerinage qui n’est pas nécessairement un gué au sens géographique du terme, mais peut être tout aussi bien un temple, une montagne, une forêt, une rivière ou un bassin sacrés. La grâce et les bénédictions d’une divinité sont censées s’y manifester avec une puissance particulière. Un *tīrtha* est ainsi fondamentalement un lieu de pèlerinage (*yātrā*) où les dévots peuvent espérer des profits en termes de salut et de délivrance, ainsi que des bénéfices plus matériels. Le confluent du Gange, de la Yamuna et de la mythique Sarasvati (Trivenī, *Bacitra Nāṭaka* 7.1.3) à Prayag, l’actuelle Allahabad, est un important *tīrtha*, où se tient tous les douze la Kumbha Melā (fête du pot), célébrée tous les trois ans dans un des quatre *tīrthā** que sont, outre cette ville, Haridwar, Ujjain et Nasik. Cette fête a lieu quand Brhaspati (Jupiter) entre dans le signe du Pot (Kumbha, le Verseau). Son nom est aussi associé au mythe purāṇique du barattage de l’océan (voir l’entrée DAITYA) : tandis que Mohinī transportait l’*amṛtā*, des gouttes en serait tombées dans ces villes (ou encore, les dieux s’y seraient reposés après leur victoire).

TULSĪDĀSA (c. 1543-1623) : ‘serviteur du basilic sacré’ ; auteur de l’immensément populaire version en avadhi (hindi littéraire oriental) du *Rāmāyaṇa** intitulée *Rāmācaritamānasa* (Océan de la geste de Rāma*). Né dans une famille brahmane de Rajapur (Rājāpur) ou d’Ayodhya (Ayodhyā), il aurait été abandonné et élevé par un ascète viṣṇuite. Il commença son poème à Ayodhya en 1574 et l’acheva des années plus tard à Bénarès où il finit ses jours. L’histoire y est entièrement tirée vers l’univers de la *bhakti** et a joué un rôle important dans le façonnage des comportements de dévotion. Rāma y apparaît comme le parfait roi dharmique, soucieux des règles de pureté brahmaniques, et tous les autres personnages, jusqu’à Rāvaṇa, deviennent ses disciples aimants, le plus humble et le plus parfait d’entre tous étant Hanumān*. Le texte affirme aussi que la vraie source de salut est dans l’audition ou la répétition du nom de Rāma (on voit là le voisinage évident avec la pratique de la répétition du nom de Dieu comme acte de dévotion fondamental dans le sikhisme). Le poème donne lieu partout en Inde du Nord à des mises en scènes spectaculaires appelées Rāmlīlā. Divers recueils de poèmes de dévotion sont également attribués à Tulsīdāsa, ainsi que des textes comme le *Hanumāna Cālīsā** traduit dans l’appendice 5 du présent ouvrage.

UDĀSĪ : ‘détachement, tristesse’ en hindi et en panjabi ; terme utilisé pour désigner ceux d’entre les sikhs qui suivent une voie ascétique fondée par Śrī Canda, fils de Gurū Nānak et qui ne se font pas initier dans le Khālsā. On comptait plus d’une douzaine d’ordres udāsī quand le Panjab fut conquis par la Compagnie Britannique des Indes Orientales en 1849, avec plus de deux cent cinquante centres (*akharā*). Au XVIII^e siècle, les Udāsī échappèrent largement aux persécutions mogholes qui frappèrent rudement le Khālsā et se retrouvèrent graduellement en charge des gurdwaras. Les Udāsī étant devenus de plus en plus hindous, un conflit finit par éclater avec le Khālsā à propos de la gestion de ces lieux de culte. Le Khālsā se dota d’une force militante, l’Akālī Dal (Armée de l’Éternel) qui finit par reprendre le contrôle des gurdwaras aux Udāsī, ce qu’entérina le Sikh Gurdwara Act de 1925.

VAISYA : ‘roturier’ ; membre du troisième *varṇa** de la société telle qu’envisagée par l’idéologie brahmanique. Ce *varṇa* est celui des acteurs économiques tels qu’agriculteurs, marchands, artisans, banquiers, prêteurs, etc. Comme les

brahmanes et les *kṣatriya*, les *vaiśya* sont des deux-fois-nés (*dvija**), et peuvent donc recevoir l'initiation brahmanique (*upanayana*) et être instruits dans le Veda.

VĀMANA : le 'Nain', cinquième *avatāra** de Viṣṇu*, par lequel le grand dieu se manifeste pour sauver le monde de la menace que représente Bali, roi des Asura* ayant réussi à obtenir d'Indra* et des dieux la souveraineté sur les trois mondes. Pour remédier à cette situation, Viṣṇu* s'incarne donc dans le nain Vāmana et obtient de Bali qu'il lui donne un terrain qu'il pourrait parcourir en trois pas. Bali accepte et le nain-dieu, prenant alors une taille cosmique, parcourt l'univers entier en deux pas. Bali, alors, offre à Viṣṇu de faire le troisième pas sur sa tête. En récompense de cette marque de dévotion, Viṣṇu promet à Bali qu'il se réincarnera en Indra dans un âge (*yuga*; voir KALIYUGA) futur, et qu'en attendant, il sera envoyé régner sur l'enfer (voir NARAKA).

VARṆA : 'couleur, classe sociale' ; selon l'idéologie brahmanique, la société est divisée en quatre classes (*varṇa*) hiérarchisées, avec au sommet les brahmanes, suivis par les *kṣatriya** (guerriers et souverains), les *vaiśya** (agriculteurs, marchands et artisans) – ces trois classes étant celles des *dvija**, et, au bas de l'échelle, les *śudra**, qui sont au service des trois autres *varṇa*.

VĀYU : voir PAVANA.

VEDA : 'savoir' par excellence, nom collectif d'un ensemble d'Écritures formant, selon les conceptions brahmaniques, la Révélation (*śruti*), de transmission fondamentalement orale depuis la composition des plus anciens textes, les hymnes du *Ṛg Veda* (Veda des strophes) entre, environ, 1700 et 1200/1000 av. J.-C.. Le Veda consiste dans quatre recueils d'hymnes ou *saṃhitā* (chronologiquement, le *Ṛg Veda*, le *Sāma Veda*, le *Yajur Veda* et l'*Atharva Veda*). À chaque *saṃhitā* sont associés trois textes relevant respectivement des trois genres que sont, dans l'ordre de leur apparition chronologique, les Brāhmaṇa (traités brahmaniques), les Āraṇyaka (livres 'forestiers') et les Upaniṣad (traités philosophiques et mystiques). La période de composition de ces derniers textes du corpus védique s'échelonne entre le VII^e siècle av. J.-C. et les débuts de l'ère chrétienne. Voir aussi ṚṢI et VYĀSA.

VETĀLA : esprit démoniaque qui s'introduit dans un cadavre et le ranime pour son compte. Le mot est généralement traduit en français par 'vampire'. Un tel être

est le héros du douzième livre du grand recueil de contes en vers sanskrits intitulé *Kathāsaritsāgara* (l'océan des rivières de contes) de Somadeva (11^e siècle), le *Vetālapañcaviṃśati* (Vingt-cinq [contes] du vampire). Voir bibliographie sous Somadeva.

VIBHĪṢANA : nom d'un Rakṣasa*, jeune frère de Rāvaṇa* dans le *Rāmāyaṇa**. Il cherche à persuader son aîné, qui a enlevé Sītā*, de laisser cette dernière retourner auprès de son époux. Face au refus de son frère, il rejoint l'armée de Rāma* et celui-ci, une fois Rāvaṇa vaincue et Sītā délivrée, fait de lui le roi de Lanka*.

VIDYĀDHARA : 'porteur de pratiques magiques' ; les Vidyādhara sont des enchanteurs vivant dans les montagnes, jeteurs de sorts et experts en toutes sortes de sciences occultes.

VĪRA : 'héros' (*bīra* dans le texte en braj) ; il peut s'agir d'un titre honorifique pour les guerriers effectivement présents sur le champ de bataille, mais aussi des héros qui y ont perdu la vie au combat, fait tenu pour hautement vertueux et commémoré par les 'pierres de héros' qui se rencontrent un peu partout en Inde. Ces Vīra déifiés protègent ceux qui leur rendent un culte dans des temples en tant que dieux locaux (voir Coccari 1989a et b), et ils sont susceptibles d'être tenus pour la manifestation d'un dieu supérieur.

VIṢṆU : 'Omniprésent' ; avec Brahmā* et Śiva*, l'un des trois grands dieux hindous qui, avec ses deux principaux *avatāra**, Rāma* et Kṛṣṇa*, est depuis l'époque médiévale objet de dévotion aimante (*bhakti**) de la part des sectes viṣṇuïtes, tenu qu'il est en leur sein pour la divinité suprême ou l'Absolu. Dans le cadre de cette théologie théiste, Viṣṇu, à travers ses *avatāra*, a pour fonction principale la restauration et la préservation du dharma, ou ordre socio-cosmique et sacrificiel. Cette fonction est richement mise en scène à travers la mythologie des Purāṇa*.

VṚTRA : 'couvreur, ennemi' ; dans le *R̥g Veda*, démon qui cause sécheresse et chaos. Indra le tue et libère les eaux, permettant ainsi la différenciation des régions du monde.

VYĀSA : 'voyant' (*ṛṣi**) légendaire qui aurait eu la vision du Veda sans auteur et en aurait divisé la portion auto-révélee en quatre parties (*saṃhitā*). Il aurait aussi composé un Purāṇa* originel, devenu la source de tous les Purāṇa attestés. Le *Mahābhārata** aussi attribue sa propre composition à Vyāsa, qui l'aurait

enseigné à son disciple Vaiśampāyana, le lui faisant réciter pour la première fois à l'occasion du grand sacrifice des serpents organisé par Janamejaya, petit-fils du Pāṇḍava Arjuna dans l'épopée, et fils de Parikṣit, dont il aurait vengé la mort consécutive à une morsure de serpent en organisant ce sacrifice. Selon une tradition, le texte du *Mahābhārata* aurait été couché par écrit par Ganeṣa* sous la dictée de Vyāsa.

YAKṢA : demi-dieux associés aux phénomènes naturels, et tout particulièrement à la végétation et aux arbres, et dotés de la possibilité de se rendre invisibles ou de prendre des formes variées. D'origine védique, ils sont des figures bien connues de l'épopée et des Purāṇa*, et il est d'autant préférable pour les humains de se les rendre favorables que, parfois présentés comme les suivants du dieu de la richesse Kubera*, ils sont susceptibles d'assurer la prospérité.

YAMA : 'celui qui contrôle' ; dieu de la mort et souverain des enfers où il est le juge des morts, d'où son épithète de *dharmarāja*, souverain du dharma. Yama est aussi le Lokapāla* du sud.

YANTRA : autre mot pour désigner un *maṇḍala*, diagramme sacré utilisé dans les rites tantriques comme support de la visualisation et comme mode de manifestation de la divinité représentée symboliquement en son centre. *Yantra* peut renvoyer aussi à un *maṇḍala* de moindre complexité ou à un objet rituel tridimensionnel de même usage.

YOGINĪ : déesses particulièrement mises en avant dans les pratiques rituelles liées aux *Bhairava Tantra* (dans lesquels Bhairava*, forme redoutable de Śiva*, répond aux questions de la déesse Bhairavī*), – corpus de textes de la tradition tantrique des Kāpālika ('Porteurs de crânes' utilisés comme bols à aumônes) connus pour leur opposition à l'orthodoxie brahmanique ainsi que pour leur recours rituel à des substances impures. Cette tradition appartient la branche du Śivaïsme appelée Mantramārga (Voie des *mantra**), ouverte aux maîtres de maison comme aux ascètes. Les Yoginī appartiennent à diverses familles, dont la liste varie. Elles sont en outre associées aux huit Mātṛkā (Mères), principes féminins dont six personnifient l'énergie (*śakti**) de dieux auxquels elles sont associées (Brahmā*, Śiva*, Kumara, Viṣṇu*, Varāha et Indra*), la septième étant Cāmuṇḍā* et la huitième Mahā Lakṣmī, forme cosmique de Devī*.

BIBLIOGRAPHIE

- Ādi Granth : Śabadāratha Srī Gurū Grantha Sāhiba Jī*, 4 vols., Amritsar, Śromaṇī Guraduārā Prabhandhaka Kameṭī, 1969.
- Alam, Muzaffar, *The Crisis of Empire in Mughal North India. Awadh and the Punjab : 1707-1748*, Delhi, Oxford University Press, 1986.
- Allāmī, Abū l-Faḏl, *The Āīn-i Akbarī*, ed. H. Blochmann, 2 vols., Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1872-1877 ; transl. H. Blochmann and H. S. Jarett, corrected and annotated by Jadunath Sarkar, 2nd ed., 3 vols., Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1927-1949.
- Bano, Shadab, « Military Slaves in Mughal India », *Proceedings of the Indian History Congress* 67 (2006-2007), 350-357.
- Bahnassi, Afif, « Fabrication des épées de Damas », *Syria. Archéologie, Art et histoire* 53/3-4 (1976), 281-294.
- Beck, Guy (dir.), *Alternative Krishnas : Regional and Vernacular Variations on a Hindu Deity*, New York, State University of New York Press, 2005.
- Bhagavad-gītā, La*, suivie du commentaire de Śaṅkara (extraits), traductions d'Émile Senart et de Michel Hulin, Paris, Seuil, « Points-Sagesse », 2010.
- Bindra, Pritpal Singh, *Chritro Pakhyān*, 2 vols., Amritsar, B. Chattar Singh Jiwan Singh, 2002.
- Blackburn, Stuart, and Vasudha Dalmia (eds.), *India's Literary History. Essays on the Nineteenth Century*, Hyderabad, Permanent Black, 2004.
- Bush, Allison, *Poetry of Kings : The Classical Hindi Literature of Mughal India*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Célébration de la grande Déesse. Devī Māhātmya, texte sanskrit traduit et commenté par Jean Varenne, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

Clémentin-Ojha, Catherine, « Nimbarka sampradāya », in Brill's *Encyclopedia of Hinduism*, vol. III, éd. Knut A. Jacobsen, Helene Basu, Angelika Malinar and Vasudha Narayan, Leiden, Brill, 2011, 429-443.

Clémentin-Ojha, Catherine, « Nimbārka Sampradāya », *Oxford Bibliographies*, 2018, <https://www.oxfordbibliographies.com/abstract/document/obo-9780195399318/obo-9780195399318-0209.xml?rskey=Y48vsz&result=1&q=nimbarka#firstMatch>

Cleveland Beach, Milo, *Mughal and Rajput Painting*, The New Cambridge History of India, vol. I.3, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.

Coccarri, Diane M., « The Bir Babas of Banaras and the Deified Dead », in Alf Hildebeitel (ed.), *Criminal Gods and Demon Devotees. Essays on the Guardians of Popular Hinduism*, New York, State University of New York Press, 1989a, p. 251-269.

Coccarri, Diane M., « Protection and Identity : Banaras's Bir Babas as Neighborhood Guardian Deities, in Sandria B. Freitag (ed.), *Culture and Power in Banaras: Community, Performance, and Environment, 1800-1980*, Berkeley, University of California Press, 1989b, p. 131-147.

Coran, Le, trad. Denis Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

Dale, Stephen, « The Patrimonial-Bureaucratic Empire of the Mughals », *The Journal of Asian Studies* 39/1 (1979), 77-94.

Dasam Granth: 1) édition courante avec pagination standard : *Srī Dasama Gurū Grantha Sāhiba Jī*, 2 vols., Amritsar, Bhāī Catar Singh Jīvan Singh, 1979; 2) édition savante suivie pour la présente traduction : *Śabadāratha Dasama Grantha Sāhiba*, édité et annoté par Bhāī Raṇadhīr Singh, 3 vols., Patiala, Panjabi University, 1982-1988 ; 3) bonne édition accompagnée d'une bonne traduction en prose panjabi par Virsā Singh : http://media.sikher.com/files/Dasam_Granth.pdf.; 4) bonne édition partielle avec traduction en prose anglaise très libre : *Sri Dasam Granth Sahib. Text and Translation*, par Jodh Singh et Dharam Singh, Patial, Heritage Publications, 2 vols., 1999.

de Grève, Marcel, « L'autobiographie, genre littéraire ? », *Revue de littérature comparée* 325 (2008), 23-31.

- Deol, Jeevan, « Eighteenth Century Khalsa Identity: Discourse, Praxis and Narrative », in Christopher Shackle, Gurharpal Singh and Arvind-pal Singh Mandair (eds.), *Sikh Religion, Culture and Ethnicity*, Richmond, Curzon, 2001, 25-46.
- Devī Māhātmya* : voir *Célébration de la grande Déesse*.
- Dhavan, Purnima, *When Sparrows Became Hawks: The Making of the Sikh Warrior Tradition, 1699-1799*, New York, Oxford University Press, 2012.
- Dubois, Abbé J. A., *Hindu Manners, Customs and Ceremonies*, trad. Henry K. Beauchamps, préf. Max Müller, 3^e éd., Oxford, Oxford University Press, 1906.
- Dumézil, Georges, *Servius et la Fortune. Essai sur la fonction sociale de Louange et de Blâme et sur les éléments indo-européens du cens romain*, Paris, Gallimard, « Les mythes romains », 1943.
- Dumont, Louis, « The conception of kingship in ancient India », *Contributions to Indian Sociology* 6 (1962), 48-77, cité d'après la traduction française (avec quelques éléments ajoutés au notes) figurant dans Louis Dumont, *Homo Hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, « La bibliothèque des sciences humaines », 1966 (réimpr. collection « Tel » 1979), p. 351-375.
- Edgerton, Wilbraham, *A Description of Indian and Oriental Armour : Illustrated from the Collection Formerly in the India Office Now Exhibited at South Kensington and the Author's Private Collection, with a Map, Twenty-Three Full Page Plates (Two Coloured), and Numerous Woodcuts, with an Introductory Sketch of the Military History of India*, 2nd ed., London, W. H. Allen & Co., 1896.
- Elster, Jon, « Colère », in Gloria Origgi (dir.), *Passions sociales* Paris, PUF, 2019, emplacement Kindle 2343-2447.
- Entwistle, Alan W., *Braj : Centre of Krishna Pilgrimage*, Groningen, Egbert Forsten, 1987.
- Fenech, Louis E., *The Darbar of the Sikh Gurus: The Court of God in the World of Men*, New Delhi, Oxford University Press, 2008.
- Fenech, Louis E., "The History of the *Ẓafar-nāmāh* of Guru Gobind Singh", in Anshu Malhotra and Farida Mir (eds.), *Punjab Reconsidered: History, Culture and Practice*, New Delhi, Oxford University Press, 2012, 65-92.
- Fenech, Louis E., *The Sikh Ẓafar-nāmāh of Guru Gobind Singh: A Discursive Blade in the Heart of the Mughal Empire*, New York, Oxford University Press, 2013.

- Filliozat, Pierre-Sylvain (trad.), *Yogabhāṣya de Vyāsa sur le Yogasūtra de Patañjali*, traduit du sanskrit, Palaiseau, Āgamāt, 2005.
- Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972.
- « Ghulam », *Wikipedia*, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ghulam>, consulté le 28.06.2020.
- Goswamy ; B. N., « Levels of Patronage in Pahari Painting », dans *Proceedings of the Indian History Congress 37* (1976), 575-577.
- Greco, Monica, and Paul Stenner (eds.), *Emotions: A Social Science Reader*, London, Routledge, 2013.
- Grewal, Jaswant Singh, *The Sikhs of the Punjab*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Grewal, Jaswant Singh, *Guru Gobind Singh (1666-1708). Master of the White Hawk*, New Delhi, Oxford University Press, 2019.
- Grewal, Jaswant Singh, « From Gurū Har Gobind to Gurū Gobind Singh », in *Brill's Encyclopedia of Sikhism Online*, ed. Knut A. Jacobsen, Gurinder Mann Singh, Kristina Myrvold and Eleanor Nesbitt, first published on line : 2017, consulted online on 22 June 2020 http://dx.doi.org/10.1163/2589-2118_BESO_COM_031351.
- Grodzins Gold, Ann, « The Once and Future Yogi: Sentiments and Signs in the Tale of a Renouncer-King », *The Journal of Asian Studies*, 48/4 (1989), 770-786.
- Hans, Surjit, *A Reconstruction of Sikh History from Sikh Literature*, Jalandhar, ABS Publications 1988.
- Harman, William, « Hindu Devotion », in Robin Rinehart (ed.), *Contemporary Hinduism : Ritual, Culture and Practice*, Santa Barbara, Denver and London, 2004, 99-122.
- Hartog, François, et Jacques Revel (dirs.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, « Enquête 1 », 2001.
- Hitopadésa ou l'instruction utile : recueil d'apologues et de contes*, traduit du sanskrit par Édouard Lancereau, Paris, P. Jannet, 1855.
- Hutchison, J., and J. Ph. Vogel, *History of the Panjab Hill States*, 2 vols., Lahore, Superintendent, Govt. Print., Punjab, 1933.
- Johnson, W. J., *Oxford Dictionary of Hinduism*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

- Kauśiś, Svarūp Singh, *Gurū kīāṃ sākhiāṃ*, éd. Piārā Singh Padam, Amritsar, Singh Brothers, 1986.
- Kaushish, *Guru kian saakhian. Tales of the Sikh Gurus*, English Adaptation by Pritpal Singh Bindra, Introduction and Annotation by Pal Singh Purewal, Amritsar, Singh Brothers, 2005.
- Kinsley, David R., *Tantric Visions of the Divine Feminine: The Ten Mahāvidyās*, Berkeley, University of California Press, 1997.
- Kālidāsa, *Le nuage messenger (Meghadūta) suivi de Les saison (Ṛtusamhāra)*, poèmes traduits et annotés par R. H. Assier de Pompignan, Paris, Les Belles Lettres 1938, réimpr. 2007.
- Latif, Syad Muhammad, *History of the Panjāb from the Remotest Antiquity to the Present Time*, Calcutta, Calcutta Central Press Company, 1891.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.
- Macauliffe (Max Arthur), *The Sikh religion: its gurus, sacred writings, and authors*, 6 vols., Oxford, Clarendon Press, 1909.
- Mahabharata*, traduction anglaise par Kisari Mohan Ganguli, 18 livres en 10 volumes, Calcutta, Bharata Press, 1889-1894.
- Makariou, Sophie (dir.), *Les arts de l'islam au musée du Louvre*, Paris, Hazan et Louvre Éditions, 2012.
- Mani, Vettam, *Purāṇic Encyclopaedia. A Comprehensive Dictionary with Special Reference to Epic and Purāṇic Literature*, trad. Rajaram Menon *et al.*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1975 (publié en malayalam à Kottayam en 1964).
- Mann, Gurinder Singh, « In the Modern World », in *Brill's Encyclopedia of Sikhism Online*, ed. Knut A. Jacobsen, Gurinder Mann Singh, Kristina Myrvold and Eleanor Nesbitt, Consulted online on 03 June 2020 http://dx.doi.org/10.1163/2589-2118_BESO_COM_031664; first published online in 2017.
- Matringe, Denis, *Les sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »*, Paris, Albin Michel, collection 'Planète Inde', 2008.
- Matringe, Denis, « Sin and expiation in Sikh texts and contexts: from the Nānak Panth to the Khālsā », in Phyllis Granoff and Koichi Shinohara, *Sins and Sinners*, Leiden and London, Brill, 2012, 31-56.

- Matringe, Denis, « Le devenir d'un événement : lectures sikhes de la conquête de l'Hindoustan par Bābur », dans Mohammad-Ali Amir-Moezzi (dir.), *Islam : identité et altérité. Hommage à Guy Monnot, O.P.*, Paris, École Pratique des Hautes Études, coll. « Bibliothèque de l'École des Hautes Études », 2013a, p. 343-365.
- Matringe, Denis, « A Sant-Sipāhī as in Himself : The Spiritual and Military Autobiography of Gurū Gobind », *Jadavpur University Journal of History* 29, 2013b, 3-26.
- Matringe, Denis, *Petite anthologie bilingue de Kabīr et Nānak avec rudiments grammaticaux et lexique*, mise en ligne le 23.12.2016, https://www.academia.edu/30556027/Petite_anthologie_bilingue_de_Kabīr_et_Nānak_avec_rudiments_grammaticaux_et_lexique_23.12.2016_.
- McLeod, W. H., *The Evolution of the Sikh Community*, Delhi, Oxford University Press, 1975.
- McLeod, W. H., *Gurū Nānak and the Sikh Religion*, 2nd ed., New Delhi, 1976 (first ed. 1968).
- McLeod, W. H., *The Chaupa Singh Rahit-nama*, Dunedin, The University of Otago, 1987.
- McLeod, W. H., *Sikhism*, Harmondsworth, Penguin Books, 1997.
- McLeod, W. H., *Sikhs of the Khalsa : A History of the Khalsa Rahit*, Delhi, Oxford University Press, 2003.
- Michaels, Axel, *Hinduism, Past and Present*, trad. Barbara Harshav, New York, Princeton University Press 2004 (publié en allemand à Munich en 1998).
- Mittal, Sushil, and Gene Thursby, *The Hindu World*, New York and London, Routledge, 2004.
- Murphy, Anne, « History in the Sikh Past », *History and Theory* 46/3 (2007), 345-365.
- Murphy, Anne, « An Idea of Religion: Identity, Difference and Comparison in the *Gurbilās* », in Anshu Malhotra and Farida Mir (eds.), *Punjab Reconsidered: History, Culture and Practice*, New Delhi, Oxford University Press, 2012, 93-115.
- Nābhā, Bhāi Kāhn Singh, *Mahān Kos*, Patiala 1930, repr. Ptiāla, Bhāṣā Vibhāga, Pañjāb, 1974.

- Olivelle, Patrick (trad.), *The Law Code of Manu. A New Translation*, New York, Oxford University Press, 2004.
- Olivelle, Patrick, *Ascetics and Brahmins. Studies in Ideologies and Institutions*, London and New York, Anthem Press, 2011.
- Pattanaik, Dedutt, *My Hanuman Chalisa*, New Delhi, Rupa Publications India Pvt. Ltd, 2017.
- Pollock, Sheldon, *A Rasa Reader. Classical Indian Aesthetics*, New York, Columbia University Press, 2016.
- Raha, Manis Kumar, « Stratification and Religion in a Himalayan Society », in James F. Fisher (ed.), *Himalayan Anthropology*, The Hague, Mouton, 1978, p. 83-102.
- Ramusack, Barbara N., *Indian Princes and Their States, The New Cambridge History of India*, Volume 3, Part 6, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- Rawat, Ajay Singh, *Garhwal Himalaya : A Study in Historical Perspective*, New Delhi, Indus Publishing Co., 2002.
- Renou, Louis, et Jean Filliozat, *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, tome I avec le concours de Pierre Meile, Anne-Marie Esnoul et Lilian Silburn, Paris, Payot, 1947 ; tome II avec le concours de Paul Demiéville, Olivier Lacombe et Pierre Meile, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1953.
- Rinehart, Robin, « Strategies for Interpreting the *Dasam Granth* », in Pashaura Singh and Gerald Barrier (eds.), *Sikhism and History*, Delhi, Oxford University Press, 2004, 135-150.
- Rinehart, Robin, *Debating the Dasam Granth*, New York, Oxford University Press, 2011.
- Rippin, Andrew, « Hourī », in *Encyclopaedia of Islam, THREE*, ed. Kate Fleet, Gudrun Krämer, Denis Matringe, John Nawas and Everett Rowson, first published online 2016, consulted online on 17 May 2020 http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_30524.
- Rose, H. A., *A Glossary of the Tribes and Castes of the Punjab and the North-West Frontier Province*, 3 vols., vol. 1 Lahore, Superintendent, Govt. Printing, Punjab, 1919 ; vols. 2 et 3 Lahore, Civil and Military Gazette Press, 1911-1914.
- Ruben, Walter, « Über die Debatten in den alten Upaniṣad's », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 83 (1929), 238–55.

- Sainapati, *Sri Gur Sobha*, English translation Kulwant Singh, Chadigarh, Institute of Sikh Studies, 2014.
- Sarkar, Jadunath, *A History of Dasnami Naga Sanyasis*, Allahabad, P.A. Mahanirvani, 1959.
- Schomer, Karine, and W. H. McLeod, eds., *The Sants : Studies in a Devotional Tradition of India*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1987.
- Shackle, Christopher, « 'South-Western' Elements in the Language of the *Ādi Granth* », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 40.1 (1977), 36-50.
- Shackle, Christopher, « The South Western Style in the *Guru Granth Sahib* », *Journal of Sikh Studies* 5/1 (1978a), 69-87.
- Shackle, Christopher, « Approaches to the Persian Loans in the *Ādi Granth* », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 41/1 (1978b), 73-96.
- Shackle, Christopher, « The Sahaskritî Poetic Idiom in the *Ādi Granth* », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 4/2 (1978c), 297-313.
- Shackle, Christopher, *An Introduction to the Sacred Language of the Sikhs*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1984.
- Shackle, Christopher, *A Gurū Nānak Glossary*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1983 (2^e édition étendue aux compositions des autres Gurū : New Delhi, Heritage Publishers, 1995).
- Shackle, Christopher, and Arvind-pal Singh Mandair, *The Teachings of the Sikh Gurus: Selections from the Sikh Scriptures*, London, Routledge, 2005.
- Singh, Chetan, *Region and Empire: Panjab in the Seventeenth Century*, Delhi, Oxford University, 1991.
- Singh, Ganda, « Biography in Panjabi Literature », in S. P. Sen (ed.), *Historical Biography in Indian Literature*, Calcutta, Institute of Historical Studies, 1979, 157-171.
- Rinehart, Robin. *Debating the Dasam Granth (AAR Religions in Translation)* (p. 200). Oxford University Press. Édition du Kindle.
- Singh, Ganda, « Gobind Singh, Gurū », in Singh (Harbans) 1992-1998, s. v.
- Singh, Gurmukh, « Anandpur », in Singh (Harbans) 1992-1998, s. v.
- Singh, Harbans, ed., *Encyclopaedia of Sikhism*, 4 vols., Patiala, Punjabi University, 1992-1998, online at <http://www.advancedcentrepunjabi.org/eos/>,

- Singh, Pashaura, « Framing the Dasam Granth Debate. Throwing the Baby with the Bath Water ! », *Sikh Formations* 11-12 (2015), 108-132.
- Snell, Rupert, *The Hindi Classical Tradition: A Braj-Bhāṣā Reader*, London, School of Oriental and African Studies, 1991.
- Somadeva, *Océan des rivières de contes*, traduit du sanskrit par Nalini Balbir, Mildrède Besnard, Lucien Billoux, Sylvain Brocquet, Christine Chojnacki, Jean Fezas, Jean-Pierre Osier et Louis Renou ; édition publiée sous la direction de Nalini Balbir avec la collaboration de Mildrède Besnard, Lucien Billoux, Sylvain Brocquet, Colette Caillat, Christine Chojnacki, Jean Fezas et Jean-Pierre Osier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade, 1997.
- Steingass, Francis Joseph, *A Comprehensive Persian-English dictionary, including the Arabic words and phrases to be met with in Persian literature*, London, Routledge & K. Paul, 1892, réimpr. 1977.
- Thapar, Romila, « The vamshavali from Chamba : Reflections on a Historical Tradition », *Himal Southasian* (March 2010), <http://www.himalmag.com/component/content/article/87.html>, consulté le 21.08.2020.
- Tress, Harvey B., « Churchill, the First Berlin Raids, and the Blitz », *Militärgeschichtliche Mitteilungen* 32/2 (1982), 65-78.
- Tulsidas, Goswamy, *Hanuman Chalisa: Hindi with English Transliteration and Translation. Method of Worshipping with Hanuman Mantra (Sanskrit and English), Yantra and Trantra for Courage, Confidence and Protection*, intr. et trad. Pandi Bharadwaj, Scotts Valley, 2013.
- Thiel-Hortsmann, Monika, *Crossing the Ocean of Existence ; Braj Bhāṣā religious Poetry from Rajasthan*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1983.
- Tod, James, *Annals and Antiquities of Rajast'han or, the Central and Western Rajpoot States of India*, 2 vols., London, Smith, Elder and Co., 1829 et 1832, repr. Routledge and Kegan Paul, 1957.
- Tuske, Joerg, « The Concept of Emotion in Classical Indian Philosophy », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (principal ed. Edward N. Zalta), <https://plato.stanford.edu/archives/spr2011/entries/concept-emotion-india/>, first published Tue. Mar 1, 2011, consulté le 21.08.2020.
- Walker, Benjamin, *Hindu World*, London, 2 tomes, Allen and Unwin, 1968.

- Wilson, H. H., *A Glossary of Judicial and Revenue Terms and of Useful Words Occuring in Offical Documents relating to the Administration of the Government of British India...*, Wm. H. Allen &Co., London, 1855, repr. New Delhi, Munshiram Manoharlal Publishers, n. d.
- Witzel, Michael, « The Case of the Shattered Head », *Studien zur Indologie und Iranistik* 13/14 (1987), 363–415.
- Ziegler, Norman P., « Some Notes on Rajput Loyalties During the Mughal Period », in *Kingship and Authority in South Asia*, ed. John F. Richards, Madison, South Asian Studies, University of Wisconsin, 1978, 215-51.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
Auto-portrait indien d'un envoyé de Dieu, maître spirituel et chef de guerre	5
1. Le <i>Bacitra Nāṭaka</i> comme texte	8
Généralités	8
Forme et contenu	10
2. Un Gurū combattant et les particularités de sa généalogie	16
La mission de Gobind	16
Un Gurū qui vient de loin	23
3. Gurū Gobind et le renouvellement théologique : Dieu, le péché, le salut	28
Dieu	28
Péché et salut	36
Conclusion	40
Texte et traduction	41
TEXTE ET TRADUCTION	43
I. Louange du très saint et très vénéré Kāla	44
II. De la lignées des saints poètes	96
III. De la guerre des descendants de Lava et Kuśa	114
IV. La récitation du Veda et le don du royaume	140
V. De la royauté spirituelle	146
VI. Ma venue au monde sur ordre de Kāla	154
VII. Et maintenant, le récit de la naissance du poète	186

VIII. De la bataille de Bhangani	188
IX. Et maintenant, de la bataille de Nadaun	206
X. De l'attaque du Khānzādā et de sa fuite en proie à la peur	220
XI. Récit de la guerre contre Husain	226
XII. De la guerre de Jujhārā Siṅgh	258
XIII. L'arrivée du prince au Maddra Desa	266
XIV. Prière au tout-puissant Kāla	280
APPENDICES	287
1. Aperçu concernant les sikhs	289
Gurū Nānak et sa religion	289
Les débuts du Nānak Panth	291
De la mort de Gurū Gobind Siṅgh à la conquête britannique	293
Les sikhs sous le British Rāj et jusqu'à l'indépendance	294
Depuis 1947	295
Textes sacrés et littérature	297
Pratiques et cérémonies religieuses	300
Castes et sectes	301
Dans l'Inde d'aujourd'hui et au-delà	302
2. Les mètres utilisés dans le <i>Bactra nāṭaka</i>	303
3. <i>Saloka</i> de Gurū Nānak, <i>Ādi Granth</i> , p. 467 (<i>rāga Āsā</i>)	304
4. Arbre généalogique des Gurū sikhs	305
5. Tulsīdāsa, <i>Hanumāna-cālīsā</i>	306
GLOSSAIRE DES NOTIONS ET RÉPERTOIRE DES PERSONNAGES	317
BIBLIOGRAPHIE	373
TABLE DES MATIÈRES	385